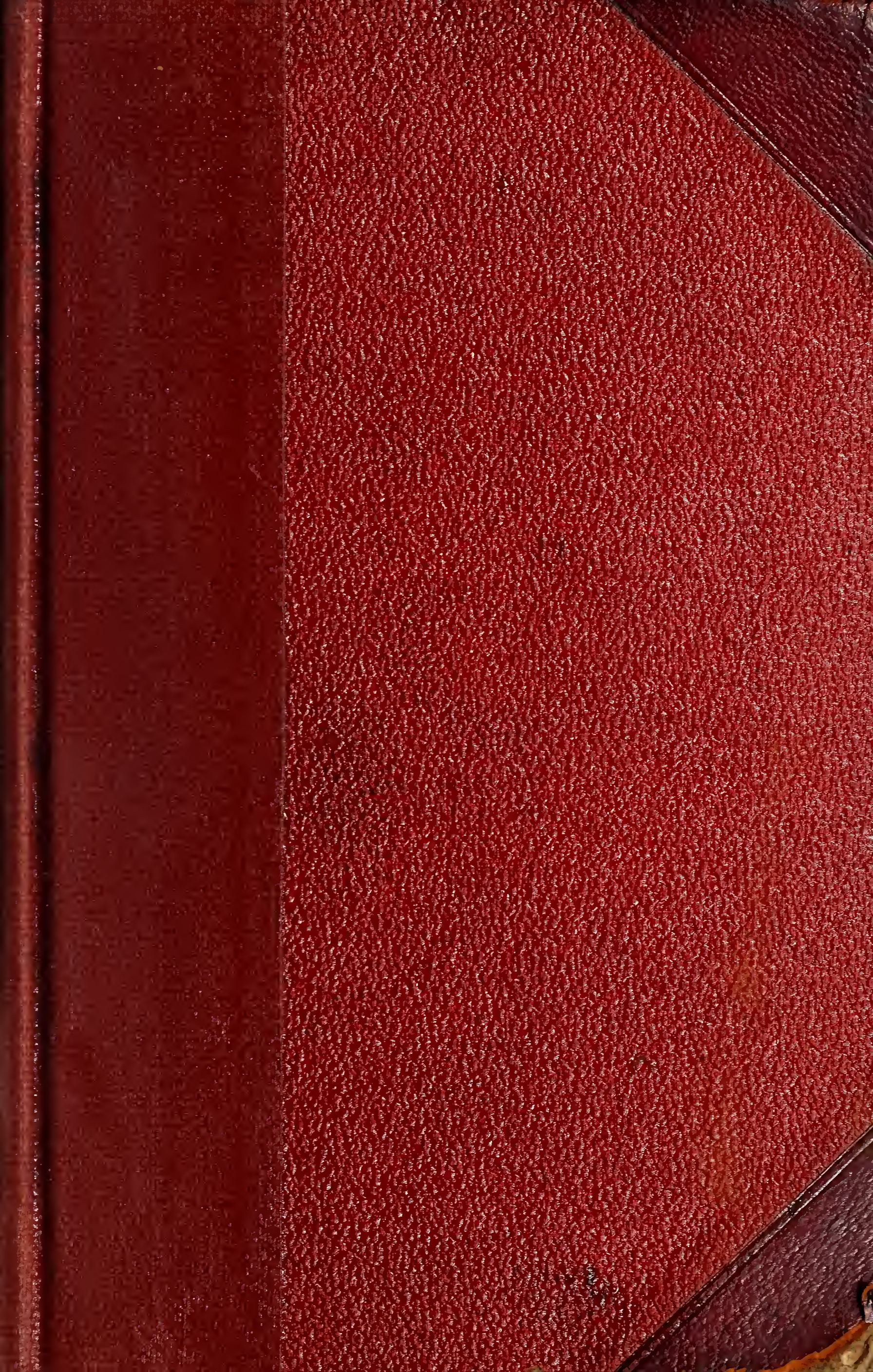
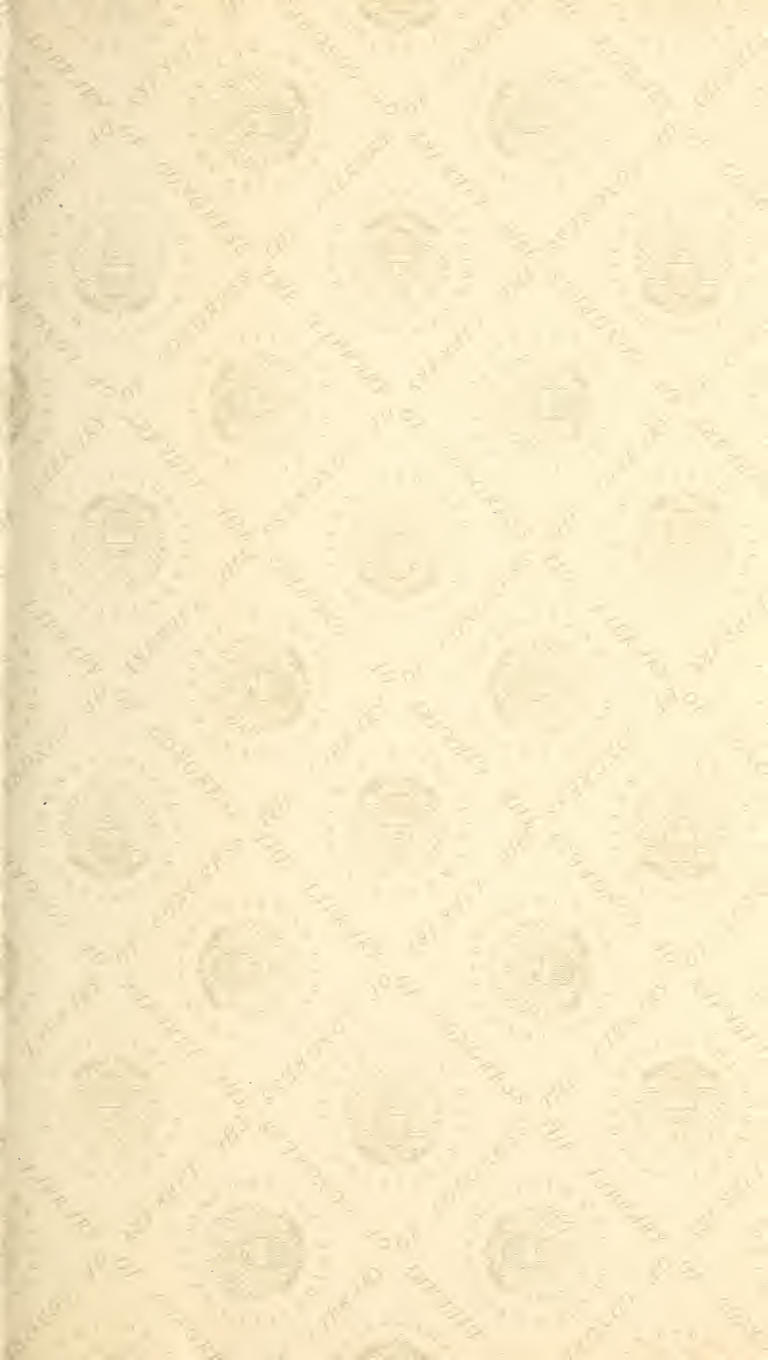






BIBLIOTHEQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

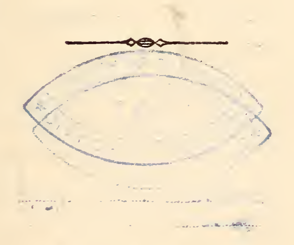
LA RUSSIE

CONTEMPORAINE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

SECONDE EDITION
revue et considérablement augmentée



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Cette seconde édition a été revue avec le plus grand soin; elle a été en outre notablement augmentée. Ainsi, le chapitre sur l'*empereur Nicolas*, où l'on s'était borné à esquisser le portrait de l'autocrate comme homme privé, a été complété d'une étude sur son caractère politique; le chapitre *sur l'administration* a été enrichi de notices sur les principaux ministres du tzar, et spécialement sur le comte de Nesselrode, le comte Orloff, le prince Paskewitsch et le prince Menschikoff. Quant au chapitre sur l'*Église gréco-russe*, comme il touche à un des points que les événements actuels ont mis le plus en saillie, il a été entièrement refondu. Enfin, l'on s'est appliqué à donner à l'exposé des *forces militaires et maritimes* de l'empire russe plus de précision et d'étendue.

Telle qu'elle est sortie de ces divers remaniements, *la Russie contemporaine* offrira, nous l'espérons, un ouvrage intéressant et utile à consulter; serions-nous trop osé en ajoutant que nos lecteurs y trouve-

ront un guide consciencieux qui les dirigera sûrement à travers les événements qui vont se produire, et qui les aidera à apprécier, dans le principe essentiel de ses évolutions, le grand empire que sa politique provocatrice a mis si fatalement aux prises avec les principales puissances de l'Europe.

Paris, le 2 avril 1854.

INTRODUCTION.

L'empire de Russie dépasse en étendue tous les autres États de l'Europe. C'est à peine si la superbe monarchie d'Alexandre, si le vaste rayonnement de la république romaine, si l'expansion fabuleuse de la domination des Arabes suffiraient à en donner une idée. D'après les évaluations les plus récentes et les plus accréditées, cet empire occupe actuellement une superficie de près de trois cent soixante-dix milles carrés géographiques, s'étendant, d'un côté, du 35° au 208° de longitude, et de l'autre, du 38° au 78° de latitude septentrionale. Sa plus grande longueur de l'ouest à l'est, c'est-à-dire depuis Kalish jusqu'au port de Petropawlowsk, à l'extrémité du Kamtschatka, est de quatorze mille quatre cent dix kilomètres; sa plus grande largeur du nord au midi, savoir depuis Kola, en Laponie, jusqu'à la frontière de Perse, est de quatre mille huit cent soixante. C'est le huitième de la terre habitable.

Sous le rapport du climat, la Russie peut être divisée en quatre régions ou zones : la région polaire, la région froide, la région tempérée et la région chaude.

La région polaire s'étend jusqu'au 67° de latitude; l'hiver y règne durant huit mois; chaque année le mercure y gèle, tandis que, de la fin de septembre à la fin de juin, la mer y est couverte de glaces. Quoi de plus triste que cette région? Point de culture : des arbres rabougris, des bruyères, des hommes nains, des chiens, des rennes et du poisson. La région froide, qui va du 67° au 57° de latitude, n'est guère plus souriante; l'hiver y est dur, la végétation difficile, et réduite à l'orge seulement. Ni printemps, ni automne; un été de quelques semaines, mais brûlant comme la lave qui fuit en bouillonnant. C'est du 57° au 50° de latitude que la Russie entre réellement en possession d'elle-même; là s'ouvre la région tempérée, c'est-à-dire un climat à peu près identique à celui de la Prusse et du Danemark; la population qui l'habite est nombreuse, la culture y est riche et variée; c'est la partie la plus fertile du sol moscovite. La quatrième région, enfin, s'élève depuis le 50° de latitude jusqu'aux extrêmes frontières méridionales de l'empire. On y jouit du même climat qu'en Lombardie et qu'au midi de la France. Le printemps y est chaud et hâtif, l'été sec et brûlant, l'automne tardif et court, l'hiver, court aussi, mais rigoureux. Les chaleurs excessives y sont souvent fatales aux hommes et aux animaux; mais les Russes ne s'en plaignent pas, car ils trouvent dans la quatrième région tous les trésors qu'une végétation luxuriante et un sol généreux prodiguent aux peuples les plus fortunés.

Le vaste territoire de l'empire russe est occupé par

une population immense. On y compte plus de soixante millions d'habitants. Ces habitants sont, il est vrai, distribués sur le sol d'une manière fort inégale. Tandis, par exemple, que le gouvernement de Moscou en a deux mille huit cent vingt-trois par mille carré, celui de Kalouga deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, le gouvernement d'Archangel n'en a que seize, la Sibérie que trois $\frac{5}{6}$, l'Amérique russe que deux $\frac{6}{9}$, et les îles asiatiques qu'un $\frac{9}{11}$.

Mais ce que la population de l'empire offre de plus singulièrement remarquable, c'est la multiplicité des races qui la composent. Elles sont au nombre de plus de cent, toutes distinctes les unes des autres par le type, les mœurs, les usages et la langue. Il me paraît utile, dans un ouvrage destiné à jeter un nouveau jour sur la Russie, de donner de ces races un état précis, et d'indiquer, en même temps, quelle est la position relative et numérique que chacune d'elles occupe dans l'ensemble. Cette dernière question, qu'aucun écrivain que je sache n'a encore suffisamment éclaircie, mérite d'autant plus de fixer l'attention qu'elle peut aider efficacement à apprécier ce qu'il y a de réel ou de factice dans cette unité nationale dont les tzars se glorifient avec tant d'orgueil aux yeux du monde.

Toutes les races soumises au sceptre russe peuvent se résumer en douze principales.

D'abord, la race slave, la plus nombreuse et la plus compacte; on ne l'estime pas à moins de quarante-quatre millions. Noyau formidable de cette

grande ligne du *panslavisme* dont la formation s'élabore de jour en jour, et qui arriverait, peut-être, à se constituer finalement si une ligne d'autres races plus grande encore ne venait l'arrêter. La race slave comprend les grands Russes, les petits Russes, les Rousniaks de la Lithuanie et les Cosaques. Ces derniers, mélange de petits Russes, de Polaques et de Tscherkesses, se partagent en plusieurs branches : les Cosaques du Don, les Cosaques de la mer Noire ou Tschernomorskes, les Cosaques d'Orenbourg, de l'Oural et de la Sibérie. Toutes ces branches comprises, les Cosaques forment un effectif de près d'un million : peuples partie nomades, partie sédentaires, mais tous guerriers intrépides, cavaliers aventureux et pillards, dignes éclaireurs d'une armée de Huns ou de Mongols. Incorporés à l'empire russe, les Cosaques n'ont point perdu pour cela leurs instincts d'indépendance ; ils se souviennent encore de Mazeppa.

A la race slave se rattachent aussi les Polaques et les Polonais, de même que certaines colonies serbes bulgares, moldaves ou valaques établies sur les bords du Dniéper et en Bessarabie. Les Valaques et les Moldaves, issus, comme on croit, d'un mélange de Slaves et de colons romains, parlent d'un idiome où le latin a la plus grande part.

Ce qui ajoute à la force de cohésion que les Slaves de Russie empruntent à leur nationalité, c'est la communauté de religion. A l'exception des Polonais, de quelques milliers de Lithuaniens, de Moldaves, de

Valaques, etc., en tout six ou sept millions, tous les Slaves que je viens d'énumérer professent le culte gréco-russe. Ce même culte possède encore de nombreux adhérents parmi les autres races de l'empire. Si enfin on passe les frontières, et qu'on recueille les divers sujets étrangers qui lui appartiennent, on arrivera, pour l'Église schismatique grecque en général, à une représentation d'environ soixante millions d'âmes. Assurément il y a loin de ce chiffre à celui de cent cinquante millions que compte l'Église latine. Mais enfin on ne saurait en nier l'importance; et l'on conçoit que le tzar ait pu prétexter son titre de chef de l'Église grecque pour afficher ces prétentions exorbitantes qui ont si gravement compromis la paix du monde.

Après la race slave vient la race lette ou letto-lithuanienne. Elle n'a guère que deux millions d'individus, dont près des deux tiers sont composés de Lithuaniens établis dans les provinces occidentales de l'empire; le reste, de Lettes disséminés en Courlande et en Livonie.

La race finnoise, inférieure numériquement à la race slave, puisqu'elle ne s'élève guère qu'à cinq millions, lui est supérieure, du moins dans son noyau principal, par le caractère et par l'intelligence. Cette race se divise ainsi : les Lapons, dans le gouvernement d'Archangel et en Finlande; les Finnois, en Finlande, en Ingrie et dans les gouvernements d'Archangel et d'Olonetz; les Esthoniens, en Esthonie et en Livonie; les Lives, en Courlande et en Livonie; les Permiens, dans

le gouvernement de Perm et sur le cours inférieur de l'Obi ; les Syriaines, dans les gouvernements de Wologda, de Perm et de Tobolsk ; les Vogoules, sur les deux rives de la Kama et dans les gouvernements de Perm et de Tobolsk ; les Wotiaks, sur les bords du Wiatka, dans les mêmes gouvernements et aux environs d'Orenbourg ; les Tschérémisses, sur le Wolga ; les Tschuvasches, depuis le Wolga jusqu'en Sibérie. Ces trois dernières tribus parlent un finnois mêlé de tatar et de slavon ; elles vivent dans les campagnes, pratiquent l'agriculture, se nourrissent de chair de cheval, et, bien que converties officiellement au christianisme, n'en restent pas moins fidèles aux rites et aux usages du schamanisme.

La race finnoise comprend encore : les Mordvins, sur l'Oka et le Wolga, dans les gouvernements de Novgorod et de Kasan ; les Ostiaks Obiens, sur les bords de l'Obi et de l'Irtisch ; enfin les Teptiaires, sorte de mélange de Wotiaks, de Tschérémisses et de Tschuvasches, au pied des monts Ourals, dans le gouvernement d'Orenbourg.

La race germanique, qui pendant si longtemps a fourni des titulaires à presque toutes les grandes chancelleries du tzar, monte tout au plus à cinq cent mille individus. Ce sont, d'un côté, les Allemands de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande ; de l'autre, les Suédois établis dans ces mêmes pays, et de plus à Saint-Pétersbourg et en Finlande. On voit, en outre, des membres de cette race dispersés çà et là, soit dans les villes de l'intérieur de l'empire, soit dans les

colonies de la Russie méridionale ou de la principauté d'Astrakan.

La race tatare n'est guère plus compacte que la race finnoise, avec laquelle, d'ailleurs, elle a de nombreuses analogies. Elle s'étend depuis le Dniester, le long de la mer Noire et de la mer d'Azoff, jusqu'à la mer Caspienne. Forte de trois millions, elle se divise en plusieurs tribus, tant sédentaires que nomades, ainsi localisées : les Tatars de Crimée, dans la Tauride, à Cherson et à Iekaterinoslaff; les Tatars de Kasan, sur la rive droite du Wolga; les Nogaïs, au nord du Caucase, sur les bords de la mer Noire et de la mer d'Azoff, du Kuban et du Don; les Baschkirs, à Orenbourg et à Perm; les Kirghises, dans la steppe qui porte leur nom, et entre le Wolga et l'Oural, sur les côtes de la mer Caspienne; les Jakoutes, sur les deux rives de la Léna jusqu'à la mer Glaciale, dans la province de Jakoutsk et à Okhotsk; les Bouckares, dans les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk; enfin çà et là, dans ces différentes circonscriptions, une foule d'autres petites tribus dont les noms sont sans importance.

Du côté du Caucase, la Russie ne s'enrichit guère que de quinze cent mille habitants. Mais cette population est la plus belle de la terre et se distingue en outre par son habileté commerciale et son esprit guerrier. Elle est formée de diverses races : les Arméniens, établis dans leur pays ou colonisés à Iekaterinoslaff, ou encore se livrant au commerce à Orenbourg et dans la Caucasie; les Géorgiens, aux extrémités

méridionales et occidentales du Caucase, divisés en Grusiens ou Grusiniens, Mingréliens et Lasiens; les Tscherkesses, au nord du Caucase; les Avchasiens, sur la côte nord-est de la mer Noire; les Lesghiens, partie sur la côte nord-ouest du Caucase, le long de la mer Noire, jusqu'à l'embouchure du Kuban, partie aux sources du Kuban, dans la région élevée du pays; les Ossètes, au nord du Caucase, près du Terek et du Kur.

En général, les peuplades caucasiennes sont encore à moitié barbares. Elles vivent principalement des bestiaux qu'elles élèvent, de la chasse, du pillage et de la guerre; sans goût pour l'agriculture, elles mènent la plupart une existence nomade, ou habitent dans de pauvres villages.

A la race caucasienne se rattache, du moins, quant au genre de vie, la race mongole. Elle compte quatre cent mille individus, savoir : les Mongols proprement dits, sur les bords du Selenga, dans le gouvernement d'Irkoutsk; les Kalmouks, entre le Don et le Wolga, jusqu'au Caucase et à la mer Caspienne, dans les gouvernements d'Iekaterinoslaff, de Cherson et de Tauride; les Burates, au nord et au nord-est du Baïkal, ainsi que sur le fleuve Argun et ses affluents.

Telles sont les principales races qui couvrent le sol de l'empire russe. Il resterait encore, pour en compléter le tableau, à décrire les races Mandschoure, Samojède, Ostiatisque, et quelques autres peuplades américaines, telles que les Esquimaux et les In-

diens; mais toutes ces diverses races ou peuplades ne formant ensemble qu'un chiffre de deux cent cinquante mille individus, il me paraît suffisant de les nommer. Je n'oublierai pas cependant la race juive, qui, malgré le peu de faveur dont elle jouit dans les États du tzar, y tient cependant une place considérable. Croirait-on que dans le sud-ouest de la Russie, y compris la Pologne, le nombre des juifs monte à près de six cent mille?

Quelles sont les pensées qui viennent à l'esprit lorsque l'on considère ainsi en détail toute la population de l'empire de Russie? Y trouve-t-on réellement les éléments d'une force redoutable? Sans doute j'y vois des masses imposantes; mais ces masses sont-elles si étroitement unies entre elles qu'elles participent au même génie et concourent fatalement au même but? Ce qui me frappe, au contraire, dans ces masses, c'est une divergence flagrante d'instincts et de tendances; c'est, en outre, un isolement moral du centre, qui résiste à tout : rameaux liés au tronc sans jouir de sa séve et sans lui communiquer leur vigueur. Tel est, du moins, le cas pour la plupart de ces races perdues, autochthones de la steppe, inexorablement rebelles à tout ce qui tendrait à museler l'indépendance sauvage de leur vie de chaque jour. Quant aux races plus compactes, et par conséquent plus faciles à fondre dans le creuset commun, la condition est encore pire. Il y a dans celles-ci, à défaut d'isolement et d'inaptitude à être mises en œuvre, hostilité sourde et mauvais vouloir persistant.

Croit-on que les Polonais, croit-on que les Finnois, croit-on que les Allemands des provinces baltiques, ces trois conquêtes les plus importantes du sceptre moscovite, soient identifiés à la Russie? Qui oserait l'affirmer? Chacun de ces peuples ne ronge-t-il pas son frein avec désespoir, et n'a-t-il pas toujours l'oreille au vent pour attendre un secours libérateur? Les Cosaques eux-mêmes ont-ils voué à tout jamais leur lance aux généraux du tzar? Je ne parle pas des provinces caucasiennes; la Russie sait bien elle-même que, d'un jour à l'autre, elles peuvent lui échapper, et que tel est leur vœu.

Ainsi donc, d'un côté, races indifférentes ou inutiles; de l'autre, races haineuses, et qui dans un cas donné pourraient être nuisibles : c'est à quoi se réduit la population que la Russie a surajoutée à son noyau national. Or, cette population monte à plus de vingt millions d'âmes....

Où est donc la force de l'empire? Évidemment dans ce que je viens d'appeler son noyau national, c'est-à-dire dans ces trente ou trente-cinq millions de Slaves, qui gravitent autour de Moscou et qui se proclament les seuls fils légitimes et dévoués de la sainte Russie. Mais là encore, l'unité est-elle si rigoureusement compacte? Les petits Russes sympathisent-ils en tout point avec les grands Russes? Considérez d'ailleurs que cette population d'élite, cette population mère, qui fait que la Russie a un nom, est presque tout entière attachée à la glèbe et porte la livrée de l'esclavage. Que l'on compte tous les Russes, et l'on n'y

trouvera pas un million et demi d'hommes libres.... Si c'est là une force, de quel nom faut-il la qualifier ?

Quoi qu'il en soit, la Russie marche, et marche avec succès. Son drapeau n'est pas celui du progrès; je ne saurais même dire quelle inscription on pourrait broder sur sa pourpre. Mais enfin le présent lui sourit, on la croit grande, on la croit forte. Que lui faut-il de plus ? Aussi a-t-elle placé bien haut le siége de son influence : attentive à tous les mouvements qui se produisent, soit en Europe, soit en Asie, elle ne néglige aucune occasion d'y intervenir, tantôt comme médiatrice pacifique, tantôt comme auxiliaire armée; en sorte que l'on ne saurait dire quelle question pourrait s'élever aujourd'hui dans les conseils de la politique humaine, où elle n'eût l'ambition de faire accepter sa prépondérance.

Ce résultat est grand : qui prétendrait le nier ? Or, telle est l'œuvre de l'autocratie. Oui, c'est ce pouvoir immense, fatal, qui s'est fait l'âme de ce corps qui n'a pas d'âme, l'œil de ce peuple d'aveugles, et qui le conduit, sans qu'il s'en doute, sans qu'il s'en soucie peut-être, au but qu'il s'est chargé de convoiter pour lui. Principe factice, éphémère, dira-t-on. D'accord. Mais en attendant que ce principe s'écroule, il est fécond; l'autocratie n'a pas encore dit son dernier mot.

Et voilà pourquoi tout ce qui touche à la Russie offre un intérêt si palpitant. On sent que l'on est là aux prises avec une matière qui peut, ou se

durcir à outrance, ou s'échapper soudainement en poussière. Heureux celui qui pourrait en bien pénétrer les éléments! Quant à moi, j'essayerai d'ajouter quelques données à celles que l'on possède déjà.

Paris, 5 novembre 1853.

LA

RUSSIE CONTEMPORAINE.

LA CAPITALE DE L'EMPIRE.

I.

Saint-Pétersbourg. — Panorama grandiose. — Formalités imposées aux voyageurs. — Les perspectives et les monuments.

C'était au mois de septembre 1840; je me rendais en Russie pour la première fois. Déjà nous avions franchi les passes de Cronstadt[1], et, après

1. L'île sur laquelle est bâti Cronstadt occupe l'entrée du golfe de Finlande, à trente kilomètres environ de Saint-Pétersbourg, qui est construit en partie, comme on sait, sur le delta de la Néwa. Quatre passes conduisent de Constadt à Saint-Pétersbourg, à travers les îles de cette rivière. La plus profonde de ces passes n'a pas plus de sept pieds d'eau, comme elle est dans une mer sans marée, les vents d'ouest en élèvent seuls le niveau. Dans ce cas, sa hauteur atteint quelquefois huit pieds et demi. Le bras du golfe, dont l'entrée est en partie fermée par l'île de Cronstadt, a huit milles de large; mais les sables qui s'étendent au nord et au sud des deux rives ne laissent que deux passages : celui du nord, n'ayant que deux

avoir échangé notre superbe pyroscaphe français contre un méchant petit bateau à vapeur russe, nous nous acheminions, escortés des chaloupes de la douane, vers la capitale de l'empire.

Nous voguions presque entre deux rives. D'un côté, l'Ingrie, de l'autre la Finlande : paysage morne auquel le soleil souriait tristement, et dont rien n'était capable de troubler la mélancolie. Çà et là, à travers les bouleaux pâles et les pins de verdure douteuse, quelques cabanes apparaissaient, mais la vie en était absente. Le château d'Oranienbaum lui-même, cette belle demeure impériale bâtie jadis par Menschikoff, ressemblait, au milieu de sa solitude, à un cadavre pétrifié. Si quelque bruit se faisait entendre, ce n'étaient point des voix d'homme ; c'était le cri lugubre des oiseaux de mer, ou le clapotement monotone des vagues contre les rochers de granit.

Un vieux boyard avec lequel j'avais lié connaissance durant la traversée, tenait opiniâtrément les yeux attachés sur moi.

Tout à coup il se leva brusquement.

« La voilà ! la voilà ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ? quoi ?

brasses de profondeur, est dangereux par les roches sous-marines dont il est semé ; celui du sud, profond de quatre à cinq brasses, est excessivement étroit et resserré d'ailleurs entre les fortifications de la place et les batteries de Cronstadt.

— La ville, la grande ville, Saint-Pétersbourg! »

En effet, si loin que l'œil pouvait porter, on voyait dans la transparence d'une brume grise ses flèches d'or étinceler comme des éclairs.

Une demi-heure s'écoula. Les deux rives qui nous bordaient se rapprochaient de plus en plus. Enfin la Néwa ouvrit ses bras géants ; Saint-Pétersbourg se levait devant nous.

Ici, le boyard me mit la main sur le cœur. Il voulait, disait-il, juger par lui-même de l'impression que produirait sur moi l'aspect de sa capitale.

Cette impression fut profonde. Quiconque sera entré pour la première fois dans Saint-Pétersbourg par la Néwa, sans préjugé hostile, sans parti pris de dénigrement, aura senti comme moi. Quel ensemble de merveilles! Palais de pierre ou de marbre là où naguère s'entassait la boue, vaste cité sur les ruines d'un désert, créatures humaines à la place de bêtes fauves et d'oiseaux carnassiers. Et tout celà est l'œuvre d'un seul siècle!

Nous arrivons dans les eaux du Quai anglais, en face de la douane urbaine. Moment épineux pour les voyageurs. Malheur à celui dont le passe-port n'est pas en règle ou dont la police a cloué le nom à son pilori! Il verra le rivage sans pouvoir y descendre, et sera forcé de reprendre la route qu'il vient de parcourir. Ce genre de désagrément arrive surtout à des Français. Insouciants et frondeurs, ils

se préoccupent peu de formalités qu'ils jugent inutiles, et se trouvent pris au piége qu'ils auraient dû prévoir. N'ai-je pas vu un de ces Français qui s'était dispensé de se munir d'un passe-port, sous prétexte qu'étant déjà allé en Russie, il y était parfaitement connu.

J'étais à passer en revue mes bagages et à m'apprêter à débarquer, quand un soldat, m'appelant par mon nom, m'invita à descendre au salon. Là, autour d'une table chargée des passe-ports des voyageurs, quatre messieurs étaient assis. Ils m'accueillirent d'un air souriant ; puis celui qui paraissait être leur chef, prenant gravement la parole :

« C'est vous, monsieur, qui vous appelez M. *** ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce pour la première fois que vous venez en Russie ?

— Oui, monsieur.

— Quel motif vous y amène ?

— Mon plaisir : j'ai voulu voir et juger par moi-même ce pays dont on parle en sens si contraires.

— Vous n'avez pas d'autre but ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous quelques connaissances à Saint-Pétersbourg ?

— J'ai mon ambassadeur et mon banquier.

— Vous n'avez de lettres de recommandation pour aucune famille ?

— Pour aucune.

— Votre séjour parmi nous sera-t-il long?

— Pas aussi long que je le voudrais. Trois mois, quatre mois tout au plus.

— C'est bien! voici votre passe-port, vous pouvez débarquer. »

Je me mis en devoir de profiter de la permission qui m'était donnée. En sortant du bateau, il fallait tenir mon malheureux passe-port ouvert et le montrer à chacun des agents dispersés sur le pont, voire même à la sentinelle en faction sur la planche qui unissait le bateau à la rive. Enfin, je sautai à terre; mes bagages m'avaient précédé à la Douane; je les rejoignis.

La visite que j'eus à subir se passa dans les termes de la plus parfaite politesse, et, comme on ne me trouva rien contre les droits, on me retint à peine.

Il faut dire, du reste, que la douane russe est bien la plus inoffensive de toutes les douanes. Quand on s'est un peu familiarisé avec elle, on élude facilement ses rigueurs, et vraiment il n'en coûte pas trop cher....

Cependant, vue à distance, cette douane ne laisse pas que d'imposer singulièrement. Qui sait d'ailleurs si elle ne sera pas aiguillonnée par quelque caprice inattendu? De là vient qu'avant d'entrer dans ses bureaux les voyageurs, surtout les voyageurs

novices, sont pénétrés d'un religieux effroi. Aussi bien, quelque innocent que vous soyez personnellement, est-il rare que vous ne vous y présentiez pas complice de quelque fraude. Les Russes excellent dans l'astuce, et ils aiment surtout à l'exercer vis-à-vis de leur gouvernement. Or, pour peu que se soit prolongé votre voyage, vous vous êtes lié inévitablement avec quelque honnête industriel ou même avec quelque seigneur opulent qui, dans leur moisson d'objets exotiques, n'ont pu s'empêcher de ramasser plus ou moins d'épis prohibés. Il s'agit de faire passer ces épis. Ceci donne lieu entre les passagers à un dialogue que l'on pourrait stéréotyper, tellement il se ressemble à chaque traversée :

« Monsieur, avez-vous beaucoup de contrebande?

— Comment, monsieur! pour qui me prenez-vous?

— Alors vous pourriez me rendre un service : j'ai dans mes malles un certain nombre d'articles suspects; vous plairait-il d'en prendre quelques-uns?

— Et si les douaniers mettent la main dessus?

— Oh! ne craignez rien; d'ailleurs je me charge de tout. »

Quand un butor vous fait une pareille proposition, vous l'envoyez promener, et tout est dit;

mais quand elle part d'une jolie bouche de femme, et qu'une petite main potelée vous glisse en même temps dans la main l'objet dont elle vous prie de la débarrasser, le moyen de refuser?

C'est ainsi, j'en demande bien pardon à la douane russe, que j'ai dérobé aux griffes de ses vautours je ne sais combien de fichus, de mouchoirs brodés, de dentelles, de rubans, de ces mille fantaisies dont le beau sexe moscovite est si friand.

Il ne m'est arrivé que deux fois de céder aux instances des contrebandiers mâles. L'un m'avait confié un parapluie-canne, l'autre un perroquet. Je perdis le premier, mais je sauvai le second, c'est-à-dire que j'en payai les droits. Le maître du parapluie fut désolé; le maître du perroquet reprit son article, mais il oublia de me rembourser, et j'en fus pour mes frais. Ce Russe trouva sans doute plaisant d'éluder de la sorte les lois de son pays; il faisait ainsi deux dupes au lieu d'une.

En sortant des bureaux de la douane, je pris un droschky et me rendis à l'*Hôtel de Paris*, où l'on m'avait assuré que je trouverais bonne table, bon logis et des gens parlant français. C'étaient là autant de fables. Rien de plus mal tenu que les hôtels de Saint-Pétersbourg. Les descriptions qu'en ont faites les voyageurs les plus exaspérés n'en

donnent qu'une imparfaite idée. Des chambres mal fermées, des meubles débraillés, des insectes, de la poussière, de sales *moujiks* rôdant dans les corridors ou dormant dans les antichambres, étendus sur leurs fétides peaux de moutons : voilà ces hôtels ! En dehors de la capitale c'est encore pis. Du reste, cela se comprend. Il y a fort peu de temps que les voyageurs étrangers se tournent du côté de la Russie, et jamais, sans doute, ils n'y afflueront en grand nombre. On n'a donc pas encore pu leur préparer une réception convenable. A quoi bon d'ailleurs? les spéculateurs n'en seraient-ils pas pour leurs frais ? Si, du moins, les propriétaires des hôtels trouvaient dans les exigences des voyageurs indigènes un excitant à les bien tenir ! mais il n'en est rien. Le Russe a l'humeur nomade : qu'il porte l'habit de cour ou le paletot bourgeois, on sent toujours en lui l'homme de la steppe. Ce qu'il lui faut, quand il voyage, ce n'est point un hôtel, c'est un abri, c'est une tente. Car il traîne invariablement à sa suite tout ce qui est nécessaire à son campement : ses gens, son lit, sa cuisine, sa vaisselle. Donnez-lui une table de bois et un escabeau, tous ses vœux seront comblés. Cependant, malgré tant de chances contraires, de hardis Européens ont essayé, dans ces dernières années, d'élever à Saint-Pétersbourg des hôtels qui, en splendeur et

en confortable, ne le céderont, dit-on, ni à ceux d'Angleterre, ni même à ceux d'Allemagne. Les hôtels *Napoléon*, *Coulon* et *des Princes* sont dans ce genre. Je les recommanderais volontiers à ceux de mes compatriotes qui seraient tentés de visiter la capitale des tzars, en les avertissant, toutefois, de ne pas trop prendre au sérieux les merveilleuses promesses de leur programme.

En m'acheminant vers l'hôtel de Paris, je pus saisir dans ses principaux détails cette ville dont le magnifique ensemble m'avait si vivement impressionné.

La ville de Saint-Pétersbourg est située sous le 59° 56′ 31″ de latitude nord et sous le 47° 59′ 30″ de longitude, méridien de l'île de Fer. Elle couvre les deux rives de la Néwa, ainsi que diverses îles formées par cette rivière à quelques verstes de son embouchure. Au sud-ouest et à l'ouest, elle domine le golfe de Finlande, tandis que partout ailleurs elle s'ouvre sur une plaine large, basse, uniforme et à peine coupée çà et là par quelques légères ondulations.

La contrée qui environne Saint-Pétersbourg est composée de bois ou de marais. Le sol en est ingrat, froid et humide, la végétation difficile; c'est à peine si le seigle y vient à maturité. Cependant, l'enceinte, de même que le périmètre immédiat de la cité, sont favorables à la culture des légumes, et

l'on y voit une foule de jardins potagers qui suffisent à la consommation de ses nombreux habitants.

Rival, quant à l'immensité, de Paris et de Londres, Saint-Pétersbourg a trente-cinq kilomètres de tour, neuf kilomètres de longueur et huit de largeur. Il est divisé par le cours principal de la Néwa en deux parties à peu près égales, lesquelles se subdivisent en deux îles : l'île de Saint-Pétersbourg et Wassili Ostroff; et en trois quartiers : le quartier de l'Amirauté et les quartiers de la Litéinia et de Wiborg. Ces îles et ces quartiers constituent la ville proprement dite. On peut affirmer que près des trois quarts de leur surface sont occupés par des jardins, des cimetières, des prairies et des terrains incultes.

La Néwa est la mère nourricière en même temps que l'ornement de Saint-Pétersbourg; nous verrons plus tard qu'elle peut en être aussi le fléau. C'est par la Néwa qu'arrivent à la capitale les produits de l'intérieur de l'empire, de même que la plupart de ceux de l'Europe occidentale. La Néwa continue d'un côté la mer Caspienne et le Wolga, de l'autre la mer Baltique et le golfe de Finlande.

Une particularité de ce grand fleuve, c'est qu'arrivé à son embouchure, il y dépose un amas de sable et de limon que ses eaux ont apporté des lacs

Onéga et Ladoga. Peu à peu cet amas s'étend, se durcit et s'élève au-dessus des vagues, de manière à former des digues qui obligent le golfe à se retirer. Telle est l'origine de la plupart des îles sur lesquelles Saint-Pétersbourg a été bâti ; elles ont été formées, comme le delta d'Égypte, par l'action lente et continue du fleuve. Ce phénomène, du reste, n'a pas cessé de se produire; la Néwa dépose constamment dans la direction de Cronstadt de nouveaux bancs de sable qui, un jour aussi, seront des îles.

Les eaux de la Néwa sont douces, limpides et d'une admirable transparence, semblables en cela aux eaux des lacs de Finlande. Elles sont agréables au goût, et, bien qu'elles causent une certaine incommodité à ceux qui commencent à en faire usage, il serait difficile d'en trouver de plus pures et de plus saines.

La Néwa coule d'ordinaire à pleins bords. En face du quai de la cour, elle a six cents mètres de large; mais sa largeur commune est de quatre cents mètres. Ce sont les proportions du Rhin à Cologne et de la Vistule à Varsovie.

Chaque année, au mois de novembre, la Néwa se couvre de glace, présentant ainsi une splendide chaussée où glissent les patins et les traîneaux, et où des spéculateurs lapons organisent des courses de rennes. Ceci dure près de six mois. Dans la pre-

mière quinzaine d'avril arrive la débâcle. On ne saurait se faire une idée de l'aspect qu'offre alors le fleuve. C'est un torrent déchaîné roulant, au lieu de vagues, d'effroyables montagnes de glace et d'immenses globes de neige qui tombent en fusion au fur et à mesure qu'ils approchent de l'embouchure. Avant la construction du pont de pierre qui unit actuellement les deux principales rives de la Néwa, la débâcle interrompait entre elles toute communication ; Saint-Pétersbourg formait comme deux villes séparées par une lave en ébullition. Quel pont de bois ou de bateaux eût pu, en effet, résister au choc des grands glaçons? On doute même que le fer et le granit dont se compose le nouveau pont réussissent longtemps à leur opposer un invincible obstacle. Tout ce désordre n'empêche pas une foule de petites barques de tenter la traversée du fleuve. La plupart abordent, il est vrai, heureusement; mais il en est aussi parfois qui, opiniâtrément étreintes par un assemblage de glaçons impossibles à briser, sont emportées à la dérive, et vont sombrer au loin dans les eaux orageuses du golfe de Finlande.

La débâcle de la Néwa ne dure que deux ou trois jours. Puis la navigation est ouverte. Cette ouverture se fait avec une certaine solennité. Le directeur du département des constructions maritimes de l'Amirauté s'avance dans une chaloupe au mi-

lieu du fleuve, et là, se tournant vers la forteresse, il la salue de sept coups de canon. La forteresse lui répond par le même salut. Alors le directeur se remet en route et va à la rencontre du commandant de la forteresse, qui, de son côté, est entré aussi dans le fleuve. Quand les deux fonctionnaires sont arrivés en présence, le directeur annonce officiellement et à haute voix au commandant que la communication entre les deux rives est rétablie, et que désormais les pyroscaphes peuvent chauffer leur machine, les navires mettre à la voile. Jusqu'à ce que cette formalité ait été remplie, il n'est permis à aucun des bateaux amarrés aux rives de la Néwa de quitter leur place pour naviguer sur le fleuve. Il n'est pas tenu compte bien entendu de ces petites barques que je citais tout à l'heure, et qui n'ont d'autre but que de transporter d'une rive à l'autre les personnes trop pressées pour attendre la fin de la débâcle.

Si la Néwa offre un aspect si curieux pendant l'hiver et à la naissance du printemps, cet aspect ne l'est guère moins pendant l'été, surtout au moment où la nuit étend son voile fantastique sur la ville de Saint-Pétersbourg. Citons ici une charmante description de M. de Maistre :

« Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté

de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les beaux climats.

« Le soleil, qui dans les zones tempérées se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent aux spectateurs l'idée d'un vaste incendie.

« Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néwa coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique ; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par des quais de granit alignés à perte de vue ; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

« Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens. On voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants

oiseaux d'Amérique voguent dans la Néwa avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or sans compter à l'avide marchand.

« Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

« Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi garni de franges d'or couvrait le jeune couple et ses parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie[1], et c'est peut-être la seule chose particulière à ce peuple qui ne soit pas ancienne.

1. Cette musique dont parle ici M. de Maistre est la *musique des cors*. On pourrait nommer la composition de l'orchestre un orgue vivant, puisque chaque musicien ne tire qu'une seule note de son instrument. Il faut, pour le former, au moins quarante musiciens, mais leur nombre peut aller jusqu'à cent. De celui qui conduit dépendent absolument la chaleur et l'ensemble. La précision avec laquelle les autres obéissent à ses signes peut être comparée à celle des touches d'un piano sous les doigts d'un artiste habile, avec cet avantage que les sons se prolongent autant qu'on veut et don-

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur (M. Narischkne), dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs.

« La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néwa, à l'une des extrémités de l'immence place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Son bras terrible est étendu sur la ville ; on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

nent beaucoup plus d'expression. Quand on ne réfléchit pas que les machines qui produisent de tels effets sont façonnées à coups de bâton, l'oreille en est réellement charmée. Il est impossible de se figurer quelque chose de plus enchanteur, de plus suave que ces concerts qui font l'étonnement et l'admiration de tous les étrangers qui les entendent. Quelle docilité, quelle patience, quelle attention ne faut-il pas aux malheureux qu'on dresse à ces exercices, pour parvenir à ne pas attaquer mal à propos ou à ne pas trop soutenir une note dans les morceaux les plus compliqués! Les instruments, tous de même forme, mais de volume différent, sont des tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en augmentant jusqu'à l'extrémité par où s'échappe le son : ils varient depuis deux jusqu'à trente-deux pieds de long, dans une échelle progressive. Il faut quatre ou cinq ans à chaque homme pour arriver à faire sa partie d'une manière irréprochable dans la musique des cors. « Singulière mélodie! ajoute M. de Maistre ; emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille! Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux ; le mécanisme aveugle est dans l'individu ; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout! »

« A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignait insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vus ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes[1]. »

On compte, soit dans l'enceinte de Saint-Pétersbourg, soit dans les environs les plus rapprochés, dix rivières plus ou moins considérables qui se jettent dans la Néwa, et huit canaux se reliant pareillement à ce fleuve. On conçoit l'influence qu'un aussi grand amas d'eau doit exercer sur le climat de la moderne capitale. Il y est rude, variable, souvent troublé par des miasmes délétères; il règne aussi à Saint-Pétersbourg des vents fréquents, auxquels ce pays plat et dépourvu de montagnes laisse libre accès. De là beaucoup de maladies, surtout au printemps et à l'automne. Malheur aux poitrines délicates qui viennent respirer l'air de la ville de Pierre le Grand! La meilleure saison, à Saint-Pétersbourg, comme du reste dans toute la Russie, c'est l'hiver; l'été y est trop chaud, on y brûle. J'aime mieux, dans ces pays du nord, un

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tome I, premier entretien.

froid de trente degrés avec une neige bien lisse et une limpide atmosphère, que ce soleil de vingt heures qui trouble toute l'économie de l'existence, et qui n'apporte avec lui que des feux qui dessèchent et une poussière qui suffoque. Organisés pour le froid, les septentrionaux excellent à le faire servir à leurs plaisirs et à en supprimer les inconvénients; avec le chaud, au contraire, ils sont absolument sans défense, et souffrent de toutes ses rigueurs.

La population de Saint-Pétersbourg a toujours été croissant depuis sa fondation, mais surtout depuis l'impératrice Catherine II. A la mort de Pierre le Grand, cette population ne montait qu'à 75 000 habitants, la plupart étrangers; à l'avénement de Catherine II, elle atteignait au chiffre de 110 000; aujourd'hui elle va, étrangers et indigènes compris, à près de 500 000[1]. Chose singulière! sur l'ensemble de ce dernier chiffre, il y a près de moitié moins de femmes que d'hommes[2]. Un document officiel explique cette énorme disproportion entre les habitants des deux sexes, d'un côté par le chiffre de l'armée, lequel est compris dans le recensement général, et de l'autre par la foule

1. Le dernier recensement officiel de 1833 porte 442 893 nationaux et 36 000 étrangers.

2. Sur le chiffre de 442 896 habitants de Saint-Pétersbourg, on compte 301 870 hommes et 141 026 femmes.

d'employés et d'ouvriers qui peuple les chancelleries ou les ateliers de la capitale : ces derniers, en effet, sont, pour le plus grand nombre, célibataires.

On ne compte à Saint-Pétersbourg que quatre cent quarante-six rues, nombre bien minime eu égard à la vaste étendue de la ville; mais si l'on considère que ces rues, immensément longues, sont toutes tirées au cordeau et coupées à angle droit, on comprendra que leur nombre soit suffisant. Rien, d'ailleurs, de plus propre et de plus séduisant à l'œil : les trottoirs sont larges et bien dallés ; on ne sait à Saint-Pétersbourg ce que c'est que le macadam. Voici le système de pavage qui y prévaut. On prépare des billots de sapin de six à huit pouces de diamètre et d'une hauteur à peu près pareille; puis on les taille en hexagone et on les fixe les uns aux autres au moyen de chevilles de bois. La surface de ces pavés ainsi taillés et unis offre un véritable parquet sur lequel les équipages roulent avec une grande facilité. Quand ce système de pavage commença à être appliqué, ce qui eut lieu en 1832, on se contenta d'abord de poser les billots sur le sol nu et préalablement nivelé; mais on ne tarda pas à s'apercevoir de l'insuffisance de ce procédé. Maintenant, on débute par consolider le terrain au moyen d'un pavage ordinaire de pierre, sur lequel on étend une cou-

che de gravois, que l'on recouvre ensuite d'un lit de planches goudronnées : cette surface ainsi préparée reçoit les billots de sapin, auxquels on ajoute une nouvelle force de cohésion en répandant sur le tout une seconde couche de goudron en ébullition.

La perspective[1] de Newsky et la grande Morskoï, les deux plus belles rues de Saint-Pétersbourg, sont pavées d'après ce système, dans toute leur longueur ; il serait fort à désirer qu'il fût également appliqué aux rues adjacentes. Je ne connais rien de plus désagréable, lorsque l'on a roulé mollement et à toute bride, pendant un quart d'heure, sur un parquet de sapin, que de tomber tout à coup sur ces cailloux aigus, ou sur ces moellons inégaux et pleins d'aspérités, qui forment le pavé des rues, dans les quartiers secondaires de Saint-Pétersbourg.

Aux rues et aux perspectives, il faut ajouter les quais, magnifiques constructions de granit, les ponts, dont on compte environ cent quarante, et les places, dont l'immensité répond au vaste périmètre de la ville. Parmi ces dernières, on doit citer en première ligne la place d'Isaac, où cent mille hommes pourraient manœuvrer à l'aise et où s'élèvent les plus grands monu-

1. Les grandes rues de Saint-Pétersbourg sont appelées *perspectives*, à cause de leur longueur.

ments de la capitale : le Palais d'hiver et l'Ermitage, le Sénat, l'Amirauté, l'État-Major, la colonne Alexandrine, la statue équestre de Pierre le Grand, l'église d'Isaac. Cette église est destinée à devenir la merveille religieuse de l'empire : rien n'a été épargné pour sa construction ; la Finlande a fourni ses plus beaux granits, ses plus beaux porphyres ; l'Italie, ses plus beaux marbres ; des artistes célèbres y ont apporté le concours de leur talent. Malgré tout cela, je ne crois pas que l'église d'Isaac produise jamais, extérieurement du moins, un effet correspondant au travail qu'elle aura coûté. Vue à distance avec sa masse sombre, écrasée, on dirait plutôt d'un tombeau de quelque sinistre prophète que d'un temple élevé à la divinité.

Une autre place qui mérite d'être signalée, c'est la *Sennaia*, où se tient le grand marché de Saint-Pétersbourg. A l'époque des fêtes de Noël, cette place offre un spectacle dont on chercherait vainement l'analogue dans les autres cités de l'Europe. La Sennaia est alors couverte de traîneaux arrivés la plupart des gouvernements les plus reculés de l'empire[1]. Ces traîneaux sont autant de boutiques

1. Il n'y a pas de ville qui tire ses approvisionnements de bouche d'aussi loin que Saint-Pétersbourg. La plus grande partie du bétail y vient d'Astrakan, ainsi que des bords du Don et du Wolga, et fait par conséquent un voyage de plus de quatre cents lieues pour aller à la boucherie. Souvent on voit sur la même

de comestibles. Mais quels comestibles ! Des porcs, des moutons, des veaux, dont les cadavres écorchés, et roidis par la gelée, se dressent en face des chalands et semblent faire appel à leur bourse. Il résulte de là des scènes d'une incroyable bizarrerie. Tantôt c'est un bourgeois qui, ayant acheté un cochon gras et ne sachant comment l'emporter, le place, à côté de lui, debout dans son traîneau, et le tient comme embrassé de peur qu'il ne tombe. Tantôt c'est un employé qui traverse le marché dans son modeste équipage, côte à côte avec sa ménagère, et menant derrière lui, sur le siége du laquais, un énorme veau. Les passants rient à cœur joie, et les gamins poursuivent les acheteurs et leur curieuse denrée de leurs bruyants hurrahs. Quand une pratique demande seulement quelques livres d'un de ces animaux gelés, c'est à coups de hache que l'on fractionne cette étrange marchandise. Toutes ces viandes doivent être ensuite empilées avec force neige ; et, quand on veut s'en servir, on les fait dégeler.

Pour avoir une idée complète des principaux monuments qui ornent la ville de Saint-Pétersbourg, il faut suivre la perspective de Newsky dans toute sa longueur ; c'est une promenade d'en-

table le sterlet du Wolga, le veau d'Archangel, le mouton d'Astrakan, le bœuf d'Ukraine, le faisan de Hongrie et de Bohême.

viron une lieue. La perspective de Newsky, qui a près de cinquante mètres de large, est bordée de palais et de riches hôtels : on y voit les églises de la plupart des communions étrangères, l'église catholique, dont l'architecture est à la fois sévère et gracieuse, l'église hollandaise, l'église arménienne, l'église luthérienne de Saint-Pierre, à peine sortie des mains des constructeurs. C'est aussi dans la perspective de Newsky que l'on rencontre la cathédrale de Kasan, bâtie sur le plan de Saint-Pierre de Rome; le palais impérial d'Anitschkoff, demeure du grand-duc héritier; le théâtre grec d'Alexandra, avec son beau square fermé d'une grille en fonte; la bibliothèque impériale, le *gostinoi dvor* ou marché populaire, la Banque, le passage vitré du comte Stenbock, le seul qui ait encore été construit à Saint-Pétersbourg, etc., etc.

De la perspective de Newsky tournez à droite et longez la Fontanka, vous arriverez à la place du Grand-Théâtre Impérial; puis, en revenant par la grande Morskoï, au palais de feu le duc de Leuchtenberg, au nouvel hôtel des postes, à l'hôtel Demidoff, enfin aux magnifiques casernes des Chevaliers gardes.

Du reste, de quelque côté que l'on dirige ses pas dans l'enceinte de Saint-Pétersbourg, on se trouvera en présence de quelque édifice important. Ici, l'académie des Beaux-Arts avec ses deux

gigantesques sphinx de granit; là l'Université, la Douane; ailleurs, le musée Roumiantzoff, le palais de marbre du grand-duc Constantin, l'hôtel du comte Scheremétéff, la maison des Enfants-Trouvés, le débarcadère du chemin de fer de Moscou, et, entre ces divers édifices, des églises nombreuses et toutes d'une splendeur inouïe.

Ce n'est pas que l'ombre manque à ce brillant tableau. Sur les huit mille cinq cents maisons qui couvrent le sol de la capitale, on en compte encore plus de cinq mille construites en bois. Il est vrai que ces maisons de bois sont pour la plupart assez propres et même élégantes; mais on doit convenir que, pour qu'il y ait parfaite harmonie dans l'aspect de la cité, il faut que ces débris d'autrefois disparaissent et fassent place à des constructions exclusivement modernes. Tel est d'ailleurs le caractère général de Saint-Pétersbourg. Pourquoi le laisserait-on déformer par tant de baraques parasites, bonnes tout au plus à abriter des pêcheurs ou à être entassées sur un bûcher? Encore si c'étaient des souvenirs!...[1]

1. Le savant Robert fait de Saint-Pétersbourg une description qui, au point de vue où il se place, me paraît pleine de justesse et tout à fait digne d'être mentionnée :

« En général, on ne peut trop s'étonner que ce soit dans un climat si âpre, sur un terrain marécageux, sans consistance, dans une contrée déserte, stérile, peu salubre, couverte de sables et d'immenses forêts, que le tzar Pierre ait songé à élever Saint-Pé-

II.

Forteresse de Saint-Pétersbourg. — Exécution des conspirateurs en 1825. — Ce qu'il faut penser de cette conspiration. — Où en est la Russie. — Le peuple et le gouvernement.

Parmi les monuments de Saint-Pétersbourg, celui dont le souvenir m'impressionne toujours le

tersbourg; position qui met ses habitants dans la nécessité de s'approvisionner à grands frais dans les provinces éloignées. Ajoutons à cela que la Néwa, sur laquelle Saint-Pétersbourg est construit, reste communément gelée six mois consécutifs; que, dès lors, les vaisseaux ne peuvent en sortir que fort tard et sont obligés de rentrer bientôt; que lors même que les glaces sont fondues, ils ne peuvent en sortir que par un vent d'est, et que, dans ces parages, durant l'été, il ne règne souvent que des vents d'ouest; que les eaux douces de la Néwa pourrissent les vaisseaux en peu d'années. Si on considère, en outre, que le local de Saint-Pétersbourg est sujet à des inondations qui y causent quelquefois de grands ravages; que, la rigueur du froid y faisant donner la préférence aux constructions en bois, la ville est exposée à des incendies fréquents et très-redoutables; si on observe enfin que le tzar, en approchant de la mer sa capitale, pour y favoriser le commerce, l'a éloignée du centre de son empire où il était si essentiel qu'elle se trouvât, à cause de son immense étendue; si on considère enfin que, par cette position maritime, il n'a rien gagné pour le commerce, puisqu'en le fixant à Saint-Pétersbourg il l'a ruiné à Arkhangel, on doit conclure que, sous les rapports les plus importants et les plus essentiels, l'assiette de Saint-Pétersbourg n'est nullement heureuse. Mais Pierre Ier avait la tête pleine des prodiges qu'il avait vus s'opérer en Hollande par le commerce maritime; son génie ardent lui avait aisément persuadé qu'il réaliserait au fond du golfe de Finlande le spectacle que lui avait offert le Zuyderzée. »

plus vivement, c'est la forteresse. Bâtie avant la ville et destinée à la protéger, elle est à la fois un édifice militaire, une sépulture impériale et une prison d'État. Pierre le Grand y repose avec tous ses successeurs et les princes et princesses de la famille souveraine, jusqu'au dernier mort, le duc de Leuchtenberg. Côte à côte des caveaux des tzars sont les cachots des prisonniers. Les malheureux! ils peuvent entendre le ver qui ronge les cadavres impériaux, plus oubliés eux-mêmes que l'orgueilleuse dépouille. C'est aussi de la forteresse que le canon donne le signal d'alarme, lorsque les vents d'ouest, faisant rebrousser les eaux de la Néwa, menacent Saint-Pétersbourg d'une inondation. Ainsi, le monument de Pierre le Grand n'a été mis là, ce semble, que pour abriter ce triple palladium du despotisme moscovite : la destruction, la vengeance et la mort. Je n'ai jamais passé devant lui sans frissonner; aujourd'hui encore son seul souvenir me rend triste.

Un jour, à trois heures du matin, la garde impériale reçut l'ordre de se rendre sur l'esplanade qui s'étend devant ses murs. Un bûcher y était allumé, et autour de ce bûcher se dressaient cinq potences.

La garde impériale se rangea.

Bientôt on vit s'avancer à pas lents et dans un sombre silence une troupe de condamnés escortés

de prêtres, de juges et de bourreaux; et parmi ces condamnés les uns portaient l'uniforme d'officiers, les autres, et ceux-là étaient au nombre de cinq, portaient sur le corps une longue chemise noire, sur la tête un capuchon noir.

Un roulement de tambours se fit entendre, puis, au milieu de l'effroi universel, un juge élevant la voix lut la sentence fatale; puis les tambours roulèrent sans interruption, mêlés au bruit aigu des fifres et à l'éclat des trompettes, et l'exécution commença.

Ceux des condamnés qui portaient l'uniforme furent dépouillés de leur épée, qu'on brisa sur leur tête; de leurs épaulettes, de leurs décorations, de tous leurs insignes, qu'on jeta dans le bûcher; enfin de leur uniforme, qu'on remplaça par une casaque de galérien.

Quelques minutes après, les cinq potences montraient à la foule terrifiée leurs victimes expirantes sous la pression des bourreaux.

Et les tambours cessèrent leurs roulements, et les fifres et les trompettes se turent. Les conspirateurs de 1825 avaient passé par la justice impériale.

Et cependant, parmi ces hommes flétris ou expirés, il y avait de nobles cœurs, des têtes puissantes. Ah! l'empereur Nicolas dut sentir trembler sa main, quand il signa leur arrêt de mort. Du reste, la

conspiration russe de 1825 n'était qu'un arbre sans séve; le premier coup de vent devait le renverser. On ne change pas un empire comme la Russie en un jour. Il est, pour les peuples encore plus que pour les individus, des lois de progrès auxquelles il n'est donné à personne de faire violence. S'il est dangereux de vouloir ramener en arrière ceux qui ont pris l'avant, il ne l'est pas moins de vouloir pousser trop vite ceux qui n'ont pas encore entrevu le but. Réveillez lentement les nations, sans quoi vous leur donnerez le vertige. Telle est la chimère de certains esprits, et c'était celle des conspirateurs de 1825, de voir dans la Russie un champ tout préparé pour la semence des idées européennes. Rien n'est plus faux; Pierre le Grand le sentait bien lui-même. Aussi, quand il coupe la barbe à ses boyards, ce n'est point pour en faire des hommes de l'occident, c'est pour s'armer d'un prestige; il veut séduire pour mieux s'imposer. Prodigieuse habileté qui a poussé la Russie hors de ses steppes, mais qui a troublé pour des siècles encore son harmonie intérieure. Pour Dieu! laissez donc ce pauvre peuple se reposer un peu!... Qu'est-ce que sa vie jusqu'à présent, qu'une étourdissante tempête? Il est né à peine que le Tatar fond sur lui et le broie sous le sabot de son cheval. Cela dure deux siècles. Le Tatar parti, l'esclavage le prend à la gorge et l'étouffe. Puis, — Marche, brave peuple, voilà de la

poudre, voilà des canons, fais la guerre, prends des pays! Et maintenant dépose ta barbe et ton cafetan, l'Europe te convie à ses fêtes! — En vérité, que peut-on espérer d'un peuple ainsi tourmenté? Sait-il seulement ce qu'il est lui-même, lui qu'on voudrait façonner à une image étrangère? Nous sommes séduits, je l'avoue, par certaines figures de Moscovites que nous voyons poindre de temps en temps à l'horizon de nos salons; et nous nous demandons pourquoi ces types ne se généraliseraient pas en Russie. Pourquoi? Allez en Russie, vous le devinerez peut-être. Ce que je puis affirmer, quant à moi, c'est que dans les voyages successifs que j'y ai faits dans un intervalle de douze ans, j'y ai toujours constaté une immobilité effrayante; que dis-je? depuis cinq ou six ans, la Russie n'a-t-elle pas reculé? Bien entendu que je ne parle ici que du peuple. Le gouvernement russe marche, lui, c'est-à-dire qu'il étend sans cesse son rayonnement au dehors; mais ce rayonnement, ce n'est pas de la civilisation sérieuse, c'est de la superfétation politique; ce n'est pas de la nationalité, c'est du cosmopolitisme.

III.

Avenir de Saint-Pétersbourg. — Ce que cette ville a à craindre d'une guerre civile, d'une guerre étrangère, d'une inondation. — Faits historiques.

Quel sera l'avenir de Saint-Pétersbourg? Les Russes, il faut le dire, n'y songent pas sans effroi. Trois éventualités terribles se dressent contre la moderne capitale des tzars : la guerre civile, la guerre étrangère, l'inondation.

La guerre civile : si Saint-Pétersbourg n'eût pas été si éloigné du centre de l'empire, le Cosaque Pougatscheff eût-il pu parvenir à soulever des masses si considérables de paysans? Catherine II n'eût-elle pas été immédiatement avertie du danger qui menaçait son trône, et n'eût-elle pas étouffé, en quelques jours, la sédition; ou plutôt une telle entreprise eût-elle été seulement tentée? Les mêmes dangers menacent aujourd'hui l'empereur Nicolas. La plus grande partie de ses États peut être occupée par une armée d'insurgés, et l'autocrate se voir bloquer dans sa capitale, avant qu'un seul régiment ait pu se lever pour le défendre.

La guerre étrangère : quelle est la valeur de Saint-Pétersbourg comme place frontière? Rappelons-nous ce qui se passa durant la guerre contre

Gustave III. Dix fois les Suédois furent au moment d'envahir Saint-Pétersbourg, et ils y seraient infailliblement entrés, s'ils avaient eu des escadres mieux dirigées et des troupes plus décidées à se battre. En 1790, plusieurs bataillons ennemis, débarqués à cinq milles de cette capitale, s'emparèrent de Pardakoffski, qui pouvait en ouvrir presque immédiatement les portes à Gustave. L'alarme fut des plus vives à la cour, et un adversaire plus actif en aurait certainement profité. Huit mille Russes ne purent chasser deux mille Suédois du poste qu'ils avaient pris; le dégel seul sauva Saint-Pétersbourg, en empêchant que des renforts parvinssent à temps à l'ennemi. En cas de guerre avec une grande puissance maritime, telle que l'Angleterre ou la France, Saint-Pétersbourg serait à la merci d'une flotte ennemie. L'escadre russe de la Baltique une fois battue, il ne resterait plus, pour protéger la capitale, que la forteresse de Cronstadt; or, n'en déplaise aux Russes, qui déclarent cette place imprenable, il n'y a pas de remparts, quelque solides et bien défendus qu'ils soient, qui puissent résister longtemps aux moyens de destruction dont on dispose aujourd'hui.

L'inondation : c'est des trois éventualités que j'ai nommées la plus terrible, celle du moins que les Russes ne sauraient traiter de chimérique, puisque déjà de lugubres événements ont énergiquement

montré ce qu'on doit en redouter. Que de fois, étant à Saint-Pétersbourg, n'ai-je pas été réveillé moi-même en sursaut, pendant la nuit, par le canon de la forteresse, annonçant le débordement subit des eaux de la Néwa? Pendant le printemps et l'automne, tous les habitants de la capitale sont sur le qui-vive; ils ne demeurent pas, ils campent. Voici, du reste, ce que raconte cette chronique terrible des inondations de Saint-Pétersbourg; on verra par là si l'effroi de ceux qui y résident est suffisamment motivé.

C'est, d'abord, le 5 novembre 1715 : Saint-Pétersbourg disparaît presque tout entier sous les eaux; les ponts sont emportés, les quais et les chantiers détruits.—En 1716, le port militaire de Reval est dévasté.—Le 8 novembre 1721, un vent d'ouest qui souffle avec violence depuis neuf jours fait refluer la Néwa vers sa source, et met la ville à deux doigts de sa perte. Dans les quartiers les plus élevés, les chevaux plongent jusqu'au poitrail; dans les parties basses, l'inondation atteint sept pieds quatre pouces. Toutes les rues sont couvertes de bateaux. Le tzar Pierre, qui se trouve à une fête donnée par l'ambassadeur d'Allemagne, ne peut regagner son palais qu'avec des difficultés inouïes. — Le 10 du même mois, le fleuve redevenu menaçant jette de nouveau l'épouvante dans Saint-Pétersbourg. — Le 6 octobre 1723, inondation désastreuse.—Le 23 du

mois suivant, la Néwa, chargée de glaçons flottants, se répand sur la ville et ravage les habitations. — Le 1er novembre 1725, une crue inopinée attaque les quartiers les plus voisins de la rivière; l'impératrice, partie pour l'église de la Sainte-Trinité, est surprise en route par les flots, et forcée de rebrousser chemin. — Le 8 septembre et le 1er novembre 1726, les eaux débordent encore. L'amiral Nagaïeff, étant de garde à la citadelle de Cronstadt, en est chassé avec ses compagnons; l'eau les poursuit de rempart en rempart, et les oblige à aller s'établir sur les canons de la citadelle, où battus par les vagues de la mer, et désespérant de leur vie, ils demeurent jusqu'à minuit. — Les 12 octobre 1729 et 15 septembre 1732, les 10 septembre et 13 décembre 1736, la Néwa menace encore Saint-Pétersbourg. — Il en est de même le 17 août 1744. — En 1752, elle s'élève à huit pieds cinq pouces au-dessus de son niveau ordinaire, et se maintient à cette hauteur huit jours consécutifs. Pertes immenses. — Les 29 septembre 1756 et 15 octobre 1757, les désastres recommencent. Mais, dans toute la période du XVIIIe siècle, aucune inondation ne laisse de traces plus lamentables que celle du 10 septembre 1777. Surpris pendant la nuit par une crue qui déjà monte à dix pieds sept pouces, les habitants de Saint-Pétersbourg périssent en grand nombre. Les rues sont

encombrées de barques, de galiotes et de gros bateaux. Un navire marchand d'un fort tonnage arrive en face du palais impérial et monte sur le quai de granit, où il reste échoué. Un autre bâtiment venant de Lubeck est lancé par le vent à plus de vingt mètres du littoral, dans un bois attenant à la ville. Je passerai sous silence les catastrophes de 1788, de 1802 et de 1822; j'arrive à celle de 1824, la plus mémorable de toutes.

On était au 7 novembre : les eaux, déjà grossies par de fortes pluies, s'élevèrent progressivement, poussées par un ouragan furieux. Bientôt la plus grande partie de la capitale fut envahie. La masse d'eau qui la couvrait était d'une hauteur effrayante, et la tempête l'agitait comme la mer durant une tourmente. La Néwa remontait son cours avec une rapidité prodigieuse, emportant les ponts de bateaux et tout ce qui lui faisait obstacle, disséminant dans les rues et sur les places des embarcations de toute grandeur, se hissant en lames écumantes contre les murs des palais, et entraînant dans ses abîmes les malheureux qui n'avaient pu se soustraire à sa poursuite. Le palais d'hiver était assailli par des vagues mugissantes, dont l'écume s'élevait jusqu'à l'étage le plus voisin de la toiture. De larges et lourdes feuilles de fer battu, arrachées par la violence de l'ouragan au palais de l'état-major général, volaient dans toutes les directions; les cloi-

sons qui entouraient cet édifice encore inachevé furent ébranlées par le choc de deux grands trottoirs en bois que l'eau avait poussés contre elles. Une barque s'engagea dans une ruelle et la barra complétement. On voyait une foule d'individus, surpris par l'inondation, grimper aux poteaux des réverbères, monter sur les arbres des boulevards, essayer d'atteindre aux fenêtres des maisons, et chercher un refuge sur l'impériale des voitures, tandis que les chevaux se débattaient dans les angoisses d'une horrible agonie. Deux gros bâtiments de transport vinrent s'accrocher au balcon d'un hôtel, deux autres forcèrent le passage d'une rue étroite. Dans le voisinage de l'Amirauté, on apercevait des croix qui, arrachées aux cimetières les plus éloignés, flottaient au hasard, heurtant dans leur marche de nouveaux cadavres errant comme elles au gré des flots en fureur.

Vers le soir, les eaux se retirèrent, mais le désastre était complet. La nuit fut horrible, et l'impossibilité d'éclairer la ville ajouta encore à la terreur des habitants. Le jour se leva enfin sur cette capitale bouleversée, ravagée, blessée en mille endroits. On s'aperçut que des maisons avaient disparu, que dans certaines rues des éboulements avaient eu lieu, que le granit des quais avait été ébranlé, que des édifices solidement construits avaient éprouvé de fortes avaries; en un mot, on put contempler

un spectacle étrange et lamentable, image du chaos, et triste pendant de ces scènes de destruction que les tremblements de terre laissent après eux.

Il fut officiellement avoué que le nombre des personnes qui avaient péri s'élevait à quatre cent quatre-vingts. Si l'on tient compte de l'impossibilité où l'on est en Russie de dire la vérité sur les catastrophes de cette nature, on sera convaincu que ce chiffre doit être porté au quadruple, si ce n'est plus. Quatre cent soixante-deux maisons furent détruites de fond en comble; trois mille six cent quatre-vingt-une furent endommagées. Trois mille six cents têtes de bétail disparurent. A la Bourse, trois cent mille pouds de sucre[1], une égale quantité de sel, six cent mille pouds de farine[2], cinq cent mille roubles d'eau-de-vie de grain, enfin des vins étrangers, des denrées coloniales, des céréales, etc., pour une valeur de plusieurs millions de roubles, furent totalement perdus.

Saint-Pétersbourg, on le conçoit, a eu de la peine à se relever de ce désastre. Et peu s'en est fallu que cette malheureuse ville n'ait, depuis cette époque, été visitée à plusieurs reprises par le même fléau. On vit en 1827, le 29 juin (chose

1. Plus de 4 800 000 kilogrammes.
2. Plus de 81 600 000 kilogrammes.

extraordinaire), les eaux monter à près de cinq pieds. Nouvelle crue le 15 décembre 1830, avec rupture des glaces, qui menacèrent de tout renverser. Le 17 août 1833, débordement qui heureusement n'eut pas de suite.

N'aurais-je pas raison de dire, en présence de tant de désastres, que l'existence de Saint-Pétersbourg est à la merci du démon des tempêtes?

L'EMPEREUR NICOLAS ET SA COUR.

I.

L'empereur Nicolas au bal masqué. — Son portrait physique. — Caractère de son regard. — L'amiral suédois fasciné. — Nicolas en général de Cosaques. — Il ne quitte jamais l'habit militaire. — Sa vie rude et laborieuse.

La première fois que j'eus occasion de voir l'empereur Nicolas, ce fut à un des bals masqués de l'assemblée de la noblesse à Saint-Pétersbourg. J'étais dans un cabinet attenant au salon principal, assis sur un canapé. Tout à coup un grand monsieur, en uniforme de général, conduisant par le bras un domino, vint s'asseoir à côté de moi.

« Ah! mon cher petit Nicolas, dit ce domino à son interlocuteur, comme je suis contente de te voir! il y a si longtemps que tu n'es venu....

— Mais tu dois l'être d'autant plus, répliqua le général, que je suis venu tout exprès pour toi!

— C'est l'empereur! me souffla à l'oreille une dame assise près de moi; retirons-nous! »

Nous nous levâmes et nous sortîmes; mais l'occa-

sion de voir de près cet homme maître de soixante millions d'hommes était trop belle pour la laisser ainsi échapper. Sur un prétexte quelconque, je me débarrassai de ma compagne et je rentrai dans le cabinet.

L'empereur y était encore ; il avait quitté le canapé et se promenait avec son domino. Quelle était cette femme qui traitait l'autocrate avec tant de familiarité? C'était, comme je l'appris plus tard, une des *actrices* du théâtre français de Saint-Pétersbourg. Ces actrices sont toujours les premières, dans les bals masqués, à sauter au bras de l'empereur ou des grands-ducs. Les dames de la cour leur cèdent volontiers la place. Il est convenu chez les Russes que, sous le velours ou le satin du *loup*, nul ne saurait lutter d'esprit avec une Française.

Donc l'empereur se laissait intriguer de la meilleure grâce du monde. Il souriait aux saillies de son domino et les provoquait lui-même à plaisir. Quelle surprise pour moi, qui ne m'étais jamais figuré l'autocrate que sous des traits de bronze et de fer !

Je suivis le couple tant que cela me fut possible sans être remarqué ou paraître indiscret. L'empereur quitta son premier domino pour tomber en proie à un second, puis à un troisième, car rarement il chôme : heureux seulement si le masque

ne lui apporte point quelque ennuyeuse parasite ou quelque lugubre suppliante !

L'empereur Nicolas est, sans contredit, le plus bel homme de son empire, de l'Europe peut-être.... Il a en lui, comme l'a dit un écrivain, de l'Apollon et du Jupiter. Grand de taille, puisqu'il dépasse six pieds, il a le front large et dépouillé au sommet, la charpente du visage à la fois robuste et harmonieuse, le nez parfait, les muscles des joues mobiles, mais ne manifestant leur mobilité qu'au gré de la volonté intérieure; la bouche fort belle, les lèvres couronnées d'une légère moustache fièrement retroussée, également flexibles à l'expression sévère du commandement et aux grâces du sourire; les sourcils arqués et chevelus, symbole de force; le regard imposant et magnétique au delà de ce qu'on peut dire.

Un jour que Nicolas, sans s'être fait annoncer, débarqua brusquement à Stockholm, un amiral suédois, qui ne le connaissait pas, se trouvant mêlé par hasard aux quelques personnes qui formaient sa suite, il se tourna de son côté, et le regarda fixement. L'amiral déconcerté porta aussitôt la main à son chapeau et se découvrit. « Quel diable d'homme, dit-il au comte A***, de qui je tiens le fait, et quels yeux! De ma vie de marin, je n'ai rien vu de semblable. »

Cet amiral passa plus tard au service de la Russie.

Pour apprécier dans tout son ensemble la grande physionomie de l'empereur Nicolas, il faut le voir soit dans une revue militaire, soit dans une cérémonie religieuse. Alors toutes ses facultés se déploient; vous avez vraiment devant vous l'idéal de l'autocrate. L'uniforme sous lequel l'empereur Nicolas produit toujours le plus d'effet, c'est celui de général de Cosaques. Cet uniforme, à la fois léger et majestueux, ne lui laisse rien perdre de la solennité de sa personne; il s'y drape comme un pontife. Celui de l'armée, ou même de la garde, quelque beau qu'il soit, est loin de le faire ressortir aussi bien.

Jamais l'empereur Nicolas ne quitte l'habit militaire. Tout ce qu'il se permet, lorsqu'il est seul chez lui ou dans l'intérieur de sa famille, c'est d'en ôter les lourdes épaulettes et d'en dégrafer le col. Partout ailleurs, il a dans sa tenue la même rigueur que le dernier des conscrits. Cette habitude lui vient de son père Paul, qui était, comme on sait, fanatique de la forme, et qui, pour un bouton mal mis ou une dragonne imparfaitement nouée, eût volontiers condamné le meilleur officier au knout ou au bâton.

Cet habit de soldat n'est point chez Nicolas un vain symbole. Sa vie est rude comme la vie des camps. Dès le matin, avant le jour, quand tout l'empire dort encore, l'empereur est debout, les

épaules couvertes d'un vieux manteau de guerre qui lui sert de robe de chambre, préparant les ordres qu'il doit donner dans la journée à ses ministres. Il mange peu et simplement, boit à peine, dort, comme tous les Russes, sur un matelas de crin piqué. Il travaille à l'excès : rien ne se fait dans l'empire qu'il n'examine par lui-même et dont il ne prenne l'initiative. S'il est trompé, la faute en est non à lui-même, mais à la perversité de son administration et au caractère fatal de son gouvernement.

II.

Promenades quotidiennes de l'empereur Nicolas. — Règlements de police à cet égard. — L'empereur et l'acteur en prison. — Le commis voyageur et l'empereur. — Défense de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg. — Antipathie de Nicolas pour les fumeurs.

Chaque jour, quel que soit le temps, l'empereur Nicolas fait une promenade en ville. Il se rend d'ordinaire chez sa fille la grande-duchesse Marie, ou chez quelque seigneur de sa cour. Il ne sait ce que c'est que d'aller en voiture fermée ; on le voit tantôt en calèche découverte, tantôt en drochsky, tantôt en traîneau, le plus souvent à pied.

Nicolas va seul, coiffé habituellement du casque de sa garde et enveloppé du manteau gris militaire. Il marche droit devant lui, mais sans rien perdre

de ce qui se passe sur les chaussées ou les trottoirs. Tout le monde le salue et il rend le salut à tout le monde.

Nul n'a le droit d'aborder l'empereur dans la rue pour lui parler ou lui présenter un placet. Celui qui prend cette liberté est mis en prison. On prétend, toutefois, que l'empereur se laisse assez volontiers séduire par cette hardiesse, et que, tout en maintenant une loi dont l'abrogation risquerait de le gêner fort, il n'en veut en aucune façon à ceux qui la violent.

Quelquefois il prend lui-même l'initiative. Un jour, rencontrant l'acteur français X., qu'il aimait beaucoup, il l'aborda et se mit à causer avec lui. La conversation finie et l'empereur parti, les agents de police, qui avaient vu le fait, arrêtèrent l'acteur et le conduisirent en prison.

Or, X. devait jouer le soir même, et la cour assister à la représentation. L'heure du spectacle arrive, toutes les loges sont combles, l'empereur dans la sienne. Dix minutes, un quart d'heure s'écoulent, la toile reste immobile; on chuchote, on s'impatiente, chacun tire sa montre ou regarde l'horloge. Enfin la toile se lève.... Le directeur paraît sur la scène : il déclare que la pièce promise ne pourra être représentée, l'acteur X. n'ayant point paru, et personne ne sachant ce qu'il est devenu.

A cette nouvelle, grande émotion dans la salle. L'empereur mande auprès de lui le grand maître de police, et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci part aussitôt, et revient au bout d'un quart d'heure avec le prisonnier libéré.

Le spectacle marcha avec un admirable entrain; X. fut couvert d'applaudissements. Dans un entr'acte, l'empereur le fit appeler dans sa loge.

« X., lui dit-il, je sais ce qui vous est arrivé, et c'est moi qui en suis cause. Quel dédommagement souhaitez-vous de ma part?

— Oh! sire, je ne demanderai qu'une seule grâce à Votre Majesté; c'est que, s'il lui arrive une autre fois de me rencontrer dans la rue, elle soit assez bonne pour ne plus m'adresser la parole. »

Cependant, il est des cas où les prévenances impériales sont loin d'avoir des résultats aussi fâcheux. Nicolas se plaît aux aventures que lui attire son incognito. En voici une qui m'a été racontée.

Un jour qu'il passait devant un restaurant de la grande Morskoï, une des rues les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg, l'empereur voit sortir de ce restaurant un jeune homme élégamment vêtu, fumant son cigare avec le même sans-façon que s'il se fût trouvé dans un estaminet du Palais-Royal ou sur l'asphalte du boulevard des Italiens.

L'empereur l'accosta en lui donnant le salut militaire.

« Monsieur, il paraît que vous êtes nouvellement arrivé à Saint-Pétersbourg? — Oui, monsieur; comment l'avez-vous deviné? — C'est que vous faites là une chose défendue par les règlements de police, ce qui suppose que vous n'avez pas encore eu le temps d'en prendre connaissance.—Et quelle chose, s'il vous plaît? — Vous fumez. — Diable! il est donc défendu de fumer ici? En ce cas, mille remercîments, la loi avant tout! »

Et l'étranger, ôtant son cigare de sa bouche, se disposait à l'éteindre.

« Non, lui dit Nicolas, continuez. Tant que vous êtes avec moi, vous n'avez rien à craindre. —Vous êtes donc un des grands boyards de l'empire, monsieur? — Mais j'y jouis de quelque influence, et si elle pouvait vous être utile... — Ce serait pour moi un grand bonheur, monsieur, car on dit que dans ce pays-ci les protections font tout. — Oh! vous exagérez; non, les protections ne font pas tout, mais nous aimons assez à connaître les gens auxquels nous avons affaire, et convenez que cela n'est guère possible que par les recommandations, les protections.... — Eh bien! monsieur, je profiterai avec plaisir de votre bonne volonté; car, comme je suis venu en Russie pour affaire de commerce, je ne serais pas fâché d'y être un peu épaulé. »

La conversation se prolongea de la sorte

près d'un quart d'heure, l'étranger fumant son cigare, l'empereur marchant familièrement à côté de lui.

La rue qu'ils suivaient est bordée d'élégants magasins dont un grand nombre appartiennent à des marchands d'estampes et de tableaux. Les portraits de l'empereur y abondent, tous d'une ressemblance parfaite.

L'étranger ne pouvait s'empêcher de temps en temps de les comparer à la figure de son interlocuteur; mais l'idée que cette figure en était l'original était à cent lieues de son esprit.

Cependant, au mouvement de la foule, à l'attention marquée des passants, aux témoignages de respect dont celui qui marchait à ses côtés était l'objet, il se sentait vivement impressionné.

Enfin, il arriva au dernier magasin de la grande Morskoï, où se trouvait exposé un magnifique portrait en pied du tzar Nicolas. Le doute n'était plus possible; alors chancelant, hors de lui :

« Pardon! pardon! balbutia le pauvre étranger; mais n'est-ce pas à Sa Majesté l'empereur Nicolas que j'ai l'honneur de parler? — A lui-même, répond l'empereur; mais rassurez-vous.... Seulement je vous engage une autre fois à user prudemment du cigare, car l'empereur Nicolas ne sera pas toujours là pour vous protéger. »

En rentrant au palais, l'empereur fit appeler le directeur de la police et lui donna ordre d'aplanir au voyageur français toutes les difficultés qu'il pourrait rencontrer à Saint-Pétersbourg. Au bout de quelques semaines, celui-ci quittait la Russie, émerveillé du succès de ses négociations, et bénissant partout le nom de son *ami* l'empereur Nicolas.

Cette défense de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg nous paraît étrange. Tel est aussi l'usage à Berlin et dans d'autres villes du nord. On prétend que c'est pour prévenir les incendies ; on dit aussi que c'est par prévenance pour les promeneurs qui, de la sorte, du moins, ne sont pas exposés à être suffoqués par la fumée, comme cela arrive sur nos boulevards et dans nos rues. Les dames russes, surtout, font valoir ce dernier motif, les dames russes qui ont toujours la cigarette à la bouche, et qui transforment leurs boudoirs en véritables estaminets.

L'empereur, lui, ne fume pas, et l'on raconte que, lorsque dans ses visites à la grande-duchesse Marie il rencontrait le duc de Leuchtenberg fumant chez sa femme ou même chez lui, il le gourmandait sévèrement. Quant au commun de ses sujets, ne pouvant atteindre leur cigare au fond de leur domicile, il leur interdit, du moins, de l'afficher en pleine rue. Il est vrai que cette interdiction est souvent mise en oubli. Alors la police intervient, et, par un avis re-

nouvelé à propos, empêche l'infraction accidentelle de dégénérer en abus.

Voici ce qu'on lisait dans la *Gazette* de cette police le 2 septembre 1846, et ce qui fut affiché le lendemain, en russe et en français, dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg.

« En vertu des dispositions du Code des peines criminelles et correctionnelles, section VIII des crimes et délits contre l'ordre public, article 1389, il est défendu de fumer du tabac dans les rues, les écuries, les greniers à foin, les greniers, les magasins et autres lieux contenant des matières faciles à enflammer, et les contrevenants sont passibles d'une amende de cinquante kopecks (deux francs) à un rouble (quatre francs) ou d'une détention d'un à trois jours.

« L'administration de la police de Saint-Pétersbourg ayant remarqué de nombreuses contraventions à cette prohibition, et les attribuant à l'ignorance des lieux dont elle est l'objet, se fait un devoir de porter à la connaissance du public qu'il est défendu de fumer des cigares, papiros, paquitos et pipes dans les rues et sur les places qui se trouvent dans l'enceinte de la ville, et dans les îles d'Yélaguine et Kamennoï-Ostroff[1], et qu'il est permis de

1. Propriétés de la famille impériale : l'impératrice a un palais à Yélaguine; feu le grand-duc Michel en avait un à Kamennoï-Ostroff.

fumer aux campagnes de la Tschernaia-Retschka, du jardin Strogonoff et de Ecatherinhoff[1], et que, passé la présente publication, tout contrevenant, sans exception, sera traité conformément à l'article 1389 précité. »

III.

L'empereur Nicolas a-t-il du courage? — Conspiration de 1825. — Révolte des colonies militaires de Nowgorod. — Les assassins et le choléra. — L'empereur Nicolas devant l'Europe. — Ce qu'il pense du servilisme qui l'entoure. — Journaux étrangers soudoyés ou dirigés. — Crainte de l'opinion française. — Le tzar et Fanny Essler à Rome.

L'empereur Nicolas a-t-il du courage? cette question a été fort controversée. Il en est qui prétendent que le courage physique lui manque essentiellement. Le fait est qu'il est nerveux à l'excès, et que, dans toute circonstance un peu violente, les muscles de son visage trahissent malgré lui l'émotion qui l'agite. Mais qu'est-ce que cela prouve? Les plus braves capitaines n'ont-ils pas souvent le frisson quant ils vont au combat? ils n'en marchent pas moins. Ainsi, dans l'occasion, a toujours fait l'empereur Nicolas.

J'ai parlé dans un précédent chapitre de la conspiration de 1825. C'était un rêve ébauché dans un cauchemar, sans unité de plan entre les chefs,

1 Promenades publiques.

sans rayonnement dans les masses. L'émeute qu'elle produisit n'eut donc rien de sérieux : quelques coups de canon la dispersèrent. Mais dire qu'il n'y eut là pour l'autocrate aucun danger à courir, serait une erreur. Si les tzars de Russie n'ont rien à craindre d'un mouvement populaire, ils tombent, on le sait, sous les coups des assassins de palais. Or, qui pouvait répondre à Nicolas que ces fusils d'insurgés qu'il voyait briller au loin sur la grande place d'Isaac ne se compliquaient pas de quelque mystérieux poignard, n'attendant de sa part pour le frapper qu'un éclat de sensibilité trop naïve ou de violence irréfléchie? Nicolas marcha cependant : sa résolution calme, sa majestueuse énergie imposèrent à tous; il triompha. N'est-ce pas là du courage?

Quelques années après la conspiration de 1825, le bruit courut à Saint-Pétersbourg que dans les colonies militaires du gouvernement de Nowgorod une effroyable révolte avait éclaté. Les soldats-colons, exaspérés des violences et des concussions de leurs chefs, les avaient pendus à des arbres et leur avaient ouvert le ventre. Nicolas partit aussitôt, accompagné d'un seul aide de camp, et arriva inopinément au milieu des révoltés.

« Quel crime est le vôtre! leur dit-il; qui vous a poussés à le commettre? Répondez! »

A la parole du tzar, tous ces hommes, na-

guère si furieux, se courbèrent dans la poussière, criant grâce !

« Expliquez-vous, reprit Nicolas, je vous l'ordonne. »

Alors les deux plus anciens de la colonie racontèrent les longues atrocités dont ils avaient été victimes. Leur récit était empreint de tant de sincérité, le regret d'avoir commis ce que l'empereur venait de qualifier de crime était si vif, que Nicolas ne put s'empêcher de les prendre en pitié.

« Allez, leur dit-il, que Dieu vous fasse miséricorde ! Mais gardez-vous une autre fois de vous faire justice vous-mêmes. Votre empereur est là pour protéger l'innocent et punir le coupable. »

Nicolas oubliait ici qu'en Russie il n'est rien de plus difficile à un innocent que de faire parvenir sa plainte au souverain, tandis que les coupables, au contraire, se soustraient avec une étonnante facilité à sa justice.

La première invasion du choléra en Russie fournit encore à Nicolas une occasion solennelle de faire preuve de courage. Le peuple de Saint-Pétersbourg, comme celui, du reste, de bien d'autres villes, ne pouvant se résoudre à voir dans le fléau une calamité naturelle, l'attribuait aveuglément aux médecins, aux étrangers, aux Polonais surtout, qui, disait-il, avaient empoisonné les sources. Des meurtres horribles, mais isolés, se commet-

taient chaque jour. Des médecins avaient été jetés par les fenêtres, des passants inoffensifs, égorgés ou pendus. Mais voici qu'un matin on entend circuler dans toute la ville le bruit d'un massacre général. Bientôt la place de la Sennaia, vaste comme un camp, se couvre d'une foule hideuse, armée de haches, vociférant des cris de mort. Médecins, étrangers, Polonais s'enfuient et se cachent, mais on saura bien les trouver. La nouvelle de ce tumulte arrive enfin jusqu'au cabinet de l'empereur. Il n'hésite pas un instant, il part seul, en droschky à un cheval, et tombe soudain au milieu de la foule stupéfaite.

« *Gossoudar ! Gossoudar !* L'empereur ! L'empereur ! » murmure-t-on de toutes parts.

Mais déjà Nicolas, debout sur son droschky, domine la foule du geste et du regard.

« Où allez-vous, malheureux ? s'écrie-t-il de cette voix vibrante dont il commande à ses troupes ; vous voulez égorger des innocents ! Frappez plutôt votre poitrine et demandez pardon à Dieu de vos péchés ; car ce sont vos péchés qui ont attiré sur vos têtes le mal qui vous désole.... A genoux !... »

Et toute la foule tomba à genoux....

Chose étonnante ! cet empereur d'un courage si audacieux, et dont la présence exerce sur son peuple un si magnifique prestige, cet empereur est l'homme du monde qu'affectent le plus sensible-

ment les jugements de l'étranger. Serait-ce qu'appréciant à sa juste valeur le servilisme obligé des hommages qui l'entourent, il éprouve le besoin, pour les prendre au sérieux, de les voir confirmer par des voix indépendantes ?

Quoi qu'il en soit, l'empereur Nicolas se préoccupe très-vivement de ce qu'on dit de lui en Europe. Il lit les journaux, les journaux français surtout, avec une inquiétude fébrile. Le plus léger sarcasme lui fait froncer le sourcil. Les livres lui causent beaucoup moins de souci que les feuilles périodiques ; il sait que celles-ci s'envolent par milliers, tandis que ceux-là ne s'emballent que par douzaines. Il faut excepter, toutefois, de ces derniers, le livre de M. de Custines. Ce livre a fait au cœur de l'empereur Nicolas une plaie qui saignera longtemps encore.

Non-seulement l'autocrate s'inquiète de ce que disent de lui les journaux étrangers, mais encore il cherche dans l'occasion à exercer sur eux une certaine pression. Affirmer que tel journal de France ou d'ailleurs est subventionné par la Russie, serait difficile. On a voulu citer des noms ; on s'est presque toujours trompé. D'ailleurs, à quoi bon ? Ce que je crois savoir, c'est qu'en 1850 et 1851 la Russie, voulant avoir la haute main sur la presse allemande, dont les allures, après la guerre de Hongrie, ne pouvaient lui être indifférentes, en-

voya dans ce but en Allemagne un très-haut fonctionnaire. Je l'ai rencontré lors de mon dernier voyage revenant de sa mission. Tout en lui annonçait qu'il l'avait remplie avec succès.

De toutes les puissances occidentales, la France est, sans contredit, celle qui impose le plus à l'empereur Nicolas. Et ceci ne tient en aucune façon au principe gouvernemental qui y prévaut. Que Nicolas soit sympathique ou hostile à ce principe, son opinion sur la France est toujours la même. On a beau l'entretenir de la légèreté et de l'inconstance des Français, il a beau s'efforcer lui-même de se plaire à la lecture de nos productions les plus frivoles, il sent malgré lui que, sous cette gaze, il y a quelque chose de viril et de fort. Aussi, lorsque parfois ses loustics officiels dépensent leur esprit à se moquer de certaines de nos individualités, est-il loin de partager leur humeur plaisante. Non, sans doute, que Nicolas soit épris pour la France d'un ardent amour, il la haïrait plutôt; mais enfin son intelligence supérieure le porte à l'apprécier comme elle doit l'être.

Voici, à ce sujet, un trait significatif.

En 1845, l'empereur de Russie se trouvant à Rome, on avait exposé dans un des palais de la ville une nombreuse collection de tableaux que leurs propriétaires cherchaient à vendre. L'empereur visitait cette galerie presque tous les jours.

Or, en même temps que Nicolas, Fanny Essler, la célèbre danseuse, était aussi à Rome. Fêtée naguère à Saint-Pétersbourg par le tzar, elle crut qu'il lui ferait également bon accueil dans la ville des papes, et, l'amour-propre la piquant, elle chercha les moyens de se faire présenter.

Un aide de camp de l'empereur, auquel elle fit part de son désir, l'engagea à se placer dans un des salons attenant à la galerie, un des jours où l'empereur s'y rendrait, lui promettant de la faire remarquer lui-même à Sa Majesté.

En effet, le premier jour que Nicolas vint voir les tableaux, Fanny Essler, en superbe toilette, se trouva sur son passage.

Du plus loin qu'il l'aperçut :

« Quelle est cette dame? demanda le tzar à son aide de camp.

— C'est Fanny Essler, qui sollicite l'honneur d'être présentée à Votre Majesté.

— Fanny Essler! Et que dirait la France, si elle apprenait que l'empereur de Russie est venu à Rome pour s'y faire présenter des danseuses? »

Et Nicolas passa devant Fanny Essler sans même lever les yeux sur elle.

Les documents anglais publiés en mars dernier, et dans lesquels l'empereur Nicolas fait si bon marché de la France ne me donnent aucun motif de revenir sur l'opinion que je viens d'émettre. En affec-

tant de vouloir traiter seul à seul avec l'Angleterre des éventualités relatives à l'empire ottoman, l'empereur Nicolas a pour but évident de prévenir entre les deux puissances occidentales une alliance contre lui. Du reste, il paraît qu'après avoir échoué avec l'Angleterre, il s'est tourné, mais en pure perte aussi, du côté de la France. Dans tous les cas, n'est-ce pas encore un hommage rendu à la France que de n'oser lever le masque dans une question où elle a droit de suffrage, sans s'être assuré le concours ou la complicité de tout ce qu'il y a de force en Europe ?

IV.

Prestige que l'empereur exerce sur ses sujets. — Le scéau impérial et le paysan russe.

On connaît le prestige que l'empereur Nicolas exerce sur ses sujets. Ce prestige engendre un respect qui va jusqu'à l'adoration. Aux yeux du peuple russe, l'empereur n'est pas seulement un maître, c'est un père, c'est un Dieu. Tel est, du reste, comme on le verra plus tard, un des premiers principes religieux que l'Église orthodoxe cherche à inoculer à ce pauvre peuple.

Un jour que je traversais un village des bords de la Néwa, je m'arrêtai dans la maison d'un paysan

pour y prendre un peu de repos. Les murs étaient tapissés d'images représentant les membres de la famille impériale. Le portrait de l'empereur tenait la place d'honneur, c'est-à-dire la place au-dessous de la petite chapelle qui renferme tous les saints aimés du paysan russe, et devant lesquels il brûle chaque samedi et chaque jour de fête des cierges et des parfums.

« Comment se porte la Russie? demandai-je brusquement à mon hôte.

— Comment pourrait-elle se mal porter, me répondit-il, puisque l'empereur se porte bien? »

Un autre jour, c'était au mois de février 1847, je suivais la belle route de Saint-Pétersbourg à Varsovie, me dirigeant vers Paris, chargé des dépêches du gouvernement. J'avais ordre d'aller vite; je faisais six lieues, et quelquefois six lieues et demie à l'heure. J'étais en traîneau. A vingt lieues environ de Kowno, un maître de poste me gratifia d'un mauvais attelage et d'un postillon à l'avenant. Mon traîneau naguère si rapide prit l'allure d'un char embourbé.

« *Stoupaï! stoupaï!* marche! marche! criai-je à mon postillon. »

Mais celui-ci me regardant avec un calme imperturbable :

« A quoi vous servira-t-il d'aller plus vite? Soyez tranquille, vous arriverez toujours!

— Comment, misérable, tu raisonnes ? tu dois me conduire en courrier, entends-tu ? »

Il y a un *minimum* de vitesse pour les courriers.

« En courrier? reprit l'homme d'un air narquois.

— Oui, en courrier.

— Mais vous n'êtes pas courrier; je n'ai pas vu votre passe-port.

— Ah ! tu n'as pas vu mon passe-port! Est-ce donc à toi que je dois montrer mon passe-port ? »

Et j'appuyai ma réplique d'un argument tout à fait russe.

Le postillon commença à me croire un peu courrier.

Je réitérai, et, à chaque nouvel argument, le postillon me croyait de plus en plus courrier.

J'avais réussi à le convaincre tout à fait, lorsque nous arrivâmes à la station où je devais changer de chevaux et de postillon.

J'appelai l'*iemschik* (maître de poste).

« Tu vois ce misérable, lui dis-je en lui montrant le postillon qui allait me quitter; eh bien! il a osé me conduire lentement. Or, voilà mon passe-port! »

A l'aspect de ce passe-port, l'*iemschik* tomba à genoux et baisa avec respect le grand sceau impérial qui est empreint sur tous les passe-ports des courriers officiels ; puis il appela sa femme, une

très-jolie Polonaise, qui accomplit la même cérémonie.

Et tandis que je considérais avec stupéfaction cet acte prodigieux de respect pour le seing de l'empereur, l'*iemschik*, se levant comme par un mouvement électrique et saisissant par les cheveux mon malheureux postillon, le frappa avec tant de violence qu'il l'eût tué, je crois, si je ne fusse intervenu.

Il appela alors tous les postillons qui étaient sous ses ordres.

« Prenez garde à vous! leur dit-il en me désignant de la main; si vous avez le malheur de conduire autrement qu'il ne le désire un homme qui a un pareil passe-port, vous aurez affaire à moi! »

Depuis ce moment, je fus obligé de modérer l'ardeur de mes postillons; ils me conduisaient si vite que la respiration me manquait.

V.

Sévérité de l'empereur Nicolas.—L'empereur Nicolas à l'université de Kieff.—Aventure comique passant au tragique.—Stupide silence. — L'empereur Nicolas et le général démissionnaire. — Divers traits de caractère. — Galanteries de l'empereur Nicolas.

Quand l'empereur Nicolas sévit, nulle rigueur ne peut se comparer à la sienne. Malheur à celui sur

qui s'appesantit sa main de fer! L'amiral prévaricateur devient matelot, le général concussionnaire devient soldat. Il est vrai que le plus souvent le serpent échappe à son étreinte. Les exemples qu'il fait restent sans écho. D'ailleurs, combien de fois sa justice ne tombe-t-elle pas à faux!

Tout récemment, l'empereur arrive à l'université de Kieff. Grande rumeur parmi les maîtres et les élèves. Ceux de ces derniers qui se trouvent à l'infirmerie se lèvent et courent aux fenêtres. Mais à peine les équipages de la cour se sont-ils arrêtés, qu'un grand bruit se fait entendre dans l'escalier. Nicolas commence précisément sa visite par l'infirmerie. Éperdus, les malades regagnent leurs lits; mais, dans leur précipitation, aucun ne retrouve le sien. Or, au-dessus de chaque lit est suspendu un écriteau marquant le nom de l'élève et sa maladie.

L'empereur entre, suivi de ses aides de camp et des directeurs de la maison. Il fait le tour de la salle, puis s'arrête devant le lit d'un élève :

« Comment t'appelles-tu et de quoi es-tu malade? »

L'élève répond tout autrement que ne marque l'écriteau.

L'empereur passe à un second, puis à un troisième. Même réponse contradictoire.

« Que signifie ceci? s'écrie alors l'autocrate; et

quel est ce médecin qui ne sait ni le nom ni la maladie des enfants qu'on lui confie? »

Personne ne dit mot.

« J'ordonne qu'on chasse ce malencontreux médecin et qu'on le remplace à l'instant même. »

Aides de camp et directeurs s'inclinèrent respectueusement devant le monarque, dont l'ordre fut aussitôt exécuté.

Est-ce là du servilisme? Non, c'est de l'abrutissement.

Il était si facile, cependant, avec un peu de présence d'esprit, de tourner l'équipée des malades en délicate flatterie! Mais demandez donc de la présence d'esprit à des gens qui tremblent!

Un général se montra un jour beaucoup plus hardi, et n'eut pas lieu de s'en repentir. C'était à l'issue d'une grande revue au camp de Krasnoë-Celo. L'empereur s'était laissé emporter vis-à-vis de ce général à des paroles qui le blessèrent cruellement. Le lendemain, le vieux soldat lui envoya sa démission sans commentaire. L'empereur, frappé de ce laconisme, fit un retour sur lui-même, et de sa propre main manda le général dans sa tente pour l'heure où tout l'état-major devait y être réuni. A peine fut-il arrivé, que Nicolas l'abordant aussitôt :

« X..., lui dit-il, je te fais des excuses de la manière dont je t'ai traité hier; j'espère que tu

l'oublieras; quant à moi, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il en soit ainsi. »

Nicolas affecte un grand respect pour les vieux officiers de son armée, et il n'omet rien pour faire prévaloir ce sentiment chez tous les membres de sa famille. Que de fois n'a-t-il pas gourmandé sévèrement, lui-même, le grand-duc Michel, son frère, dont les orageuses brusqueries tombaient sans ménagement sur des officiers de tout âge et de tout grade! Mais voici un trait qui le touche encore de plus près :

Le grand-duc héritier, âgé de quatorze ans, récemment promu au grade de sous-officier dans la garde, traversait un jour une des salles du palais impérial, où plusieurs hauts dignitaires se trouvaient rassemblés. A l'approche du prince, ceux-ci se levèrent et le saluèrent. Cette marque de respect de la part de vieux militaires flatta vivement le jeune homme, qui, pour en jouir plus complétement, se mit à passer et à repasser plusieurs fois dans la même salle. Mais les généraux qui l'avaient salué une première fois ne firent plus attention à lui. Le grand-duc outré courut se plaindre à son père. L'empereur, le prenant alors par la main, le ramena dans la salle où étaient les généraux : « Mon fils, lui dit-il, c'est pour moi une véritable peine de voir que vous comprenez si peu les devoirs que vous imposent vos nouvelles épaulettes

envers vos supérieurs en grade, et que vous ne sentez point tout le respect qu'ont droit d'exiger de vous, des têtes glorieusement blanchies au service de l'État. Savez-vous que les hommes dont vous voulez être honoré sont précisément ceux que vous devez honorer vous-même? car c'est à eux que votre père est redevable de son trône, de sa vie; et c'est leur fidélité, leur zèle, leurs loyaux services, qui seuls peuvent vous frayer une route à ce trône, et vous aider à l'occuper avec gloire. Inclinez-vous donc devant ces nobles veillards, et comptez pour un très-grand honneur chaque marque de respect et de dévouement qu'ils vous donneront. Ce que vous venez de faire me persuade que vous êtes encore trop jeune pour les épaulettes qui vous ont été données; je vous les reprends. Ne les réclamez plus désormais que lorsque votre conduite aura prouvé que vous êtes capable de les porter honorablement. »

Et l'empereur détacha les épaulettes de l'uniforme de son fils, qui s'empressa de mettre à profit la leçon.

Une impartialité qui ne fléchit pas même devant le sang serait certainement digne de tout éloge si elle ne dégénérait trop facilement chez Nicolas en une cruauté froide et implacable. Qui trouvera des termes assez énergiques pour flétrir sa conduite à l'égard des conspirateurs de 1825 et des infortunés Polonais!

Hâtons-nous de dire qu'en dehors de ce champ de la souveraineté, le caractère de Nicolas retrouve sa majestueuse harmonie, et se trahit même quelquefois par des traits qui accusent dans le redoutable autocrate mieux qu'un cœur vulgairement sensible.

Comme il passait, une nuit d'hiver, devant un poste militaire de la capitale, il eut la fantaisie de s'arrêter près de la fenêtre pour voir ce qui se faisait à l'intérieur. L'officier de service était assis devant une table, sommeillant tranquillement, mais en tenue irréprochable, casque sur la tête, épée au côté, prêt à marcher à la moindre alerte. L'empereur fit signe à la sentinelle de le laisser entrer. Il aperçut sur la table devant laquelle dormait l'officier un papier où étaient écrites les lignes suivantes :

« État de mes dépenses et de mes recettes :

« *Debet.*	roubles
« Logement, nourriture, chauffage, etc.	2000
« Habillements, menus-plaisirs....	2500
« Dettes.	3000
« Pension alimentaire à ma mère..	500
« Total.....	8000
« *Crédit.*	
« Solde et autres recettes.........	4000
« Reste dû.....	4000

Qui payera cette somme? Telle est la question qui terminait la note, et l'officier, ne sachant sans doute comment y répondre, s'était endormi tenant encore sa plume à la main. L'empereur s'approcha de lui, et, l'ayant reconnu pour un des bons sujets de sa garde, il lui prit tout doucement la plume d'entre les doigts et traça sous la phrase fatale ce nom significatif : *Nicolas*. Puis il s'éloigna sans réveiller l'officier ni être remarqué par aucun des soldats du poste. On comprend la surprise de l'officier quand, à son réveil, il vit sur la feuille de papier la signature de l'empereur, et qu'il apprit de la sentinelle sa mystérieuse visite. Le lendemain matin, une ordonnance du palais lui apporta les quatre mille roubles avec un billet de Nicolas, où il lui disait de choisir mieux, une autre fois, le temps et le lieu pour dormir, mais de continuer, comme par le passé à servir son empereur et à prendre soin de sa mère.

Je terminerai toutes ses anecdotes par une charmante aventure arrivée à l'empereur Nicolas lors de mon séjour à Saint-Pétersbourg, aventure qui surprendra sans doute encore plus d'un lecteur.

C'était pendant le carnaval : la grande place d'Isaac était couverte, selon l'usage traditionnel à cette époque de l'année, de montagnes russes, de théâtres forains, de ménageries, de baraques de toute espèce et de toute couleur, à peu près comme

nos Champs-Élysées aux jours de fêtes nationales : on appelle cela les *katchélis*. Les traîneaux, richement attelés, volaient comme l'éclair sur la neige polie, les belles fourrures chatoyaient au soleil, les marchands à barbe avaient pris leurs plus beaux cafetans, les *mougiks* leur peau de mouton neuve, toute la ville et la cour étaient en liesse, car l'heure approchait où le tzar devait faire sa promenade annuelle aux *katchélis*. Bientôt, en effet, le traîneau impérial sortit du palais d'hiver. Arrivé en face des baraques, il prit le pas et se mit à les longer lentement, suivi de tous les traîneaux particuliers accourus des divers côtés de la ville. Ceux-ci se rangeaient, un à un, au hasard, derrière le traîneau de l'empereur, qui conduisait la marche. Cette sorte de revue ou plutôt de procession dure au moins deux heures.

Or, à peine l'empereur avait-il fourni la moitié de la carrière, qu'une petite fille de dix à douze ans, se détachant de la foule des spectateurs, se précipita tout à coup de son côté, et se cramponnant à son traîneau :

« Mon oncle[1], lui dit-elle, veux-tu me faire voir les *katchélis ?* »

Charmé de cette naïveté, l'empereur sourit gra-

1. Expression dont on se sert habituellement en Russie à l'égard des personnes respectables. On les appelle aussi *batuschka*, *matuschka*, père, mère.

cieusement à l'enfant et la fit mettre à côté de lui dans son traîneau.

On les vit alors causer familièrement : la petite était vive, spirituelle ; elle pressait l'empereur de questions auxquelles celui-ci répondait de son mieux. Tout le monde était attendri : les mamans pleuraient ; elles eussent applaudi, si le respect encore plus que le froid n'eût retenu leurs mains captives dans leurs manchons.

Enfin, la promenade étant terminée, l'empereur dit à la petite fille :

« Maintenant que tu connais ton oncle, il faut que tu fasses la connaissance de ta tante. »

Et il se dirigea avec elle vers le palais. L'impératrice, enchantée de l'aventure et trouvant l'enfant à son goût, l'adopta aussitôt, et la fit placer dans un institut de la couronne pour y être élevée à ses frais.

Cette enfant était l'aînée des filles d'un modeste employé.

Je pourrais citer encore une foule de traits où l'on verrait que l'empereur Nicolas, cet homme si hautain, si dur, n'est pourtant pas étranger au sentiment et qu'il sait parfois s'humaniser. Il suffirait pour cela de pénétrer dans l'intérieur de sa famille. Il est convenu à Saint-Pétersbourg que nul autre que lui n'offre un exemple plus touchant des vertus domestiques. Il a été bon fils, bon frère,

il est bon père et bon époux. Louis-Philippe, que l'on s'est plu à représenter comme un type si remarquable des perfections du coin du feu, aurait eu certainement sous ce rapport à partager sa gloire avec Nicolas.

Le culte qu'il voue à la famille n'empêche pas, il est vrai, le puissant autocrate de chercher souvent au dehors de tendres distractions. Mais, quelle que soit la femme à laquelle il ait jeté le mouchoir, il est inouï qu'elle ait exercé sur lui la plus légère influence. C'est que, chez Nicolas, la galanterie est plutôt affaire de tempérament qu'affaire de cœur. Aussi tout au contraire de son frère Alexandre, que charmait de préférence la beauté idéale, il incline plus volontiers vers la beauté physique. Je ne trahirai ici aucun nom, bien que la chronique en ait désigné plusieurs. Il n'est que le comte Kleimichel, le ministre des voies de communication et le confident de l'empereur qui pourrait lever le voile qui couvre ces sortes de mystères.

VI.

Caractère politique de l'empereur Nicolas. — A quoi se réduit son génie militaire. — Sa soldatomanie. — Excellent tambour. — Aperçu du règne de Nicolas. — Fausseté de sa situation. — Question d'Orient.

Jusqu'ici l'empereur Nicolas ne nous est guère

apparu que comme homme privé; et, à ce titre, il faut le dire, il serait difficile de lui refuser ses sympathies. Malheureusement l'impression est toute différente quand on l'envisage comme homme politique, comme souverain.

Sur le trône, la grande figure de Nicolas se déforme. Plus de gracieux sourire, plus de façons aimables, plus d'élans de générosité et de grandeur d'âme. Froideur inflexible, calcul froid, cruauté qui ferait soupçonner l'amour du sang. Nicolas pose, pose sans cesse; on dirait qu'il craint qu'on ne le prenne pour autre chose que ce qu'il est, lui le tzar[1]!...

1. Par suite de cette manie de poser sans cesse, Nicolas s'irrite vivement toutes les fois que sa présence ne produit pas sur ses sujets la haute impression qu'il ambitionne. Dans le cas contraire, il se montre bon prince et excuse les plus hardies témérités.

Un jeune fiancé se promenait un jour dans les jardins d'Alexandrovna (le Trianon de Peterhoff). Tout préoccupé de son union et de son futur bonheur, il entre, sans y penser, dans les allées réservées à la famille impériale. Deux grenadiers l'abordent brusquement et le somment de se retirer; mais le jeune homme, ouvrant son manteau, découvre à leurs yeux son uniforme de la chancellerie de la cour; les soldats le laissent passer. Le jeune homme poursuit sa route. Tout à coup l'empereur se dresse devant lui, superbe, menaçant. Il se trouble, pâlit et se sent près de tomber. Heureuse terreur! l'empereur, enchanté de l'effet qu'il vient de produire, retient sa colère. Mais en rentrant chez lui, le pauvre employé se mit au lit, et fit une grave maladie; sa fiancée, ennuyée d'attendre sa guérison, prit un autre époux. O caractère patriarcal du pouvoir autocratique!

Cette préoccupation des splendeurs de sa personne a fait de l'empereur Nicolas le souverain le plus égoïste qui fût jamais. Que cherche-t-il dans le pouvoir ? lui, lui seul.

Aussi quel règne fut plus stérile pour son peuple, plus fatal à l'Europe que le sien !

D'abord Nicolas s'était cru prédestiné à l'héroïsme guerrier. La gloire de Napoléon le rendait jaloux. Souvent, dans sa jeunesse, on le voyait se promener sous les magnifiques ombrages de Tzarskoe Celo ou de Peterhoff[1], rêvant au grand capitaine et gravant son nom dans l'écorce des arbres. Cette première illusion se dissipa vite. La campagne de Turquie de 1828, que Nicolas voulut diriger en personne, lui prouva qu'entre lui et Napoléon il n'y avait absolument rien de commun.

Mais, en renonçant à rivaliser avec Napoléon comme chef des grandes batailles, Nicolas se promis de le surpasser dans les revues et dans les parades. Personne ne figure mieux que lui sur un champ de Mars. Il a la voix belle et sonore, il commande à merveille. Son œil est si perçant qu'il distingue, dans les rangs les plus éloignés, la moindre faute de tenue militaire. Pas un bouton, pas une agrafe qui lui échappent. Ce talent, du reste, héritage de Paul Ier, comme je l'ai déjà dit, est commun

1. Villas impériales.

à tous les membres de la famille impériale. Le grand-duc Michel le poussait à un tel excès, qu'il détestait la guerre. « La guerre, disait-il, gâte les soldats et salit les uniformes. »

Bien qu'absorbé dans toutes ces minuties, Nicolas affecte parfois néanmoins une ambitieuse vaillance. Il ne souffre point, par exemple, que dans une petite guerre, ses généraux l'emportent sur lui.

« Tenez ferme, disait-il un jour au général Mouravieff, devant tout le corps diplomatique réuni aux manœuvres de Schlüsselbourg, je vais vous battre.

— Sire, répondit le général, je n'ai jamais été battu à la guerre. »

En effet, il battit sa majesté à plate couture.

Nicolas ne le lui pardonna jamais.

Comme complément de son génie militaire, Nicolas possède un talent prodigieux sur le tambour. Il a étudié cet instrument *ex professo*. Que de fois Ladurnère et Tanneur, ses deux peintres de batailles, ne l'ont-ils pas vu, dans leurs ateliers, les émerveiller de ses superbes roulements! Tanneur, surtout, eut lieu de s'applaudir de la part qu'il y prenait.

Tanneur était un ancien serviteur de Napoléon. Simple soldat au début de sa carrière, il avait conservé de son ancien métier une habileté remar-

quable sur le tambour. Un jour la fantaisie lui prit de montrer au tzar qu'il était au moins de sa force. Il se mit à battre un roulement des plus retentissants. Surpris de ce bruit inaccoutumé, Nicolas accourt, et ouvrant précipitamment la porte de l'atelier.

« Qui donc, dit-il, manie ainsi mes baguettes?

— C'est moi, sire, » répond hardiment l'artiste.

Cette réponse décida de son sort. Jusqu'alors le tzar n'avait remarqué Tanneur que pour son talent de peintre. A dater de ce moment il lui voua toutes ses amitiés : le tambour avait détrôné le pinceau.

Étudions maintenant l'empereur Nicolas sous des aspects plus sérieux.

Ce qui frappe dans les diverses phases de son long règne, c'est que tout y est faux et contre nature.

Faux quant à l'autorité du souverain : il monte sur le trône; une conspiration éclate contre lui, tous ou presque tous les grands noms de l'empire y prennent part. Nicolas triomphe et sévit; mais, au milieu de tant de coupables, quelles seront les victimes? Un choix est nécessaire. Dès lors la justice dévie. Entre les pendus, les bannis et les amnistiés, nulle différence peut-être. Nicolas est forcé de vivre en présence de ceux qui avaient juré sa mort. Le volcan paraît comblé, mais le feu gronde toujours dans son cratère.

Faux quant à la personne du souverain : Nicolas est étranger, il veut se faire passer pour Russe; Holstein-Gottorp, il prend le nom de Romanoff. Il renie Catherine, il renie Pierre le Grand. Étaient-ce là des souverains nationaux? « Je t'ai vu avec une barbe, dit un jour Nicolas à un marchand qu'il rencontrait, pourquoi l'as-tu rasée? Il ne faut pas abandonner les mœurs de ses pères. » Puis, par une contradiction bizarre, il interdit, par ukase, cette même barbe à tous les employés civils.

Faux quant au mode de gouvernement intérieur : Nicolas forme cent projets et n'en conduit aucun à terme. Il veut abolir le *tschinn*, cette institution ridicule qui fait de chaque Russe un numéro, le *tschinn* reste; il veut émanciper les serfs, les serfs deviennent esclaves; il ouvre des écoles et les ferme aussitôt : il allume le flambeau pour l'éteindre. Habile à construire des palais, il ne sait édifier des âmes; il se proclame tolérant et il persécute à outrance; il se met à la tête du progrès et c'est pour l'enrayer. Le génie russe est expansif, il l'enchaîne; doux et confiant, il l'épouvante; simple et enfant, il le rudoie; il abat le patriarcalisme sous le caporalisme; il trouble l'ordre, il rompt l'harmonie, et les jette éperdus aux mains d'une police vénale et délétère.

Faux, enfin, quant à la politique extérieure : Nicolas dupe les peuples et les gouvernements. Il

se déclare le défenseur des nationalités et il égorge la Pologne, il abrutit la Finlande, il provoque l'incorporation de Cracovie à l'Autriche; représentant de l'ordre et de la stabilité des États, et il bat des mains à la révolution déchaînée sur l'Europe, ne se levant contre elle que lorsqu'il la voit menacer son propre trône; protecteur désintéressé des nations faibles et persécutées, et il accable, il torture, il énerve ses protégés, jusqu'à ce qu'enfin il les ait tellement frappés d'impuissance, tellement soustraits à toute autre tutelle qu'il n'ait plus qu'à en faire sa proie. Que de voyages entrepris par Nicolas en Allemagne, en Angleterre, en Italie, que de lettres autographes écrites par lui, soit à des souverains, soit à des généraux; que de poignées de main, que de croix et d'étoiles semées par toute l'Europe, témoignages fastueux de ses cordiales effusions et de sa généreuse munificence! Eh bien! tous ces voyages, toutes ces faveurs ont-ils eu d'autre but que de tromper les simples, d'endormir les vigilants ou de gagner des complices. Partout où l'empereur Nicolas a cherché à prévaloir, soyez sûr qu'il y a eu une grande iniquité à consommer, mais une iniquité dont il devait tirer profit. Et quelle infernale habileté! L'entendez-vous, lui qui se comporte en chef de hordes, il faut qu'on l'accepte comme monarque européen! « Peuple de Londres et de Paris, admirez-moi, je nourris vos tragédiennes et vos

danseuses, je paie grassement vos artistes, j'achète vos étoffes et je bois vos vins. » Piége perfide auquel pourtant un grand nombre, et parmi eux des esprits sensés, se sont laissé prendre. Parce que quelques centaines de Russes se pavanent sous nos modes et se gorgent de nos produits, on a crié hurrah à l'autocrate; on l'a proclamé l'apôtre de la civilisation. O Polonais que chasse devant lui par milliers l'argousin de la Sibérie; serfs de la grande et de la petite Russie, armée de quarante millions d'âmes courbées sous le knout et le bâton; Finlandais, nation d'élite à laquelle les séides du tzar ravissent le pain de l'intelligence pour provoquer votre abrutissement; catholiques privés de temples et de pasteurs; Grecs-unis enlevés à Rome à coups de baïonnettes et d'ukases; Église orthodoxe qu'un général de cavalerie tient à sa merci; otages circassiens, enfants de Mahomet que l'autocrate fait élever dans le but de vous renvoyer un jour dans votre patrie pour y seconder ses desseins politiques, et auxquels, pour cela, il refuse impitoyablement le baptême; vous tous, enfin, peuples que Nicolas rassemble sous son sceptre, que ne pouvez-vous élever la voix pour démasquer ses mensonges et ses hypocrisies?

Mais, qu'est-il besoin d'autres témoignages? Est-ce que les documents que vient de publier le gouvernement anglais ne suffisent pas, à eux seuls,

pour mettre à nu le caractère de l'empereur Nicolas, et édifier désormais l'Europe sur la sincérité de sa politique? On sait maintenant à quoi s'en tenir sur ce prétendu zèle religieux qui le portait à réclamer le protectorat de ses coreligionnaires de Turquie; on sait ce que valent ses notes, ses circulaires, ses manifestes. La Prusse et l'Autriche s'obstineront-elles encore à croire à la loyauté de sa parole, elles dont il fait si bon marché et dont il compromet avec tant de hauteur la position vis-à-vis de l'Europe?

Non, la politique de l'empereur Nicolas est percée à jour : c'est en vain que l'on chercherait encore à la défendre; une telle tentative serait une insulte à la civilisation et à l'honneur. Il est révoltant vraiment de voir, en plein dix-neuvième siècle, à la face de l'Europe entière, un souverain, un grand souverain porter l'impudence et l'audace jusqu'à tromper ou à bafouer ensemble tous les cabinets, jusqu'à revêtir des formes les plus solennelles de la sincérité et de la modération les mensonges les plus flagrants, les violences les plus sauvages : voilà l'autocrate de toutes les Russies, voilà l'empereur Nicolas.

VII.

Titres de l'empereur de Russie. — Armoiries des souverains moscovites.

Les empereurs de Russie ont porté successivement plusieurs titres; ils se sont appelés grands princes (*velikii-hniaz*), grands seigneurs (*velikii gossoudar*); ils ont porté et portent encore le nom de tzars. Voici le titre complet que Nicolas prend aujourd'hui dans les actes officiels.

Nicolas, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kieff, Wladimir et Nowgorod; tzar de Kasan, tzar d'Astrakan, tzar de Pologne, tzar de Sibérie, tzar de la Chersonèse Taurique[1], seigneur de Pskoff et grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Valachie, de Podolie et de Finlande; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Semgalie[2], de Samogitie[3], de Bialystok, de Karélie, de Tver, de Jougrie[4], de Perm, de Viatka, de Bulgarie[5] et de plusieurs au-

1. Actuellement la Crimée.

2. Partie orientale de la Courlande.

3. Partie de l'ancienne Lithuanie formant le côté nord du gouvernement de Wilna.

4. Pays situé jadis près du cours inférieur du fleuve Obi, et où habitaient les ancêtres des Wogoules, des Ostiaks et des Ungres.

5. Ancienne patrie des Bulgares, sur la rive gauche du Wolga, à la chute de la Kama, dans le gouvernement de Kazan.

tres pays ; seigneur et grand prince du territoire de Nowgorod inférieur, de Tschernigoff, de Riaizan, de Polotzk, de Rostof, de Jaroslaf, de Bielozero[1], d'Oudorie[2], d'Obdorie[3], de Kondinie[4], de Witebsk, de Mtislaf[5], et dominateur de toute région hyperboréenne ; seigneur du pays d'Ibérie, de Kartalinie, de Grousinie, de Kabardinie[6] et d'Arménie ; seigneur héréditaire et suzerain des princes tscherkesses, de ceux des montagnes[7] et d'autres encore ; héritier de la Norvége, duc de Schleswig-Holstein, de Stormarn, de Ditmarsen et d'Oldenbourg, etc., etc.[8].

1. Partie nord-est du gouvernement de Nowgorod.

2. Pays situé sur le fleuve Udor, dans les gouvernements de Wologda et d'Archangel.

3. A l'embouchure de l'Obi.

4. Près du fleuve Kouda qui se jette dans la mer Glaciale.

5. Ancienne capitale du duché de Mohileff.

6. Tous ces pays sont dans le Caucase.

7. Au Caucase.

8. Ces deux derniers points ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir historique. Charles Frédérik, duc de Holstein-Gottorp, maître d'une partie du Holstein et de la partie septentrionale du Ditmarsen, ayant perdu, par la paix signée à Stockholm le 14 juin 1720, toute la Suède, le Danemark et la part qui lui revenait du Schleswig, n'avait point renoncé pour cela à ses prétentions sur ce pays, ni au droit d'héritage que sa maison avait sur la Norvége, dans le cas où la famille régnante de Danemark viendrait à s'éteindre. Marié en 1725 à la princesse Anne, fille de Pierre le Grand, il en eut un fils qui fut plus tard couronné empereur sous le nom de Pierre III, et auquel il laissa en héritage les droits et les prétentions que je viens de mentionner. Pierre III

A ce titre, il faut ajouter encore celui de *seigneur craignant Dieu*, que l'empereur Nicolas vient de s'attribuer tout récemment.

Quelles sont les armoiries répondant à un titre aussi pompeux?

Avant Ivan III Wassiliewitsch, les armoiries des souverains russes consistaient en un cavalier d'argent au champ de gueule, qu'un dragon ajouté par Dmitri Donskoï avait changé en un saint Georges perçant le monstre de sa lance. Oleg, dit-on, portait une figure de ce saint sur le bouclier qu'il suspendit, au retour de son expédition de Constantinople, aux portes de Kieff. Il paraît que les successeurs d'Oleg adoptèrent tous le même emblème. Cependant, suivant l'historien Leclerc, les armes de Wladimir consistaient simplement en trois cercles formant triangle. On lisait dans le

voulut que ces droits et ces prétentions figurassent dans son titre impérial. Or, en 1773, sous le règne de Catherine II, un traité fut conclu entre Christian VII, roi de Danemark, et le grand-duc Paul, d'après lequel ce dernier renonçait à ses prétentions sur le Schleswig et à sa part du Holstein et du Ditmarsen, contre la cession faite par le Danemark des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Ces comtés furent cédés à leur tour, en 1776, à l'évêque de Lubeck Frédérik-Auguste, rejeton de la plus jeune branche des Holstein-Gottorp, lequel les incorpora à son duché. Ainsi donc, ces titres d'héritier de Norvége, etc., que conservent encore aujourd'hui les empereurs de Russie, n'ont pas plus de valeur que le titre de roi de Navarre porté par les derniers Bourbons de la branche aînée.

premier : « Notre Dieu, la Trinité qui a été de tout temps, non pas trois dieux, mais une substance, un Dieu. » Le second cercle contenait les titres d'honneur du prince auquel s'adressait la lettre tzarienne. Le troisième renfermait ceux du souverain. Quoi qu'il en soit, Ivan III ayant épousé en secondes noces Zoé ou Sophie, nièce du dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, il en adopta les armoiries, comme héritier de ces princes déchus, en sorte que l'aigle romaine devint dès lors l'emblème de la monarchie russe[1]. C'est un aigle à deux têtes, déployant les ailes et tenant de la griffe droite un sceptre d'or et de la gauche le globe impérial. Il porte sur la poitrine un écusson rouge, où est représenté saint Georges à cheval terrassant le dragon ; ses deux têtes couronnées sont surmontées d'une troisième couronne plus grande que les autres ; autour, six écussons aux armes de Nowgorod, de Wladimir, de Kieff, de Kazan, d'Astrakan et de Sibérie. Depuis 1832 (ukase du 15 septembre), ces armes ont été complétées de celles de Pologne, de Tauride et de Finlande. Le tout est renfermé dans le grand collier de l'ordre de Saint-André, surmonté d'une couronne royale et placé dans un écusson d'or.

1. On sait que les Russes font souvent valoir ce titre pour justifier leurs prétentions sur Constantinople.

VIII.

Le palais d'hiver. — Description. — Incendie. — Reconstruction en un an. — Déclamations exagérées à ce sujet. — Digne habitation de l'autocrate. — Cour de l'empereur de Russie. — Dignitaires qui la composent. — Costume officiel des dames. — Uniforme des hommes. — État des ordres de l'empire. — Médailles honorifiques. — Tamburini et les diamants de l'empereur. — Splendeur d'un gala au palais d'hiver.

J'ai déjà nommé le palais d'hiver. Cet édifice est sans rival en Europe, tant à cause de ses proportions gigantesques qu'à cause de sa merveilleuse situation. Il s'élève sur la rive gauche de la Néwa, dont il couvre le sol sur une longueur de cent soixante mètres et une largeur de cent vingt mètres, tandis que de la base au faîte il atteint jusqu'à trente-cinq mètres. Singulier d'aspect, il offre un mélange des architectures les plus variées, les plus opposées même. L'ionique s'y marie au corinthien, et sa masse grecque est couronnée d'une coupole byzantine. Il a trois étages séparés chacun l'un de l'autre par des voûtes puissantes ; des colonnes massives les soutiennent et les signalent extérieurement ; de nombreuses statues représentant divers attributs s'y dressent le long des corniches supérieures. Un ton jaune qui affecte tout l'ensemble, donne au palais d'hiver la physionomie d'une construction mauresque. Quatre ou cinq mille

personnes en habitent les nombreux appartements.

Au mois de décembre 1837, ce palais devint la proie des flammes. Quinze mois plus tard, c'est-à-dire au mois de mars 1838, il était rebâti. On s'est beaucoup récrié en Europe contre une construction aussi précipitée; on l'a traitée de caprice barbare, et Dieu sait combien l'on a entassé d'ouvriers morts sous les coups d'impitoyables entrepreneurs ou sous les ardeurs d'une atmosphère volcanique, entretenue constamment dans les salles pour y sécher les plâtres et les ciments. Certes, ce n'est pas moi qui prendrai parti pour les fantaisies d'un autocrate. Cependant on ne peut se défendre d'une certaine admiration à voir un homme commander si impérieusement au marbre et au bronze, et décréter, pour une construction cyclopéenne, un terme que d'autres trouveraient à peine suffisant pour un pavillon ou un kiosque. Quant aux hommes sacrifiés, qu'importe leur nombre aux yeux des Russes? Du reste, les listes mortuaires qui ont été colportées sont d'une singulière exagération. Croit-on que les paysans russes, habitués, au sortir de leurs bains de vapeur, à se rouler dans la neige et à affronter un froid de trente degrés, aient été bien sensibles à ces transitions subites du séchoir à la rue, si souvent répétées pendant leurs travaux d'hiver, et

qu'ils aient dû y trouver, comme il fût advenu sans doute d'ouvriers d'autres nations, une cause infaillible de trépas?

Quoi qu'il en soit, le palais d'hiver, relevé de ses cendres, se présenta avec une majesté d'aspect et une richesse d'ornementation qu'il n'avait jamais eues jusqu'alors. Élisabeth en avait fait un temple, Nicolas en fit un Olympe. De quelle émotion ne se sent-on pas saisi quand, ayant franchi l'escalier de marbre qui conduit aux appartements d'honneur, on se trouve tout à coup transporté au milieu de ces magnificences que l'on eût à peine osé rêver, tant il semble que toutes les forces du génie humain seraient impuissantes à les produire! Et quel panorama grandiose s'étend devant vous, lorsque, jetant les regards au dehors, vous pouvez mesurer l'espace que le palais domine! Ici, la colonne Alexandrine, monolithe de granit de Finlande, plus haut que la colonne trajane et que tous les obélisques du monde; là, à vos pieds, un champ de Mars où peuvent manœuvrer plus de cent mille hommes; devant vous, l'État-Major avec son arc de triomphe et son quadrige; plus loin, les palais du saint-synode, du sénat dirigeant; le ministère de la guerre avec ses lions d'airain, l'Amirauté avec son aiguille d'or; plus loin encore, Pierre le Grand et son coursier; enfin la Néwa, la mer.... Quel autre qu'un autocrate de toutes

les Russies pourrait occuper une pareille habitation !

C'est au palais d'hiver que la cour de l'empereur Nicolas tient ses grands jours de représentation. Quoi de plus magnifique que cette cour ! Voici quels en sont les personnages. Ils se divisent en sept corps, à la tête desquels sont placés respectivement deux grands chambellans, deux grands maréchaux, deux grands écuyers, deux grands veneurs, une grande maîtresse, un grand échanson et un grand maître de la cour. A ces hauts fonctionnaires il faut ajouter en outre des chambellans, dont le nombre a été fixé en 1836 à cent soixante-six, des aides de camp généraux, des aides de camp, des dames d'honneur, des gentilshommes de la chambre, des demoiselles d'honneur, des pages et un grand nombre d'employés et de serviteurs. Dans les premières années du règne d'Alexandre, le personnel complet de la cour impériale montait à trois mille huit cent cinquante-huit personnes; je ne saurais dire quel en est le chiffre aujourd'hui.

Rien ne pourrait donner une idée de la variété et du luxe des costumes que tous ces satellites du tzar font briller dans un jour de gala. Les dames ruissellent de diamants; mais ce qui les distingue surtout, c'est le kakoschnik qui orne leur tête, sorte de diadème en drap d'or, tissu de pierreries, emprisonnant les cheveux à la hauteur du front,

et les laissant ensuite échapper en longues tresses flottantes sur leurs épaules. Joignez à cela de majestueuses robes à queue, en velours ou en soie de diverses couleurs. On dirait d'une assemblée de reines.

Quant au costume des hommes, l'uniforme militaire y domine. On connaît la variété et le pittoresque des uniformes russes, depuis la cotte de mailles du Tscherkesse jusqu'à la tunique bleue ou écarlate du Cosaque. Ce qui relève singulièrement ces uniformes, c'est le nombre de croix, de rubans et de crachats qui les couvrent. Nous nous figurons cela difficilement en France, où nos plus braves poitrines ne se parent le plus souvent que du modeste ruban de la Légion d'honneur. Un général russe un peu complet est une véritable boutique de bijouterie ambulante. Gardez-vous toutefois de rire : le Russe prend au sérieux toutes ses décorations ; il s'agenouillerait volontiers même devant les médailles de fer qu'il voit parfois suspendues à la capote grise des vieux soldats.

Voici, du reste, l'état des ordres sérieux de l'empire.

D'abord, l'ordre de Saint-André. Fondé en 1698 par Pierre le Grand, cet ordre fut renouvelé par l'impératrice Anne, qui lui donna des statuts. Il consiste en une image du saint suspendue à une croix émaillée de bleu et surmontée d'une cou-

ronne; au revers de cette croix est une aigle éployée avec cette inscription S. A. P. R., c'est-à-dire *Sanctus Andreas patronus Russiæ;* sur l'aigle on lit en outre cette devise *Za vériou i vernosti :* pour la foi et la fidélité. L'ordre de Saint-André est le premier ordre de l'empire ; c'est à proprement parler l'ordre de la famille impériale : les grands-ducs le reçoivent à leur baptême, et l'empereur en passe le collier à l'impératrice après l'avoir couronnée. Ce collier est formé d'une chaîne de croix de Saint-André, alternant avec des couronnes d'or. Les personnes qui sont décorées de l'ordre en portent les insignes à un ruban bleu passé en sautoir sur l'épaule droite. Elles portent en outre sur le côté gauche de la poitrine une plaque d'argent à huit rayons avec une croix bleue surmontée d'une couronne royale, au milieu de laquelle la devise de l'ordre est gravée en lettres d'or. L'ordre de Saint-André n'a qu'un degré; mais, quand l'empereur veut distinguer particulièrement celui auquel il le confère, il le lui donne en diamants. L'empereur, du reste, fait de même pour tous les autres ordres.

Après l'ordre de Saint-André vient celui de Sainte-Catherine, fondé, comme le premier, par Pierre le Grand, le 24 novembre 1714, en l'honneur de la tzarine sa femme et pour éterniser la mémoire des services qu'elle lui avait rendus dans sa campagne contre les Turcs. Les insignes de cet

ordre consistent en un cordon ponceau avec liséré d'argent, que l'on porte en sautoir sur l'épaule droite; à ce cordon est suspendue l'image de la sainte tenant dans la main une croix blanche, sur un fond émaillé, rouge et or. Au milieu de cette croix est une autre croix plus petite, ornée de rayons, entre les bras de laquelle sont gravées les lettres D. S. F. R. *Domine salvum fac Regem.* La même devise se lit aussi sur le cordon de l'ordre. A ces insignes, il faut joindre encore un crachat d'argent que l'on porte sur le côté gauche de la poitrine, et au milieu duquel se trouve une croix d'argent sur fond rouge, avec cette inscription : *Za lioubov i otechestvo*, pour l'amour et la patrie. L'ordre de Sainte-Catherine est spécialement consacré aux dames; l'impératrice en est grande maîtresse.

Le troisième ordre impérial de Russie est celui de Saint-Alexandre Newsky. Il remonte aussi à Pierre le Grand, qui le créa en 1722; mais il ne fut conféré pour la première fois qu'en 1725, par l'impératrice Catherine Ire, sa veuve. L'ordre de Saint-Alexandre Newsky tire son nom du grand prince Alexandre Jaroslawitsch, qui en 1240 remporta une éclatante victoire sur les Suédois, près de la Néwa, ce qui lui fit donner le surnom de Newsky. Il est formé d'une croix rouge émaillée, portant un aigle d'or aux ailes éployées, au milieu duquel est l'image de saint Alexandre Newsky à che-

val. L'inscription de la plaque porte le chiffre du saint : S. A., avec la devise *Za troudi i otechestvo*, pour les fatigues et la patrie. Cet ordre n'a qu'un seul degré ; tous les chevaliers de Saint-André en font de droit partie; il se porte suspendu à un cordon ponceau.

Plus d'un demi-siècle après la création de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, c'est-à-dire en 1797, nous voyons l'ordre de Sainte-Anne, fondé primitivement en 1736 par le duc Charles Frédérik de Holstein en l'honneur de la princesse Anne sa femme, incorporé parmi les ordres russes. Cet ordre se divise en quatre classes, et consiste en une croix rouge émaillée à l'effigie de sainte Anne, suspendue à un cordon rouge avec liséré jaune. La première classe porte le cordon en sautoir sur l'épaule gauche, et sur le côté droit de la poitrine un crachat d'argent au milieu duquel est une croix rouge avec cette inscription : *Amantibus justitiam, pietatem, fidem*. La seconde classe porte la croix et le ruban au cou ; la troisième, à la boutonnière ; la quatrième, à l'épée. Cette dernière classe n'est accordée qu'aux militaires ; il en est de même de la médaille de Sainte-Anne, que l'on pourrait considérer à la rigueur comme une cinquième classe de l'ordre.

L'ordre de Sainte-Anne a sans doute provoqué la création de celui de Saint-Georges. Il ne conve-

nait guère, en effet, que dans un État comme la Russie il n'y eût pour récompenser le mérite guerrier que le dernier degré d'un ordre sans caractère spécial. Catherine II fonda donc, avec l'ordre de Saint-Georges, un ordre exclusivement militaire. Renouvelé par l'empereur Alexandre à son avénement au trône, il n'a cessé depuis de jouir de la plus haute considération. L'ordre de Saint-Georges a quatre classes. On confère la quatrième indistinctement à tous les officiers irréprochables, après vingt ans de service; mais pour mériter la première il faut avoir gagné des batailles et sauvé l'empire; les souverains eux-mêmes ne la portent que lorsqu'ils ont rempli ces conditions. Les insignes de l'ordre de Saint-Georges sont fort beaux : ils consistent en une croix blanche émaillée à l'effigie du saint et suspendue à un cordon jaune et noir. En 1835, on ne comptait que cinq chevaliers de Saint-Georges, choisis parmi les plus hautes notabilités militaires de l'Europe. Depuis 1807, les simples soldats qui se sont distingués durant leur service par des actes de bravoure, ou par une conduite digne d'éloge, reçoivent une médaille à l'effigie de saint Georges, attachée avec le ruban de l'ordre.

L'ordre de Wladimir, à la fois civil et militaire, est également très-considéré. Il fut fondé par Catherine II, le 22 septembre 1782, et renouvelé par Alexandre en 1801. Il consiste en une croix émail-

lée d'un rouge foncé, à l'effigie de saint Wladimir, que l'on porte avec un cordon ponceau et un liséré noir.

A tous ces ordres déjà nombreux, il faut joindre enfin ceux de l'Aigle-Blanc et de Saint-Stanislas, tous deux d'origine polonaise, et naturalisés russes l'un et l'autre en 1832. Le premier est composé d'un crachat d'or à huit angles, que l'on porte sur le côté gauche de la poitrine, et d'un cordon bleu foncé, auquel est suspendu un aigle noir couronné, avec une tête d'or; cet aigle tient un bouclier où brille une étoile d'or incrustée d'une croix rouge au centre de laquelle est un simple aigle blanc. Le second se compose d'un cordon rouge avec liséré blanc, et d'une croix rouge émaillée, au milieu de laquelle sont incrustées deux figures d'aigles. L'ordre de Saint-Stanislas a quatre classes, et se porte, suivant ces classes, sur le côté, au cou ou à la boutonnière.

J'ai parlé des médailles de Sainte-Anne et de Saint-Georges. Il existe, en outre, en Russie, des médailles correspondant aux divers ordres de l'empire et distinguées par le ruban auquel elles sont attachées. Ainsi la médaille au ruban de Saint-André tient le premier rang; puis viennent les médailles de Saint-Alexandre Newsky, de Saint-Wladimir, de Sainte-Anne, etc. Excepté celles de Sainte-Anne et de Saint-Georges, les médailles sont

un signe honorifique exclusivement réservé au commerce et à l'industrie ; les ordres proprement dits n'appartiennent qu'à la noblesse, à l'administration et à l'armée. Les savants et les artistes, soit indigènes, soit étrangers, reçoivent indifféremment des croix ou des médailles. J'ai vu Tamburini se promener dans les rues de Saint-Pétersbourg, portant fièrement au cou sa médaille au ruban de Saint-André. Il est vrai que, par une faveur toute particulière, l'empereur avait voulu que la médaille conférée au célèbre chanteur fût composée de l'or le plus pur et enrichie de magnifiques diamants.

Qu'on se rappelle maintenant ce que j'ai dit tout à l'heure des splendeurs de la cour de Russie. Les hauts dignitaires qui en forment le personnel sont en général décorés au grand complet de tous les ordres de l'empire. C'est sur leur poitrine un chassé croisé de rubans, de croix, de crachats, le tout entremêlé d'aiguillettes d'or ou d'argent et de pierres précieuses. Quoi de plus éblouissant ? Aussi, je le répète, je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'univers de spectacle comparable à celui d'un jour de gala au palais d'hiver. Il faudrait, pour s'en faire une idée, se représenter à l'esprit les féeries les plus pompeuses de l'imagination orientale ; et encore resterait-on au-dessous de la réalité.

LA FAMILLE IMPÉRIALE.

I.

Famille impériale de Russie. — L'impératrice, sept fois mère. — Avide de plaisirs. — L'impératrice à Palerme. — Voyage fantastique. — Les grandes-duchesses de Russie; leur éclatante beauté. — Instruments de politique. — Chapitre du catéchisme sur le pouvoir autocratique. — Le duc de Leuchtenberg.

Perdus dans l'absorbante individualité de leur chef, les autres membres de la famille impériale de Russie jettent comparativement peu d'éclat. Sept fois mère, l'impératrice a consacré de longs jours à veiller sur le berceau de ses enfants; épouse dévouée, à préparer un gracieux intérieur où l'homme qui faisait l'adoration de sa vie pût venir se délasser des soucis du trône. Ce qu'on a dit de sa pâleur maladive, de son corps frêle, est vrai. Ébranlée jusque dans ses entrailles par le contre-coup de l'émeute du 25 décembre, elle ne s'en est jamais relevée; il lui en est resté un tremblement nerveux qui l'affecte péniblement.

Mais, que l'impératrice souffre, comme quelques

voyageurs l'ont prétendu, de cette vie étourdissante, de ces fêtes sans cesse renouvelées que lui impose le caprice du tzar, c'est une exagération : l'impératrice a toujours aimé le plaisir. Jeune, elle se livrait à la valse avec toute la passion d'une Allemande. Aucun spectacle, aucune partie qu'elle ne présidât; elle était l'âme de toutes les joies. Maintenant que les années ont usé ses forces, qu'une poitrine ruinée ne lui laisse plus qu'un souffle, elle est rentrée dans le calme de son boudoir, s'occupant exclusivement d'œuvres de charité et de miséricorde. Tout au plus la voit-on quelquefois suivre l'empereur dans les grandes revues, en calèche découverte, ornée des cordons de sa puissance, dont la pourpre éclatante ne fait que mieux ressortir la triste décoloration de son teint.

Cependant, il arrive des moments où la tombe semble prête à s'ouvrir. Alors on rêve de climats plus chauds, on songe à la Crimée, à l'Italie. C'est ainsi qu'en 1845 l'impératrice alla hiverner à Palerme. Voyage fantastique qui enleva à la Russie tant de millions de roubles, mais qui, enfin, fit refleurir quelques roses au front de la souveraine.

Ce voyage vivra longtemps dans le souvenir des Moscovites et dans les fastes de l'Europe; car c'est lui qui ouvrit au tzar la route de Rome, et qui

donna au monde ce curieux spectacle de l'aigle des Ivans courbant sa double tête devant la tiare du pontife catholique. Les Napolitains y moissonnèrent de l'or, les montreurs de marmottes et les joueurs de vielle y gagnèrent des rentes. Pauvres petits, ils suivirent en foule en Russie la fée qui leur avait souri. Mais arrivés au pays des neiges, le froid les décima; ceux qui survécurent appelèrent en vain dans leur escarcelle cette pluie de roubles sur laquelle ils avaient tant compté. Prodigues à l'étranger, les Russes, une fois rentrés chez eux, deviennent avares; tel boyard original, qui entrait dans les villes d'Allemagne avec quarante chevaux à sa voiture, se contente dans l'intérieur de ses domaines d'un bidet solitaire. O vanité d'un peuple qui n'a de la civilisation que la fastueuse apparence!

On a célébré la beauté des grandes-duchesses, et c'est justice. Quiconque a vu la grande-duchesse Olga surtout a vu la forme humaine dans son type le plus élevé; j'en dirai presque autant de la grande-duchesse Marie. Quant à la troisième fille de l'empereur, elle était charmante aussi, mais elle a été moissonnée dans sa fleur; c'est à peine si Nicolas a eu le temps de voir lui sourire en elle les projets rêvés de sa politique.

Les grandes-duchesses de Russie sont, en effet, avant tout, entre les mains des tzars, des instru-

ments de politique. Quelque part qu'on les marie, elles ne se dénationalisent jamais, car jamais elles n'abjurent cette *orthodoxie* qui fait le fond même de leur nationalité[1]. Rivées invinciblement au pays

1. Veut-on savoir jusqu'à quel point la religion gréco-russe lie ceux qui la professent, et par conséquent les grandes-duchesses, à l'autocrate? Qu'on lise le chapitre du catéchisme officiel relatif aux devoirs des *orthodoxes* envers le souverain :

Première demande.—« D'après la religion du Christ, comment considère-t-on l'autorité de notre autocrate régnant sur toutes les Russies ?

Réponse. — « On considère l'autorité de l'autocrate comme celle qui procède directement de Dieu.

Troisième demande. — « D'après la religion, que doivent les sujets à l'autocrate de toutes les Russies ?

Réponse. — « L'*adoration*, la soumission, l'obéissance, la fidélité, le payement des impôts, le service; amour par-dessus toutes choses, actions de grâces et prières devant Dieu ; enfin, tout ce qui peut se résumer dans ces deux mots : Adoration et fidélité.

Quatrième demande. — « Comment faut-il adorer l'autocrate ?

Réponse. — « Par tous les moyens que l'homme possède : par les paroles, par les signes, par les actions et les démarches; enfin dans le plus intime de son cœur.

Neuvième demande. — « En quoi et comment faut-il prouver notre amour ?

Réponse. — « Par notre participation, selon notre influence, aux succès sans bornes de notre autocrate, de son empire, qui est notre patrie, et de toute sa famille.

Dixième demande. — « Faut-il prier Dieu pour notre seigneur l'autocrate et pour la Russie, notre patrie ?

Réponse. — « . . . . . Et comme la patrie est inséparable de notre autocrate, ces prières lui profiteront aussi.

Dix-septième demande. — « Quels sont les motifs surnaturels?

Réponse. — « D'abord l'autocrate est une émanation de Dieu ; il est son lieutenant et son ministre; la désobéissance à son au-

qui leur a donné le jour, et par suite au maître qui y domine, elles n'ont qu'un pied dans la maison de leur époux; chez elles, l'épouse est doublée de l'étrangère; ce n'est point un hymen que l'on contracte avec elles, c'est une occupation que l'on souffre, un protectorat que l'on s'impose. Demandez au prince de Wurtemberg si les charmes de la grande-duchesse Olga ont suffisamment voilé à ses yeux la chaîne par laquelle le tient l'autocrate; demandez au Danemark si, dans le cas où la mort n'eût elle-même tranché la difficulté, il eût été bien sûr de garder les clefs du Sund. Quant au mariage de la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg, le but politique s'y fait moins sentir; et encore n'était-ce pas de la part du tzar se donner une bien grande importance aux yeux des autres rois de l'Europe, que de prendre pour gendre et de ranger parmi ses lieutenants le petit-fils adoptif de l'illustre capitaine qui avait été leur maître à tous? Pourquoi, le duc de Leuchtenberg étant mort, ses enfants ont-ils été dépouillés par ukase du nom illustre qu'il leur avait légué? Cette mesure, dit-on, a fait scandale à Saint-Pétersbourg; il y a là un mystère de famille que je m'abstiendrai d'approfondir.

torité est une désobéissance directe aux volontés divines, desquelles émane tout pouvoir. »

Quel agrément, pour un prince étranger, d'être uni à une femme qui professe un pareil culte!

II.

Le grand-duc Michel. — Brutale nature, cœur sensible et indulgent. — Piquantes aventures. — Ce que coûte au grand-duc Michel un souper d'officier. — Le peintre Ladurnère et la fortune de l'empereur de Russie.

Une personne qui manque actuellement à la cour de Russie, mais dont l'extraordinaire originalité a laissé un souvenir toujours présent, c'est le frère de l'empereur, le grand-duc Michel, mort il y a trois ou quatre ans. Un peu moins grand que Nicolas, mais d'un aspect plus martial, il figurait admirablement à la tête d'un corps d'armée ou d'un état-major. Les choses militaires formaient la principale occupation de sa vie, et parmi ces choses, celles-là surtout qui, par leur peu d'importance réelle, sembleraient le moins dignes de l'attention d'un grand prince. Malheur aux officiers de la garde auxquels il manquait un bouton, un crochet, ou dont les cheveux ou les moustaches étaient plus ou moins épais, plus ou moins courts que ne le prescrivaient les ordonnances! Le grand-duc Michel les traitait en véritables criminels; et si ces extravagantes brutalités ne provoquaient pas plus de démissions, c'est que le servilisme n'est pas moins naturel, en Russie, aux chefs militaires qu'aux bureaucrates ambitieux et aux courtisans d'antichambre.

Ce qui, du reste, rendait les emportements du grand-duc Michel moins odieux, c'est qu'on savait qu'une fois le calme revenu, il n'omettait rien pour les faire oublier. Nature abrupte et sauvage, et, comme tel, penchant à tous les extrêmes, il n'avait pas plutôt rugi comme le tigre qu'il redevenait doux comme l'agneau. Il s'abandonnait même parfois avec ses subalternes à de charmantes familiarités; et l'on cite de lui des traits d'indulgence qui assurément ne pouvaient partir que d'un bon cœur.

Parmi tous ceux qui ont le plus mis, et presque toujours avec succès, cette indulgence à l'épreuve, je citerai l'ex-capitaine B***, que j'ai particulièrement connu à Saint-Pétersbourg. Cet incroyable original faisait le tourment en même temps que le bonheur du grand-duc. Pas de jour où il ne le prît en contravention. Tantôt il le rencontrait l'uniforme déboutonné, la poitrine au vent; tantôt même en habit bourgeois; et comme B*** n'usait que des modes anglaises, qu'il trouvait encore le moyen d'exagérer, on conçoit l'effet étrange que son accoutrement devait produire sur le prince formaliste. Il faut dire aussi que B*** se trouvant alors de service à la villa de Paulowsk, propriété du grand-duc Michel, l'aspect des beaux arbres et des vertes prairies semblait l'autoriser à donner carrière à son prodigieux laisser-aller.

Un jour d'été qu'il commandait le poste du château, le grand-duc, venant à passer en voiture près d'un champ voisin, l'aperçut couché dans l'herbe, en toilette plus que légère. Il fit signe à son cocher de hâter le pas, et, à peine de retour au château, il parut au poste.

Le poste était sous les armes, son chef en tête et en tenue irréprochable.

« Comment, c'est toi! dit à B*** le grand-duc surpris.

— Oui, Votre Altesse.

— Mais n'étais-tu pas étendu tout à l'heure dans l'herbe des champs?

— C'est possible, Votre Altesse.

— En ce cas, comment se fait-il que tu sois ici?

— Il y a des gens qui ont la faculté de se trouver en plusieurs endroits à la fois.

— Voyons, B***, je te pardonne; explique-moi seulement le moyen dont tu t'es servi.

— C'est Votre Altesse elle-même qui m'a ramené. »

En effet, l'alerte officier n'avait fait qu'un bond de son lit de gazon à la voiture du grand-duc, derrière laquelle il était monté, et était arrivé de la sorte en même temps que lui au château.

Quelques jours après, le grand-duc rencontra de nouveau B*** dans le même champ, mais dans un équipage encore plus débraillé. Voulant cette fois

faire un exemple, il lui ordonna de monter tel quel à côté de lui dans son droschky, et l'ayant ramené au château, il l'enferma dans sa chambre à coucher.

Puis, le prince fit appeler le commandant en chef de la garnison.

« Commandant, lui dit-il, que pensez-vous de la tenue de vos officiers?

— Mais jusqu'à présent, Monseigneur, je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

— Ah ! vous n'avez pas lieu de vous en plaindre !

— Votre Altesse aurait-elle des motifs?...

— Des motifs!.... »

Et le grand-duc ouvrit brusquement la porte de sa chambre à coucher.

O surprise! B*** était là, debout, la main gauche sur la cuisse, la main droite à la hauteur du front, en grande tenue de général en chef.

B*** avait employé le temps de sa réclusion à s'affubler de l'uniforme du grand-duc lui-même.

Que faire à un pareil original? Le grand-duc prit le parti d'en rire et l'envoya à tous les diables.

Cependant toutes ces joyeuses facéties n'étaient que médiocrement productives. La bourse de B*** se trouvait littéralement à sec; et si le congé qu'il prit à quelque temps de là profita à ses désirs de liberté, il ne fit qu'empirer le malheureux état de son budget. Criblé de dettes, n'ayant plus de crédit

nulle part, B*** était triste. Or, la saison des bals masqués était commencée. B*** avait beau s'y rendre fidèlement, il s'y sentait isolé. Un jour que la cour s'y trouvait au complet, il chercha à se mettre sur le passage du grand-duc Michel.

« Ah! bonjour B***, lui dit le prince en l'abordant, comment va la vie?

— Mal, Monseigneur, très-mal, et si j'osais demander une grâce à Votre Altesse...

— Demande, mon garçon, demande...

— Eh bien! Votre Altesse voudrait-elle me permettre de lui prendre le bras et de faire avec elle le tour du bal?

— Dans quel but, s'il te plaît?... C'est encore quelque tour que tu médites...

— Pas précisément; mais voyez-vous, Monseigneur, je suis le plus infortuné des hommes, je n'ai pas le sou, toutes les bourses me sont fermées; or, si l'on voyait que Votre Altesse m'honore de ses faveurs, elles se rouvriraient soudain comme par enchantement. »

Le grand-duc se laissa faire.

Voilà donc B*** se promenant fièrement au bras de l'altesse impériale, saluant d'un air protecteur l'innombrable foule de ses anciens banquiers, et mesurant la gracieuseté de ses saluts sur l'importance des sommes qu'il se proposait de leur emprunter le lendemain.

Quand le tour du bal fut fini, le grand-duc donna à son ancien officier une cordiale poignée de main. Puis au moment où il le congédiait :

« Ah çà ! lui dit-il, un pauvre diable comme toi doit avoir faim? Va souper ce soir chez Saint-Georges[1] ; je payerai la note. »

B*** invita une vingtaine de ses amis, et fit avec eux un souper qui dura jusqu'au lendemain après dîner.

La note qui fut remise au grand-duc montait haut.

« Quel furieux appétit ! fit-il en la remettant à son intendant; je me doutais bien que le farceur me jouerait encore un tour de sa façon ; mais ce sera le dernier. »

Et le grand-duc paya.

B*** n'avait pas seul le don d'amuser le frère de l'empereur. Ladurnère, ce peintre dont il a déjà été parlé, pouvait sur ce point lui disputer la palme. Ladurnère était avec le grand-duc d'une familiarité inouïe. Quand il le recevait dans son atelier, ce qui arrivait souvent, il le traitait en véritable camarade.

« Eh bien, lui disait-il, en lui tapant sur le ventre, il paraît que Votre Altesse ne va pas mal. »

Du reste, Ladurnère n'est guère moins libre

1. Le Véry de Saint-Pétersbourg.

avec l'empereur lui-même; il lui dit parfois de ces mots qui ne semblent guère faits pour un autocrate, mais dont Nicolas paraît habituellement charmé. En voici un, entre mille.

Nicolas ayant formé le projet, il y a quelques années, de substituer le casque au lourd shako que portaient les soldats de sa garde, fit appeler Ladurnère dans son cabinet.

« Que pensez-vous de ce projet? lui demanda-t-il.

— Je l'approuve tout à fait; et si Votre Majesté le permet, je lui dessinerai un modèle.

— Dessinez et faites exécuter. »

Quelques jours après, Ladurnère revint avec un casque magnifique.

« Voilà! dit-il à l'empereur; si Votre Majesté veut l'essayer....

— Volontiers! »

Et l'empereur mit le casque sur sa tête.

« Il va merveilleusement! Merci, Ladurnère; mais combien cela coûtera-t-il? »

Ladurnère dit un prix fort élevé.

« Oh! c'est beaucoup trop cher; qui voulez-vous qui paye une pareille somme?

— Ma foi, sire, je croyais que vous aviez de la fortune! »

Ce dernier mot plut tellement à l'empereur qu'il le cita pendant plus de trois mois.

III.

Le grand-duc héritier. — Son portrait. — Rapports du grand-duc héritier avec l'université de Finlande.—Le grand-duc Constantin, amiral-général des flottes de l'empire. — Son caractère comparé à celui de son frère aîné. — Il étudie les langues orientales. — Son ambition. — Pronostic.

Depuis la mort du frère de l'empereur, celui des membres de la famille impériale qui fixe le plus l'attention, c'est naturellement l'héritier présomptif de la couronne, le grand duc Alexandre. M. de Custines a fait de ce prince un charmant portrait qui, bien qu'à quinze ans de distance, est encore vrai aujourd'hui.

« L'expression du regard du grand-duc héritier est la bonté ; sa démarche est gracieuse, légère et noble ; c'est vraiment un prince ; il a l'air modeste sans timidité, ce dont on lui sait gré : l'embarras des grands est si gênant pour tout le monde, que leur aisance nous paraît de l'affabilité ; c'en est réellement. Quand ils se croient des pagodes, ils sont gênés par l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et qu'ils n'espèrent pas faire partager aux autres. Cette sotte inquiétude n'atteint point le grand-duc ; sa présence fait avant tout l'impression d'un homme parfaitement élevé ; s'il règne jamais, c'est par l'attrait inhérent à la grâce qu'il se fera obéir, ce n'est

pas par la terreur, à moins que les nécessités attachées à la charge d'empereur de Russie ne changent son naturel en changeant sa position. Le grand-duc brille au milieu des jeunes gens de sa société sans qu'on sache à quoi tient la distance qu'on remarque entre eux, si ce n'est à la grâce parfaite de sa personne. La grâce dénote toujours une aimable disposition d'esprit; il y a tant d'âme dans la démarche, dans l'expression de la physionomie, dans les attitudes d'un homme!... Tel qu'il est, en un mot, le grand-duc de Russie est un des plus beaux modèles de prince que l'on puisse rencontrer. »

Ce portrait, je le répète, est parfaitement exact. Le grand-duc Alexandre est à trente-quatre ans ce qu'il était à vingt ans, c'est-à-dire à l'époque où le marquis de Custines en traçait l'esquisse que je viens de citer. Ses formes plus riches, plus développées, n'ont rien ôté au charme de son allure. Il a l'air plus imposant, plus martial, mais tout cela est mêlé d'une douceur innée qui ne s'altère jamais. Je l'ai vu bien des fois, soit en Russie, soit en Finlande, et toujours son aspect m'a heureusement impressionné. Ce qui domine en lui, c'est le tact, non ce tact qui est le fruit d'une froide réserve, mais ce tact instinctif, parfum d'une belle âme, qui sait trouver l'à-propos qui va au cœur. On a dit, je le sais, que des qualités aussi délicates excluaient dans le grand-duc la fermeté de caractère. Rien

n'est plus faux ; et l'empereur Nicolas, qui se connaît en fermeté, montre bien, à la manière dont il traite son fils, qu'il est parfaitement sûr de trouver en lui, sous ce rapport, un autre lui-même. L'énergie d'un souverain ne saurait-elle exclure la rudesse des sentiments et la brutalité des formes ?

Le milieu dans lequel le caractère du grand-duc héritier est le plus vivement apprécié, c'est la Finlande. Les Russes seront longtemps encore avant de comprendre comme il convient cette nature d'élite ; il faudrait pour cela une autre civilisation que celle dont ils jouissent. La Finlande est à cette hauteur ; le dernier des paysans finnois est cent fois plus civilisé, au fond, que le premier des seigneurs russes.

La Finlande est depuis longtemps en rapport immédiat avec le fils aîné de l'empereur. Chancelier suprême de son Université, il tient à elle par ce qui flatte le plus sa nationalité. Car, pour les Finlandais, l'Université, c'est la mère nourricière du pays, c'est la préoccupation assidue des nobles les plus raffinés comme des paysans les plus rustiques. Placé à sa tête dès l'âge de cinq ans, le grand-duc héritier de Russie est donc apparu d'abord à la Finlande dans toute la séduction des charmes de l'enfance. Depuis, elle a suivi les pas de sa vie, attentive à chaque manifestation de son esprit, à chaque élan

de son cœur. Le prince, de son côté, comme s'il eût reçu l'impression de cette tendresse maternelle, a grandi en aimant la Finlande, en sorte qu'il s'est établi entre eux une douce et inaltérable sympathie qui se traduit de part et d'autre, en toute circonstance, par les plus délicieuses effusions.

Le grand-duc Constantin fait contraste, dit-on, avec le grand-duc Alexandre. Je ne partage pas entièrement cet avis. Sans avoir la douce mansuétude de son frère aîné, Constantin n'est point pour cela aussi dur qu'on voudrait le prétendre. Il est ferme, sans doute, mais c'est d'une fermeté intelligente, qui ne sent en rien la brutalité; accoutumé, du reste, à la vie du marin, puisqu'il est amiral général des flottes de l'empire, il a plus d'indépendance et de franc-parler que les autres fils du tzar. C'est là peut-être ce que certains Russes appellent de la rudesse; dès qu'on ne courbe point la tête, on passe, à leurs yeux, pour excentrique. Constantin est instruit, brave, généreux. Ce qu'il conserve du Tartare ne fait que donner une nouvelle originalité à l'Européen. Mais, il est profondément ambitieux, et fort chatouilleux sur la dignité de son rang. Ne l'a-t-on pas vu, dès son jeune âge, envoyer à l'empereur son père sa démission d'amiral général, parce qu'on ne voulait point prendre au sérieux la promotion qu'il avait faite

d'un simple matelot au grade de sous-officier? Plus tard, il fit arrêter le grand-duc héritier, qui s'était permis d'aborder à son vaisseau sans sa permission. Que de fois ne l'a-t-on pas surpris couché sur une carte de l'empire, y traçant avec un crayon des lignes de démarcation; et comme on lui demandait ce qu'il faisait : « Je fixe, répondait-il, la part de chacun : à mon frère ceci, à moi cela. »

Naturellement, ce qu'il s'adjugeait, c'étaient les parties orientales de la Russie. Son nom de Constantin n'est point à ses yeux un vain signe; et dans son projet de partage il n'hésitait pas à rallier à son lot Constantinople et l'empire ottoman. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second fils de l'empereur s'applique avec une prédilection marquée à toutes les études qui se rattachent à la Turquie. Lors de mon séjour en Finlande, il arriva un jour à Helsingfors avec son escadre. Qui fit-il appeler à son bord? Le gouverneur de la ville, les chefs de l'état-major? Non : le professeur de langue orientale de l'Université. « Vous le croirez à peine, me disait ce dernier, mais le grand-duc Constantin est au moins aussi fort que moi sur le turc, et connaît, en outre, jusqu'au manuscrit le plus ignoré de la langue; impossible de le mettre en défaut ni sur une difficulté philologique, ni sur un fait politique, ni en un mot sur aucune question matérielle, financière

ou sociale, qui touche de près comme de loin au présent et à l'avenir de l'empire de Mahomet. » Que l'on nous dise encore après cela que les Russes ne songent point à Constantinople !

L'ADMINISTRATION.

I.

Le conseil de l'empire. — Le saint synode. — Le sénat.

L'organisation administrative de l'empire russe est excessivement compliquée. Il n'entre point dans le but de ce livre d'y consacrer une étude approfondie; je n'en décrirai que les traits principaux et essentiels.

Les trois premiers corps administratifs de la Russie sont : 1° le conseil de l'empire; 2° le saint synode; 3° le sénat dirigeant.

Créé au mois de janvier 1810 par l'empereur Alexandre, le conseil de l'empire a pour attributions d'examiner les projets de lois et autres mesures relatives à l'administration intérieure de l'empire, qu'il convient au souverain de lui soumettre. Ce conseil est composé de tous les princes impériaux majeurs, des divers ministres, d'hommes d'État, de généraux ou amiraux nommés par l'empereur, jusqu'à concurrence de quarante membres.

Le conseil de l'empire est divisé en cinq départements, ayant chacun son président et ses secrétaires. Ce sont les départements : 1° des lois ; 2° des affaires de la guerre et de la marine ; 3° des affaires civiles et ecclésiastiques ; 4° de l'économie publique, de l'administration supérieure et du commerce ; 5° des affaires de Pologne.

Suivant la qualité des affaires, elles sont traitées soit dans les départements particuliers du conseil, soit dans ses assemblées générales. Dans ce dernier cas, c'est l'empereur qui porte la parole, ou en son absence un président spécialement nommé à cet effet. Chaque département est formé de quatre ou cinq membres, qui tous ont droit de présence aux assemblées générales ; ce même droit appartient également à ceux des membres qui ne sont attachés à aucun département particulier.

Une commission des suppliques, placée sous la direction du conseil de l'empire, détermine les cas d'appel à la juridiction du sénat, et suspend l'exécution d'un jugement rendu par ce tribunal suprême, pour en référer au conseil dont elle relève. La commission des suppliques se divise en trois sections : 1° la section des plaintes ; 2° la section des demandes de grâces ou de récompenses ; 3° la section des projets.

Le saint synode est chargé des affaires ecclésiastiques et de tout ce qui s'y rattache ; il ne relève

que de l'empereur, lequel s'y fait représenter par un haut procureur[1], qui a droit de contrôle sur toutes les décisions prises dans son sein. Le nombre des membres du saint synode est indéterminé; mais tous doivent être ecclésiastiques. Il se compose habituellement, outre le procureur impérial, d'un métropolitain, de trois archevêques, d'un évêque, du confesseur de l'empereur, d'un archimandrite, de l'aumônier général de l'armée et de la marine, et d'un protopope. Une section du saint synode réside à Moscou, mais ce n'est que dans l'assemblée de Saint-Pétersbourg que les causes sont jugées en dernier ressort. Une commission est attachée au saint synode pour la direction des écoles ecclésiastiques, la censure des livres religieux, etc.

Le sénat dirigeant, fondé en 1711 par Pierre le Grand, fut composé d'abord du chancelier de l'empire, du vice-chancelier et de neuf boyards[2]. Il a

1. Ce procureur est actuellement le général de cavalerie Protasoff.

2. Dans la pensée de Pierre le Grand, le sénat était appelé à exercer une autorité immense dans toute l'étendue de l'empire; c'est même à lui qu'appartenait au besoin l'élection du souverain. On en jugera par cette lettre curieuse que le tzar lui écrivit pendant la guerre avec les Turcs, lettre que j'ai copiée moi-même dans les autographes conservés à l'amirauté de Saint-Pétersbourg :

« Messieurs le sénat,

« Je vous informe qu'avec toutes mes forces, sans faute aucune

passé depuis par diverses modifications; mais ce n'est que de 1802 que date son organisation actuelle, ainsi que le règlement de ses attributions.

Le sénat dirigeant forme un corps de cent à cent vingt membres choisis par l'empereur dans les trois premières classes de l'État. Les ministres en font partie de droit, de même que les gouverneurs généraux militaires, lorsqu'ils se trouvent dans la capitale. L'empereur en est le président.

Le sénat dirigeant constitue la plus haute puissance législative de l'empire; l'autocrate seul peut en infirmer ou en limiter les décisions. Le sénat promulgue les décrets impériaux, et veille à ce qu'ils soient mis à exécution; il remplit l'office de cour d'appel, et juge en dernier ressort les affaires criminelles et civiles; il exerce une haute surveillance sur les dépenses et les revenus de l'État, et provoque toute mesure propre à alléger les besoins

ni manquement de ma part, mais uniquement par suite de fausses nouvelles, je suis tellement entouré des forces turques, quatre fois plus nombreuses que les miennes, que toutes les voies pour recevoir des munitions sont interrompues, et que, sans un secours imminent de Dieu, je ne puis prévoir qu'une déroute totale ou la captivité. Ce dernier cas arrivant, vous ne devez me tenir pour votre tzar ou souverain, et ne rien exécuter, nonobstant les ordres qui pourraient être signés de ma main, de ce que je serais dans le cas d'exiger de vous, jusqu'à ce que je me présente en personne devant vous. Mais si je péris, et que vous receviez la nouvelle positive de ma mort, vous aurez à choisir mon successeur parmi les plus dignes d'entre vous. »

du peuple, à sauvegarder l'ordre public, ou à prévenir les illégalités qui pourraient se glisser dans les diverses branches de l'administration.

Le sénat dirigeant se divise en onze départements, dont six siégent à Saint-Pétersbourg, trois à Moscou et deux à Varsovie. Pour qu'une résolution prise dans un département soit définitive, il faut qu'elle y ait réuni l'unanimité des voix ; sinon, appel est interjeté à l'assemblée générale où il suffit de la majorité des deux tiers. Il est entendu que le tzar conserve toujours le droit de casser les décisions du sénat de même que celles du conseil de l'empire.

Parmi les attributions dévolues au sénat, il faut compter celles du département héraldique, lequel s'occupe de tout ce qui concerne les titres, les armoiries, les diplômes, etc., de la noblesse de l'empire. Une section de ce département réside à Moscou.

II.

Le comité des ministres. — Les ministères et les directions générales. — Les gouvernements et les villes.

Après les trois grands corps de l'État vient le conseil ou comité des ministres, où se traitent, sous la présidence de l'empereur, les affaires administratives ordinaires. Outre les titulaires des di-

vers départements ministériels, ce comité peut s'ouvrir encore à autant de membres qu'il convient au souverain d'y attacher; son intervention, du reste, n'empêche pas que l'action de chaque ministre dans son département spécial ne s'exerce avec une entière indépendance.

Les ministres sont au nombre de neuf : 1° de la maison de l'empereur; 2° des domaines de l'empire; 3° des affaires étrangères; 4° de la guerre; 5° de la marine; 6° de l'intérieur; 7° de l'instruction publique; 8° des finances; 9° de la justice.

A ces divers départements il faut joindre trois directions générales, dont les titulaires jouissent de la même indépendance relative que les ministres; ces directions sont : 1° de la poste impériale; 2° des voies de communication; 3° du contrôle de l'empire.

Voilà pour l'administration centrale. Quant à l'organisation administrative des gouvernements, elle a été réglée par l'impératrice Catherine II, mais elle a subi depuis plusieurs modifications, surtout en ce qui concerne les domaines de l'État.

Dans chaque chef-lieu se trouve une chambre de régence qui connaît des affaires d'administration générale. Elle est présidée par le gouverneur civil, et se compose de quatre conseillers nommés par le gouvernement. Un de ces conseillers porte le titre de vice-gouverneur, et remplace le gouverneur en cas d'absence.

Chaque district est pourvu d'un tribunal de police (*zemsky soud*), dénomination fort impropre, vu que ce tribunal ne connaît d'aucune affaire judiciaire. Il est chargé de la police, des enquêtes dans les affaires criminelles, et en général de l'exécution des ordres des autres tribunaux. Avant les ordonnances de Catherine, le tribunal de police était composé de l'*ispravnik* (maître de police) du district, élu par la noblesse, et de deux assesseurs élus par les cultivateurs ; depuis, ces deux assesseurs ont été remplacés par deux commissaires nommés par la noblesse, qui ne siégent pas au tribunal, mais résident constamment dans une partie déterminée du district. Lors de ce changement, on a donné à l'*ispravnik* une espèce d'adjoint également élu par la noblesse, pour l'aider dans l'exercice de ses fonctions.

Les principaux agents de l'administration sont les gouverneurs des provinces.

Dans les deux capitales, et dans quelques parties de l'empire, ils portent le titre de gouverneurs généraux, et sont placés au-dessus des gouverneurs ordinaires. On voit dans quelques villes des gouverneurs militaires, qui cumulent avec ces fonctions celles de gouverneurs civils. Les gouverneurs sont appelés à prendre part au jugement des affaires criminelles.

Les *villes* ont une constitution particulière,

qu'elles doivent également à la sollicitude éclairée de Catherine II. L'espèce de municipalité par laquelle elles sont régies, et dont tous les membres sont librement élus par les communes, se compose de deux bourgmestres et d'au moins quatre conseillers, tous salariés par les villes mêmes; c'est ce qu'on nomme *douma* ou conseil de ville. Quelques bourgs ont aussi leur *douma* avec un bourgmestre et deux conseillers. Cette magistrature municipale prononce dans tous les débats entre bourgeois, et exerce son contrôle sur la vente des immeubles et sur les étrangers qui s'établissent dans la ville : elle est renouvelée tous les trois ans, dans les petites villes, par le concours de tous les bourgeois, et dans les grandes, par ceux qui payent au moins cinquante roubles d'impôts à la couronne; il faut d'ailleurs, pour voter, avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans.

Dans chaque ville il existe, en outre, un *conseil commun municipal* et un *conseil de six voix*, qui l'un et l'autre sont présidés par le chef de la bourgeoisie, appelé *golova*, magistrat salarié, dont la charge élective dure trois ans. Le premier conseil a pour objet de nommer les membres de l'autre, de délibérer sur les intérêts communaux, de veiller à l'ordre et à la sécurité dans l'intérieur de la ville. Il est renouvelé tous les trois ans : chacune des six classes sur lesquelles les bourgeois sont ré-

partis y envoie un représentant élu au scrutin. Ces six classes sont : les bourgeois possédant une propriété immobilière dans l'enceinte de la ville; les trois guildes de négociants[1], les maîtrises et jurandes; les *gostes* ou étrangers fixés dans une ville à raison de leurs affaires; les bourgeois notables, comprenant les fonctionnaires municipaux, les grands banquiers, les armateurs de vaisseaux, les marchands en gros, les hommes de lettres, les artistes, etc.; les artisans non encore inscrits dans le livre de la bourgeoisie. C'est dans ce premier conseil que se recrute celui dit de *six voix*, lequel est formé d'un membre de chaque classe, et placé sous la présidence du directeur de l'établissement des orphelins de la ville. Ce conseil a pour attributions l'entretien et la construction des bâtiments publics, le maintien du bon ordre dans les guildes et les maîtrises, l'administration des revenus communaux; il concourt, en outre, à l'administration du

1. Pour qu'un négociant puisse entrer dans la première guilde, il faut qu'il déclare un capital de cinquante mille roubles; la seconde guilde exige un capital de vingt mille roubles; la troisième, un capital de huit mille roubles. Les négociants de la première guilde payent à l'État quatre pour cent de leur capital déclaré, et environ un et demi d'autres impôts; ceux de la seconde payent quatre pour cent; et ceux de la troisième, deux et demi. Les paysans qui font le commerce avec l'autorisation de leurs maîtres ne sont tenus à aucune déclaration de capital. Il leur suffit d'obtenir, à cet effet, de l'administration, au lieu de patente, un simple certificat de commerce.

collége de provision générale. Enfin, la *Cour Orale*, dont les membres sont élus tous les ans par les marchands et les artisans, prononce sur les affaires de dettes ou autres d'une importance très-secondaire.

Chaque grande ville a d'ailleurs son commandant nommé par le gouvernement, et souvent son maître de police; dans les petites, il y a un bailli, nommé *gorodnitchéï*. Ces fonctionnaires, chargés de la police et de la surveillance des bâtiments et des magasins de la couronne, commandent la milice qu'on nomme *de l'intérieur*, bataillons de vieux militaires chargés du maintien de l'ordre et de la garde des prisonniers. Le *gorodnitchéï* n'est point juge, mais il tient la main à l'exécution des lois, poursuit les coupables et exécute les sentences.

III.

Le tschinn. — Ses divisions. — Ses priviléges. — Noblesse héréditaire et noblesse personnelle. — Appréciation générale du système administratif de la Russie.

De même que les marchands sont divisés en guildes, tous les fonctionnaires de l'empire sont embrigadés dans un certain nombre de classes ou rangs. C'est ce qu'on appelle le *tschinn*, institution étrange établie par Pierre le Grand, qui soumet toute une nation à l'appareil et aux di-

stinctions extérieures du régime militaire. L'ordre des grades, dans l'armée, sert, en effet, de type à tous les rangs du *tschinn*. On en compte quatorze : 1° feld-maréchal, 2° général en chef; 3° lieutenant général; 4° major général; 5° brigadier (supprimé); 6° colonel; 7° lieutenant-colonel; 8° major; 9° capitaine; 10° capitaine en second; 11° (supprimé); 12° lieutenant; 13° sous-lieutenant; 14° enseigne. A ces quatorze degrés correspondent tous les titres ou fonctions, soit de l'ordre civil, soit de l'ordre religieux, de l'ordre maritime ou académique; ce qui donne lieu à l'échelle suivante : 1° chancelier de l'empire, amiral général, patriarche; 2° conseiller intime actuel, grand chambellan, grand maréchal, grand maître de la cour, grand échanson, grand écuyer, grand veneur, amiral, métropolitain; 3° conseiller privé, maître de la cour, maréchal de la cour, écuyer, veneur, grand maître des cérémonies, directeur des théâtres impériaux, vice-amiral, archevêque; 4° conseiller d'État actuel, contre-amiral, évêque; 5° conseiller d'État, vicaire-général; 6° conseiller de collége, de guerre, de manufactures, fourrier de la chambre, capitaine de premier rang, protopope; 7° conseiller de la cour, maître des équipages, capitaine de second rang, grand maître des mines; 8° assesseur de collége, intendant des fourrages, lieutenant capitaine, prêtre, maître de mines, docteur en philo-

sophie, membre de l'académie des beaux-arts, etc.; 9° conseiller titulaire, fourrier de la cour, lieutenant, maître ès arts; 10° secrétaire de collége, diacre, candidat au grade de maître ès arts; 11° secrétaire de vaisseau; 12° secrétaire de gouvernement, échanson, enseigne de marine, sous-diacre, étudiant actuel; 13° secrétaire provincial, registrateur du sénat, du saint synode et du cabinet; 14° registrateur du collége, sacristain, étudiant simple.

Ces divers rangs donnent droit, de la première à la troisième classe, au titre de votre haute Excellence, *vaché vuisokoprévoskoditelstvo;* de la troisième à la cinquième classe, au titre de votre Excellence, *vaché prévoskoditelstvo;* pour la cinquième, au titre de votre haute Origine, *vaché vuisokorodié;* de la sixième à la huitième classe, au titre de votre haute Noblesse, *vaché vuiskoblagorodié;* enfin, de la neuvième à la quatorzième classe, au titre de votre Noblesse, *vaché blagorodié.*

Ainsi donc, tous les individus compris dans le *tschinn* sont nobles de plein droit. Toutefois, les priviléges de la noblesse ne leur appartiennent pas à tous dans la même étendue. Ceux-là seuls en jouissent complétement qui se sont élevés à la neuvième classe dans le service militaire, et à la cinquième classe dans le service civil. Des nobles de

ce genre, quelle que soit leur origine, sont aussi nobles que les premiers nobles de l'empire et transfèrent leurs droits à leurs descendants; les autres, au contraire, ne possèdent que la noblesse personnelle, laquelle s'éteint avec eux.

Chaque employé qui passe d'un rang dans un autre paye à l'État un droit proportionnel. L'ensemble de tous ces droits produit au trésor un revenu de plus de quatre millions de francs. N'est-ce pas là un des motifs pour lesquels cette vieille institution du *tschinn*, si décriée, et à si juste titre, par les Russes eux-mêmes, les Russes intelligents, se maintient encore dans l'empire? Il faut dire, du reste, que rien ne saurait mieux convenir à un pouvoir autocratique qu'un système qui met fatalement dans sa main la personne et la destinée de tous les sujets qu'il emploie, et qui, en faisant abstraction du mérite qui peut les distinguer individuellement, les enferme dans un cercle de fer où ils se traînent péniblement d'années en années, à moins qu'un acte arbitraire du souverain ne vienne inopinément les soustraire à la loi rigoureuse de l'ancienneté[1].

1. « Pour chacune des classes, à l'exception des cinq premières, la loi fixe un certain nombre d'années de service. Il est vrai que, sous ce rapport, elle n'est pas fidèlement exécutée, et que souvent on accorde l'avancement avant le terme légal. Mais on ne voit guère d'exception à la règle quant à la hiérarchie des

Un vice capital du *tschinn*, c'est la disproportion qui existe souvent entre les rangs et les places auxquelles il donne droit. Telle place importante et fort lucrative est attachée à un rang inférieur, tandis qu'un rang supérieur accompagne une place plus que modeste. De là une extrême confusion dans la hiérarchie administrative, qui se voit ainsi encombrée d'ambitions injustifiables et de flagrantes nullités. Supprimez le *tschinn*, chaque place aura sa valeur réelle, et on ne sera plus à se prendre de doute sur la capacité du titulaire qui l'occupera.

rangs elle-même; de sorte que chaque employé passe toujours par tous les degrés établis. Il n'y a qu'aux étrangers que le gouvernement accorde quelquefois la faveur d'entrer à son service sans passer par les rangs inférieurs. En général, on peut dire que si un homme persiste à rester au service, il est presque toujours sûr de parvenir à la fin à un rang supérieur, et souvent même à un des postes les plus importants. Cela est vrai pour le militaire comme pour le civil. S'il arrive que le gouvernement veuille se débarrasser de quelque vieux serviteur dans les grades supérieurs civils ou militaires, il le nomme sénateur. « Tant que « mon oncle, disait un jeune Russe, se porta bien, on le laissa « commander une division de l'armée. Mais voilà qu'un jour il est « frappé d'apoplexie et en réchappe; on ne le crut plus capable « de commander sa division, et on le fit sénateur. Quelques an- « nées après, sa vue s'affaiblit, il devint presque aveugle; vite, « on le fit membre du conseil de l'empire. S'il lui arrive encore « quelque accident, il pourra mourir membre du conseil des mi- « nistres. » Cette plaisanterie, tout exagérée qu'elle est, n'en caractérise pas moins l'ordre de choses établi en Russie. » (*La Russie et les Russes*, tome. II, p. 20).

Le *tschinn* n'est pas la seule entrave que rencontre dans sa marche l'organisation administrative de la Russie. Les rouages de cette organisation sont si compliqués, le personnel qu'elle emploie est si nombreux, que rien n'est plus rare que de voir une affaire s'expédier en temps opportun dans ses bureaux. Dans tous les cas, c'est une accumulation d'écritures qui effraye. Nulle part les abus de la bureaucratie ne sont poussés si loin que dans les ministères russes. Ajoutez à cela l'ignorance de la plupart des employés, leur mauvais vouloir, leur monstrueuse vénalité : que d'obstacles insurmontables! En général, on peut dire que si de tous les États de l'Europe l'empire russe est le plus énergiquement gouverné, il est de tous le plus pitoyablement administré.

IV.

Qu'est-ce qu'un ministre en Russie. — Ce qu'en pense l'empereur Nicolas. — Quelques portraits. — Nesselrode. — Orloff. — Paskevitsch. — Menschikoff.

Dans un État autocratique comme la Russie, les ministres ne sont à proprement parler que des commis du souverain. C'est ainsi, du moins que, l'entend l'empereur Nicolas : « Tais-toi, disait-il un jour au ministre des finances Wronchenko, qui,

sentant son incapacité profonde, voulait donner sa démission, est-ce donc toi qui es ministre? »

Cependant il arrive parfois, même dans ce cabinet moscovite, que certaines individualités ressortent par elles-mêmes et vont jusqu'à s'emparer de la renommée. Les Russes citent avec éloge Speransky et Bloudoff, jurisconsultes éminents, Perowsky, le pourfendeur des employés concussionnaires, Kisseleff, le ministre des domaines, l'homme libéral. L'Europe est plus familiarisée avec les noms de Nesselrode, d'Orloff, de Menschikoff, de Paskevitsch; je m'y arrêterai de préférence.

« Quatre puissances, dit Ivan Golovine[1], pourraient revendiquer la gloire d'avoir le comte de Nesselrode pour sujet. Il est venu au monde en vue de Lisbonne, sur un navire anglais, de parents allemands au service de la Russie. C'est à ce dernier pays qu'échut le diplomate. » L'Angleterre, ajoute le même auteur, qui eût pu le réclamer comme étant né sous son pavillon, est assez riche en hommes d'État pour en céder un à la Russie, que cela tire ou non à conséquence. »

Le comte de Nesselrode n'entra pas tout d'abord dans la région des protocoles; il commença par

1. *La Russie sous Nicolas I*. Paris, Capelle, libraire-éditeur, 1845.

être marin, puis cuirassier et officier de la garde à cheval. L'empereur Paul, assez peu physionomiste du reste, ayant cru voir en lui l'étoffe d'un diplomate, le comte passa aux affaires étrangères. Une faveur de femme, dit-on, vint seconder les vues du souverain sur le futur ministre; M. de Nesselrode épousa la comtesse Gourieff, qui lui apporta en dot une fortune considérable et un crédit tout puissant. En retour de cette dot elle obtint sur son mari une influence qui menace de se prolonger indéfiniment, et dont elle use et abuse au gré de tous ceux qui savent lui plaire.

Le comte de Nesselrode est resté en Russie fidèle à son origine allemande. (Il est sorti d'une famille westphalienne.) Il est le chef du parti allemand, et ne confie guère qu'à des Allemands le soin des affaires qui ressortissent à son ministère. A ceux qui lui présentent des Russes pour des postes diplomatiques : « Ne me parlez pas de ces gens-là, répond-il, ils ne m'ont jamais fait que des bévues. » C'est assez dire que le comte de Nesselrode est en lutte permanente avec la plupart des grandes familles de l'empire.

Le comte de Nesselrode a pris une part active à tous les actes qui ont signalé la politique étrangère de la Russie, sous Alexandre et sous son successeur. Son nom figure à tous les traités, notamment au traité de Vienne. Il a exercé pendant longtemps

une certaine influence sur l'empereur Nicolas, du moins celui-ci attachait-il quelque intérêt à ses conseils. Esprit médiocre, du reste; délié plutôt qu'ingénieux; routinier plutôt qu'initiateur. Placé sur un terrain plus accidenté que celui de la politique moscovite, il eût échoué cent fois. Mais en Russie la marche est tracée; M. de Nesselrode n'avait qu'à suivre. C'est ce qui l'a sauvé.

Aujourd'hui M. de Nesselrode est vieux; mais l'âge n'est pas la seule cause de la perte de son influence. Le parti allemand succombe, les vieux Russes l'emportent. C'est le tour de Menschikoff, l'ennemi naturel du ministre allemand. On se sert bien encore de Nesselrode pour signer des circulaires; mais au style filandreux, aux ambages perfides, aux contradictions flagrantes, aux incroyables fictions qui en forment le tissu, on sent que le signataire n'est plus sur son terrain et qu'on lui force la main. Le temps des protocoles est passé, c'est celui des manifestes; or, les manifestes appellent le canon.

Le comte Orloff, qui apparaissait naguère à Vienne, est chef du corps des gendarmes, ou ce qui revient au même, grand maître de la police de l'empire. Il est fort avant dans les faveurs de Nicolas, mais le nom qu'il porte inspire l'horreur.

Le comte Orloff a pour aïeul ce conseiller de Ca-

therine II, qui prit une part si active et si personnelle dans l'assassinat de Pierre III. Ses ennemis n'ont pas manqué d'exploiter contre lui cette sinistre origine. Il était là, dit-on, quand Élisabeth, femme d'Alexandre, mourut; il venait de passer quand Diebitsch fut enlevé par le choléra, quand le grand duc Constantin succomba à une maladie sans nom. Il serait odieux d'insister sur des coïncidences qui évidemment ne prouvent rien. On prétend, du reste, qu'Orloff n'ignore aucun des bruits qui courent sur son compte, et qu'il en rit avec ses intimes comme d'inventions ridicules.

« Le prince Paskevitsch, dit Yvan Golovine, dont le témoignage ici n'est pas suspect, a un nom européen et une réputation militaire incontestable. Sa campagne de Perse est admirable et celle qu'il a dirigée dans la Turquie d'Asie est une critique amère de la guerre faite de ce côté du Bosphore. Il est vrai que dans ces deux pays il a eu affaire à des troupes peu aguerries. Le bonheur est certes pour beaucoup dans ses exploits; mais, comme le disait Souvaroff à qui l'on reprochait aussi de n'être qu'heureux, le mérite doit bien être pour quelque chose dans des victoires suivies. Il a fallu avoir recours à Paskevitsch pour achever la guerre de Pologne, et son arrivée seule releva l'esprit de l'armée. Les fautes commises par les Polonais sont

évidentes ; mais elles n'ôtent que bien peu au mérite de Paskevitsch qui a su les utiliser comme il a su réparer les siennes. Devenu lieutenant de la Pologne, il a été assez heureux dans ce poste pour modérer les cruautés de son maître. »

Actuellement Paskevitsch va prendre le commandement de l'armée du Danube, Gortschakoff et les autres généraux à sa suite inspirent donc bien peu de confiance au tzar. Car, enfin, le vainqueur d'Érivan est presque octogénaire. Espère-t-on qu'il renouvellera les exploits de Radetsky à Novare? Dans tous les cas, heureux ou malheureux, sa gloire militaire restera intacte. Il peut être battu par les troupes anglo-françaises ou même par les Turcs d'Abdul-Medjid, sans que cela l'empêche le moins du monde de s'enorgueillir d'avoir triomphé des Persans et étouffé l'insurrection polonaise.

Venons maintenant au prince Menschikoff : on lira sans doute avec intérêt quelques détails nouveaux sur ce personnage, dont la dernière mission a produit de si terribles résultats.

Il ne faudrait point juger de la physionomie du prince Menschikoff par les quelques portraits que l'on a de lui. Le prince Menschikoff n'a jamais pris la peine de poser. « Attendez, dit-il aux peintres

avides de reproduire ses traits, attendez que je sois mort. » Il n'y a, en effet, que la mort qui puisse fixer cette nature turbulente et saccadée, aussi impatiente de toute gêne que déterminée à imposer sa volonté.

Le prince Menschikoff, arrière-petit-fils du favori de Pierre le Grand, est âgé d'environ soixante-dix ans. Il a la taille moyenne, les cheveux courts et blancs, la tête petite, le front osseux et découvert, les traits anguleux et roides, l'œil d'une vivacité extrême. Sa démarche est fière, mais par moment un peu alourdie, ce qu'on attribue à la blessure qu'il reçut en 1828, au siége de Warna. L'histoire de cette blessure est curieuse. C'était vers le soir ; le prince Menschikoff, alors général, ayant donné ses derniers ordres à ses troupes, se dirigeait tranquillement vers son quartier. Il s'arrêta un instant, les jambes écartées, pour prendre une prise de tabac, dit-on. Tout à coup une détonation se fit entendre. Le prince tomba ; il était grièvement blessé. Un boulet, lancé par un canon ennemi, lui avait passé entre les jambes, traçant un sillon sanglant dans la partie charnue des deux cuisses. Le prince Menschikoff fut longtemps à se rétablir. Comme on demandait à un de ses aides de camp si le général souffrait beaucoup : « Parbleu, je crois bien, répondait-il, ce n'est pas impunément que l'on va à cheval sur un boulet! »

Le prince Menschikoff est un des plus riches seigneurs de l'empire ; il compte ses âmes par milliers, et défie par la variété et l'étendue de ses domaines territoriaux les plus fastueuses opulences d'Angleterre. Mais, constrairement à ce que font la plupart des nobles russes, qui ne jouissent de leurs biens qu'en les gaspillant, il centuple chaque jour la valeur des siens. Car son économie est sans rivale ; elle atteint même, si l'on en croit les mieux informés, à ces limites extrêmes où notre langue lui donne un autre nom. Une chronique particulière se plaît à raconter, à ce sujet, des faits qui nous paraîtraient étranges.

Par une habileté merveilleuse, le prince Menschikoff réussit à faire accepter chez lui comme de l'originalité ce qui chez d'autres serait traité de simplicité outrée. Du reste, dans les circonstances solennelles, son ton est grandiose. Hôte d'un des plus beaux palais de Saint-Pétersbourg, entouré d'aides de camp chamarrés d'or, de nombreux valets, il se montre vraiment le digne ministre d'un tzar.

Une répugnance que l'on explique difficilement, c'est celle dont le prince Menschikoff est possédé à l'égard des étrangers. Il n'en reçoit aucun. J'ai entendu un jour l'un de ses familiers répondre à une personne qui lui demandait si le prince Menschikoff connaissait le ministre de France : « J'en doute ;

et en tout cas, si ses salons lui sont ouverts, ce sera une bien étonnante exception. » Cette bizarrerie retombe quelquefois sur ceux qui devraient, ce semble, y être le moins exposés. Par exemple, il n'est pas rare que des Finlandais de distinction, venus tout exprès de leur pays pour jouir des audiences du prince, soient obligés de s'en retourner sans l'avoir vu. Cependant le prince Menschikoff est gouverneur général de Finlande. On raconte, il est vrai, qu'en compensation, les visiteurs ont pu, s'ils l'ont voulu, prendre le thé dans ses antichambres avec ses aides de camp et ses majordomes. Que de plaintes n'ai-je pas entendues moi-même de la bouche de Finlandais ainsi éconduits!

On a voulu attribuer cette antipathie du prince pour les étrangers à cette nature profondément russe que j'ai signalée tout à l'heure. Pierre le Grand, l'auteur de sa fortune, qui avait tant de foi dans les étrangers, n'était-il donc pas Russe, lui aussi? Quoi qu'il en soit, le prince Menschikoff se produit dans la vie privée avec toutes les façons de l'antique boyard. Il est brusque, impérieux, fantastique; son geste est souverain, et, quand la colère fait bouillonner son sang, il est terrible. Si la vie de cour et les soucis de l'intérêt n'eussent un peu assoupli ce que son humeur native a de trop rude, on prétend qu'il ferait bon marché du joug impérial et qu'il se signalerait par d'étranges

manifestations d'indépendance. Il se dédommage de la servitude officielle en frondant tous les ridicules qui l'entourent; et comme son esprit est des meilleurs, il y réussit à merveille. Aussi le prince Menschikoff a-t-il beaucoup d'ennemis.

Le prince Menschikoff a épousé un des grands noms de l'empire, une princesse Dolgorouki, je crois; il en a eu deux enfants, un fils, une fille. Celle-ci, mariée au comte ***, fait, sous certains rapports, contraste avec son père. Elle raffole de l'étranger; son bonheur est de trouver des prétextes pour s'échapper. Dernièrement, malade à mourir, comme le sont toutes les dames russes qui éprouvent le besoin de prendre les eaux, elle obtint un passe-port pour Baden-Baden. Ce passe-port la conduisit directement à Paris, où elle fit sa cure. A son retour à Saint-Pétersbourg, chacun s'empressait de la féliciter sur sa mine rose et florissante. « Oh! oui, disait le prince Menschikoff, félicitez la comtesse; les eaux de Paris lui ont fait un excellent bien. »

Le prince Menschikoff est une de ces natures que leur flexible ambition, ou une faveur que rien ne déconcerte, rendent propres à tout. C'est d'ailleurs, comme je l'ai dit, l'homme national; il doit donc convenir plus que tout autre à Nicolas, lui qui affecte vis-à-vis des Russes une si grande passion de leur nationalité. Aussi, ce qui est bien remar-

quable, c'est que toutes les fois qu'il s'agit de donner à un acte ou à une fonction un caractère vraiment russe, c'est sur le prince Menschikoff que l'empereur porte son choix. Il semble même qu'à cet égard le succès personnel de son agent lui importe peu. Ce qu'il veut de lui, c'est qu'il serve de drapeau et comme de passe-port à sa volonté. Il saura bien plus tard reprendre lui-même, en sous-œuvre, un acte mal exécuté, une négociation échouée, et il sera d'autant plus fort pour le succès qu'il aura plus vivement popularisé sa première initiative aux yeux de sa nation.

Bien donc que le prince Menschikoff soit comblé d'honneurs et de dignités, bien qu'il occupe les plus hauts postes de l'empire, on ne saurait en inférer en sa faveur ni singulière aptitude, ni capacité éminente. Russe de la vieille roche, de quel autre titre a-t-il besoin pour faire valoir ce titre souverain?

Le prince Menschikoff est ministre de la marine, gouverneur général de Finlande, président du conseil de censure : trois grands postes au front desquels l'empereur Nicolas doit, en effet, avoir à cœur d'imprimer le sceau moscovite.

Voici le complément des titres et dignités du prince Menschikoff, tels qu'ils se trouvent dans l'armorial général de Finlande : Prince de l'empire, aide de camp général, amiral, membre du

conseil de l'empire, chef de l'ancien régiment d'Ingrie, chef de l'état-major de la marine, commandant les troupes cantonnées en Finlande, chevalier de l'ordre impérial de Saint-André avec les insignes en diamants, de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky également en diamants, de Saint-Wladimir de la première classe, de Sainte-Anne de la première classe en diamants, de Saint-Georges de la troisième classe, et de Saint-Stanislas de la première classe, des ordres prussiens de l'Aigle-Noir, de l'Aigle-Rouge de la première classe en diamants, et de l'ordre pour le mérite, de l'ordre impérial d'Autriche de Saint-Léopold de la première classe, de l'ordre suédois des Séraphins, commandeur grand'croix de l'ordre de l'Épée de la première classe, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis de France, de celui de Saint-Hubert de Bavière, de l'ordre royal grec du Saint-Sauveur de la première classe, grand-croix des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Sardaigne, chevalier de l'ordre du Lion de Bade de la première classe, et de l'ordre militaire de Hesse-Cassel : portant l'épée d'or avec cette inscription : *Pour bravoure*, ainsi que les médailles frappées à l'occasion des campagnes de 1812 et 1814, et de celles de Perse et de Turquie.

J'ai dit plus haut que le prince Menschikoff est homme d'esprit; il l'est en effet, et à un degré peu

commun. Il jouit si pleinement dans l'empire du monopole des bons mots, que si quelque autre sujet du tzar s'avise d'en trouver un, la première idée qui vienne au monde, c'est qu'il l'a volé au prince. De la sorte il s'est attribué peut-être bon nombre d'enfants adoptifs. Quoi qu'il en soit, le prince Menschikoff amuse la cour et la ville ; et c'est à qui s'empresse, quand il arrive dans un salon, de se suspendre à ses lèvres malicieuses. Je citerai quelques traits de ses célèbres facéties.

Le point de mire favori du prince Menschikoff, ce sont les ministres de l'empereur ; pas un qui lui échappe. Mais alors son esprit, qui dans les rapports habituels de salon est vraiment plein de charme, change de caractère ; ce n'est plus la gracieuse pointe qui pique innocemment, c'est l'aiguillon de la guêpe.

Ministre des voies de communication, le comte Kleimichel joint, dit-on, à ses talents administratifs, une sorte de faculté qui le rend propre à une foule de choses. C'est un dévouement hors ligne; ce qu'on appelle une *âme damnée.* Quelle proie pour notre prince !

Un soir il arrive à la cour l'air préoccupé, lugubre. Tout le monde en est frappé.

Les dames l'entourent.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, prince ? vous paraissez bien singulier !

— Oh! laissez-moi, un rêve, un mauvais rêve.

— Un rêve! vous allez nous conter cela.

— Impossible.

— Vous plaisantez; allons, petit prince, exécutez-vous. »

Et Menschikoff poussant un gros soupir :

« J'étais, dit-il, à travailler dans mon cabinet. Tout à coup, on frappe à ma porte. « Entrez!... » C'était le diable.... « Que cherches-tu? lui demandai-je un peu ému. — Je cherche le ministre des eaux de l'empire. — Est-ce le ministre des eaux douces ou le ministre des eaux salées? — Le ministre des eaux douces. — En ce cas, va-t'en chez Kleimichel, je suis ministre de la marine.

« Le diable s'en alla chez Kleimichel. En le voyant entrer, celui-ci, vous le comprenez, fut un peu plus ému que moi. « Que cherches-tu? lui demanda-t-il en tremblant. — Je cherche le ministre des eaux douces de l'empire. — C'est moi; que me veux-tu? — Je veux ton âme. — Imbécile! tu sais bien que je n'ai pas d'âme; je n'ai qu'un dévouement sans bornes. »

Après Kleimichel, l'ancien ministre de la guerre, Alexandre Tschernicheff, était celui sur lequel s'exerçait le plus volontiers la verve mordante de notre prince. Il faut dire aussi que Tschernicheff y prêtait souvent le flanc, sinon lui, du moins sa femme.

La princesse Tschernicheff se plaisait à vanter, en toute occasion, les exploits militaires de son mari; elle ne manquait jamais, par exemple, de rappeler certaine petite ville d'Allemagne, où il entra le premier pendant la campagne de 1814. Un jour que, dans un salon où se trouvait le prince Menschikoff, la princesse se livrait à ses récits habituels : « Mon Dieu, fit-elle en ayant l'air d'en avoir oublié le nom, quelle est donc la ville qu'a prise Alexandre? — Babylone! madame, » dit Menschikoff.

Mais de tous les bons mots du prince, voici le meilleur. Le comte Kisseleff, ex-ministre des domaines, et comme tel chargé d'administrer les villages de la couronne, avait, à tort ou à raison, la réputation d'avoir compromis l'existence de quelques-uns de ces derniers. C'était au moment où le prince Woronzoff, fatigué de son gouvernement du Caucase, manifestait à l'empereur l'intention de demander sa retraite. L'empereur était fort inquiet de cette nouvelle.

« Quel malheur! dit-il au prince Menschikoff; voilà Woronzoff qui veut se retirer, et cela quand la guerre touche à sa fin et qu'il n'y a plus que quelques villages à détruire. Je ne sais qui envoyer à sa place..

— Il me semble pourtant, répliqua le prince, que Votre Majesté ne devrait pas être embar-

rassée; elle a sous la main juste l'homme qu'il lui faut.

— Lequel?

— Kisseleff.

— Kisseleff!

— Certainement. Votre Majesté prétend qu'il n'y a plus que quelques villages à détruire; or, qui en a plus détruit que Kisseleff? »

Ainsi donc, on le voit, le prince Menschikoff est vraiment un homme d'esprit. Cela fait contraste, ce semble, avec le caractère que nous lui connaissons et la mission dont il est fatalement investi. Cependant, si nous nous rappelons les faits par lesquels cette mission se manifeste, nous y trouverons peut-être plus d'harmonie qu'on ne le croirait, au premier abord, avec cette humeur caustique et amère qui forme l'élément dominant de l'esprit du prince Menschikoff. Trancher dans le vif, brutaliser hommes et choses, et, comme on dit vulgairement, casser les vitres, n'est-ce pas ce qui distingue toute intervention où il met la main? Or, en cela, certainement, un esprit du genre de celui du prince Menschikoff est d'un merveilleux secours; il peut servir d'instrument à la volonté russe même la plus nettement caractérisée.

Reviendrai-je sur l'ambassade du prince Menschikoff à Constantinople? Ce que je viens de dire de cet important personnage ne nous en explique-

t-il pas bien tout le mystère? Avec de tels éléments d'initiation, nous fussions-nous étonnés de ces procédés insolites que l'envoyé du tzar s'est plu à déployer vis-à-vis du sultan? Quand on représente un parti aussi vivement que le prince Menschikoff représente le parti russe, on en porte instinctivement en soi toutes les allures. Or, le parti russe se met-il en avant, n'attendez de lui ni cette tempérance de paroles, ni cette aménité de formes, ni cette modération de caractère qui distinguent le diplomate européen. Ce parti est de sa nature inculte et rude; il ne négocie pas, il brusque. Volontiers s'armerait-il du knout.

La Porte n'a point plié sous ses exigences; le prince Menschikoff a dû se retirer. Mais quel éclat dans cette retraite! On n'a pas assez mesuré la portée de cet acte significatif. Les esprits sont restés en suspens, quand la situation était des plus nettes. Sait-on comment, surtout depuis que le vieux parti national a prévalu, la Russie apprécie sa prépondérance en Orient? A ses yeux le sultan n'est point un souverain ordinaire, c'est un vassal. « Avec le sultan, dit-on dédaigneusement à Saint-Pétersbourg, on ne négocie pas, on commande. »

Et c'est là ce que le prince Menschikoff est venu faire à Constantinople; il est venu donner des ordres au sultan. Le sultan s'est permis de résister, le

prince est allé chercher main-forte. Il s'agit bien de conventions écrites, de parole jurée, de droits reconnus ! Qu'importe tout cela ? Qu'importent l'équilibre européen, et les protestations des peuples, et les démonstrations des puissances ? C'est un rebelle à punir ; la Russie ira jusqu'au bout.

Singulier raisonnement sans doute, moralité plus singulière encore ! Mais, enfin, la Russie se rit des protocoles : elle ne cède qu'à la force.

LA SOCIÉTÉ.

I.

Caractère de la vie sociale dans les cités russes. — Nécessité des relations.—Point de vie publique.— Hospitalité des Russes. — Leur manie d'ostentation. — Le général et sa cave. — Ce que valent les protestations d'amitié des Russes. — Barbarie intime. — Les dames russes. — Les théâtres et la censure. — Inepties ridicules. — La spéculation du jeu.

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger qui passe quelque temps dans une ville de Russie, c'est l'absence complète de vie publique. On n'y trouve point, comme chez nous, de ces assemblées, de ces bals où la foule se porte, et où il est permis de saisir le caractère national dans la libre naïveté de ses épanchements. En Russie, tout plie sous la loi de l'étiquette ; personne n'ose y faire un pas sans être couvert d'un uniforme.

Malheur donc à l'étranger qui arriverait à Saint-Pétersbourg ou à Moscou sans lettres de recommandation ! Il serait réduit à languir dans sa solitude, ou bien, remorqué par un mauvais drosky, à promener son ennui à travers des rues désertes, ou

parmi des monuments curieux, sans doute, mais qui, après tout, ont bientôt épuisé la curiosité ou l'admiration.

Pour vivre, je ne dirai pas agréablement, mais d'une façon tant soit peu tolérable, dans une ville de Russie, il faut donc, de toute nécessité, y avoir *des connaissances*. Cela se fait facilement; il suffit d'une seule famille qui vous accueille pour que vous en voyiez cent autres vous tendre les bras. Laissez-vous aller ensuite, les invitations tomberont sur vous comme une pluie d'orage.

Ce n'est pas qu'en matière d'hospitalité les Russes d'aujourd'hui puissent être comparés le moins du monde à leurs ancêtres. Si l'on voit encore quelque boyard tenir maison ouverte et se réjouir de la fidélité de ses hôtes, c'est l'exception. Les plus magnifiques donnent à dîner à jour fixe. J'ai connu un jeune seigneur qui mangeait ainsi chaque lundi une partie de sa fortune. Il m'est arrivé, une fois, chez lui, de m'asseoir au potage avec huit convives, et de me lever pour le café avec quarante. Il va sans dire que ces cas sont prévus, et qu'au besoin les cuisiniers de l'amphytrion sauraient faire un tour de force.

Du reste, même dans ces *extra* grandioses, il faut bien se garder de voir les instincts généreux et désintéressés de l'antique hospitalité moscovite : c'est la plupart du temps de la spéculation pure.

On fait ainsi parler de soi, on se crée des patrons et l'on arrive.

La manie de l'ostentation est tellement naturelle aux Russes, qu'on la retrouve même chez ceux qui répugnent le plus à en faire les frais. Soyez présenté à un Russe, il vous comblera de politesse, il vous serrera la main avec effusion, vous embrassera même; il ne manquera pas surtout de vous dire qu'il compte sur vos assiduités, et que le plus grand plaisir que vous puissiez lui faire sera de considérer sa maison comme votre maison, sa table comme votre table. Que de fois, pendant mon premier séjour en Russie, ne me suis-je pas laissé prendre à ces prévenances! Plus tard, je fus moins naïf.

Un jour que l'on m'avait introduit chez le général X***, je fus entouré par lui des gracieusetés les plus flatteuses. On eût dit, à la manière dont il me traitait, que ma rencontre réalisait pour lui le plus beau rêve de sa vie. Il me conduisait à travers ses salons, me présentait à sa société, et à chaque chose qu'il me mettait devant les yeux, il semblait me dire : Ceci est à vous! Le même jour il me retint à dîner.

A table les compliments redoublèrent; au bout d'une demi-heure, le général russe en était avec moi à un degré d'intimité que ne produirait pas en France une fréquentation de longues années. Il me dit que, puisque j'avais l'intention de prolonger

mon séjour dans son pays, il n'entendait pas que j'acceptasse d'autre hospitalité que la sienne, qu'il voulait m'avoir au moins quatre fois par semaine à sa table; et pour mieux sceller, sans doute, la sincérité de ses déclarations, il ajouta qu'il avait une cave parfaite et qu'il s'engageait à me faire goûter successivement chacun de ses vins, afin que je pusse fixer mon choix sur celui qu'il me conviendrait de prendre pour mon ordinaire.

Ce dernier engagement me paraissait singulièrement hasardé. Je résolus de ne pas l'oublier. Au second dîner, le général s'exécuta; au troisième, il se fit tirer un peu l'oreille; au quatrième, il ne fut plus question de rien. Je le ramenai brusquement à sa promesse.

« Eh bien, général, lui dis-je en souriant, je croyais votre cave beaucoup plus riche.

— Oh! pardon, pardon! »

Et une bouteille de fin Bordeaux parut sur la table.

Mais on comprend qu'il eût été fort incommode de renouveler à chaque dîner la même comédie. Je laissai l'amiral tranquille, et je me contentai désormais, comme ses autres convives, du kwass, de la bière et du Xérès alcoolisé qui figurent essentiellement à tout banquet moscovite.

J'appris plus tard que ce général, qui jouait si maladroitement à l'homme civilisé, rossait ses sol-

dats à outrance, rançonnait ses employés et volait le gouvernement. En revanche, il était à l'église d'une prodigalité de génuflexions sans égale, et ne parlait que chapeau bas et les yeux baissés de Sa Majesté l'empereur Nicolas, de son altesse impériale le grand-duc Constantin et de son altesse le prince Menschikoff.

Si l'on veut vivre heureux en Russie, si l'on veut y vivre du moins à l'abri des déceptions, il faut éviter de prendre au sérieux les protestations dont on vous y entoure; c'est une monnaie dont les Russes sont beaucoup trop prodigues pour qu'elle soit de bon aloi. D'ailleurs, quand on prête un certain prix à une politesse, il est naturel qu'on y réponde. Or, c'est là l'écueil : malheur à vous si vous êtes trop poli avec un Russe! Esclave lui-même, malgré toutes ses élégances, il ne comprendra rien à vos sentiments, ou plutôt il les prendra pour de la servitude, et il vous traitera en conséquence. Voulez-vous être respecté d'un Russe? soyez froid, arrogant même; il vous croira un homme supérieur. C'est triste à dire, mais c'est vrai.

Nous jugeons les Russes très-faussement en France. Parce que nous les voyons dans nos salons s'associer à nos mœurs, à nos idées, à nos délicatesses, nous les croyons à notre niveau. Il n'en est rien. Suivez-les dans leur pays, pénétrez dans leur

sanctuaire domestique, vivez de leur vie, je vous défie, eussiez-vous l'esprit le moins susceptible, d'y résister plus d'un mois. Vous sentirez d'abord un malaise indéfinissable, une gène sourde; puis viendront les froissements, les déboires; enfin le jour se fera, et vous vous arracherez violemment aux séductions de ces grands seigneurs parfumés en leur jetant à la face cet arrêt terrible : Vous êtes des barbares!

J'ai trop vécu avec les Russes, j'ai trop subi leur contact pour n'avoir pas acquis le droit de les juger. Eh bien, telle est l'impression qu'ils m'ont laissée. Un noble finlandais me disait un jour : « Voilà trente ans que je suis en Russie, et je n'y compte pas un seul ami. » En effet le titre d'ami est un titre ignoré chez les Russes ; il n'existe même pas dans leur langue; on ne s'y sert que du mot connaissance, *gnakome*. Quand vous voyez un étranger s'obstiner à rester sur le sol moscovite, soyez assuré qu'il y est enchaîné par l'intérêt. Une fois sa fortune faite, il a hâte de fuir vers d'autres cieux.

Cependant ce serait être injuste que d'exiger que cette appréciation fût acceptée comme absolue et sans appel. En Russie comme ailleurs, il y a des exceptions, de nobles exceptions ; j'en ai rencontré moi-même dont le souvenir m'est cher; et si je ne m'étais imposé pour règle de n'afficher aucune in-

dividualité, je pourrais citer ici des noms dont s'honoreraient les cercles les mieux civilisés. Mais l'éclat de l'exception n'assombrit-il pas encore plus la règle?

Un excellent moyen de ne pas éprouver de désenchantement avec les Russes, c'est de fuir leur intimité et de ne les voir que dans leurs salons. C'est là qu'ils trônent et qu'ils sont maîtres. Dans un salon, en effet, tout est à l'apparence. Ceux qui y réussissent le mieux sont les meilleurs comédiens. A vous la palme, si vous saluez avec grâce, si vous dansez avec élégance, si vous faites scintiller de temps en temps quelque fine repartie ou quelque saillie spirituelle. Les Russes excellent à ce jeu; ne leur en demandez pas davantage. Cependant, on trouve aussi chez eux des qualités plus complètes. Mais ici j'ai surtout à plaider la cause des dames.

Les dames russes sont incomparablement supérieures à leurs maris. Instruites, pour la plupart, elles savent assaisonner leur instruction d'une grâce infinie. Je ne connais pas de plaisir plus séduisant que de rester suspendu aux lèvres d'une belle princesse moscovite racontant ses lointains voyages, ou les fêtes de la cour, ou les péripéties de sa villégiature. C'est un éblouissement de mots exquis, d'observations délicates, de rapprochements inattendus, mais pleins de justesse.

Et puis, quel joyeux entrain, quel charmant laisser-aller ! S'il y a en Russie quelque intelligence de la civilisation, c'est certainement chez les femmes.

Les dames russes parlent notre langue avec une irréprochable pureté ; elles lui prêtent même une nouvelle originalité par un certain chant mélodieux qui n'appartient qu'à elles, et par des jets spontanés de locutions exotiques dont elles l'émaillent à plaisir. De notre littérature elles se montrent aussi très-friandes. Certains boyards s'en tiennent encore à Pigault Lebrun et à Paul de Kock. Ce sont là, en fait de littérature française, leurs colonnes d'Hercule. Les dames russes ont depuis longtemps franchi cette limite; tous nos auteurs leur sont connus. Elles poussent même leur culte beaucoup trop loin, et l'on pourrait leur reprocher de faire les honneurs de leur boudoir à des noms que nos critiques n'ont jamais rencontrés sous leur plume, et que nous nous soucions fort peu de connaître.

C'est aussi le privilége des dames russes de tenir le sceptre des fêtes et des spectacles dont le monde des salons de Saint-Pétersbourg et de Moscou est si avide. Rien n'égale le luxe qui se déploie en pareilles circonstances. J'ai assisté à des comédies domestiques et à des scènes de tableaux vivants qui eussent fait envie à nos or-

donnateurs les plus intelligents et les plus prodigues. Plût à Dieu que les dames russes fussent également appelées à fixer le répertoire des théâtres impériaux! on n'y verrait pas sans doute toutes ces anomalies, tous ces contre-sens qui distinguent les choix du général qui est en possession de les administrer. Il serait difficile de se faire une idée des pièces qui figurent, par exemple, au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Si quelque drame, si quelque vaudeville surgit à Paris vivement empreint de couleur locale, et par conséquent exclusivement intelligible aux Parisiens, vite on s'en empare. Le public n'y comprend rien, mais qu'importe? le directeur qui arrive de Paris les comprend, lui. Qui donc oserait critiquer son choix? Si les dames russes avaient voix au conseil, acteurs et actrices ne seraient pas jetés probablement, comme cela se fait chaque jour, hors de leur rôle naturel. N'ai-je pas vu madame Plessy transformée en Agnès? Cela touche à la parodie. Il faut dire aussi qu'au théâtre, comme partout ailleurs, la censure, la censure *russe* est souveraine. Il faut bien en passer par ses mutilations. Heureux seulement le directeur, quand il réussit à sauver sa propre responsabilité des inepties qu'on lui impose! Il y aurait long à dire sur ce chapitre. Imaginerait-on qu'à Saint-Pétersbourg les quatre premiers actes d'*Hernani* sont défendus? on n'y joue que le

cinquième. Figurez-vous donc les spectateurs tombant tout à coup au milieu de ce cinquième acte si émouvant, si dramatique, et les acteurs obligés de se mettre *ex abrupto* au niveau de tant de passions, de tant de délire. Singulière logique de la censure russe, qui invite à violer ses arrêts par l'acte même qu'elle emploie pour les signifier! A moins qu'il ne s'agisse d'un parterre stupide, n'est-il pas évident, en effet, que, pour échapper à l'énigme du cinquième acte qu'on lui permet, il lira les quatre premiers actes qu'on lui défend? Connaissez-vous un opéra d'Auber du titre de *Fenella*? Non. Eh bien! c'est *la Muette de Portici*....

Ce qui ajoute à l'estime qu'inspirent les dames russes, c'est qu'elles donnent de l'intérêt et de la variété à une vie qui, sans elles, serait de la plus désagréable monotonie. De quoi peut-on causer dans un salon russe? Question difficile. De science? c'est bien ennuyeux; d'art? c'est bien spécial; de politique? ô horreur! de littérature? mais les allusions! Aussi les hommes abdiquent. Les dames seules ne perdent pas courage et relèvent le gant. Avec quelle habileté elles fécondent leur étroit répertoire, et comme de rien elles parviennent à faire quelque chose! Disons aussi que, même sur les sujets les plus scabreux, elles peuvent se permettre des hardiesses qui rarement seraient excusées dans l'autre sexe.

Cependant, malgré tout leur bon vouloir, les salons vraiment intéressants qu'elles réussissent à former sont bien clair-semés à Saint-Pétersbourg et à Moscou. En dépit d'elles, le jeu l'emporte. Oui, dans presque toutes les maisons des deux capitales, et à plus forte raison dans celles des villes de province, on joue, on joue frénétiquement. A peine êtes-vous arrivé dans un salon et avez-vous pris la tasse de thé obligée, que déjà votre place est marquée à une table de whist ou de *préférence.* Bon gré mal gré il faut vous y asseoir. Je connais des Russes qui, sur un refus, vous traiteraient de révolutionnaire. En Russie, qui ne joue pas, conspire.

Le jeu est, d'ailleurs, pour plus d'un grand seigneur qui reçoit, une excellente spéculation. Voici comment. Il est d'usage, en Russie, de ne jamais faire plus d'un tour avec le même jeu de cartes. A chaque tour qui commence, on en prend un nouveau, et en le recevant des mains du domestique chargé de ce soin, on lui remet le prix du précédent, c'est-à-dire, d'après le taux généralement fixé, un rouble (4 fr.). Cet argent est déposé dans un tronc, pour être distribué à la livrée. Mais si cette distribution a réellement lieu dans les maisons qui reçoivent peu, il n'en est pas ainsi dans celles où les tables de jeu sont nombreuses. En pareil cas, le maître prélève d'abord une part qu'il s'at-

tribue. Supposez donc, comme cela arrive assez ordinairement à Saint-Pétersbourg, une maison où il y ait vingt, vingt-cinq et jusqu'à trente tables de jeu, et où, depuis le début de la soirée jusqu'au souper, il se fasse à chaque table cinq ou six tours ou plus encore, vous arriverez facilement, pour le produit des cartes, à une somme de cent vingt-cinq à cent cinquante roubles, c'est-à-dire de cinq à six cents francs. On comprend, maintenant, pourquoi certains seigneurs russes, d'une fortune même problématique, renouvellent si souvent leurs soirées!

II.

Fêtes populaires en Russie. — Bénédiction des eaux de la Néwa. —Procession de saint Alexandre Newsky.—Présence de l'empereur. — Sentiments du peuple. — Carnaval. — Pâques. — Grand bal du palais d'hiver. — Tristesse des fêtes de Russie. — Le principe de la joie manque. — Bals masqués et soirées seigneuriales.

J'ai dit plus haut que ce que nous appelons vie publique est tout à fait inconnu dans les villes de Russie. De là vient, comme le fait observer justement M. de Custines, que l'on n'y rencontre jamais de foule. Cependant, il est certaines époques de l'année où ces villes s'épanouissent aux solennités populaires les plus pompeuses. Alors, le mouvement y succède au calme, le bruit au silence; les rues,

ordinairement si désertes, se couvrent de masses tumultueuses; toutes les têtes sont prises de vertige.

Parmi ces solennités, il faut citer d'abord celles de la religion. Quoi de plus imposant que la bénédiction des eaux de la Néwa, au jour de l'Épiphanie? Un magnifique temple de forme octogone s'élève sur la surface du fleuve, en face du palais d'hiver. Au centre de ce temple, une large ouverture pratiquée dans la glace laisse apercevoir l'eau. Le canon donne le signal. On voit alors sortir du palais une longue procession, composée de l'archevêque et de son clergé, des hauts dignitaires de la cour, des pages, des officiers de la garde, et suivie par l'empereur entouré des membres de sa famille. Tout le monde est en grand uniforme et tête nue. Tandis que la procession se dirige vers le temple, la foule s'épand en désordre sur ses ailes, et couvre bientôt les rives de la Néwa et la Néwa elle-même à perte de vue. Il est heureux qu'à cette époque la glace du fleuve ait cinq ou six pieds d'épaisseur. La cérémonie commence. Un silence solennel permet d'entendre les prières de l'archevêque et les mélodieux répons des chantres de la cour. Enfin, le prélat prend la croix et la plonge dans l'eau qui bouillonne à ses pieds. Alors le canon gronde de nouveau. L'empereur goûte l'eau consacrée dans une coupe d'or qu'il reçoit des mains du clergé; après quoi la procession reprend

en silence le chemin du palais. Dès ce moment le peuple a le champ libre : il se précipite avec frénésie vers le temple, portant des cruches pour les remplir de l'eau sanctifiée. C'est une lutte, une cohue, un pêle-mêle qu'on ne saurait décrire. Quelques individus, transportés d'une ferveur plus vive, vont jusqu'à se plonger dans le fleuve; des mères y baignent aussi leurs enfants. On verra plus tard jusqu'à quel point le peuple russe pousse le fanatisme et le ridicule de ses superstitions.

Une autre fête religieuse qui met aussi la foule en émoi, c'est la fête de saint Alexandre Newsky à Saint-Pétersbourg. Tout le clergé de la ville se rend processionnellement de l'église de Kasan au monastère du saint, qui en est éloigné de près d'une lieue, sur une chaussée en bois construite tout exprès pour la circonstance. L'empereur suit la procession, comme au jour de l'Épiphanie, et avec lui naturellement toute la troupe des courtisans et des grands officiers de la couronne. C'est un superbe coup d'œil. Le peuple, de son côté, longe le cortége, murmurant des prières et faisant force signes de croix. Mais, au milieu de ces marques de dévotion, ce qui le préoccupe le plus, ce n'est ni le saint ni ses ministres, c'est l'empereur. *Gossoudar! gossoudar!* entend-on crier de toutes parts. Qu'est-ce donc qu'un saint, même un saint Alexan-

dre Newsky, aux yeux du peuple russe, comparativement à son autocrate?

Je ne parlerai pas des fêtes de Pâques; assez d'auteurs les ont décrites. Mais je rappellerai celles du carnaval, cette quinzaine de délire où les Moscovites préludent à un jeûne excessif par les orgies les plus désordonnées. Je rappellerai aussi les deux grandes revues annuelles de la garde impériale, le plus magnifique spectacle militaire que l'on puisse voir et le plus tumultueusement fréquenté. Je rappellerai, enfin, ce bal *étrange* du premier de l'an, où les salons du palais d'hiver restent ouverts à qui veut y entrer, et où le tzar se fait l'hôte de tout son empire. Il y a certainement dans toutes ces solennités une expansion populaire très-prononcée, et l'étranger y trouve matière à plus d'une curieuse observation.

Pour moi, je l'avoue, l'impression qu'elles m'ont laissée a toujours été triste. Ce qui fait le charme des fêtes religieuses, c'est l'élan pieux des âmes, l'enthousiasme dans une adoration commune. Rien de pareil n'existe en Russie. Vous voyez là un peuple-machine se tordant le corps et les bras à faire des génuflexions, des prosternations, des signes de croix; mais aucun principe n'existe en lui qui spiritualise cette gymnastique extérieure. Quant aux divertissements profanes, la joie qu'ils lui donnent n'est pas plus sincère. Il semble, il est

vrai, sortir de lui-même, mais c'est à la façon du nègre qui brise un instant ses fers ; il tremble d'une liberté qu'il sent déjà lui échapper. D'ailleurs, le peuple russe ne jouit pleinement de ces félicités d'occasion que lorsqu'il a noyé dans l'eau-de-vie jusqu'au dernier vestige du sentiment humain qui l'anime. Mais alors de quel nom qualifier l'exaltation qu'il manifeste ?

Après ces fêtes ou cérémonies, auxquelles le peuple est convié en masse, viennent d'autres divertissements d'un intérêt aussi général, mais exclusivement réservé à un public d'élite. De ce nombre sont les spectacles dont j'ai déjà parlé, et parmi eux surtout le Grand-Opéra de Saint-Pétersbourg, où le gouvernement de l'empereur dépense des sommes exorbitantes. Nos plus splendides représentations paraîtraient bien pâles en face d'un spectacle-gala présidé par l'autocrate. Il faut ajouter aux plaisirs du théâtre les bals masqués de la saison d'hiver. Ces bals ont lieu à Saint-Pétersbourg, dans la salle de l'Opéra et dans celle de l'assemblée de la noblesse. L'empereur s'y montre très-assidu, et on l'y traite en simple mortel. Mais, malgré un concours aussi éclatant, ces réunions sont froides et guindées ; pour se voiler sous l'*incognito*, l'étiquette n'en étreint pas moins tous les cœurs.

Il en est de même des soirées d'apparat que les

grands seigneurs se donnent entre eux. On devrait relire les contes des *Mille et une Nuits* pour se faire une idée du luxe qu'ils y déploient. C'est partout une incroyable profusion de bougies et de fleurs, de fleurs écloses dans des serres à des prix fabuleux. Qui pourrait estimer aussi ce que coûtent les buffets avec leurs rafraîchissements délicats, leurs mets savoureux, leurs urnes de champagne à vingt francs la bouteille? Mais, ce qui, dans ces soirées, étonne le plus l'étranger qui y est invité, c'est la multitude des laquais en livrée. Il est des maisons où on en compte jusqu'à trois et quatre cents. Telles sont, en effet, les mœurs des seigneurs russes. Ils ne peuvent vivre sans être entourés d'un nombre de domestiques inconnu dans les autres pays; ce qui ne les empèche pas, disons-le, d'être les gens les plus mal servis du monde. Il est vrai que ces domestiques ne sont guère à charge à leur bourse : serfs pour la plupart, ou ils ne reçoivent rien, ou du moins peu de chose. Dans les réceptions solennelles, les seigneurs russes ont à leur disposition une livrée extraordinaire qu'ils peuvent multiplier à leur gré. Cette livrée se recrute parmi ceux de leurs serfs auxquels ils ont permis d'abandonner leurs terres pour s'établir dans les villes qu'ils habitent. Quel que soit le métier ou la profession que ces derniers exercent, ils n'en sont pas moins à la merci de leur maître et tenus de répondre à

son appel; c'est l'intendant ou le *staroste* (ancien) qni est chargé de ce soin. Au jour fixé, tous ces laquais d'occasion tirent de leur sac l'habit galonné qu'ils ont toujours en réserve, et accourent à l'envi pour orner de leur présence la soirée seigneuriale. Le lendemain de cette soirée, en visitant les magasins de la ville, vous n'êtes pas peu surpris de voir mesurer les étoffes que vous achetez ou ficeler vos paquets par les mêmes mains qui, la veille, vous versaient le thé ou vous présentaient des sorbets. Ainsi en est-il de tout en Russie : parade éphémère, éclat trompeur ! Et voilà pourquoi, même au milieu des merveilles qu'on y sème sur vos pas, vous vous sentez mal à l'aise et triste; quelle pire joie que celle d'une société qui se fait violence et se galvanise ?

III.

Les employés russes. — Leur caractère. — Leur vénalité. — La passion du vol tient chez les Russes au caractère national. — Elle tient aussi au despotisme du gouvernement. — La pipe et le soldat russe. — L'expropriation de par l'empereur Nicolas. — Corruption de la justice. — La police, les voleurs et les volés.

Il est dans les villes de Russie une certaine classe d'hommes que vous rencontrez partout, et qui, à la moindre démarche officielle que vous ayez à en-

treprendre, s'abattent sur votre tête comme une nuée de vautours. Ces hommes sont les employés *tschinovniks*. Véritables amphibies, tenant d'un côté au peuple d'où ils sortent, de l'autre à la noblesse où ils commencent à entrer, ils représentent ces deux ordres dans ce qu'ils peuvent avoir de vicieux et de plus dégradé. Pleins de grossièreté et d'ignorance, ils n'en affectent pas moins un orgueil superbe, une morgue insultante. Une fois couverts de leur uniforme vert ou bleu, ils se croient dignes de tout respect; et ils n'auraient pas de mots assez injurieux à déverser sur vous, si dans le corridor ou dans l'antichambre d'un département ministériel vous oubliiez de saluer leurs boutons armoriés ou leur casquette numérotée.

Mais, de tous les vices qui caractérisent l'employé russe, le plus profond, le plus radical, c'est la vénalité. Et ici, c'est en vain peut-être que l'on tenterait de trouver une exception. Depuis le plus haut jusqu'au plus bas degré de l'échelle administrative, le vol étale son audace. Tel haut fonctionnaire, qui a cent mille roubles d'appointements, se fait deux millions; tel autre, auquel on donne le salaire d'un laquais, roule voiture. L'empereur Alexandre disait : « Si mes employés pouvaient me voler mes dents pendant mon sommeil sans me réveiller, ils n'hésiteraient pas. » Aussi avait-il

renoncé à guérir le mal. De son côté, au contraire, l'empereur Nicolas poursuit à outrance les malversateurs; il fait de terribles exemples. Mais à quoi bon? La masse lui échappe, l'effet qu'il veut produire est nul. Quand un général est fait soldat, un amiral matelot : « Les sots, dit-on, qui se sont laissé prendre! »

« La corruption administrative en Russie, dit un écrivain qui l'a habitée pendant longtemps et qui en a apprécié les mœurs avec une remarquable sagacité, n'est un secret pour personne en Europe. L'immoralité des fonctionnaires russes dans leur conduite officielle est devenue partout proverbiale. Néanmoins, on ne se figure pas à quelle profondeur le mal est descendu, et à quel degré il a perverti les mœurs. L'étranger qui entreprendrait de le révéler ne serait pas cru, s'il parlait en son nom et n'avait les aveux authentiques du pouvoir et les franches confessions de la nation elle-même. Mais sur ce point les documents abondent. L'autorité, si discrète d'habitude, s'est trahie dans ces dernières années par des éclats de colère extrême, qui ont mis le public dans de singulières confidences. Ici, c'est un jugement suprême, une sentence autocratique, qui dégrade et condamne aux présides glacées de la Sibérie des généraux convaincus d'avoir laissé périr dans le dénûment des colonnes expéditionnaires pour l'entretien desquelles des allocations

surabondantes leur avaient été accordées (*affaire du général Trichatné*, 1849); là, c'est une condamnation des tribunaux supérieurs qui frappe un général décoré de plusieurs ordres, pour avoir retenu dans ses mains les fonds destinés à l'ouverture d'une chaussée, dont à peine un simulacre avait été exécuté (*affaire Devîmes*). Plus haut, dans les régions de la cour, de tristes lumières éclatent à la suite d'un procès intenté par des étrangers obstinés dans leurs désirs de justice; et un grand personnage, un vieux confident du monarque, est contraint de quitter ses fonctions sous le poids des inculpations les plus accablantes. Hier encore, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, journal officiel, mettait l'Europe dans le secret d'une friponnerie de haute école, dont les détails sont singulièrement caractéristiques (*affaire Politovsky*, avril 1853). A Saint-Pétersbourg, il n'était question, depuis douze ou quinze ans, que des fêtes brillantes et des fins dîners du directeur général de la caisse des Invalides. Ce fonctionnaire n'avait pas autrement d'illustration; mais une splendide hospitalité suffit en Russie pour obtenir droit de cité dans l'aristocratie. Notre directeur général voyait donc le meilleur monde. Comme agent comptable, il avait des comptes à rendre; mais qui aurait osé se montrer exigeant avec un homme entouré de la plus haute considération et dont le ressentiment pouvait être

dangereux? D'ailleurs, il ne voyait ses inspecteurs qu'à table, et c'est entre la poire et le fromage qu'on procédait à l'apuration des écritures. Il y avait de bonnes raisons pour que les inspecteurs y vissent double. Aussi pas de déficit aperçu. Les choses allaient donc bien. Elles allèrent ainsi quatorze ans; mais un jour le directeur général, à bout d'expédients, se laissa subitement mourir. Il fallut examiner sa gestion; et, cette fois, le défunt n'était plus là avec ses bons dîners : on vit clair dans ses chiffres. Un épouvantable vide apparut. Ce dut être une plaisante scène de comédie que celle de ces bons inspecteurs découvrant à jeun les vices d'une comptabilité dont, après boire, ils avaient toujours trouvé la balance exacte.

« La littérature n'offre pas de moins curieux renseignements sur ce point. Bien que généralement asservie à l'imitation étrangère et surveillée par une censure prompte à s'effaroucher, elle arrive souvent à la vérité dans ses tableaux de mœurs. Quand un défaut est constitutif, en quelque sorte, et saillant jusqu'à la difformité, quel peintre, si courtisan qu'il soit, oserait le dissimuler complétement! Certes, les Russes ont un grand amour-propre national et les plus intrépides dispositions à se flatter; mais l'intensité de certains vices sociaux est telle chez eux, qu'ils n'ont pas essayé de les voiler; quelques-uns même, mieux inspirés dans leur pa-

triotisme, se sont faits les dénonciateurs de leur pays auprès de lui-même et l'ont livré sur la scène théâtrale à sa propre sentence. Au nombre de ces esprits généreux, et le premier dans l'ordre du mérite, est le satirique Gogol, que la mort a ravi naguère à l'admiration et à l'attente de ses compatriotes. Cet écrivain, dont la France ne connaît jusqu'ici que quelques *Nouvelles*, était un moraliste de l'école de Balzac, artiste moins minutieux que lui dans la forme, mais contemplateur aussi pénétrant et peintre non moins hardi. Personne n'a mieux compris son pays, n'a mieux vu ses vices et ne les a peints avec plus de franchise et d'énergie. Or, de ces vices, le plus général et le plus odieux à ses yeux, celui qu'il poursuit avec le plus de persistance et d'ardeur, c'est la corruption administrative. Dans ses romans comme dans ses drames, les fonctionnaires n'ont pas de trêve. Pour lui, tous sont des fripons qu'il faut fustiger au grand jour.

« Cette opinion, si exagérée qu'elle paraisse, sera celle de quiconque, ayant vécu quelque temps en Russie, se sera trouvé en rapport avec les agents du pouvoir. Les Russes ne portent pas dans l'exercice des emplois publics les idées de délicatesse qui règnent dans d'autres pays. Assurément, le respect de la propriété n'est point un sentiment moral qui leur soit inconnu; mais, entre voler et exploiter une place, ils font une différence que nos mœurs

ne comportent pas. *Prendre* (c'est le mot consacré là-bas, *vziat*) n'est pas plus déshonorant dans une chancellerie russe que *chiper* dans un de nos colléges. Ces hommes-là, comme ici les enfants, abusent leur conscience avec des mots. Cette jurisprudence traditionnelle a acquis force de loi coutumière, et a soumis tous les actes de la vie civile à un rançonnement aussi honteux que vexatoire. Cependant, telle est la puissance d'un usage absolu et invétéré, que personne ne s'en indigne, et qu'un employé ne perd point dans l'estime publique pour s'être engraissé à son poste; c'est même tout au plus si une conduite contraire ne lui attirerait pas le mépris.

« L'administré lui-même ne se plaint pas, s'il n'est point tondu de trop près, et il n'hésiterait point à traiter de sot celui qui, pouvant, en vertu de ses fonctions, lui arracher quelque argent, aurait la niaise honnêteté de s'en abstenir. Qu'on nous permette, à ce sujet, une anecdote qui nous est presque personnelle :

« Un de nos amis, français d'origine et héritier de nos traditions morales, était attaché à la direction d'un musée. Un matin, il reçut la visite d'un menuisier qui avait fait deux armoires à mettre des collections, et qui, après s'être nommé, lui remit trente roubles.

« Qu'est-ce que cela? demanda du ton un peu

bourru qui lui était naturel le directeur adjoint encore peu habitué aux pratiques de l'administration russe.

— C'est bien peu, Votre Honneur, répond l'artisan intimidé, mais c'est vraiment tout ce que je puis vous donner. Voyez plutôt : je reçois deux cents roubles pour les deux armoires. Or, j'ai dû en donner cinquante au conservateur, dix aux écrivains des bureaux et cinq aux portiers. Ajoutez les trente que voici, et il ne m'en restera guère que cent ; et c'est en vérité ce que me coûtent les armoires.

— Allez au diable avec vos trente roubles et les coquins qui partagent avec vous! » répondit notre ami.

« L'ouvrier sortit stupéfait et presque scandalisé ; il ne comprenait pas qu'un homme de sens, réputé savant, refusât un pareil argent. Quand il eut enfin saisi le motif de ce refus, il remit les billets dans sa poche avec un sourire de satisfaction moqueuse, et on l'entendit murmurer à demi-voix : *Ghé*, *ké dourah!* (Ah ! l'imbécile !) [1] »

A quoi tient une aussi monstrueuse perversité?

Un jurisconsulte finlandais, nommé Calonius, fumait un jour, accoudé sur sa fenêtre ; sa longue

1. *Mœurs administratives de la Russie*, par P. Douhaire. Voir le *Correspondant* du 25 septembre 1853.

pipe se balançait dans la rue. Tout à coup un individu passe, enlève la pipe et s'enfuit. Calonius, sans s'émouvoir, prend un cigare et se remet à fumer.

Deux ou trois semaines après cette aventure, le gouverneur de la ville qu'habitait le jurisconsulte donnait une grande soirée. Calonius est invité. Au milieu de la soirée, l'idée lui prenant de fumer, il se rend dans l'appartement particulier du gouverneur, où déjà plusieurs fumeurs étaient à l'œuvre. Un domestique lui offre une pipe; mais, au lieu de la prendre, Calonius reste immobile, les yeux fixés sur une autre pipe que tenait un de ses voisins.

« Que regardez-vous donc là? lui dit le gouverneur.

— Ma foi, mon général, répond Calonius, je regarde cette pipe, et je vous dirai franchement que, si elle n'était pas à vous, je prétendrais qu'elle est à moi.

— Comment cela? »

Calonius raconte ce qui lui est arrivé.

« Mais je l'ai achetée, reprend le gouverneur, d'un de mes aides de camp. »

L'aide de camp est appelé. Il l'avait achetée d'un officier, celui-ci d'un sergent, et enfin, de main en main, on arrive au premier vendeur, c'est-à-dire au voleur, lequel était un soldat russe.

« Eh bien, dit le gouverneur à Calonius, voilà

le voleur découvert; vous êtes jurisconsulte, prononcez l'arrêt.

— C'est inutile!

— Comment! inutile?

— Il n'est pas coupable!

— Pas coupable?

— Non, c'est un Russe : caractère national! »

Ainsi donc la vénalité, la passion du vol chez les Russes : caractère national. Telle sera, sans doute, l'opinion de tous ceux qui auront pu étudier la Russie aussi profondément et d'aussi près que l'avait fait le jurisconsulte finlandais que je viens de citer.

Mais à ce principe s'en joint un autre qui lui donne encore une nouvelle force, et qui, tant qu'il subsistera, formera un obstacle invincible à son amendement. Ce second principe, c'est le despotisme.

Quand une nation vit sous l'empire d'un arbitraire sans frein, qu'une terrible épée de Damoclès est continuellement suspendue au-dessus de sa tête, qu'elle n'est sûre ni d'elle-même ni de ce qu'elle possède, alors ce génie de la conservation, qui se produit dans les nations libres, se transforme chez elle en une cupidité effrénée. Redoutant à chaque heure une déprédation ou une duperie, non-seulement elle se cramponne avec désespoir à ce qu'elle a, mais encore elle aspire

sans cesse, et par tous les moyens possibles, à une nouvelle proie, afin de trouver au moins en elle une compensation à ce qui peut lui être ravi.

Tel est l'état normal de la société en Russie.

Qui donc dans ce pays, même sous le sceptre de l'empereur Nicolas, n'a pas à trembler pour la propriété qu'il a conquise au prix de ses sueurs ou achetée à prix d'or? Le despotisme ne corrompt-il pas les plus beaux caractères, et ne peut-il pas, si le caprice lui en prend, traduire en pratique cet adage que répète le peuple moscovite : *Tout est à Dieu et au souverain?* Voici un fait :

En 1845 ou 1846, un grand domaine appartenant à une princesse proscrite était à vendre à Saint-Pétersbourg. On le propose à l'empereur, et, pour le déterminer à l'acheter, on lui fait observer que ce domaine étant voisin d'une propriété de la couronne, il serait facile de l'y réunir. L'empereur refuse. Le domaine est donc mis en adjudication, et tombe en partage à une des grandes familles de l'empire, qui paye comptant une partie du prix et remplit toutes les autres formalités nécessaires pour consommer la vente.

Mais voici que l'empereur se ravise.

« Qu'a-t-on fait, demande-t-il, du domaine de la princesse *** ?

— Il est vendu.

— Vendu ?

— Oui, sire.

— On s'est bien pressé. Qui l'a acheté ?

— La comtesse ***.

— Eh bien, je veux l'acheter.... Que l'on rompe le marché !

— Mais les actes sont signés, le domaine est presque payé.

— Qu'on déchire les actes et qu'on rende l'argent ! »

Le moyen de résister à l'autocrate? Il fut fait comme il l'avait dit. La comtesse évincée alla bouder à Moscou.

Cet arbitraire dont l'empereur de Russie peut frapper tous ses sujets en général, chaque chef, dans le cercle particulier de ses attributions, peut le déployer et le déploie en effet à l'égard de ses inférieurs, et cela à tous les degrés. C'est dans tout l'empire un qui-vive perpétuel, ou plutôt c'est une guerre à outrance, une lutte ténébreuse où tout individu investi d'une fraction du pouvoir s'essaye à porter les plus rudes coups et à enlever le plus de butin.

Le champ où la vénalité et la corruption, où le génie du vol, s'exercent avec le plus d'audace éhontée et de scandaleux profits, c'est la justice.

En Russie, la plaidoirie orale n'existe pas. Tout se passe dans les ténèbres. Les parties sont livrées

pieds et poings liés aux tribunaux, qui en disposent suivant leur caprice et sans contrôle. Un procès n'est point pour eux une question de droit, c'est une affaire d'intérêt, une spéculation. Voici ce qui se pratique.

Il est attaché à chaque cour judiciaire de l'empire un certain nombre d'individus qui portent le nom de scribes ou d'avocats, mais qui en réalité ne sont entre les juges et les parties que des *entremetteurs*. Ces individus commencent par toiser la force relative des parties qui se présentent. De celles-ci, il en est toujours une qui a une telle confiance dans son droit qu'elle estime superflu tout sacrifice pour le faire prévaloir. On la laisse de côté et on s'adresse à l'autre. Naturellement, celle-ci ne se montre pas trop difficile; elle accepte toutes les conditions que les entremetteurs, d'accord avec les juges, se plaisent à lui imposer. Aussi l'arrêt de première instance lui donne-t-il raison. Surprise de la partie adverse, appel en seconde instance. Les entremetteurs, changeant alors leur plan d'attaque, se tournent vers l'appelant. Mais ici quel surcroît d'obstacles! il s'agit de faire casser un jugement déjà rendu; les conditions deviennent plus dures. L'appelant n'a rien à objecter; il donne ce qu'on lui demande, et gagne en seconde instance. Le premier exploité entre à son tour en fureur; il refuse d'acquiescer au second jugement. L'affaire va au

sénat. Mais combien de plaideurs sont assez riches et assez courageux pour fournir jusqu'au bout cette nouvelle carrière?

Remarquez que je n'ai pris ici la procédure russe que dans sa marche la plus élémentaire. Une affaire plaidée au complet passe, comme il a déjà été dit, par onze instances, dont il importe de rappeler les titres : 1° le tribunal de district; 2° la chambre ou tribunal de gouvernement; 3° l'un des départements du sénat; 4° le procureur général du département du sénat; 5° la commission des requêtes pour transférer l'affaire à l'assemblée générale du sénat; 6° l'assemblée générale du sénat; 7° le ministre de la justice et son conseil de consultation; 8° la commission des requêtes pour transférer l'affaire au conseil de l'empire; 9° le département du conseil de l'empire; 10° l'assemblée générale du conseil de l'empire; 11° l'empereur. Conçoit-on ce qu'une fortune qui aurait le courage d'aller jusqu'au bout laisserait de ses lambeaux aux épines dont une voie aussi longue et aussi ingrate est hérissée?

Cette honteuse vénalité des tribunaux de l'empire est une des grandes douleurs de Nicolas. Il exile de temps en temps des juges en Sibérie, il destitue des sénateurs; mais, je le répète encore, le mal n'en suit pas moins son cours. Dernièrement, saisi d'une plus vive indignation, à la suite de nou-

veaux scandales, l'empereur fit appeler auprès de lui un de ses favoris les plus intimes.

« Que faudrait-il donc faire, lui demanda-t-il, pour empêcher les juges de voler ?

— Sire, c'est difficile à dire.

— Mais enfin !...

— Si l'on augmentait leurs appointements, on arriverait peut-être à quelque résultat.

— Je veux en tenter l'épreuve[1]. »

Et aussitôt l'empereur ordonne que l'on destitue tels individus qu'il désigne, et qu'à leurs remplaçants on donne, en roubles argent, ce qui était donné à leurs prédécesseurs en roubles assignats, c'est-à-dire que l'on quadruple presque leurs appointements.

Savez-vous quel a été l'effet de cette mesure ? c'est qu'au lieu de faire payer leur justice en roubles papiers, les nouveaux titulaires la font payer en roubles argent. Pierre le Grand n'avait-il

1. Un homme d'Etat russe s'est plu à dresser la statistique des encouragements qui peuvent échoir aux fonctionnaires de son pays. Il en compte jusqu'à soixante-dix, parmi lesquels figurent les *tschinns* ou rangs, les titres honorifiques, depuis celui de monsieur jusqu'à celui d'altesse, les droits de noblesse, les titres de la cour, les décorations, les tabatières, les gratifications pécuniaires, les augmentations de traitement, les pensions ordinaires et extraordinaires de retraite, les arrendes, les donations foncières et les majorats. Tout cela ne saurait-il donc suffire pour assouvir la cupidité des employés russes, et extirper leur vénalité ?

pas raison de dire qu'un seul Russe pourrait tenir tête à trois juifs?

De la justice à la police il n'y a qu'un pas. En général, dans les villes d'Europe, la police protége; en Russie, elle tracasse et elle exploite. Serrez bien votre bourse et verrouillez bien vos portes, vous qui arrivez en Russie. Point de recours ici contre les voleurs! Vous aurait-on dérobé un trésor, faites-en votre deuil; si vous entamez des démarches, on vous rançonnera sans merci, et vous ne retrouverez rien. Il est excessivement rare que la police russe mette la main sur des voleurs. S'entendrait-elle avec eux? je n'oserais l'affirmer, mais je l'ai entendu dire souvent.

J'ai connu à Saint-Pétersbourg un médecin étranger qui avait à son service le valet le plus insolent et le plus paresseux qui fût au monde. Un matin il le quitte, après une violente querelle, pour se rendre à l'hôpital où il était de service. Quel fut son étonnement à son retour! tout son mobilier avait disparu et le domestique avec lui. Il descend chez son portier (la maison que ce médecin habitait avait un portier). Le portier lui déclare qu'il n'a rien vu et qu'il ne sait ce que cela veut dire; impossible d'obtenir d'autres renseignements. Le médecin vint me demander l'hospitalité.

« Eh bien, lui dis-je, qu'allez-vous faire?

— Moi? rien! tous ces misérables s'entendent;

j'y perdrais mon temps, ma peine et mon argent. »

Au bout d'un mois, on m'apporta une invitation à dîner du même médecin. Il me reçut dans un appartement meublé à neuf, mais le domestique qui le servait était un Français, et la maison qu'il habitait était sans portier.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET LA LITTÉRATURE.

I.

Situation de la Russie sous le rapport intellectuel. — Rapport des sujets fréquentant les établissements d'instruction publique avec la population générale de l'empire. — Part de la Pologne. —Comparaison entre la Russie et la Norwége. — Caractère de l'instruction publique en Russie. — Action et réaction sous Alexandre. — Université de Moscou. — Ses bienfaits. — Nicolas et son système. — Orthodoxie, Autocratie, Nationalité.— Conséquences excessives de ce triple principe.

La Russie ne saurait être comparée aux autres pays de l'Europe sous le rapport du mouvement intellectuel. Outre ses quarante millions de serfs qu'elle laisse croupir dans une ignorance grossière, je dirais presque systématique, ses classes nobles ou privilégiées ne puisent, dans l'enseignement qu'elle leur dispense, qu'une instruction superficielle et incomplète. La science ne s'y révèle avec une certaine étendue que dans quelques rares individualités.

Cependant nulle part peut-être il ne se fait un

plus grand fracas d'académies, d'écoles, d'instituts de toute espèce. Depuis l'avénement au trône de la famille Romanoff, surtout, les fondations pédagogiques ou scientifiques ont pris en Russie un merveilleux essor.

Mais si l'on veut estimer le nombre de tous les sujets russes qui participent aux bienfaits de l'instruction, on n'en trouve guère, pour toute l'étendue de l'empire, que de 350 à 400 000.

Ce qui est à remarquer dans ce chiffre, c'est que le royaume de Pologne y entre à peu près pour le quart, c'est-à-dire, d'après le tableau qui figure dans la note, pour 84 584. Or, ce royaume n'a qu'une population de 4 500 000 âmes : reste donc au chiffre de la Russie, c'est-à-dire à une population de plus de 50 000 000, le contingent relativement si minime de 300 000. Je laisse aux statisticiens le soin de caractériser, d'après ces prémisses mathématiques, l'état général du développement intellectuel dans les vastes domaines du tzar. Je ferai seulement observer que le nombre des élèves fréquentant les écoles des villages de la couronne ne monte qu'à 18 707. Or on compte dans ces villages une population serve d'environ 20 000 000 d'âmes. Quel contraste avec la Norwége, par exemple, qui, sur une population de 1 350 000 âmes, envoie près de 180 000 enfants à l'école !

L'instruction publique a longtemps flotté en

Russie sans règle universellement acceptée. Chaque professeur indigène ou étranger introduit dans les sanctuaires scientifiqûes y enseignait suivant ses convenances, sans qu'aucune loi officielle reliât l'enseignement en un tout systématique. De là une étonnante inégalité dans la diffusion des lumières. L'impératrice Élisabeth, en fondant l'université de Moscou, s'efforça la première de remédier à cet état de choses; puis vint Catherine II, puis Alexandre, enfin Nicolas, qui continuèrent de marcher dans la même voie. Catherine II et Alexandre illustrèrent surtout, sous ce rapport, les premières années de leur règne; mais la fin fut loin de répondre au début. Le zèle des souverains s'attiédit peu à peu, et les établissements que leur bras avait d'abord énergiquement soutenus tombèrent en décadence.

A son avénement au trône, Nicolas nomma un comité spécial chargé de revoir tous les règlements anciens et de lui proposer tous les perfectionnements qu'il jugerait opportun de réaliser. Ce comité fit preuve d'une généreuse initiative, et, sous l'influence de ses conseils, Nicolas n'hésita pas à rapporter, en partie du moins, les ténébreuses mesures des derniers jours d'Alexandre. Il renchérit de plus sur le zèle de son frère pour les fondations scientifiques : l'école normale supérieure de Saint-Pétersbourg, l'université de Kieff remplaçant celle de

Wilna, l'académie militaire, le séminaire de Kasan, l'École de droit, les deux corps de cadets de Moscou, les autres corps de Novgorod, de Woronesch, de Toula, de Tamboff, de Riaizan, de Polotsk, de Pultava, etc., sont autant d'œuvres qui témoignent de son bon vouloir pour le progrès des lumières dans ses États, dans les premières années de son règne.

Mais, de même que Catherine II, de même surtout qu'Alexandre, il semble qu'en avançant dans sa vie d'empereur, Nicolas se soit repenti peu à peu de la magnanimité qui l'avait inspiré au commencement. Effrayé d'ailleurs par les événements qui avaient ébranlé l'Europe occidentale, il crut devoir à sa conservation personnelle et à celle de son trône de rétrograder. Dès lors l'instruction publique se vit en proie, en Russie, à des restrictions sans nombre. Puis l'idée vint au tzar de secouer à tout jamais le joug de l'étranger, et de donner à son empire un système d'enseignement qui lui fût exclusivement propre. Il appela M. Ouvaroff au ministère de l'instruction publique, et lui confia la mission de réaliser ce grand dessein. Chose étrange! c'est l'homme de l'empire dont la jeunesse s'était le plus généreusement abandonnée au torrent des idées libérales qui va provoquer l'asservissement des intelligences! Il est vrai que dans sa forme originelle le nouveau système était loin de faire

présumer ce qu'il deviendrait plus tard. Un triple principe dominait à son sommet, ou plutôt en formait le pivot essentiel : *Orthodoxie*, *autocratie*, *nationalité*. Quoi de plus simple et de plus inoffensif en apparence? Religion, tzar, patrie, voilà le sens des trois termes. Mais laissez l'embryon se développer, le monstre ne tardera pas à paraître. En effet, au bout de quelques années, *orthodoxie* devient synonyme d'intolérance, *autocratie* de despotisme, *nationalité* de haine de l'étranger. Conçoit-on les conséquences d'une pareille évolution?

C'est de cette époque que datent les persécutions contre les catholiques de la Pologne, contre les luthériens des provinces Baltiques; de cette époque que date l'organisation d'une censure à outrance, censure qui porte partout son inquisition machiavélique et qui lie sans pudeur au pilori des ukases jusqu'aux jets les plus spontanés de l'esprit; c'est de cette époque, enfin, que date contre les idées européennes cette défiance qui engendre la haine, et que le vieux parti moscovite relève audacieusement la tête.

Il suffit qu'un tel système persévère quelque temps dans sa marche logique pour dessécher tout ce qui cherche à s'épanouir. Malheur aux hommes d'intelligence qui tenteraient de s'élever au-dessus du niveau commun! Une sorte de fatalité les enveloppe : abreuvés de dégoûts, chargés d'entraves,

ils finissent infailliblement par succomber à la peine, et presque toujours d'une façon tragique, témoins Pouschkin, Lermontoff, Gogol. Le lit de Procuste est en permanence; et ceux-là seulement peuvent vivre, qui s'y laissent patiemment mutiler.

II.

Littérature russe. — La franc-maçonnerie, ses services littéraires, sa fin. — Caractère antinational de la littérature russe. — Ses principales figures. — Infériorité et petit nombre des œuvres littéraires. — Quelle en est la cause? — Comparaison de la Russie avec les autres pays de l'Europe, sous le rapport littéraire. — Enseignement russe. — Établissements scientifiques. — Précepteurs particuliers. — Où mène le système.

Il fut un temps où la littérature russe semblait réellement appelée à un certain avenir. L'impératrice Catherine II régnait alors; des sociétés s'étaient formées de toutes parts, qui, prenant trop au sérieux peut-être cet esprit libéral dont se parait la souveraine, et qui, au fond, n'était de sa part qu'une superbe mystification, poussaient énergiquement au développement de l'intelligence. Le gouvernement les laissait faire, toutefois, et je ne sache pas que cette tolérance lui ait été fatale.

De toutes ces sociétés, celles qui se distinguèrent par un zèle plus actif et une intervention plus efficace, furent les associations maçonniques. Formées

de l'élite du pays et s'inspirant des meilleures idées de l'étranger, elles cherchaient à généraliser dans leur patrie cette haute culture dont Pierre le Grand n'avait doté que les sommités. Aucun sacrifice ne leur coûtait pour arriver à leur but. Comme elles étaient persuadées qu'un grand mouvement littéraire était pour cela le moyen le plus sûr, elles employèrent toutes leurs forces à le provoquer et à l'entretenir. Voici entre autres un curieux procédé qu'elles imaginèrent, et que pourraient adopter avec avantage d'autres nations plus avancées que la Russie. Écoutons M. Tourgueneff :

« Les francs-maçons fondèrent à Moscou une société qu'ils appelèrent *Société* ou *Compagnie typographique.* Cette compagnie achetait tout ce qu'on lui offrait : composition, traduction, prose, vers, tout enfin. Le peu de mérite d'un manuscrit, sa nullité même ne le faisaient jamais repousser, et ce n'est pas sans raison qu'on disait que la compagnie achetait *au poids.* Ayant pour but non-seulement de livrer au public des ouvrages utiles, mais encore d'encourager les jeunes gens au travail littéraire et de les porter à faire des traductions de livres étrangers, les directeurs de la société typographique comprirent très-bien la délicatesse qu'ils devaient mettre dans leurs relations avec ceux qui leur apportaient leurs travaux. Afin de ménager l'amour-propre de chacun, ils établirent un prix

fixe pour chaque feuille d'impression. De cette manière, les auteurs comme les traducteurs n'avaient pas à craindre les tracasseries souvent humiliantes qu'auraient pu leur faire souffrir des éditeurs ignorants ou avides; et aucun travail présenté n'étant refusé, l'auteur était toujours certain d'avance d'en recueillir le fruit. On payait les auteurs et les traducteurs en argent ou en livres. Il va sans dire qu'une grande partie des ouvrages que les directeurs acquéraient ainsi restaient à tout jamais enfouis dans les magasins. Quelquefois le directeur de la typographie, après avoir acheté un manuscrit et en avoir payé le prix, le jetait au feu dès que le vendeur s'était retiré. »

La révolution de 1789 ayant éclaté, la compagnie typographique et toutes les autres associations russes tant soit peu empreintes de l'esprit occidental succombèrent sous le contre-coup des terreurs que le mouvement français avait excitées dans l'âme de Catherine. Les persécutions, les disgrâces, l'exil, devinrent le partage de ceux de leurs membres qui jusqu'alors avaient été le plus respectés. On vit, dans cette circonstance, tous ces favoris dont s'entourait l'impératrice faire assaut de dénonciations et de perfidies. Paul Ier, ce souverain qui à un caractère bizarre et farouche joignait de si hautes qualités, Paul Ier s'efforça, il est vrai, de fermer en partie les plaies qu'avait ouvertes sa mère ; il tendit

la main aux francs-maçons proscrits et en appela même quelques-uns dans ses conseils. Mais ces réparations isolées furent impuissantes à relever l'institution. La franc-maçonnerie resta en Russie à l'état de ruine; ou, si elle laissa encore échapper quelques lueurs politiques éphémères, elle ne se signala plus, du moins, par ces inspirations généreuses et fécondes qui réforment les hommes et civilisent les sociétés.

Il est vraiment douloureux que la littérature russe ait toujours rencontré sur sa route tant d'obstacles. Elle eût produit peut-être de ces fruits qui eussent réjoui le monde des intelligences. A peine, au XI[e] siècle, avait-elle commencé à prendre l'essor, que la sauvage invasion des Mongols vint tout à coup la précipiter dans l'abîme. Elle en remonta, il est vrai, peu à peu pour se réfugier dans les cloîtres, seuls asiles que les fils de Tchingis-Khan respectassent; mais, obligée de se traîner dans l'aridité des chroniques, dans la futilité des contes, elle ne jeta plus que de pâles lueurs, signes d'une décadence prématurée.

Les Romanoff furent appelés à la couronne. Avec eux l'horizon littéraire parut s'éclaircir. Iwan IV et, après lui, Pierre le Grand favorisèrent largement le talent d'écrire. Non-seulement les presses russes, mais encore les presses hollandaises travaillèrent au profit des littérateurs de Moscou

et de Saint-Pétersbourg. Mais, par un déplorable système qui devait réagir sur les temps postérieurs et jusque sur l'époque contemporaine, les protecteurs couronnés de la littérature russe semblèrent prendre à tâche de l'isoler, autant que possible, des sources nationales pour la lancer presque exclusivement dans la voie de l'imitation étrangère. Ce qui sortit de ses élucubrations, ce furent surtout des traductions. Sans doute, quand une nation n'a d'elle-même aucun fonds à exploiter, mieux vaut qu'elle vive du bien d'autrui que de s'éteindre dans une misérable atonie. Mais est-ce là le cas avec la nation russe?

Quatre grands noms figurent dans son Olympe littéraire : Lomonosoff, Karamsin, Schukowskij et Pouschkin. Quels sont leurs titres de gloire? Lomonosoff est l'homme de la renaissance; il se présente bardé de grec et de latin : c'est le traducteur d'Homère, de Platon, d'Horace et d'Ovide. Karamsin s'est calqué sur la France, Schukowskij sur l'Allemagne. Quant à Pouschkin, est-ce à tort qu'on l'a appelé la *doublure* de lord Byron? Ce n'est pas à dire, assurément, que des écrits de ces auteurs ne jaillissent çà et là quelques purs reflets de nationalité; mais enfin, tel n'en est point le ton général, dominant, caractéristique. Or, c'est là ce qui importe avant tout, quand il s'agit de représenter le génie littéraire d'un pays.

Cependant, une sorte de réaction semble s'être déclarée, dans ces dernières années, contre une tendance qui a si longtemps prévalu. D'abord, cette réaction s'est manifestée par des excès; des œuvres ont surgi, inspirées bien plutôt par une haine jalouse de l'étranger que par un amour sincère de la nationalité. Mais, à part ces crises de délire, elle peut déjà s'applaudir d'assez louables résultats. Kryloff a des fables qui ne doivent rien ni à Phèdre ni à La Fontaine; Kamakoff, des tragédies et des morceaux lyriques dégagés de toute imitation[1]

1. Voici deux pièces traduites de Kamakoff, auxquelles les circonstances où nous nous trouvons donnent presque un intérêt d'actualité :

LA RUSSIE.

« Sois fière, t'ont dit tes flatteurs, terre au front couronné, terre d'acier inflexible, toi qui de ton glaive a conquis la moitié du monde. Il n'est pas de bornes à tes domaines, et le sort, esclave de tes volontés, s'empresse d'obéir à tes ordres suprêmes. Ils sont beaux les ornements de tes steppes; la cime de tes montagnes s'élève jusqu'au ciel, et tes lacs sont comme des mers. » N'y ajoute pas foi; ne les écoute pas; ne sois pas fière. Qu'importe que les eaux profondes de tes rivières soient semblables aux eaux bleues de la mer, que les flancs de tes montagnes soient pleins de pierres précieuses, et que le sol de tes steppes soit fertile en moissons? qu'importe que devant ton éclat souverain le peuple baisse les yeux avec crainte, et que tes mers, de leur bruissement incessant, te chantent un hymne glorieux? qu'importe que tes foudres aient jeté de toutes parts un orage sanglant? Ne sois pas fière de toute cette puissance, de toute cette gloire, de tout ce néant. Rome, la grande reine des sept collines, a été plus redoutable encore que toi; Rome, cette chi-

Je citerai encore Gogol, l'infortuné Gogol, mort en se reniant lui-même, dont MM. Prosper Mérimée, Louis Viardot et Philippe Douhaire ont fait connaître les nouvelles originales et les mordantes satires; Wenevitinoff et Wiasemski, mélancoliques poëtes; madame Pauloff et la comtesse Rostopschin, muses gracieuses aussi bien que femmes charmantes. Ajoutons l'excentrique et profond Lermontoff, misérablement tué en duel au Caucase; les romanciers Mourawieff, Batuschkoff et Sagoschkin; le nouvelliste philosophe Odojewsky et le comte

mère réalisée des forces de fer et d'une volonté sauvage. Il était tout-puissant, le glaive qui étincelait entre les mains des Tartares, et la reine des mers occidentales était tout ensevelie dans des amas d'or; et aujourd'hui où est donc Rome, où sont les Mongols? Et Albion, tremblant sur l'abîme ouvert devant elle, forge des piéges impuissants, étouffant dans sa poitrine le cri avant-coureur de sa mort. Tout esprit de présomption est infructueux; l'or n'est pas sûr; l'acier est fragile; il n'y a de fort que le monde des idées saintes; il n'y a rien de puissant que la main qui prie, et ton héritage, à toi, ta mission, le lot qui t'a été décerné par la main de Dieu, c'est de conserver pour le monde la richesse des grands sacrifices et des œuvres pures, de conserver la sainte fraternité des nations, le vase vivifiant de l'amour, les trésors d'une foi ardente, la vérité et une justice pure de sang. Tout ce qui sanctifie l'esprit est à toi; tout ce qui fait entendre la voix des cieux, et tout ce qui recèle en soi le germe de l'avenir. Oh! souviens-toi de ta haute mission; réveille le passé en ton cœur, et interroge en lui l'esprit de la vie qui y est mystérieusement caché. Prête l'oreille à cette voix, et embrassant tous les peuples dans ton amour, dis-leur le mystère de la liberté et verse sur eux les rayons de la foi. C'est alors qu'enveloppée d'une gloire merveilleuse, tu t'élèveras au-dessus de

Sollagoub, qui traite les sujets les plus variés avec la verve d'un homme de lettres et la désinvolture d'un grand seigneur. Il en est qui rangent encore parmi les littérateurs nationaux de la Russie MM. Bulgarin et Nicolas Gretsch : le premier s'est, en effet, distingué par des romans de mœurs pleins d'intérêt et par un remarquable talent de journaliste ; le second a rendu, par les éditions multipliées de ses savantes grammaires, d'éclatants services à la langue nationale.

tous les fils de la terre, comme s'élève la voûte azurée du ciel, cette demeure transparente du Très-Haut.

LES SLAVES.

Tu as posé bien haut ton nid, aigle des Slaves; du Nord, tu as largement étendu tes ailes, tu t'es élancé bien haut dans les cieux! Plane, mais dans l'océan azuré de la lumière, où ta poitrine puissante est réchauffée par le souffle de la liberté ; n'oublie pas tes jeunes frères ; porte tes regards sur les plaines du Midi et sur l'Occident lointain. Il y en a beaucoup (de tes frères), là où roule le Danube, là où les nues ont couronné les Alpes, dans les flancs des rochers, dans les sombres Carpathes, dans les déserts et les bois du Balkan, sous la domination des Teutons et dans les chaînes des Tartares. Ils t'attendent, tes frères captifs. Quand pourront-ils entendre ton appel? quand viendra le jour où tu étendras tes ailes protectrices sur leurs têtes fatiguées? Oh! souviens-toi d'eux, aigle du Nord; envoie-leur ton cri sonore, et que, dans la nuit de leur esclavage, la brillante lumière de ta liberté et de ta félicité les console. Nourris-les de la nourriture de l'âme, de l'espoir de meilleurs jours, et réchauffe de ton amour ardent le cœur de tes frères. Ce jour viendra ; leurs ailes se relèveront ; leurs griffes pousseront ; ils jetteront un cri, et de leur bec de fer ils briseront les chaînes de la violence.

Tel est donc le bilan de la littérature russe, telles en sont, du moins, les figures les plus importantes. On la trouvera, sans doute, d'une richesse bien mesquine. Il est certain que d'une puissance aussi ambitieuse, et qui affecte tant de hauteur vis-à-vis de l'Occident, on aurait le droit d'attendre mieux. Qu'est-ce donc que ses vingt ou trente littérateurs, comparativement à ces brillantes phalanges dont s'honorent les autres pays de l'Europe? Le contraste paraîtra encore plus frappant si l'on fixe son attention sur les œuvres. Supprimez les travaux historiques de Karamsin, qui, tout incomplets qu'ils sont, forment, cependant, le principal monument sérieux de la littérature russe; supprimez quelques poëmes de Pouschkin, l'ode à Dieu de Derjavin, quelques fables de Kryloff, quelques romans ou nouvelles de Lermontoff ou de Gogol, quelques productions enfin plus ou moins brillantes de cinq ou six autres auteurs cités ou non dans l'énumération qui précède, que restera-t-il à la Russie pour justifier son droit de cité parmi les nations littéraires? Je vais plus loin : les plus beaux chefs-d'œuvre des littérateurs russes dépasseraient-ils de beaucoup la portée des écrivains de second ou même de troisième ordre de la France, de l'Allemagne ou de l'Angleterre? La Russie en fait grand bruit, à la vérité : c'est le propre de l'indigence de s'applaudir de peu; mais la critique de-

vient exigeante, quand elle voit que l'on veut sortir de ses frontières et faire appel à l'opinion générale.

Du reste, quand il plaît aux littérateurs russes de secouer un instant l'amour-propre national et de se mettre sincèrement en face d'eux-mêmes, ils ne font pas difficulté d'avouer leur infériorité, de la déplorer même. J'ai reçu, dans ce sens, de lamentables confidences, et j'ai lu des documents écrits qui les confirment tristement. Les littérateurs russes sont tellement convaincus de leur misère, que tous leurs efforts, quand ils veulent rester dans le vrai, tendent non à la dissimuler, mais à en dégager leur responsabilité. En effet, pourrait-on leur en faire un crime, lorsque l'on considère le régime des ténèbres sous lequel ils sont forcés de vivre? La censure russe, telle qu'elle est organisée, n'est-elle pas l'ennemie nécessaire de toute lumière, de tout progrès? Cette censure ignorante voit dans toute manifestation éclatante de la pensée un attentat à l'ordre et à la sûreté publique. Le *douch* (esprit libéral) perce à ses yeux sous le frontispice des œuvres les plus inoffensives. Pour se soustraire à ses rigueurs, il n'est d'autre moyen que d'imposer silence à son âme, d'abdiquer son originalité et d'arborer un drapeau vulgaire. Plus on restera terre à terre et plus on lui plaira. On a vanté les pensions accordées par l'empereur Nicolas à Karamsin et à Pouschkin; mais ces

libéralités qui n'arrivent aux auteurs que sur leur lit de mort ne paraissent-elles pas plutôt le prix de leurs funérailles qu'un encouragement à leur talent? Non, la Russie n'est point une terre qui féconde les intelligences. La science peut y trouver peut-être assez de secours pour développer ses côtés matériels; mais l'esprit qui la vivifie et qui l'exalte s'y dessèche et y périt fatalement.

Entre le mouvement littéraire d'un pays et son système d'instruction publique, la corrélation est nécessaire. L'esprit humain ne produit qu'en proportion de la culture qui lui a été donnée. Or, en quoi consiste cette culture dans les établissements d'instruction de la Russie? On sait déjà à quel petit nombre ils sont ouverts; plus des deux tiers de la population de l'empire en sont exclus. Quant à ceux qui les fréquentent, fils de nobles, de bourgeois ou de prêtres, leur privilége ne ferait certes guère envie à ceux qui seraient en état d'en apprécier la valeur. Quel enseignement que celui des régents de l'autocrate! Ce n'est point parmi eux que pourrait s'élever cette question des classiques qui naguère encore agitait si violemment toutes les chaires de nos colléges. Le culte qu'ils provoquent à l'égard des muses grecques et latines est pour cela trop tiède. Qu'importe aux sujets du tzar de pouvoir lire dans les originaux les chefs-d'œuvre de Rome ou d'Athènes? Est-ce que des gens cour-

bés comme eux sous une servitude écrasante seraient accessibles à cette dignité de sentiments, à cette élévation de pensée qui éclatent dans les auteurs de l'antiquité et dans les écrivains sacrés du moyen âge?

Parlerai-je d'histoire? C'est là le champ que le système à triple tête a le plus émaillé de singularités. Quoi de plus élastique, sous la plume des historiographes moscovites, que les faits et gestes des nations de la terre? Naturellement les professeurs leur font écho. Mais c'est surtout quand il s'agit de mettre les Russes en scène, que les uns et les autres déploient une remarquable habileté. Racontent-ils une bataille où les soldats du tzar ont éprouvé un échec sanglant, ils ne manquent pas de cuirasser ces soldats d'une force merveilleuse, d'un esprit guerrier sans pareil, et finalement de les couronner des lauriers de la victoire. Écoutez-les, par exemple, célébrer la journée de Borodino! Si l'armée russe compte vingt mille hommes et l'armée ennemie deux mille, vite ils se débarrassent du zéro incommode et le transportent au chiffre adverse. Titre d'excuse en cas de défaite, surcroît de gloire en cas de triomphe! J'ai entre les mains une histoire de la campagne de Finlande, en 1808, par le lieutenant général Michaïloffski-Danilefski, qui offre de piquants et nombreux exemples de ce procédé. La leçon du jour

introduit-elle quelque révolution populaire ou quelque tragique conspiration de palais? ô horreur! est-ce que de pareilles choses sont possibles? Et soudain le professeur de raconter les joies d'un peuple sous le régime sévère mais protecteur de son souverain, et de faire expirer tranquillement dans son lit le roi que ses courtisans ont étranglé. Nous nous sommes récriés en France contre ce prétendu historien qui avait transformé Napoléon en lieutenant général de Louis XVIII; les maîtres d'histoire de Russie nous surprendraient par de bien autres tours de force. Que de fois ne me suis-je pas diverti moi-même aux récits étranges que faisaient de certains événements passés ou contemporains des jeunes gens sortis des universités de l'empire!

Je ne dirai rien de l'enseignement religieux, il est tout ce qu'il peut être en Russie, une véritable gymnastique ayant pour but d'exercer aux génuflexions et aux signes de croix orthodoxes, le tout couronné d'une sorte de théorie dogmatique dont les deux points extrêmes, et à peu près identifiés l'un avec l'autre, sont Dieu et le tzar.

Du reste, pris dans l'ensemble de son programme et considéré par rapport aux sujets auxquels il s'applique, le système d'instruction publique en usage en Russie n'a guère à se féliciter de ses résultats. Les élèves qui sortent des universités où il

est mis en œuvre sont tous d'une incroyable faiblesse. Ceci tient au système en lui-même ; mais la cause en est surtout à la situation que le régime autocratique fait aux hommes de science et de talent. A quoi bon se fatiguer, sur les bancs de l'école, à acquérir des connaissances qui ne promettent dans l'avenir qu'une considération douteuse, qui seront nuisibles peut-être? Mieux vaut se fier à l'or et à l'intrigue. Voilà, en Russie, les véritables sources de la fortune et des honneurs. Acheter ou escamoter un ruban, une place, sagesse! Chercher à les mériter, folie! Il existe, dans les domaines du tzar, un savant, un poëte, l'une des grandes gloires du Nord : venu dernièrement en Suède, il y fut reçu solennellement par le roi; le peuple lui-même lui fit des ovations. Le tzar connaît-il cet homme? Ce qui est certain, c'est qu'il n'a point encore songé à l'honorer de la moindre distinction; on ne voit pas même briller sur sa poitrine une de ces étoiles qui s'étalent en si grand nombre sur l'uniforme de lieutenants ou de généraux, connus seulement pour leur ignorance et leur vulgarité.

Si, par le caractère si déprimé de son mouvement intellectuel, la Russie ne saurait entrer en comparaison avec aucune autre nation de l'Europe, il n'en est pas de même quant à ses monuments et à ses collections scientifiques. Sous ce

rapport, elle peut marcher de front avec la France et avec l'Angleterre. Ses académies, ses musées, ses cabinets, ses bibliothèques, sont d'une merveilleuse splendeur, d'une étonnante richesse. Quoi de plus grandiose que l'académie des Beaux-Arts, le corps des Mines et le musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg? Ajoutez à ces établissements l'académie des Sciences, l'observatoire de Poulkova, le musée égyptien, le musée ethnographique, le musée Roumiantzoff, l'Académie russe, la bibliothèque impériale, etc. En général, tous les édifices russes dont l'État est le propriétaire portent le cachet d'une incroyable magnificence. Or, à Saint-Pétersbourg seulement, près d'un cinquième de la ville se trouve dans cette condition. Beau spectacle, du reste, pour les yeux, mais à la décoration duquel les acteurs ne répondent que fort imparfaitement. Sauf quelques noms isolés qui ont droit de cité dans les autres centres scientifiques de l'Europe, les académiciens russes vivent dans un oubli mérité; même parmi ceux d'entre eux qui jouissent de quelque célébrité, il ne serait pas difficile de rencontrer des types avec lesquels la nationalité moscovite n'a absolument rien de commun. Un journal russe se plaignait dernièrement en termes amers de ce que l'Europe traitait avec si peu d'importance les travaux des savants de Saint-Pétersbourg et de Moscou. A qui la faute?

L'impossibilité d'obtenir une éducation de quelque valeur dans les établissements de la couronne a introduit l'usage dans les grandes familles de l'empire de recourir à des précepteurs particuliers. Ceux qu'on recherche de préférence sont des Français. Leur vivacité d'esprit, leur joyeuse humeur ont un grand succès auprès des Russes. Ils ont d'ailleurs, par les bons élèves qu'ils ont formés, brillamment justifié la confiance que l'on mettait en eux. Si vous rencontrez dans le monde quelque noble Russe de mœurs agréables, d'esprit cultivé, soyez sûr qu'il a eu un précepteur français.

Cependant, depuis quelques années, depuis les événements de 1848 surtout, cette classe de précepteurs a singulièrement perdu dans l'opinion moscovite. Du moins le gouvernement les voit-il de mauvais œil. Il redoute ce qu'il appelle notre esprit révolutionnaire. Mais quels sont ceux qu'il recommande à la place des Français? Les Suisses!... Cette préférence durera-t-elle longtemps encore? L'état de choses qui règne actuellement et qui promet de se maintenir dans les cantons helvétiques n'autorise guère, ce semble, à l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, la suspicion qui pèse sur les Français étreint déjà, sinon en réalité pratique, du moins en principe, tous les étrangers qui seraient de force à exercer une influence intellectuelle ou morale sur la nation russe. C'est le déve-

loppement logique du système-Cerbère qui a été signalé plus haut. Ce système ne repousse-t-il pas de sa nature toute contradiction, tout contrôle? L'*orthodoxie*, l'*autocratie*, la *nationalité* ne peuvent jouir complétement d'elles-mêmes qu'en secouant toute inspiration qui n'émanerait pas de leur propre foyer. Malheur à elles si elles se laissent pénétrer! Il faut qu'elles s'imposent.

Aussi bien, rien n'est omis par l'autocrate pour arriver à ce résultat triomphal. Chaque jour de nouvelles mesures témoignent de sa volonté inexorable à cet égard. Déjà les Polonais, ces incorrigibles de l'Occident, ont été mis en demeure de ne plus enrôler chez eux de précepteurs étrangers que sous la livrée de la domesticité. N'est-ce pas là de la proscription pure? Quel est le professeur respectant son état qui voudrait se transformer en valet? D'un autre côté, l'université de Finlande, qui tranchait si fort au milieu des instituts moscovites par la hauteur et la distinction de son enseignement, l'université de Finlande vient d'être *réformée* dans ses statuts; elle s'attend d'un jour à l'autre à être transportée, comme celle de Wilna, à Kieff ou ailleurs. Quant aux établissements moscovites proprement dits, leur foyer d'instruction se rétrécit de plus en plus. Tout s'écroule sous une réglementation sans frein. Les choses en sont arrivées au point que le comte Ouvaroff, qui s'était

d'abord prêté à la fondation du système, se rappelant les belles années de sa jeunesse, n'a pas cru devoir imposer à ses vieux jours la responsabilité des excès où on voulait l'entraîner. Il s'est retiré, laissant à d'autres, moins convaincus ou plus serviles, le soin de satisfaire aux nouvelles exigences de l'autocrate.

L'ÉGLISE GRECO-RUSSE.

I.

Définition de l'Église russe. — Conversion de la Russie au christianisme. — La Russie catholique. — Fief du saint-siége. — L'Église russe se sépare de Constantinople. — Patriarcat de Moscou acheté à prix d'or. — Immunités du patriarche russe. — Admiration et culte de la forme. — L'Église russe, institution morte. — Livres théologiques. — Éducation religieuse des Russes. — Dieu et le tzar. — Principe de la vie morale.

« Qu'est-ce que l'Église russe? — C'est l'Église catholique réduite à l'état de pétrification. » Ainsi s'exprimait un jour le père Lacordaire du haut de la chaire de Notre-Dame. Ces mots sont d'une vérité profonde.

Transfuge de l'Église de Rome, imitatrice servile de l'Église de Constantinople, l'Église russe n'a eu, ce semble, d'autre but, depuis trois siècles surtout, que d'étouffer peu à peu en elle le principe qui la vivifiait à son origine, pour arriver à cette torpeur morne où elle languit aujourd'hui. Que signifie ce titre d'*orthodoxe* dont elle se pare avec tant d'orgueil? Je le demande en vain à l'his-

toire. Ce que l'histoire m'apprend, c'est qu'en 867 le patriarche byzantin Ignace, qui vivait alors en parfaite harmonie avec le pontife romain, envoya des missionnaires en Russie pour travailler à sa conversion[1]; ce que l'histoire m'apprend, c'est qu'en 980 Wladimir le Grand, premier grand-duc de Russie, après la princesse Olga, qui ait embrassé solennellement le christianisme, reçut le baptême des mains de l'évêque grec de Kherson. Or, en 867 et en 980, quelle est la foi que les Russes réputaient orthodoxe? Évidemment celle dont ils faisaient profession. Mais cette foi, quelle était-elle, sinon la foi catholique pure, sinon la foi romaine? Je sais que les historiens russes, accumulant les ténèbres autour du berceau de leur conversion, se sont efforcés de persuader au monde que leur Église ne relève directement et originairement que de Photius. L'histoire, heureusement, parle plus haut que ces historiens. Est-ce qu'il était question de Photius en 867? Non : Photius ne parut qu'en 880. Est-ce qu'il en était question en 980? Non, encore; ce temps fut pour l'Église de Constantinople une phase de repos; elle vivait alors dans l'oubli des hardiesses de Photius, sans que

1. Voyez les preuves citées dans l'ouvrage intitulé *Vicissitudes de l'Église catholique des deux rites, en Pologne et en Russie*, par un prêtre de l'Oratoire, tome I, pages 2 et suivantes. — Chez Sagnier et Bray, 1843.

rien vînt troubler ses bons rapports avec Rome; ce n'est que soixante ans plus tard que Michel Cerularius reprit de nouveau l'œuvre du schisme pour la consommer sans retour.

Cependant il ne faudrait pas croire que l'Église russe se laissa entraîner, même dès cette époque, à la remorque de l'Église byzantine. Longtemps encore elle resta fidèle à la déférence qu'elle témoignait depuis son origine au saint-siége. Elle entretenait avec lui une correspondance suivie, lui demandait des conseils, et, bien qu'elle relevât hiérarchiquement de Constantinople, elle semblait avoir à cœur de puiser aux sources de saint Pierre la pureté des dogmes, les règles de la discipline canonique et les splendeurs de la foi. Ne vit-on pas, en 1075, le grand-duc Isiaslaff demander aide et protection au pape Grégoire VII contre les empiétements de son frère Wseslaff[1]? Le pontife rétablit entre eux la bonne harmonie, confirma le premier dans la possession de ses États, en lui assurant en outre l'alliance de la Pologne, et octroya au second, au nom du prince des apôtres, la souveraineté de la Russie. On sait ce que signifiaient alors dans l'esprit des peuples ces solennelles investitures que le superbe Hildebrand conférait aux maîtres de la terre.

1. Voir le même ouvrage que ci-dessus, de la page 10 à la page 15 inclusivement.

Mais déjà les Tatars avaient envahi la Russie. Courbés sous la plus amère servitude, les Russes perdirent peu à peu leur force d'âme; l'épanouissement de leur caractère national avorta. Comment, dans de telles conditions, eussent-ils pu résister à l'influence délétère des pontifes schismatiques qui leur venaient de Constantinople? Politiquement et socialement esclaves, ils le devinrent aussi ecclésiastiquement ; ils copièrent Byzance. Toutefois, le lien ne fut définitivement rompu qu'à la fin du xve siècle.

Séparée de Rome, l'Église russe voulut aussi s'affranchir de Constantinople; en d'autres termes, elle voulut se donner un patriarche qui fût national et indépendant. Ceci réclamait le consentement et l'intervention du patriarche byzantin.

Voici le moyen dont on se servit pour les obtenir :

A cette époque, c'est-à-dire en 1572, le siége patriarcal de Constantinople était livré en proie à d'impudentes rivalités. Jérémie II, prélat d'une foi douteuse, inclinant tantôt vers le schisme de Photius, tantôt vers l'hérésie de Luther, Jérémie II l'occupa le premier. Il en fut renversé par Métrophane, lequel dut à son tour céder sa place à Pachomius, puis à Théolept, deux évêques simoniaques. Le règne de ces derniers fut court. Jérémie II les supplanta de nouveau, et au moyen

d'une pension de cinq cents ducats qu'il fit à chacun, il obtint d'eux l'engagement de cesser toute concurrence.

Un prélat qui achète si bien les autres doit savoir au besoin se vendre lui-même. Telle est la réflexion que fit le grand-duc de Moscovie ou plutôt Boris Godounoff, son favori et son ministre. Il invita donc Jérémie à se rendre à Moscou, et lui promit tout l'or qu'il pourrait désirer, s'il voulait conférer la dignité patriarcale à Job, nouvellement élu métropolitain de la ville sainte.

Jérémie n'eut garde de refuser; il apparut à Moscou dans toute la pompe de sa dignité pontificale, et c'est lui qui, en sacrant le patriarche national de l'Église russe, fut censé lui inspirer l'esprit de force et de sagesse qui devait constituer désormais cette Église dans son indépendance propre et l'affranchir de l'antique tutelle. Merveilleux esprit, en effet, que celui de Jérémie II, et bien propre surtout à fonder cette *orthodoxie* dont la Russie se fait aujourd'hui un titre d'influence.

Cependant le marché du patriarche de Constantinople fut loin d'être ratifié par ses confrères d'Orient. Dans un synode qu'il convoqua, à cet effet, lors de son retour à sa métropole, la plupart des évêques se déclarèrent contre lui; il ne fallut rien moins pour les mettre à la raison que

l'intervention de l'ambassadeur du grand-duc de Russie lui-même, et les efforts insidieux de Mélétius, patriarche d'Antioche, gagné d'avance à la cause de Boris Godounoff. Du reste, l'année suivante, Jérémie étant mort, le grand-duc attira encore à prix d'or dans les murs de Moscou Théophile, son successeur, qui confirma pour la seconde et dernière fois la nouvelle institution [1].

Telle fut l'origine du patriarcat moscovite. Au bout d'un siècle, il fut aboli par Pierre le Grand. Mais quel éclat jeta-t-il durant cet intervalle sur l'église orthodoxe? Comme ils en avaient fait les frais, les grands-ducs s'en attribuèrent naturellement les bénéfices; ils en disposèrent suivant leur caprice. Tous ces souverains, que l'empereur Nicolas appelle aujourd'hui *ses glorieux ancêtres*, ne reconnurent, en effet, au patriarche de Moscou d'autres *immunités* que l'honneur de servir d'instrument à leur despotisme, et la faculté de se mouvoir au gré de leurs ukases. Aussi, avant comme depuis Pierre le Grand, l'Église orthodoxe n'a-t-elle fait que précipiter sa décadence. Détachée du tronc originel où elle puisait sa séve, elle s'est peu à peu pétrifiée, s'enveloppant, à défaut d'animation intérieure, dans une foule de cérémonies et de formules vides, sorte de fétichisme qui rivalise peut-être avec

1. Voyez l'ouvrage déjà indiqué, pages 47, 48, 49.

celui auquel se livraient les Russes, à l'époque où ils s'inclinaient devant un bloc de pierre ou de bois.

Et voilà ce qui fait que l'Église russe n'est maintenant, à tout prendre, qu'une institution morte. L'Église catholique s'est signalée par des prodiges de civilisation, les Églises protestantes elles-mêmes ont émancipé la pensée; car il y a dans ces Églises un principe intérieur qui exalte l'âme; l'Église russe, au contraire, manque d'essor; autour d'elle tout s'atrophie; et, si l'on veut établir le bilan de son progrès, on y trouvera, il est vrai, une certaine somme de signes de croix, de génuflexions, de prosternements, ajoutée au programme primitif, mais pas une seule idée féconde, pas une seule création qui accuse le mouvement de l'intelligence. L'Église russe peut servir de levier à une politique abrutissante, non de cadre à un culte ami de la liberté humaine et des évolutions spontanées de l'esprit.

Que de fois, pendant mon séjour en Russie, n'ai-je pas été frappé de l'inanité de cet amas de formules qu'on a baptisées du nom d'Église *orthodoxe!* Enfouis dans les livres sacrés ainsi que dans une nécropole murée, les dogmes n'en sortent jamais pour rayonner sur le peuple. N'est-il pas défendu aux prêtres d'en faire trop fréquemment l'objet de leurs prédications, de peur qu'ils ne viennent à les altérer? Ils veillent sur eux comme le

dragon de la fable, sans en comprendre eux-mêmes ni l'éclat ni la valeur. Quelques livres de théologie s'impriment, il est vrai, aujourd'hui, mais ce ne sont que des compilations isolées, des extraits falsifiés, fruit de labeurs solitaires, sans crédit dans le clergé comme sans influence sur les masses. Une fois que le Russe sait que Dieu est Dieu et que le tzar est son prophète, son éducation religieuse est terminée. On s'en rapporte, pour le maintenir dans les voies de la morale, à l'impulsion d'un naturalisme instinctif qui pourrait être tout aussi bien le fait d'un païen que d'un disciple du Christ.

II.

Luxe de signes de croix et de génuflexions. — Gymnastique du culte. — Images peintes. — Saints russes knoutés. — Vieux cadavres canonisés. — Mot de l'empereur Nicolas. — La vieille femme et la madone miraculeuse. — Saint Métrophane et la tumeur à la gorge.

Où va ce *moujik*, où va ce marchand, où va cet employé, qui, passant devant une église, font tout à coup volte-face, s'aspergent de quelques signes de croix, courbent l'échine et murmurent machinalement trois ou quatre mots de prière? L'un va à son bureau voler l'empereur, l'autre à son comptoir voler ses pratiques, le troisième va au cabaret s'enivrer. Nul lien, en effet, n'existe entre les sym-

boles de l'Église orthodoxe et la vertu. C'est de la gymnastique, voilà tout.

Croyez-vous, par exemple, que tous ces saints encadrés, qui ornent invariablement les maisons russes, sanctifient le lieu et les maîtres du lieu?... On retrouve de ces saints jusque dans les *lupanars*. Il est vrai qu'à certains moments, et après le signe de croix préalable, on leur voile la face!...

Heureux encore ces saints, s'ils n'encourent point la disgrâce de ceux qui les invoquent! Tel saint Nicolas, requis par un voleur de lui prêter main-forte, et n'ayant répondu que faiblement à son appel, s'est vu impitoyablement fustigé. Il arriva un jour, dans le gouvernement de Pskoff, si je ne me trompe, que des moines découvrirent dans les souterrains de leur monastère un vieux cadavre desséché. On le canonisa, des miracles s'ensuivirent, et les dons et les offrandes affluèrent aux pieux reclus. Vint une épouvantable sécheresse. Les paysans désolés accoururent en foule au monastère pour y demander de la pluie, essayant, en même temps, d'allécher le miracle par des arrhes que les moines du lieu durent apprécier. La pluie ne vint pas. Furieux alors et se croyant mystifiés, les paysans escaladèrent pendant une nuit les murs du monastère, s'introduisirent dans l'église, et ayant tiré le saint de sa châsse, ils le dépouillèrent des oripeaux qui le couvraient et le rouèrent de coups.

Des saints de ce genre ne sont pas rares en Russie. On en découvrait autrefois tous les jours; c'était une spéculation. Depuis, l'empereur Nicolas s'est montré beaucoup moins prompt à canoniser. Comme on l'implorait dernièrement en faveur d'un vieux débris humain découvert à Kasan, et qui, au dire de ceux qui plaidaient sa cause, avait au moins autant de titres que tous ses devanciers aux honneurs de l'apothéose : « Eh bien! va encore pour celui-ci, dit l'empereur; mais que ce soit le dernier! »

Cette difficulté de se procurer de nouveaux saints a inspiré à certains popes l'idée de tirer un plus grand parti des anciens. Le pope d'un village du gouvernement d'Iaroslaf, où j'ai séjourné longtemps, avait dans son église une image de madone qui, bien que restée jusqu'alors improductive, lui parut merveilleusement apte à faire sa fortune. Il monta la tête à une vieille femme malade, à laquelle il persuada que certains cauchemars nocturnes dont elle se plaignait étaient autant d'avertissements célestes qui l'invitaient à demander sa guérison à la madone. Dès lors, la vieille ne sortit plus de l'église, et chaque atténuation de ses souffrances lui paraissant un miracle, elle ne tarda pas à faire à la madone une réputation colossale. De toutes parts, et jusque du gouvernement d'Archangel, les malades arrivèrent, et avec eux, ce qui

charmait surtout le pope, des dons de toute nature. Cela dura plus de deux ans. L'homme de Dieu allait s'enrichissant, lui et son église. Mais voici qu'un couvent du voisinage, qui, lui aussi, exploitait une madone, s'apercevant que les hommages dont celle du pope était l'objet portaient préjudice à sa caisse, s'en plaignit à l'évêque. Un simple prêtre pouvait-il, aux yeux d'un évêque russe, avoir raison contre un couvent? La madone fut enlevée de l'église du village et transportée dans la chapelle du prélat, qui lui défendit désormais de faire des miracles.

Parmi les saints à miracles que l'Église russe fête de préférence, il faut citer saint Métrophane. Il n'est sorte de services que ce saint ne rende à l'humanité. Avez-vous froid? mettez une bonne pelisse et invoquez saint Métrophane, soudain une douce chaleur viendra circuler dans vos veines. Avez-vous l'âme tourmentée? prenez une tasse de thé et invoquez saint Métrophane, immédiatement vous recouvrerez la paix. Mais voici un fait plus important. Dans la paroisse de l'empire où l'on conserve le manteau de saint Métrophane, se trouvait un individu qui souffrait horriblement d'une tumeur à la gorge. Après avoir épuisé en vain toute la science des médecins, il résolut de s'adresser au saint. Il se rendit à son église, s'agenouilla devant ses reliques et invita les prêtres du lieu à unir leurs prières aux siennes. Ceux-ci

firent plus; tandis que le suppliant était prosterné jusqu'à terre, ils étendirent sur lui le manteau du bienheureux. Alors, soit que ses souffrances fussent devenues tout à coup intolérables, soit qu'une sorte de délire se fût emparé de son esprit, le pauvre patient eut la tentation de se suicider. Mais de quelles armes se servir? Il prit le parti de s'introduire peu à peu dans la gorge un des pans du sacré manteau. O prodige! une effroyable expectoration se déclare; le malade crache, crache, il est guéri. Le drap qu'il s'ingurgitait avait en effet pénétré si avant dans sa gorge qu'il y avait percé la fatale tumeur. Ce fait est consigné dans une relation officielle publiée en Russie. Les prêtres le racontent au peuple, et le peuple y croit.

III.

Images peintes seules orthodoxes. — Statues proscrites.—Images domestiques. — Place d'honneur chez les paysans. — Salut aux *bogs*. — Le lapidaire dévot et fripon. — Talismans sacrés.

Les images, que les Russes multiplient avec un si grand luxe dans leurs églises et dans l'intérieur de leurs maisons, sont peintes sur toile ou sur bois. Jamais de statues ni de reliefs, l'Église russe les proscrit comme hétérodoxes. Tout ce qu'elle se permet, c'est de recouvrir les images les plus pré-

cieuses de plaques d'or ou d'argent ciselées de manière à ne laisser à découvert que la tête et les bras des personnages. Ceci produit un effet bizarre. On incruste aussi dans leurs cadres des pierres fines, même des diamants. Il est peu de nobles, peu de marchands surtout, qui n'aient de ces luxueuses images suspendues à l'un des angles de leur salon ou de leur chambre à coucher.

Dans les *isbas* ou chaumières des paysans russes, la place d'honneur est sous la petite chapelle qu'ornent les images de famille; on y fait asseoir les personnes respectables et les hôtes de distinction. J'ai toujours vu les *moujiks* s'indigner vivement quand on n'a pas l'air de comprendre leur politesse; ils le seraient bien davantage si, en entrant chez eux, on n'adressait pas son premier salut à leur saint. Tel est, du reste, l'usage général dans les maisons russes. Les *bogs* avant tout; ce qui n'empêche pas de faire en leur présence des choses où la perfection chrétienne est tristement aventurée. Ces *bogs* orthodoxes sont si indulgents!

Lors d'une mission que je remplissais en Russie en 1846, je recevais souvent chez moi un lapidaire de Péterhoff, qui m'apportait des échantillons polis de porphyre, de malachite, de jaspe, de topaze et autres pierres fines de Sibérie. En entrant dans ma chambre il avait toujours l'air inquiet; ses

regards se portaient à droite et à gauche, et il ne se décidait enfin à me saluer que lorsqu'il semblait avoir perdu l'espoir de trouver ce qu'il cherchait. Je lui demandai un jour d'où lui venait cette agitation. « Vous n'aimez donc pas les *bogs?* » me répondit-il. Je compris. Le lendemain j'allai au bazar de la ville, où je fis emplette d'une magnifique image. Quand le lapidaire revint me voir, il la trouva suspendue à l'angle du mur qui faisait face à ma porte. Son visage s'illumina; ce fut une suite de génuflexions, de signes de croix, mais si rapides, si rapides, que j'en étais ébloui. « Ah! ah! te voilà content, lui dis-je. — Oui, sans doute; je vois bien, maintenant, que Votre Seigneurie aime aussi les *bogs.* » Ce fut pourtant ce jour-là que le malheureux choisit pour me tromper avec le plus d'effronterie. Parmi les quelques pierres que je lui achetai et que je lui payai très-cher, il s'en trouva plus de la moitié de fausses. La présence des saints ne serait-elle donc, pour certains Russes, qu'un encouragement à la friponnerie?

Indépendamment des images suspendues dans leur maison, les Russes en portent encore une attachée au cou. Celle-ci ne les quitte jamais; ils la regardent comme un talisman sacré; et leur confiance en elle est si grande, qu'ils l'implorent dans toutes les circonstances de la vie. Qu'elle se garde

bien, toutefois, de tromper leur attente! Nous savons à quelle expiation ils la condamnent.

IV.

Madone ambulante. — Les moines quêteurs. — Superstitions étranges. — Appétit des moines russes. — Le peuple russe et l'ivrognerie. — Sentiment des nobles à ce sujet. — Coopération de l'État. — L'ivrognerie principe de bonheur.

J'ai parlé des madones de couvent. Voici, sur ce sujet, un curieux épisode. C'était en 1850 : je passais l'été chez le comte de B..., dans une magnifique terre du gouvernement de Novgorod. Les blés étaient mûrs, la moisson touchait à sa fin. On était donc fort occupé au château; mais n'ayant, moi, aucun intérêt à la récolte, je m'ennuyais. Je parlai de départ. « Donnez-nous encore quelques jours, me dit le comte de B..., nous attendons l'image du couvent voisin, il faut que vous voyiez cela. » Une image de couvent! Que pouvait-il y avoir là de si attrayant pour me retenir? Je me laissai faire, et ne m'en repentis pas.

Au bout de deux ou trois jours, des paysans des environs arrivèrent, annonçant que l'image avait commencé sa tournée, et que, dans vingt-quatre heures, elle serait à la résidence seigneuriale. Soudain tout le monde s'agite : le pope nettoie son église, les paysans leur cabane, le seigneur lui-

même fait repeindre à neuf la façade de son château.

Le moment solennel est imminent. Les courriers se succèdent de minute en minute. « La voilà ! la voilà ! » Je montai, avec les fils du comte de B..., au clocher de l'église pour voir ce qui en était. Nous aperçûmes, à quelques centaines de pas, un épais nuage de poussière, à travers lequel scintillaient de temps en temps l'argent d'une croix grecque et la pourpre d'une bannière. Une heure après, la procession déroulait sous nos yeux son interminable serpent. Nous descendîmes pour aller à sa rencontre. Déjà le pope était sur le perron de l'église, entouré de son clergé, auquel s'était joint le comte de B..., orné de ses décorations et accompagné de quelques gentilshommes russes de ses amis, qu'il avait invités pour la circonstance. Nous nous mêlâmes au cortége. Les cloches carillonnaient, les paysans vociféraient des hourras.

Bientôt la procession fut en présence. A sa tête marchait une troupe de mendiants déguenillés, puis une dizaine de moines haletants, couverts de sueur; des croix, des lanternes, des bannières, des boiteux, des aveugles, des sourds, toutes les infirmités de la terre; enfin, sur un brancard porté par des paysans, l'image, représentant une madone, encadrée dans une niche d'argent incrustée d'emblèmes. Cinq ou six fourgons fermaient

la marche. L'image fut introduite dans l'église et placée au milieu de la nef. Qui pourrait décrire la scène qui se produisit alors? Ce n'était pas de la dévotion, c'était de la frénésie. On se précipitait sous la niche; chacun voulait la baiser, la toucher, du moins. En même temps les aveugles, les sourds, les boiteux faisaient entendre de sourds gémissements, tandis qu'à l'extérieur des décharges de mousqueterie se mêlaient au bruit des cloches qui carillonnaient sans interruption.

L'office divin terminé, l'image fut enlevée, et la procession se mit en marche vers le château; mais cette fois ce n'étaient plus les paysans qui portaient le brancard, c'était le comte de B..., aidé de ses fils et de ses amis : je ne pus même me dispenser de leur donner un coup de main. Arrivée à la porte d'honneur, la foule s'arrêta respectueuse, et il n'entra dans le château que l'image et ses porteurs, le clergé et les moines. Alors commencèrent de nouvelles prières, de nouveaux chants; le peuple y répondait du dehors, cherchant à jouir de la cérémonie par les fenêtres, et baisant pieusement les murs qui abritaient l'objet sacré. Toutes ces dévotions tinrent au moins deux heures.

Les moines sortirent ensuite pour faire leur quête; tâche facile, car parmi les paysans du comte de B..., c'était à qui jetterait dans leurs fourgons, qui des poulets, qui des jambons ou des

quartiers de mouton salé, qui du blé ou d'autres denrées. Quant au comte lui-même, il paya son aumône en argent. De la sorte, les moines chargés de promener la sainte image faisaient à merveille les affaires de leur couvent. J'entendais dire autour de moi que chaque tournée annuelle, dans les villages de leur district, leur valait plus de cent mille francs.

La quête était à peine terminée que le comte de B.... fit prévenir les moines que le dîner était servi. Ils s'empressèrent de serrer les cordons de leur bourse, de fermer leurs fourgons, et se rendirent à la salle à manger. Un moine russe est un géant d'appétit; il a surtout une faculté de boire dont personne ne connaît la limite. Ceux que le comte de B.... recevait pour le moment à sa table avaient bu la veille, à eux dix, chez un seigneur du voisinage, vingt-trois bouteilles de bière, douze de *qvass* [1] et deux bouilloires de thé contenant chacune près de dix litres.

Me sentant peu disposé à être témoin de leurs nouveaux exploits, je sortis pour voir ce qui se passait au dehors. Des tables avaient été dressées sur une esplanade faisant face au château, et les gens du comte s'occupaient à les couvrir de viandes froides, de pain et de bière, destinés aux pau-

1. Sorte de bière faite avec de la farine de seigle et d'orge mêlée d'eau.

vres et aux malades qui composaient la suite des moines. Tout fut dévoré en un clin d'œil; j'admirais comment tous ces malheureux, qui naguère, à l'église, poussaient de si lugubres plaintes, avaient l'estomac élastique et complaisant. De leur côté, les paysans du village firent aussi leur festin. Le soir, les moines, étendus sur des canapés ou sur des matelas, ronflaient comme des soufflets de forge; les pauvres, les malades, les paysans jonchaient l'herbe des champs, ivres-morts. L'ivresse est, en Russie, le complément obligé de toutes les fêtes populaires. Non-seulement les seigneurs n'en détournent pas leurs serfs, ils les y poussent au contraire : « A quoi bon, disent-ils, ôter à ces pauvres gens un si grand élément de bonheur? » L'État lui-même les seconde en cela avec une admirable efficacité; car, de tous les droits qu'il aurait pu s'arroger sur leurs terres, il n'a pris que celui d'y établir des cabarets[1]. Quel pays que celui où le peuple ne mesure la durée de son bonheur que sur celle des heures où il fait divorce avec sa raison!

1. L'impôt sur l'eau-de-vie forme, en Russie, le plus fort revenu de la couronne.

V.

Popes adonnés à l'ivrognerie. — A quoi tient ce vice. — *Te Deum* domestiques. — Physionomie du pope russe ; son ignorance. — Éducation des séminaires. — Controverse nulle. — Points de litige entre l'Église grecque et l'Église latine. — Infaillibilité de l'empereur. — Le saint synode et le général de cavalerie — La sainte Russie.

Comment le peuple russe ne s'enivrerait-il pas ? l'ivrognerie n'est-elle pas sanctifiée à ses yeux par l'exemple des prêtres, ses docteurs naturels? Telle paroisse, dont je pourrais dire le nom, avait l'habitude, il y a quelque temps, de mettre son pasteur sous clef depuis le samedi soir jusqu'au dimanche après midi. Moyen sûr, selon elle, de lui ménager une tête libre et des pieds fermes pour la célébration de la messe. Il est vrai qu'elle comptait sans la bouteille que le pope pouvait, de temps en temps, cacher sous sa robe.

Un tel penchant de la part du clergé russe tient indépendamment de la passion personnelle, d'un côté aux coutumes liturgiques, de l'autre aux mœurs populaires. En France et dans les autres pays catholiques, l'église est à peu près le seul lieu qui soit ouvert à ce que j'appellerai la prière officielle. Il n'en est pas de même en Russie. Libre

au premier venu de transformer, s'il lui plaît et quand il lui plaît, son salon, sa chambre à coucher, en chapelle, et d'inviter le clergé de sa paroisse à venir y célébrer l'office. Cela s'appelle faire dire des *Te Deum*. Les seigneurs sont fort prodigues de ces sortes de cérémonies. A chaque événement important qui se produit dans leur famille, ils y appellent les prêtres; ils les y appellent aussi au moment de leur départ pour un voyage ou de leur retour. Alors toute la maison du seigneur se réunit dans un salon, où l'on a dressé, en guise d'autel, une table couverte d'une nappe blanche; et ce sont les mêmes chants, les mêmes génuflexions, les mêmes signes de croix que dans les églises. Je ne saurais dire si le culte grec gagne beaucoup en dignité à se faire ainsi colporter de maison en maison; ce qui est certain, c'est que la sobriété de ses prêtres y trouve un écueil dont rarement elle réussit à triompher; car, après l'office domestique, on mange, on boit : or, comme il arrive souvent que le même pope dessert le même jour plusieurs familles, on peut se figurer dans quel état il arrive à son dernier *Te Deum*.

J'ai été bien des fois témoin de cette étrange manière d'implorer les bénédictions du ciel. Mais c'est surtout aux fêtes de Pâques qu'il faut en voir l'application. A cette époque, les prêtres n'atten-

dent plus qu'on vienne réclamer leur ministère, ils vont eux-mêmes au-devant de leurs paroissiens. Non-seulement ils envahissent les maisons seigneuriales, l'*isba* le plus chétif n'est point à l'abri de leur zèle. Il faut dire aussi que partout ils sont les bienvenus. Le paysan, qui tôt ou tard a besoin d'eux, profite de cette occasion pour se ménager leur bon vouloir ; il pense, par exemple, qu'ils se montreront d'autant moins difficiles en matière de dispenses matrimoniales, que le souvenir de l'accueil dont ils auront été l'objet leur sera plus agréable. Donc les popes trouvent partout table ouverte ; l'eau-de-vie coule à flots en leur honneur ; chacun de leurs *Te Deum* en est largement arrosé. D'*isba* en *isba*, de chaumière en chaumière, ils vont chantant, mangeant, buvant. Enfin. quand tombe le soir, ils rentrent chez eux, l'estomac repu, le cerveau troublé, et les plus saints mystères se terminent comme les plus avilissantes orgies.

Cependant, lorsque le pope russe n'est point troublé par l'ivresse, il offre un type de majestueuse solennité. Cette longue barbe qui roule jusque sur sa poitrine, ces longs cheveux flottants que le fer n'a jamais touchés, lui donnent un air de Christ qui impose. Ajoutez à cela une toge d'une ampleur infinie, un haut bonnet fourré qui forme diadème, un respectable bâton pastoral, et

vous aurez une idée de l'impression que le pope russe pourrait produire sur les masses, si son état moral répondait à sa physionomie extérieure.

Une autre chose, une chose triste, qui frappe encore dans le ministre du culte orthodoxe, même lorsque l'excès du boire n'a point abruti ses traits, c'est une insignifiance d'expression qui dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Le prêtre catholique le plus disgracié de la nature, le plus pauvre d'intelligence, porte toujours, du moins dans sa personne, une sorte de mystérieux reflet qui accuse en lui la conscience de sa mission surhumaine. Rien de semblable dans le pope russe. Pontife d'un culte mort, il en est la froide et muette image. Quelle ignorance d'ailleurs est la sienne!

Si l'on excepte quelques membres du haut clergé, qui tous appartiennent à l'ordre monacal, quelques religieux qui ne franchissent jamais le seuil de leur couvent, les prêtres russes sont, en général, complétement dépourvus d'instruction. Placés jeunes dans un séminaire, ils y apprennent la langue slavonne, le chant, l'art du signe de croix orthodoxe, et toute la gymnastique de la liturgie. Quant à la théologie et à l'exégèse, ils en effleurent à peine quelques principes. Mais point de controverse. Qui donc oserait discuter, en Russie, même dans un séminaire [1]? Les points de litige

1. Voici comment, dans son rapport de 1837, le saint synode

les plus vivaces qui séparent l'Église latine de l'Église grecque ne sont même point livrés à leur examen. Tout au plus les permet-on à quelques esprits d'élite ; et encore c'est moins chez les prêtres que chez certains nobles dévots qu'il faut en chercher une appréciation un peu sérieuse.

On sait que la divergence des deux Églises porte, indépendamment de la lutte du pain levé contre le pain azyme, et de quelques autres articles subsidiaires, sur trois questions principales : l'autorité du pape, le purgatoire et la procession du Saint-Esprit. Les Grecs ne veulent point du pape ; ils ne peuvent admettre, disent-ils, un homme *impec-*

prétend excuser les désordres du clergé : « Si de semblables faits ne pouvaient pas être entièrement évités, eu égard à la vaste étendue de l'empire, *à l'absence des séminaires exigés seulement depuis peu de temps, au peu d'instruction du clergé qui se trouve encore dans l'enfance sous ce rapport, de telle sorte que l'ancienne barbarie n'a pas encore entièrement disparu ;* toutefois, ce même clergé s'est montré riche en exemples de piété antique et de sévérité de mœurs. »

Le saint synode avoue donc le *peu d'instruction du clergé*. De son côté, M. de Haxthausen, dont le témoignage en pareille matière n'est certes pas suspect, dit : « Les ecclésiastiques de mérite sont rares à la campagne. La plupart des vieux popes sont ignorants, grossiers, sans aucune instruction, et exclusivement occupés de leurs intérêts personnels. En pratiquant les cérémonies religieuses et en dispensant les sacrements, ils n'ont souvent d'autre objet en vue que de se procurer des cadeaux ou des profits. Ils n'ont aucun souci de la charge d'âmes et ne répandent ni consolation ni instruction. »

cable. Ils repoussent également le purgatoire, et envoie d'emblée leurs morts au ciel ou en enfer; ce qui ne les empêche pas cependant de prier pour eux. Quant au Saint-Esprit, au lieu de le faire procéder, comme les Latins, du Père et du Fils, ils ne le font procéder que du Père.

Le comte de B..., dont j'ai déjà parlé à l'occasion des images ambulantes, se plaisait à me provoquer sur ces questions.

« Convenez, me disait-il, que ni les Latins ni les Grecs ne sauront jamais à quoi s'en tenir sur les rapports du Saint-Esprit avec les autres personnes de la sainte Trinité. A quoi bon, par conséquent, en faire un sujet de dispute? Convenez encore que notre doctrine sur le destin des morts est bien préférable à la vôtre. Ne vaut-il pas mieux en finir tout d'un coup avec leur jugement que de les laisser languir si longtemps dans un purgatoire inutile? Pour votre pape, la conscience que nous avons tous de notre fragilité s'oppose invinciblement à ce que nous le regardions comme *impeccable.* »

Si cette manière de discuter du comte de B.... n'était pas fort théologique, elle témoignait du moins d'un certain esprit de tolérance, d'une tendance même à la fusion. Il n'y a que la question du pape sur laquelle il se montrait intraitable. Je n'ai jamais pu lui faire comprendre qu'il était la dupe d'une

méprise ; que pas plus que les Grecs les Latins ne croyaient à l'*impeccabilité* du pape, qu'ils n'en défendaient que l'*infaillibilité*.

Contradiction étrange ! Ces orthodoxes, qui se moquent si amèrement de ceux qui croient à l'infaillibilité du pape, vous sauteraient à la gorge si vous vous avisiez de prétendre que le tzar est sujet à erreur. Voici qui est plus fort. Quelle est, chez les Russes, en matière religieuse, l'autorité suprême ? Le saint synode, c'est-à-dire un conseil formé des sommités du clergé, mais auprès duquel siége comme représentant de l'empereur un procureur dont le *veto* peut annuler ou suspendre à son gré toute décision du synode, prise même à l'unanimité. Ce procureur, qui le croirait? est un général de cavalerie, le général Protasoff. Quant aux membres ecclésiastiques du saint synode, leur nombre est indéterminé. Libre à l'empereur d'y attacher qui bon lui semble. Ordinairement, et tel est actuellement le cas, le saint synode se compose d'un métropolitain, de trois archevêques, d'un évêque, du confesseur de l'empereur, d'un archimandrite, de l'aumônier en chef de la flotte et d'un archiprêtre. Inutile de dire que, quels que soient le mérite et le caractère personnels de chacun de ces titulaires, ils sont complétement subalternisés par le procureur impérial. Au saint synode, comme partout, la volonté du tzar

est le seul flambeau qui éclaire comme la seule loi qui dirige[1].

Un titre que la Russie se plaît à joindre à celui d'orthodoxe, et qui en est à ses yeux comme le corollaire naturel, c'est celui de *sainte*. Il est peu d'ukases où ces mots de *sainte Russie* ne soient répétés plusieurs fois. J'ai cherché, pendant mes divers voyages dans ce pays, à me rendre compte de cette sainteté, et j'avoue que, jusqu'à présent, elle reste encore pour moi un problème insoluble. Je ne relèverai pas cette effroyable démoralisation qui infecte les villes et les campagnes de l'empire, cette foule de bâtards que Saint-Pétersbourg et Moscou seulement exposent chaque année au nombre de plus de douze mille dans ces établissements

1. Les actes du saint synode sont remplis de ces formules : *Par très-haute volonté, par très-haut commandement, conformément à la très-haute volonté de Sa Majesté, Sa Majesté trouve bon, l'ordre suprême, par très-haute concession, par très-haut ordre, etc.* De telles expressions n'accusent-elles pas l'action directe et personnelle de l'autocrate?

On objectera peut-être que cette action ne porte que sur des mesures purement disciplinaires, et que, s'il s'agissait de quelque nouvel intérêt dogmatique, on ferait appel, non au saint synode russe, mais à un concile œcuménique auquel prendraient part toutes les Églises d'Orient. Je ferai remarquer que, parmi ces mesures disciplinaires, il en est parfois où il n'est question de rien moins que de la canonisation d'un saint ou de la dégradation d'un prêtre dûment consacré. Mais supposons la convocation d'un concile œcuménique oriental; comment l'Église russe s'y ferait-elle représenter, et quel serait le rôle du procureur militaire de l'autocrate en face des patriarches byzantins?

d'enfants trouvés fondés par l'impératrice Catherine II, et appelés par ses apologistes *les sanctuaires et les temples bénis de l'humanité.* Je ne parlerai pas de ces germes d'impiété, de scepticisme ou d'indifférence qui se développent chaque jour au sein des hautes classes; de cette négligence des devoirs les plus élémentaires de la religion et les plus sévèrement recommandés par les ukases, qui gagne jusqu'au clergé [1]; je me bornerai à fixer l'attention sur l'esclavage [2]. Il faut avoir une étrange

1. Dans le rapport du saint synode, adressé en 1836 à l'empereur par le haut procureur, on lit ce qui suit : « Dans l'accomplissement de ces devoirs de chrétien (la confession et la communion pascales), le clergé se trouve *naturellement* en première ligne, comme un exemple lumineux ; vient en second lieu l'armée, puis les personnes de condition inférieure, c'est-à-dire les serviteurs et les paysans, tandis qu'après tous les autres se placent les employés du gouvernement et la société la plus distinguée de l'empire. » Ainsi, l'on voit qu'en Russie la sainteté officielle est en raison directe du degré d'ignorance ou de liberté des classes de l'empire. Quant au clergé, bien que par sa profession il soit *naturellement* tenu d'être *saint*, le rapport synodal de 1836 renferme cependant, à son sujet, des révélations qui étonnent. Ainsi, d'après ce rapport, quatorze cent douze individus appartenant au clergé orthodoxe auraient *omis* ou *négligé*, dans la même année, d'accomplir leur devoir pascal. En somme, si, dans la statistique des adhérents à l'Église russe, on fait abstraction de l'armée et du clergé, lesquels étant soumis à une discipline respective, ont moins de libre arbitre que tous les autres, on trouve qu'il en est un sur cinq qui ne *pratique* pas. On eût attendu mieux sans doute de l'Église *orthodoxe* et de la *sainte* Russie !...

2. L'Église russe a confirmé, dans son concile de Moscou, de

idée de la sainteté pour l'appliquer à une nation, à une Église qui, sur quarante-cinq millions de sujets, en laisse plus de quarante millions croupir dans une condition voisine de la brute, croyant, sans doute, avoir assez fait pour eux en leur conservant la qualification dérisoire de *chrétiens*, *chrestianié*, que les Mongols donnaient jadis aux Moscovites vaincus. Qu'est-ce donc que le christianisme a de commun avec de pareilles mœurs? Le christianisme n'a-t-il pas émancipé les serfs romains? Avant de se proclamer une nation sainte, il semblerait convenable que la Russie s'appliquât à devenir une nation d'hommes.

VI.

Réaction de l'ignorance des prêtres russes sur le culte. — La vieille dévote et les deux cents signes de croix. — Fêtes, abstinence et carêmes. — Leur multiplicité. — Leur rigueur. — Serfs et nobles. — Maîtres d'hôtel aux abois.

L'ignorance des prêtres russes réagit fatalement sur le culte. J'ai déjà dit ce luxe de signes de croix, de prosternements, de génuflexions qui accompagnent chacune de ses cérémonies. Une

1595, l'esclavage établi un an auparavant par Boris Godounoff; elle n'a pas hésité non plus à donner son assentiment aux règlements les plus rigoureux dont il a été l'objet postérieurement, notamment à ceux d'Alexis Michaëlovitch.

vieille dévote de Moscou me demandait un jour combien je faisais de fois le signe de croix dans ma prière. « Cela dépend, lui répondis-je ; une fois, deux fois. — Oh! ce n'est pas assez; si vous ne faites pas au moins deux cents signes de croix de suite, votre prière ne vaut rien! » Ainsi pensent, ou du moins font tous les Russes. Entrez dans une église à l'heure de la messe, quelles évolutions de bras, de mains, de jambes, de têtes, d'échines! On dirait d'une assemblée d'acrobates.

A toutes ces pratiques extérieures, il faut joindre les fêtes, les carêmes et les jours maigres. Nulle part les fêtes ne sont plus nombreuses qu'en Russie. Il est tel mois où elles vont jusqu'à douze, sans compter les dimanches : prétextes de repos pour les employés, d'ivresse pour le peuple. Ce dernier les célèbre, pour la plupart, sur la foi du prêtre et sans en savoir seulement le nom. Quand, passant un de ces jours-là dans un village, vous rencontrez un paysan qui chancelle et qui chante, demandez-lui pourquoi il ne travaille pas. « *Etott prasnik!* (c'est fête!) répondra-t-il. — Quelle fête? — *Ja ni snaiou!* (je ne sais pas.) »

Les carêmes et les jours maigres sont plus connus. L'Église russe impose deux jours maigres par semaine, le mercredi et le vendredi, et cinq carêmes dans l'année, à l'occasion des solennités de Pâques, de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomp-

tion et de la Saint-Pierre. Tout cela forme un total de plus de six mois, pendant lesquels les Russes orthodoxes sont astreints à l'abstinence la plus sévère. Ils ne peuvent manger ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait. Le peuple vit alors de poisson sec, d'huile de chènevis, de gruau et de choux aigres. C'est là, du reste, a peu près sa nourriture habituelle pendant toute l'année. Quant aux seigneurs, ils se dispensent généralement du maigre hebdomadaire, et bornent celui du carême à la dernière semaine. On se prépare longtemps d'avance à cette période de dévotion; on en parle, du moins. Mais ce sont surtout les maîtres d'hôtel qu'elle préoccupe, obligés qu'ils sont, en pareil cas, de se creuser la tête pour trouver des procédés culinaires qui, tout en satisfaisant la scrupuleuse orthodoxie de leurs maîtres, ne désolent pas trop leur estomac. Ce sans-façon avec lequel les nobles russes traitent les lois d'abstinence, est rarement pour leurs serfs un sujet de scandale. Comme ceux-ci croient leurs seigneurs d'une autre nature qu'eux, et qu'au besoin les prêtres les maintiennent dans cette croyance, ils ne trouvent pas étonnant que le joug même de l'Église pèse plus légèrement sur leur tête. Ce n'est que parmi les serfs résidant dans les villes, et qui ont quelque contact avec les étrangers, que l'on trouve quelquefois des esprits moins flexibles; mais jamais ils ne s'avisent de

donner jour à leurs idées ; ils se contentent d'espérer que la justice du ciel les vengera un jour des injustices de la terre.

VII.

Communion par ordre. — Insignifiance du mystère aux yeux des Russes. — Confession en masse. — Le pope, sa femme et l'empereur. — Terrible histoire. — Le prêtre fait soldat.

La communion qui suit le grand carême peut être considérée en Russie comme un acte officiel. L'empereur y tient essentiellement : qui donc oserait s'y soustraire ? Aux yeux d'un Russe, la crainte d'une disgrâce ou d'un retard dans son avancement est cent fois plus efficace que toutes les menaces de l'enfer, que toutes les promesses du paradis. Pour lui, d'ailleurs, la communion n'est qu'une cérémonie ordinaire : il n'y attache pas plus d'importance qu'à un signe de croix bien tracé. Dès la mamelle il s'est vu porté à la sainte table ; et quand plus tard il eût été en état de comprendre la sublimité du mystère, on lui en a parlé à peine. Le Russe n'éprouve jamais ces douces émotions, ces craintes salutaires, ces vertueuses aspirations qui accompagnent l'enfant catholique à la première communion, et dont le souvenir le suit jusqu'à la tombe. J'ai connu un noble de Saint-Pétersbourg, assuré-

ment fort dévot, qui, trois jours avant celui qu'il avait fixé pour la première communion de ses enfants[1], n'avait pas encore songé à les en avertir. Faut-il donc s'étonner si le devoir imposé par l'empereur n'a pas d'autre portée aux yeux de ses sujets, que celle d'une simple formalité?

Ce qui ajoute un grand prix à la communion chez les catholiques, c'est la confession qui la précède. La confession les préoccupe plus, peut-être, que la communion elle-même. Car enfin celui qui veut se confesser sérieusement doit se repentir et s'amender. Or cela mérite réflexion et exige des efforts. Le Russe n'est point tourmenté, lui, d'un pareil souci. Quel cas peut-il faire de la confession? De la part des prêtres, la forme en est dérisoire. N'en voit-on pas confesser en masse dans les églises, interrogeant à droite et à gauche les individus présents, et, sur leur réponse affirmative ou négative, verser sans plus de cérémonie sur tout l'auditoire une absolution générale? D'un autre côté, des confesseurs tels que les popes n'inspirent aucune confiance. Comment espérer qu'ils garderont fidèlement le secret du saint tribunal? N'ont-ils pas dans leur femme un éternel tentateur, et dans l'empereur un maître qui se croit le droit de pénétrer

1. Il s'agit ici de la communion que font les jeunes Russes après leur première confession.

comme Dieu jusqu'au fond des consciences? J'ai entendu plusieurs fois des Russes instruits s'exprimer sur ce sujet ; tous s'accordaient à affirmer que chez eux la confession était impossible. « Car enfin, disaient-ils, puisque nous ne pouvons compter sur le secret, nous ne saurions évidemment confesser les choses graves ; quant aux choses légères, à quoi bon[1] ? »

Voici un exemple de la violation du secret de la confession qu'il me paraît intéressant de citer.

C'était sous le règne de l'empereur Alexandre. Une jeune fille d'une grande famille de province, s'étant éprise d'un domestique qui était à son service, eut le malheur de devenir mère. Redoutant la colère de ses parents, elle fit disparaître le fruit de sa faute, et ce fut son amant lui-même qui se chargea d'accomplir le meurtre. Peu de temps après, ses parents moururent ; elle resta orpheline. Alors le domestique se mit à la persécuter, exigeant d'elle des sommes considérables sous la menace

1. Un noble russe racontait qu'étant au service militaire il était allé se confesser, à l'époque de Pâques, au pope du lieu où il se trouvait en garnison. Il fut sincère et avoua des choses qui, à ce qu'il paraît, scandalisèrent le pope. Celui-ci, se retournant brusquement vers lui : « Aimes-tu l'empereur? » lui demanda-t-il. Le pénitent, persistant dans sa sincérité, répondit : « Non ! » A quelque temps de là, le noble tomba en disgrâce et se vit privé de tout avancement dans sa carrière, par suite des péchés mêmes qu'il avait confessés.

de dévoiler son déshonneur et son crime. La jeune fille céda d'abord ; mais, fatiguée enfin des obsessions du valet, elle le fit périr dans un incendie qu'elle provoqua à dessein. Ce crime, ajouté aux précédents, lui causa bientôt d'intolérables remords. Elle se rendit à l'église de sa paroisse et déchargea sa conscience aux pieds du prêtre. Celui-ci raconta tout à sa femme, sous le sceau du secret. A quelques jours de là, la jeune fille fut invitée à un grand bal. Brillante de richesse et de beauté, elle s'y voyait l'objet de tous les hommages, quand tout à coup s'étant approchée de la femme du pope qui se trouvait aussi parmi les invités, celle-ci, l'apostrophant brutalement, raconta tout haut ce que la jeune fille avait confessé à son mari. On cria au scandale. La jeune fille fut traduite en jugement ; elle avoua tout. Mais, avant de la condamner, les juges crurent devoir en référer à l'empereur. Alexandre, indigné de la trahison du prêtre, le dégrada de ses fonctions et le fit soldat à perpétuité. Quant à la jeune fille, touché de sa sincérité, il lui imposa seulement une pénitence de deux mois dans un monastère, après quoi elle réussit encore, malgré ses antécédents à faire un brillant mariage.

VIII.

Non-indélibilité du caractère sacerdotal en Russie. — L'Ordre corollaire du Mariage. — Malheureux sort du prêtre veuf. — Conséquences de la déchéance du prêtre en matière de confession. — Dépendance du clergé russe. — Le pope imbécile et l'empereur Alexandre.

Un prêtre fait soldat! Il y a dans cette mesure quelque chose qui choque singulièrement nos idées catholiques. Ce n'est pourtant qu'une simple application du code ecclésiastique de la Russie[1]. D'après ce code, le sacrement de l'ordre n'imprime point un caractère indélébile. Libre au pope de secouer quand il lui plaît le joug de ses vœux et de rentrer dans la vie civile; il n'a à remplir pour cela que

1. Voici, sur ce sujet, les dispositions du *swod* (code des lois russes).

1° Lorsqu'un prêtre ou un diacre désirent renoncer à leur état, il leur est imposé trois mois de réflexion, pendant lesquels ils sont exhortés à renoncer à leur dessein.

2° Si, au bout de ces trois mois, ils y persistent, ils peuvent, avec l'agrément du saint synode, être déliés de leurs vœux. Dans ce cas, il est fait un rapport sur leur changement de condition à la régence du gouvernement auquel ils appartiennent; mais bien que, par l'effet de l'acte résolutoire du saint synode, le prêtre et le diacre rentrent immédiatement dans la vie civile et recouvrent tous les droits qu'ils tiennent de leur naissance, ils ne peuvent cependant occuper aucune place officielle qu'après un délai de six ans pour le diacre et de dix ans pour le prêtre. Ils ne peuvent, non plus, reprendre les grades et les décorations dont ils jouissaient avant leur entrée dans le clergé.

quelques formalités peu sévères. Nous venons de voir qu'une condamnation criminelle suffit pour lui faire perdre, au spirituel comme au temporel, la vertu de sa consécration. Voici qui va paraître plus étrange. Tout au contraire de ce qui se pratique dans l'Église latine où le sacrement de l'Ordre exclut nécessairement celui du Mariage, l'Église grecque fait de l'un le corollaire obligé, l'élément inséparable de l'autre. Ainsi, nul individu ne peut être ordonné prêtre, en Russie, si préalablement il n'est marié; et, comme pour mieux indiquer que le mariage est la base essentielle du sacerdoce, le prêtre ne conserve ses fonctions, et par suite son caractère sacré, que tant que sa femme vit. Celle-ci morte, il ne peut convoler à de secondes

3° Aucun prêtre ou diacre, se trouvant sous le coup d'un jugement ou d'une enquête, ne peut être relevé de ses vœux avant que sa position soit liquidée.

4° Tout membre du clergé que des vices, des malversations ou une mauvaise conduite ont fait rejeter dans la vie civile, ne peut entrer au service de l'État qu'en qualité de soldat : les diacres pour douze ans, les prêtres pour vingt. Ce terme expiré, si leur conduite a été bonne, ils sont admis l'un et l'autre à se présenter pour telle place qu'il leur convient, et à laquelle leur naissance ou leur rang leur donnent droit

5° Les prêtres dégradés pour mauvaise conduite sont faits soldats; et, dans le cas d'inaptitude au service militaire, exilés dans les gouvernements lointains de l'empire pour y être colonisés.

6° L'expulsion du corps clérical, qui ressortit ordinairement aux autorités ecclésiastiques, est provoquée, en matière criminelle, par les tribunaux séculiers.

noces ; l'Eglise russe n'admet pas le prêtre mari de deux femmes : il ne reste alors au malheureux veuf d'autre ressource que de se faire moine ou de rentrer formellement dans la vie civile. Triste institution que celle qui subordonne un principe aussi important que le caractère sacerdotal à un fait naturel dont personne ne peut répondre, et qui s'expose à jeter violemment hors de sa vocation un homme jeune encore, dont tout le crime serait d'avoir survécu à sa moitié ! Saint Paul éprouverait peut-être une grande surprise à voir interpréter de la sorte ce passage de son épître à Timothée : « Il convient que l'évêque soit l'époux d'une seule femme. Du reste, il ne le serait guère moins s'il venait à chercher dans le pope russe les qualités qu'il a fixées dans la même épître comme marques distinctives du type sacerdotal[1].

1. Je citerai dans son entier ce passage de l'épître à Timothée dont se servent les théologiens russes pour appuyer leur organisation cléricale. « Il convient que l'évêque soit irréprochable, époux d'une seule femme, *sobre, chaste, décent dans ses mœurs*, hospitalier, *capable d'enseigner*, *point adonné à l'ivrognerie*, point impétueux, *ni capable de se laisser corrompre par un intérêt sordide;* mais, au contraire, il faut qu'il soit équitable, haïssant les discussions, *inaccessible à l'argent*, capable de gouverner sa propre maison et de maintenir ses enfants dans la soumission et le respect. Il importe qu'il ne soit point néophyte, de crainte que l'orgueil ne le fasse tomber dans les piéges de l'esprit de ténèbres. Il faut à cela près *qu'il réunisse les témoignages favorables de ceux qui l'environnent*, *pour ne point devenir le ouet de Satan.* » Voy. *Considérations sur la doctrine et l'esprit*

La non-indélébilité du sacrement de l'ordre chez les prêtres orthodoxes donne lieu, relativement au secret de la confession, à des conséquences qui n'ont point échappé aux classes qui réfléchissent. Supposez, par exemple, que l'empereur tienne à connaître ce que tel ou tel de ses nobles ou de ses employés a confessé à son pasteur, et que celui-ci, fidèle à son devoir de prêtre, refuse de parler, l'empereur aura un moyen bien simple de le réduire. Sous un prétexte ou sous un autre, il le cassera. Alors le discret confesseur, n'ayant plus rien dans son caractère qui autorise ses scrupules, se rendra immédiatement; il révélera comme simple citoyen, comme simple sujet, ce qu'il avait caché comme prêtre. Je n'ai pas besoin de dire que les popes russes me paraissent, en général, fort peu disposés à provoquer de tels excès d'autorité.

On ne saurait, en effet, se faire une idée de l'esprit de dépendance et de servilité du prêtre russe. Habitué à mêler dans ses instructions, comme dans ses prières, le nom de l'empereur et le nom de Dieu, il finit par les confondre aussi dans son culte. Il tremble devant l'un comme devant l'autre, et plus encore devant l'empereur que devant Dieu. Toujours, mais surtout depuis l'époque où le patriarcat fut aboli par Pierre le Grand, le clergé russe a été

de l'Église orthodoxe, par Alexandre Stourdza, page 134. Weimar, 1816.

sous les pieds des tzars. Ceux-ci ont beau le flatter de temps en temps, ils ne l'écrasent pas moins. Le clergé russe a-t-il le sentiment de ce joug? Je l'ignore. Mais qu'importe? Aurait-il la force, aurait-il le pouvoir de le secouer? Ce qui est fait est fait; le roc pulvérisé ne redevient point marbre.

Il est d'usage, quand l'autocrate entre dans une église, qu'il y soit reçu par le pope, lequel lui donne l'eau bénite et fait sur lui le signe de la croix avec la main droite que l'autocrate saisit en même temps et baise. Or, l'empereur Alexandre étant en voyage dans ses provinces de l'intérieur, eut la dévotion, à son arrivée dans un village, d'en visiter l'église. Il y fut reçu par le pope avec le cérémonial accoutumé, à l'exception toutefois de la bénédiction, le pope n'osant tendre sa main au baiser impérial. « Donne donc ta main! » lui dit doucement l'empereur; mais le pope encore plus intimidé ne bougea pas. Alors Alexandre éclatant de colère « Veux-tu bien donner ta main, imbécile (*dourak*)? » s'écria-t-il. Le prêtre tremblant obéit.

IX.

Condition matérielle des prêtres russes. — Immunités du clergé grec de Constantinople. — Revenu et casuel. — Simonie. — Dîme.

Cet exemple, auquel on pourrait facilement en ajouter d'autres, donne la mesure du traitement auquel les prêtres russes sont exposés, non-seulement de la part du maître de l'empire, mais encore des seigneurs particuliers dont ils desservent les paroisses. Il n'est pas rare qu'étant appelés chez ces derniers pour affaire concernant leur église ils en soient accablés de reproches et congédiés avec le plus insultant mépris; ce qui n'empêche pas cependant les seigneurs de réclamer dans l'occasion leur eau bénite, leurs signes de croix et leurs *Te Deum*[1].

1. Opposons dès maintenant à l'état de servilisme où est plongée l'Église gréco-russe sous le sceptre des tzars, les immunités et les priviléges dont jouit l'Église grecque orientale sous le sceptre des souverains musulmans :

Le patriarche de Constantinople est le chef de la *nation* grecque. Il préside le synode et juge souverainement toutes les causes civiles et religieuses. Lui et les douze métropolitains qui forment, sous sa présidence, le synode ou grand conseil de la *nation*, sont exempts du *harac*, c'est-à-dire de la taxe personnelle.

Les archevêques et évêques sont de droit membres des conseils municipaux, au même titre que les gouverneurs et les muftis.

Comment les popes jouiraient-ils d'une considération sérieuse auprès des propriétaires de leurs paroisses? Quand un homme tient son pain de la main d'un autre homme, il est bien près d'en être l'esclave. Telle est la condition des popes vis-à-vis des seigneurs. Nommés par eux encore plus que par l'évêque diocésain, ils reçoivent d'eux les élé-

Le patriarche et les archevêques président, dans l'intérêt de la *nation grecque*, à la répartition des impôts.

Tous les cadis et tous les gouverneurs sont obligés d'assurer l'exécution des sentences judiciaires du patriarche qui concernent les chrétiens du rite grec. Ils sont également obligés de faire exécuter les sentences des évêques qui concernent leurs diocésains. Ils doivent, en outre, prêter main-forte au clergé grec pour la perception des taxes qui lui sont dues, et pour le recouvrement de ses revenus.

Le clergé reçoit de chaque famille une contribution annuelle pour l'entretien du culte; il fait les mariages, prononce les divorces, rédige les testaments, et perçoit pour tous les actes qui émanent de lui des taxes considérables. Il a même, en certaines circonstances, le pouvoir de se faire assurer des legs pieux.

Dans tout jugement, le patriarche, et comme lui, tous les métropolitains, prélèvent un droit de dix pour cent sur la valeur de l'objet en litige. Ils condamnent a l'amende, à la prison, la bastonnade, à l'exil; ils ont, de plus, le droit d'excommunication, et ils en ont souvent fait usage.

Le patriarche, les archevêques et les évêques exigent une rétribution des prêtres auxquels ils confient les hautes fonctions du ministère sacerdotal; ceux-ci exigent à leur tour une rétribution des prêtres subalternes. Les honoraires des trois patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, ainsi que des trente-deux archevêques et des cent quarante évêques, sont considérables, et on les prélève sur le montant des contributions publiques.

ments nécessaires de l'existence, dans les localités de leurs domaines où il convient à ces derniers de les établir. Voici quelle est la position du clergé dans un village du gouvernement d'Iaroslaff, appartenant au comte B..., où j'ai longtemps séjourné. Ce village est desservi par deux prêtres auxquels sont attachés un diacre, quatre bedeaux et un chantre. Tous ces individus sont mariés et pères de famille; ce qui forme un personnel de trente à quarante têtes. Or à l'entretien de tant de monde il n'est affecté qu'un fonds nominal représentant une valeur de trente-six arpents de terre, dont le comte B.... paye la rente à raison de six cents roubles (six cent quatre-vingt-dix francs). Le comte joint, en outre, à cette allocation des logements convenables pour toute la colonie.

De pareils moyens sont assurément fort minimes; ils suffiraient toutefois au prêtre qui voudrait vivre comme le paysan auprès duquel il habite. Remarquons d'ailleurs que le comte B..., homme éclairé et sincèrement religieux, est un des propriétaires russes qui traitent le mieux leur clergé. Si l'on prend comme exception rare l'exemple qu'il vient de fournir, on peut donc arriver à se former une idée assez exacte de l'état général des popes de paroisses dans toute l'étendue de l'empire; je n'excepte même pas ceux qui desservent les villages de la couronne.

Au revenu fixe que les popes tiennent des seigneurs ils ajoutent l'éventualité du casuel; et c'est ici que leur cupidité se donne libre carrière. Comme depuis Pierre Ier le tarif des choses d'Église n'a point été renouvelé, et que les prescriptions du grand homme sont devenues, par suite de la variation des valeurs, tout à fait inapplicables, les popes n'ont d'autres règles pour fixer le prix de leurs fonctions que leur arbitraire et leur caprice. La simonie est chez eux d'exercice journalier. Ils vendent les sacrements. On a vu un pope refuser de porter l'extrême-onction à un malade dont la famille refusait de payer ce qu'il demandait. Le seigneur fut obligé d'intervenir, et ne parvint qu'à grand'-peine à opérer une transaction entre les parties. Mais c'est surtout en matière de dispenses matrimoniales que l'avarice des popes a beau jeu. Dans ces villages de Russie où les jeunes gens vont si rarement chercher femme au dehors, il leur est si facile de trouver entre les familles des degrés prohibés! il leur est si facile surtout de donner cette apparence à ceux qui ne le sont pas, aux yeux de paysans ignorants et abusés! L'important pour les popes, c'est que l'on paye. Or ils savent bien que les gens qui tiennent à se marier payent toujours.

En parlant des *Te Deum* que les popes vont chanter dans les familles, j'ai indiqué cette particularité des dispenses comme un des motifs qui

leur valent de la part des paysans un bienveillant accueil. Ceux-ci, en effet, ne manquent pas, le cas échéant, de leur rappeler les verres d'eau-de-vie qu'ils leur ont versés, les *pirogues* (pâtés au poisson et aux œufs) qu'ils ont entamés à leur honneur. Quelque avides que soient les popes, il leur est difficile de ne pas se montrer sensibles à ce souvenir, et, par suite, de ne pas faire quelques concessions. Mais les occasions ne leur manquent pas de prendre leur revanche : deux ou trois fois l'an, ils font encore une tournée dans les chaumières, prélevant sur les paysans une sorte de dîme qu'ils s'efforcent autant que possible de leur faire acquitter en argent. De la sorte, s'établit entre le prêtre russe et son paroissien un système de bons procédés apparents, mais qui, n'ayant pour but réel qu'un échange réciproque de dons spirituels et de dons temporels, introduit fatalement entre les parties, du côté du paroissien, un esprit de suspicion qui lui ôte toute confiance dans son pasteur ; du côté du pasteur, un esprit de spéculation qui paralyse tout le zèle qu'il est appelé à déployer vis-à-vis de son paroissien. C'est à qui jouera au plus fin. Mais que devient dans ce commerce, je le demande, l'idéal religieux, et ce type sacerdotal que l'Église russe orthodoxe prétend avoir emprunté à saint Paul?

X.

Couvents. — Science et vertu des moines russes. — Réunion par ukase des Grecs catholiques à l'Eglise orthodoxe. — Opinion des protestants sur l'Église russe. — État des moines. — Couvents de femmes.

Entrons maintenant dans les couvents. C'est là que s'est réfugié le peu de vie qui reste encore au fantôme de l'Église gréco-russe. On y trouve des hommes de science et de vertu ; mais, comme ces hommes-là ne franchissent jamais, ainsi qu'il a déjà été dit, le seuil de leur cellule, leur science et leur vertu ne profitent qu'à eux-mêmes, tout au plus aux quelques religieux qui vivent sous le même toit. Ceux d'entre eux qui sortent du cloître pour revêtir la dignité d'évêque ou d'archevêque perdent par là même leur indépendance et ne sont plus que des pontifes d'apparat dont le tzar se plaît, sans doute, à orner son trône, mais dont il briserait impitoyablement la mitre, si jamais elle abritait une tête qui se permît de penser librement. On sait jusqu'à quel point poussait le métier de courtisan ce vieux métropolitain de Saint-Pétersbourg, sous lequel fut consommé l'acte de réunion à l'Église russe orthodoxe des Grecs catholiques établis dans l'empire. Scandale inouï que cet acte, et qui marque bien la façon tout humaine

dont on traite en Russie les choses religieuses. Après avoir épuisé en vain contre les malheureux dissidents toutes les violences, et jusqu'aux brutalités de la soldatesque, après leur avoir imposé un catéchisme fabriqué par des schismatiques, des sermons fabriqués par des schismatiques, après avoir condamné à des peines ridicules ou infamantes ceux de leurs pasteurs qui repoussaient ces falsifications impies, après les avoir accablés, en un mot, de tous les excès de la persécution, le gouvernement impérial se résolut à une mesure qui lui parut péremptoire. Il remplaça par des prêtres russes les prêtres grecs-unis chassés de leurs paroisses, et déclara par ukase que, les ouailles ne pouvant appartenir à une autre foi qu'à celle de leur pasteur, la réunion des deux Églises était désormais un fait accompli. Quand je disais que le culte russe ne tient qu'à la forme! Il est vrai qu'il eût été difficile même au général de cavalerie, procureur du saint synode, de trouver un autre moyen de conversion. Qui donc s'est jamais senti entraîné de conviction vers l'Église russe? Des protestants sujets du tzar, auxquels je demandais si, dans le cas où ils changeraient de religion, ils se feraient baptiser dans la foi orthodoxe: « Comment! me répondaient-ils, est-ce que l'on change de religion pour déchoir? »

De même que les moines catholiques, les moines

russes sont divisés en deux classes : les prêtres et les frères lais, vaquant, chacun à des fonctions analogues à leur caractère et à leur instruction : les premiers au service de l'autel et à l'étude, les seconds aux travaux matériels du monastère. Les moines prêtres sont généralement peu nombreux; c'est parmi eux que l'empereur choisit les hauts dignitaires de l'Église, tels que les métropolitains, les archevêques et les évêques, sur une liste de trois candidats qui lui est présentée par le saint synode. Cette liste, toutefois, n'oblige en aucune façon l'autocrate; il peut prendre, en dehors d'elle, qui lui convient. La dignité de métropolitain, d'archevêque ou d'évêque, n'est point non plus exclusivement attachée au siége : il arrive quelquefois que, pour honorer le mérite ou récompenser les services d'un évêque, l'empereur lui décerne le titre d'archevêque; ce titre est alors purement personnel, et n'introduit aucun droit en faveur des successeurs.

Les moines russes ne mangent jamais de viande; ils se nourrissent, en temps ordinaire, de poisson, de lait, d'œufs, de beurre; et, en temps de carême ou d'abstinence, de légumes seulement. Ils font vœu de chasteté et de persévérance; mais ces vœux ne peuvent être prononcés qu'à l'âge de trente ans et après que le saint synode, les parents et les autorités ecclésiastiques ou séculières dont le postulant relève ont donné leur consentement.

Les moines russes sont exempts de l'impôt personnel; ils ne peuvent être faits soldats ni être soumis à des châtiments corporels [1]. Ils ne sont jugés que par les autorités spirituelles, et, dans le cas où le crime ou délit commis par eux est de la compétence exclusive des tribunaux séculiers, ils n'y sont traduits qu'assistés d'un ou de plusieurs délégués de leur ordre.

Avant et même depuis Pierre le Grand jusqu'à Catherine II, les monastères de Russie possédaient de grands biens, soit en argent, soit en propriétés foncières. Catherine II les en dépouilla pour y substituer une indemnité annuelle payée par la couronne. Cette indemnité est fort minime, s'élevant à quarante roubles par tête de religieux prêtre; elle n'est affectée, en outre, qu'à un certain nombre de couvents; les autres sont obligés de vivre d'aumônes.

Cet état misérable et précaire des couvents, joint aux entraves multipliées que l'institution rencontre dans son organisation légale, est cause, à ce qu'il paraît, du petit nombre de sujets russes qui prennent l'habit religieux. Sur toute la population de l'empire, l'ordre basilien ne fait guère, dit-on, chaque année, que trois cents recrues.

1. On remarquera cette naïveté de la loi russe, qui range parmi les priviléges accordés aux moines, la faculté de ne pas être condamnés au knout ou au bâton. Elle fait de même pour les prêtres séculiers.

Parmi les monastères russes, il en est quatre qui portent le nom de *lawres :* ce sont ceux de Troitza, près de Moscou, d'Alexandre Newsky, à Saint-Pétersbourg, de Petchora, à Kieff, et de Poczajeff, en Volhynie. Sept autres, d'un degré moins élevé, s'appellent *stauropigies;* le reste forme la classe des monastères ordinaires, lesquels prennent la dénomination de *satnoujes.*

Ces derniers monastères sont soumis à la juridiction de l'évêque de l'éparchie dans laquelle ils sont situés ; mais les lawres et les stauropigies relèvent immédiatement du saint synode. Les lawres et les stauropigies sont naturellement en plus grande considération ; et c'est dans leur sein, de préférence, que l'on choisit les métropolitains et les archevêques.

Autant les monastères qu'habitent les hommes se recommandent en certaine mesure par leur science et leur vertu, autant ceux qui servent de refuge aux femmes se signalent généralement par leur ignorance et leurs désordres. On a déjà raconté sur ces derniers des faits étranges ; je pourrais y en ajouter de plus étranges encore, et je défierais qui que ce soit de les contester. Mais à quoi bon grossir une honteuse chronique ? Le respect que nous portons à ceux qui nous lisent nous impose une pudeur qu'il nous serait impossible de garder si nous touchions trop vivement aux mys-

tères des vierges orthodoxes. Laissons ces vierges dormir dans leur linceul d'ignominie; d'autres que nous remueront cette boue.

XI.

Sectes dissidentes. — Les raskolniks. — Communion sanglante. — Tendance des sectes à s'accroître. — Pierre le Grand les persécute. — Le prêtre russe ni apôtre ni martyr. — Le pope et le lièvre. — Conversion à la russe. — Résumé. — L'Église russe, fille de l'Église de Constantinople. — Rien ne justifie le protectorat qu'elle réclame. — Elle a plutôt besoin d'être protégée elle-même. — Les lieux saints et la horde.

Ce serait maintenant le cas de parler des sectes de l'Église russe, si les limites que je me suis imposées me permettaient d'aborder un aussi vaste sujet. Je préfère renvoyer le lecteur à l'excellent ouvrage du baron Haxthausen [1], qui l'a traité avec étendue, tout en avouant cependant lui-même qu'il est fort loin de l'avoir épuisé. On compte, en effet, dans l'Église orthodoxe plus de deux cents sectes, dont les membres sont désignés généralement sous le nom de *raskolniks* ou de *starovertzi* (vieux croyants), mais qui offrent des variétés infinies soit dans le dogme, soit dans le culte. Si la plupart sont inoffensives, il en est qui professent d'effroyables

1. *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*. Hanovre, 1848, t. I, page 296.

principes et se souillent des plus monstrueuses énormités. Telle est la secte des *scoptzi*, chez lesquels la mutilation est en honneur, celle des *chlısti*, partisans de la communauté des femmes et de toutes les hontes de la chair; telle est la secte des *sabatniki*, où se renouvellent toutes les impostures de l'antique magie. M. Haxthausen a raconté trois ou quatre cérémonies en usage chez les *raskolniks;* je joindrai quelques traits à son récit.

Certains sectaires du gouvernement d'Archangel ont pour fête de prédilection la fête de Noël. Ils vont ce jour-là dans tout le pays à la recherche d'un nouveau-né. Si aucune femme n'est accouchée, c'est signe de grands malheurs; il en est de même lorsque l'enfant est une fille; mais si c'est un garçon, les sectaires l'emportent avec eux. Alors les vieillards se réunissent dans un lieu secret, et là, se rangeant en cercle, ils se jettent de l'un à l'autre le malheureux enfant, comme des maçons une pierre, et continuent ainsi jusqu'à ce qu'il expire. Celui dans les bras duquel l'enfant tombe mort est regardé comme un autre Siméon, et entonne le *Nunc dimittis*. De son côté, la mère de la victime est proclamée madone. En même temps on dépèce le cadavre, et, de ses lambeaux sanglants, toute la secte communie. Cet horrible mystère rappelle la communion non moins horrible que d'autres sectaires russes font avec les dé-

bris d'une mamelle que de hideuses matrones ont enlevée à la poitrine d'une vierge de quinze ans.

Loin que les raskolniks diminuent, l'Église orthodoxe les voit, au contraire, augmenter tous les jours. Le nombre des sectes elles-mêmes tend à s'accroître; on en compte dont l'apparition est postérieure à Pierre le Grand. Une Église où l'ignorance du clergé n'a d'égale que son abrutissement ne peut manquer, en effet, de donner prise à de telles dissidences. Les sectes russes comprennent parmi leurs adeptes non-seulement des paysans, mais de riches marchands, des nobles même. Presque tous les orfévres et les changeurs de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Riga, d'Odessa, etc., dit M. Haxthausen, sont des *scoptzi*. Des esprits éclairés prétendent que là est le germe de mort pour l'Église orthodoxe. Je crois cette opinion exagérée.

Cependant le gouvernement impérial ne laisse pas que de s'en préoccuper sérieusement. Pierre le Grand, qui ne ménageait pas les violences, poursuivit par le fer et par le feu les sectes de son temps. Elles n'en devinrent que plus opiniâtres, et inaugurèrent dès lors un prosélytisme ténébreux qui devait les rendre insaisissables. Par où attaquer des fanatiques qui, dérobant leurs dogmes sous l'ombre des voûtes, se montraient d'ailleurs d'une soumission absolue aux lois civiles de l'em-

pire ? Il n'y avait à déployer contre eux que des mesures de police qui nécessairement ne pouvaient aboutir.

Si du moins les prêtres orthodoxes, se liguant en croisade sainte, eussent marché résolûment à leur conversion; mais un tel effort de zèle n'est point dans leur nature. Que dis-je? Partout où dominent les raskolniks, ne voit-on pas ces prêtres courber la tête et se laisser traiter en subalternes? Le clergé russe n'a ni apôtres ni martyrs.

Pendant mon dernier voyage au lac Onéga, j'eus occasion de passer quelques jours dans une paroisse composée presque exclusivement de *raskolniks.* Le prêtre orthodoxe chargé de les évangéliser tremblait devant eux. Ce n'était pourtant pas un ignorant, ni un homme sans piété. Il avait même certaines prétentions à la science qui contrastaient avec ce qu'on rencontre habituellement chez les popes; il s'occupait de vaccine, discutait sur les systèmes de Copernic et de Galilée, et comparait à Christophe Colomb un paysan de son village qui avait découvert une île dans le lac Onéga. Mais, en présence des *raskolniks*, toutes ces belles qualités s'évanouissaient. Le malheureux prêtre n'osait surtout les contredire dans cette partie de leur doctrine qui leur interdit l'usage de certains animaux, du lièvre notamment.

Je l'attaquais fréquemment sur ce dernier point.

Il me coûtait, en effet, dans un pays où je n'avais guère que des lièvres blancs à manger, de ne pouvoir appuyer au moins de l'exemple du prêtre le scandale de mes consommations.

« Crois-tu donc, me disait-il, que j'accepte toutes les idées des *raskolniks* ?

— Mais alors pourquoi n'y fais-tu pas opposition?

— Ah ! c'est là le difficile!

— Tu conviens donc que l'on peut manger du lièvre ?

— Quelle question ! »

Je pris acte de l'aveu. Le surlendemain, j'invitai le pope à dîner en compagnie de l'*isprawnik* du lieu (espèce de juge ou de commissaire de police) et de quelques autres notabilités rurales, tous gens parfaitement orthodoxes.

Un superbe lièvre rôti figurait sur la table au milieu de cinq ou six morceaux de viande froide, reste de mes provisions de voyage.

A l'aspect du lièvre, le pope recula.

« Eh bien! lui dis-je, cet animal te fait-il peur?

— Oh! non, non! mais.... »

Sans lui permettre d'achever, je le fis asseoir et lui servis immédiatement une tranche de mon gibier.

Le pope hésita d'abord, puis, séduit par le fumet, il attaqua la tranche à belles dents.

Or voici que la porte de la chambre dans la-

quelle nous dînions roula sur ses gonds. Cinq ou six paysans entrèrent. Ces braves gens, sachant que j'étais dans leur pays pour y chercher la pierre du tombeau de Napoléon, m'apportaient à chaque heure du jour, et sans s'inquiéter s'ils me dérangeaient ou non, des échantillons minéralogiques des espèces les plus diverses qu'ils soumettaient à mon examen.

Qu'on se rappelle la tête de Méduse ou la statue du Commandeur, et l'on se fera une idée de l'impression que produisit sur le pope l'apparition subite des paysans.

Il faillit tomber à la renverse; mais, se ravisant tout à coup, il étendit ses deux mains sur son assiette et se donna l'air de marmotter des prières.

Les paysans sortis, il se remit à manger.

Cependant tous les prêtres russes ne sont pas également timides en face des *raskolniks*. Il en est qui entreprennent bravement de les convertir. Voici un fait qui m'a été raconté par un témoin digne de foi.

Dans un des gouvernements septentrionaux de la Russie, où les *raskolniks* sont très-nombreux, un jeune pope nouvellement installé reçut un jour une lettre de son évêque, par laquelle il lui était enjoint de convertir immédiatement tous les dissidents de sa juridiction, sous peine d'être jeté en prison.

Le jeune prêtre se mit aussitôt à l'œuvre; il réunit tout ce qu'il put rencontrer de *raskolniks*, et les évangélisa de son mieux.

Mais ceux-ci se bouchaient les oreilles.

Désespéré de son insuccès et se regardant déjà comme prisonnier de l'évêque, le pauvre apôtre était assis un jour, triste et rêveur, dans une chambre de son presbytère.

L'*isprawnik* entra.

« Eh bien! votre révérence, comment va la conversion de nos hérétiques?

— Mal, très-mal; j'y perds mon temps et ma peine.

— Eh bien! ne vous tourmentez pas davantage, c'est moi qui les convertirai. »

Le lendemain, l'*isprawnik* arriva au milieu de la réunion suivi de cinq ou six *moujiks* armés de fouets.

« Comment! misérables, s'écria-t-il d'une voix tonnante, en s'adressant aux sectaires, vous ne voulez pas vous convertir à notre religion?

— Non.

— Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ni nos pères ni les pères de nos pères ne nous l'ont enseignée.

— Deux cents coups de fouet à chacun! »

Les coups de fouet furent administrés; les sectaires restèrent inébranlables.

L'*isprawnik* écumait de colère.

« Oh! je saurai bien vous réduire, » murmura-t-il.

Et il fit enchaîner les rebelles, puis ordonna qu'ils fussent transportés dans un endroit couvert de glace où il les laissa toute la nuit.

Le jour suivant, de bonne heure, il s'y rendit accompagné du pope.

« Ah! ah! fils de chiens, dit-il aux malheureux à moitié gelés, que pensez-vous de mes moyens de persuasion? Vous allez vous convertir maintenant, j'espère....

— Non! répondirent les sectaires d'une voix ferme.

— Non?

— Non.

— Deux cents coups de verges!... »

Le sang coula.

De temps en temps l'*isprawnik* faisait suspendre l'exécution, et renouvelait ses questions.

Enfin, on n'entendit plus qu'un sourd murmure, où il était impossible de distinguer si c'était un *oui* ou un *non* qui s'exhalait de ces poitrines sillonnées et livides.

« Ah! je savais bien, dit l'*isprawnik* avec un sourire de triomphe, que je vous forcerais à confesser la vérité. »

Et sans attendre davantage, il fit conduire les

nouveaux convertis à l'église où le pope les confessa et les communia.

Quelques semaines après, cet heureux pope recevait une lettre de félicitation de son évêque et une décoration de l'empereur.

L'histoire ne dit pas si l'énergique *isprawnik* eut part à la récompense. Quant aux prosélytes conquis par lui à la religion de l'empereur, ils se gardèrent de remettre les pieds une seconde fois dans l'église orthodoxe qui les avait vus se confesser et communier.

Telle est donc l'Église russe, telle est cette Église dont on voudrait imposer le protectorat aux Grecs, sujets du sultan. Prétention superbe que rien ne justifie : ni les fastes de l'histoire, ni le droit politique, ni le droit religieux. L'Église russe a-t-elle donc oublié qu'elle est fille de l'Église de Constantinople; que c'est par elle qu'elle a été marquée au front du sceau du schisme; que c'est d'elle que, jusqu'à la fin du XVIe siècle, elle a reçu ses patriarches, lesquels, encore, n'ont jamais occupé que le cinquième rang dans la hiérarchie orientale? A-t-elle donc oublié qu'au moment où elle eût pu monter au plus haut échelon de la suprématie, elle en est tombée tout à coup, Pierre le Grand ayant brisé le lien spirituel qui unissait la fille à la mère, en sécularisant dans sa

personne la dignité patriarcale? Mais voilà précisément le titre que l'on cherche à faire valoir en faveur du protectorat que l'on réclame. C'est parce que l'autocrate s'intitule souverain orthodoxe qu'il se croit le droit d'étendre son sceptre, jusque par-dessus la tête du sultan, sur ses coreligionnaires de Turquie. Si ce principe était admis, pourquoi donc l'empereur catholique des Français n'irait-il pas protéger, contre Léopold et contre Frédéric, les catholiques de Belgique et d'Allemagne? pourquoi n'irait-il pas demander compte à l'empereur de Russie lui-même du sort qu'il fait aux catholiques de Pologne? Ah! si l'Église russe portait en elle ce caractère de science élevée, de vénérable moralité qui impose, si par l'étendue de ses immunités, par l'éclat de ses priviléges, elle dominait véritablement cette autre Église dont elle ambitionne la tutelle, on concevrait jusqu'à un certain point les prétentions de son chef. Mais une Église réduite à l'état de cadavre; une Église qui réussit à peine à défendre, contre le travail souterrain des sectes, son unité intérieure; une Église dont chaque pontife est serf du trône; dont presque chaque prêtre est un type d'ignorance ou de désordre; une Église où la simonie est un régime normal, où le culte n'est qu'un amas de formes vaines, de superstitions ridicules, où l'administration des sacrements n'est que parodie, où la pa-

role du Christ est sans retentissement comme sans écho ; une telle Église, au lieu de se poser en protectrice, n'a-t-elle pas besoin plutôt de trouver elle-même quelqu'un qui la protége? Quel est donc le piége que depuis tant d'années les tzars de Russie cherchent à tendre à l'Occident? Il est vrai qu'au moment où ils sont découverts, ils se hâtent de donner le change et de se réfugier dans la question des lieux saints. Mais là encore le terrain est-il pour eux si solide? Quels sont leurs titres aux priviléges qu'ils revendiquent sur Jérusalem? Ont-ils versé leur sang pour arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles? Hélas! tandis que les Occidentaux volaient aux croisades, les Russes, courbés sous le joug des Tatars, se rendaient à la horde des khans pour y baiser leur étrier, et léchaient de leur langue, sur la poussière, la goutte de lait tombée de la coupe que l'orgueil de leurs maîtres les forçait à leur présenter.

LES SEIGNEURS ET LES SERFS.

I.

Émigration des Russes à la campagne.—Les uns vont dans leurs terres, les autres aux environs de Saint-Pétersbourg. — Caractère des villas moscovites. — Paulowsk. — Sa description. — Son Vauxhall. — Liberté d'allure et de langage. — Bals, concerts, feux d'artifice. — Caprices de la société russe.

A peine le soleil de mai a-t-il fondu les glaces de la Néwa et réveillé parmi les feuilles naissantes des jardins et des parcs la troupe joyeuse des oiseaux printaniers, qu'une sorte de délire s'empare des habitants de Saint-Pétersbourg. C'est à qui s'échappera le plus vite de ces maisons et de ces palais transformés pendant huit mois en serres chaudes, où, malgré l'éclat des fêtes et des plaisirs, la beauté s'étiole, la vie suffoque; on a soif de grand air et de liberté. D'ailleurs, la vie d'hiver en Russie n'est-elle pas, plus encore que partout ailleurs, la vie officielle, la vie en uniforme? Quel bonheur de pouvoir secouer ces entraves, pour parcourir, en paletot bourgeois, les champs parés de la semence

de l'automne, ou pour folâtrer en léger peignoir sur le vert gazon des prairies!

Cet empressement des Russes à émigrer à la campagne s'explique encore par le peu de temps qu'ils ont à y séjourner. Chez eux, l'été n'est qu'un rayon entre deux nuages; le moindre souffle peut combler le vide et ramener sinon les glaces et les frimas, du moins les vents froids, les brouillards sinistres, les pluies fécondes en déceptions et en tristesses. Alors il ne reste plus qu'à plier sa tente et à revenir sous les toits de la cité pour y maudire l'ingrate nature dont on a imploré en vain les faveurs.

La plupart des maisons de campagne que l'on voit en Russie semblent avoir été bâties en conséquence de cette brièveté et de cette mobilité de la belle saison. Ce sont plutôt de fugitifs abris que de sérieuses habitations; on n'y voit ni pierres ni briques, seulement du bois. Cela suffit pour l'usage éphémère auquel elles sont destinées. Du reste, à défaut de solidité dans les murs, la décoration y abonde. Les Russes ont la passion de la bigarrure: on dirait que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se soient donné rendez-vous sur les toits, sur les balcons et autour des portes et des fenêtres de leurs villas, pour lutter d'éclat et de variété avec les fleurs des jardins qui les environnent. Goûts singuliers et même un peu sauvages! Mais cette singu-

larité et cette sauvagerie ne sont pas sans charmes. Je dois dire cependant que, parmi toutes ces enluminures, on voit s'élever çà et là des bâtiments simples et nobles, et, quant à ceux de la couronne, châteaux impériaux ou villas princières, ils ne le cèdent en magnificence et en bon goût à aucun des bâtiments de ce genre que montrent avec orgueil les autres nations de l'Europe.

Un autre caractère des maisons de campagne de la Russie, c'est de reproduire dans leur architecture toutes les fantaisies de l'art grec. Colonnes, chapiteaux, portiques, corniches, rien n'y manque. C'est là, du reste, ce que nous avons vu aussi dans les villes. J'aime mieux, en fait de maisons de campagne russes, celles qui se rapprochent le plus des *isbas* des paysans ou des chalets suisses, ou même des cottages anglais. Ces formes conviennent davantage à la nature du climat de la Russie, à l'aspect de ses localités, au caractère de sa civilisation.

Des Russes de Saint-Pétersbourg qui passent l'été à la campagne, les uns, plus sérieux ou plus intéressés, vont jusque dans les gouvernements les plus éloignés de l'empire visiter leurs terres et leurs serfs; les autres, et c'est le plus grand nombre, foule joyeuse et insouciante, ne s'écartent pas des environs de la capitale. Habituellement, ils s'y réunissent dans le même centre, à la suite de quelque jeune et jolie femme, lionne fantasque ou

simple colombe qui tient pendant toute la saison le sceptre des fêtes et des jeux.

Lors de mon séjour en Russie, en 1842, tout le flot de la société s'était porté à Paulowsk, lieu de plaisance voisin de Tzarskoe-Celo, où feu le grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas, possédait un magnifique château et d'immenses forêts. Partout où s'étendent les regards, la campagne s'y montre émaillée de gracieuses villas et de maisons de grands seigneurs. Rien n'y manque de ce qui peut embellir la vie; et l'on pouvait, du temps du grand-duc, s'y abandonner à une liberté d'allures, à un franc-parler, qui contrastaient avec cette réserve gourmée que l'on rencontre habituellement dans les États de l'autocrate.

J'aimais, le soir, quand j'avais terminé mes affaires, à secouer pendant quelques heures la poussière de Saint-Pétersbourg, pour me rendre dans cette campagne privilégiée; car c'est surtout le soir que Paulowsk s'anime. Alors son splendide Vauxhall ouvre ses larges portes, et la foule qu'alimente sans cesse le chemin de fer de Tzarskoe-Celo s'y précipite confuse, impatiente. Gungl, le célèbre chef d'orchestre, donne le signal, le concert commence; puis bal, tombola, mascarade, jeux de toute sorte. Et tandis que les salles intérieures retentissent de l'éclat de la musique et des transports de la danse, les bosquets et les parcs

frémissent au bruit des fanfares et des marches militaires. Quelle animation! quelle joie! quelle magnifique ivresse! Mais voyez donc cette troupe de jeunes gens qui s'avance : ce sont des officiers fraîchement empanachés, qui souhaitent la bienvenue à leur nouvel uniforme. Ils ont la tête montée par le champagne ; et, de la danse et des autres plaisirs, ils s'en donnent à cœur-joie. Hâtez-vous, jeunes gens! déjà la caserne vous appelle; là, vous le savez, il faut serrer la ceinture et porter haut le collet.

La nuit est close; le rôle des artificiers commence; les fusées volent, les pétards éclatent, les feux de Bengale empourprent les jardins et les bosquets.

Bientôt les salons du Vauxhall sont déserts. Chacun veut voir les soleils tournoyer, les fusées monter au ciel. On se presse au dehors, on se hisse au-dessus des chaises, des tables et des bancs; on grimpe jusque sur les arbres. Les hourras se mêlent au bruit des fanfares et aux détonations des pièces d'artifice. Enfin, voici le bouquet, et, au milieu de ses fleurs jaillissantes, le chiffre impérial couronné d'une auréole. Tout le monde fait silence; la musique entonne l'hymne national, le *God save the King* moscovite, et, tandis que ses religieux accords s'élèvent vers le ciel, la foule peu à peu s'écoule.

C'est ainsi que la société russe de Paulowsk célèbre presque tous les beaux jours de l'été. Ailleurs on ne trouve ni la même animation ni le même enthousiasme. Mais laissez venir la saison prochaine; peut-être qu'alors Paulowsk ne sera plus qu'un désert; la société capricieuse aura choisi un autre temple à ses jeux bruyants, à ses charmantes folies.

II.

Propriété seigneuriale. — Arrivée du seigneur russe dans ses terres. — Réception solennelle. — Le boyard et le rouble. — Routine des paysans russes. — Leur adoration du fait accompli. — Cruauté des nobles parvenus. — Vengeance des serfs. — Routes des propriétés seigneuriales.—Routes de l'intérieur de l'empire. — Le pont démoli. — Stations ou relais de poste. — Leur pénurie et leur malpropreté. — Accidents. — Rapacité des jemschiks. — Livre de poste.

Nous voici maintenant à trois cents lieues de Saint-Pétersbourg. Une vaste propriété s'étend devant nous. Quatre-vingt mille arpents en terres, prés, jardins, vergers, parcs, étangs, marais, lacs, bois séculaires! ajoutez à travers tout cela deux cents villages avec leurs maisons de bois bigarrées de rouge et de vert, leurs églises aux blancs clochers, aux portiques ornés de peintures. C'est la propriété du prince ***.

La première fois que je visitai cette propriété, j'étais en compagnie du prince lui-même, qui m'a-

vait invité à y venir passer la belle saison. Il serait difficile de donner une idée de la magnifique réception qui nous fut faite. A peine la présence du seigneur sur ses terres fut-elle signalée, que tous ses vassaux se portèrent en foule à sa rencontre. A leur tête marchaient les *starostes* (anciens) de chaque village, et l'intendant général du domaine, représentant du prince. L'air retentissait de bruyants hourras; les habits de fête resplendissaient aux rayons du soleil d'été.

Arrivés dans la cour d'honneur du château seigneurial, nous vîmes hisser le pavillon du maître au-dessus de la tour, aux applaudissements répétés de la multitude, après quoi les adresses commencèrent. D'abord, ce fut le tour de l'intendant, puis des *starostes* (anciens), puis des simples paysans. Tous répétèrent à peu près le même thème.

Le seigneur, debout sur le perron, remercia les orateurs des bons sentiments qu'ils lui témoignaient et leur promit d'ajouter encore à la satisfaction de son peuple, s'il avait lieu, comme il l'espérait, d'être content de lui pendant le séjour qu'il venait faire dans ses terres.

Aux discours succédèrent le baisement et l'accolade. Vieillards et jeunes gens se précipitèrent à l'envi dans les bras du prince ***, qui les serra avec effusion contre son cœur. Enfin le prince entra dans ses appartements, et la foule joyeuse organisa

autour du château un bal monstre qui se prolongea jusqu'au soir. Puis on tira le canon, on chanta, on mangea, on but de l'eau-de-vie, on s'enivra. Ainsi se termina la fête de la bienvenue.

Cette fête se célèbre à peu près de la même manière dans toutes les propriétés seigneuriales de la Russie qui appartiennent encore à d'anciennes familles. Cependant il est à remarquer que, parmi ces familles, celle du prince *** se distingue par une douceur de mœurs exceptionnelle; elle prend pour guide de sa conduite avec ses serfs, non les lois impitoyables de l'empire, mais les inspirations de la civilisation et de l'humanité.

Un vieux boyard dont j'ai connu le fils, spéculant sur l'enthousiasme de ses sujets, avait converti en cérémonie fiscale la cérémonie de la réception. Dès qu'il était arrivé dans son château, il s'installait dans une salle splendidement ornée, et là, assis sur une espèce de trône, la main droite étendue sur un coussin posé devant lui, il admettait tous ses vassaux à lui faire hommage. Ceux-ci se traînaient à genoux, les yeux baissés, jusqu'au trône de leur maître, baisaient respectueusement sa main, et déposaient chacun, dans une urne d'airain tenue par un héraut d'armes, un rouble argent (quatre francs).

Chose singulière et qui marque bien la puissance du fait accompli, de même que l'habitude de ser-

vilité chez les Russes! cet acte arbitraire, et jusqu'à un certain point oppressif, était tellement passé dans les mœurs des paysans du boyard, que ses fils, qui se piquaient d'idées libérales, eurent toutes les peines du monde à leur en faire accepter l'abolition. Longtemps ils vinrent au-devant d'eux, leur rouble à la main, s'obstinant à voir dans le refus qu'en faisaient leurs jeunes maîtres un dédain de leur hommage.

Mais si les vieux boyards de l'empire sont reçus si magnifiquement par leurs serfs, il n'en est pas de même des nobles de fraîche date. Ceux-ci n'ayant conquis leur blason que par le jeu machinal du *tschinn*, le peuple les prend difficilement au sérieux. Limités, d'ailleurs, dans leur fortune à ce qu'ils ont pu voler au service de l'État, il est rare que leurs déprédations aient été assez productives pour leur permettre d'acheter de grands domaines. Quelques centaines d'arpents de terre, cent ou cent cinquante serfs, tel est en général leur contingent de propriétaire. Mais plus leur fond est petit, plus ils déploient d'énergie à l'exploiter. Malheureuses les âmes qui leur sont tombées sous la main! Comme leur soif d'argent est inextinguible, ils les font produire à outrance, ils les épuisent. Et puis, quelle n'est pas la morgue de ces parvenus! Réduits longtemps à ramper eux-mêmes, ils se dédommagent des humiliations qu'ils ont souffertes

par un redoublement de vexations et de violences à l'égard de leurs infortunés vassaux. Il n'est pas rare que de tels bourreaux tombent sous les coups de leurs propres victimes. Le paysan russe est d'une mansuétude et d'une patience sans égales ; mais quand il est enfin poussé à bout, cette mansuétude se change en rage, cette patience en impétueux délire : ce n'est plus l'homme qui se montre en lui, c'est la bête féroce.

Ce qui frappe surtout en arrivant dans une propriété seigneuriale, c'est l'excellent état des routes. Elles ressemblent aux allées d'un parc semées de gazon et bordées d'arbres verts. C'est là un luxe dont un boyard russe se passerait difficilement. Toutefois, ce bel entretien des routes ne dépasse guère les trois ou quatre villages qui entourent le château. Au delà, bien qu'ils y soient obligés par la loi, les propriétaires s'inquiètent fort peu des voies publiques : aussi sont-elles généralement dans un état pitoyable[1].

1. M. Hommaire de Hell trace des routes de Russie un tableau d'une vérité frappante. « Elles sont, dit-il, simplement tracées par deux fossés de quelques centimètres de profondeur, et par une ligne de poteaux, placés de verste en verste pour marquer la distance parcourue, ainsi que la distance à parcourir. Mais ordinairement on ne tient nul compte du tracé impérial, et souvent la route sillonnée par les transports s'étend sur plus d'une demi-lieue de largeur. A chaque pluie, le chemin change de direction ; les voituriers, abandonnant l'ancien, en tracent un

Ce qui étonne le voyageur étranger qui parcourt la Russie, c'est la sécurité dont on jouit sur ces routes désertes; c'est encore plus la certitude presque infaillible d'y trouver du secours en cas de danger. Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé par moi-même! A quelque heure du jour ou de la nuit qu'un accident vous arrive, vous n'avez qu'à pousser un cri, et aussitôt vous voyez sortir comme de dessous terre cinq ou six paysans armés de haches, qui s'empressent autour de vous, et vous aident à sortir d'embarras. Il est vrai que cette complaisance est souvent tarifée à un prix exorbitant.

Un jour que je me rendais de Saint-Pétersbourg

autre à travers la steppe. Pendant l'hiver, à l'époque des *chasse-neige* et des brouillards, les voyages, dans la Nouvelle-Russie (on peut dire dans toutes les Russies), présentent de véritables périls. Il est alors si facile de s'écarter de la route, que les voyageurs sont constamment exposés à mourir de froid dans les steppes où ils vont se perdre. Les ponts, au passage des fleuves et des rivières, sont aussi rares que les chaussées, et là où il en existe, ils sont tellement défectueux, que les voituriers cherchent toujours à les éviter, pour ne pas exposer leurs chariots à être brisés. Aussi, tout voyageur qui, au milieu d'un bon sommeil, se trouve tout à coup réveillé en sursaut par quelque secousse violente, peut être assuré d'avance qu'il passe sur un pont ou sur un fragment de chaussée. C'est surtout au printemps et à l'automne que l'on maudit l'incurie de l'administration des ponts et chaussées, car, à ces deux époques de l'année, les routes sont impraticables; le plus petit ravin devient un lit de torrent, et les communications sont souvent totalement interrompues. » (*Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, tome I, page 335.)

à Jaroslaff, je m'engageai dans une portion de route tellement sablonneuse, que huit chevaux suffisaient à peine à traîner ma légère calèche. Aux environs d'un pont de bois, elle s'enfonça jusqu'à la caisse. Je me crus perdu ; mon cocher et mon domestique crièrent au secours ; mais quelle apparence d'être entendu, au milieu d'une vaste forêt, et loin de toute habitation humaine ?

Cependant, au bout d'un quart d'heure, et à ma grande surprise, je vis quatre paysans accourir ; ils étaient couverts de sueur.

Schto ta koi? schto ta koi? (Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que c'est que ça ?) demandèrent-ils.

Je leur montrai ma calèche ensablée.

Nitchevo ! nitchevo ! (Ce n'est rien ! ce n'est rien !)

Et détachant leur hache de leur ceinture, mes quatre hommes se mirent à démonter les parapets du pont qui était devant nous, pour s'en faire des leviers[1].

Cinq minutes après, ma pauvre calèche était délivrée et reprenait sa marche. Le quart d'heure de Rabelais fut naturellement un peu rude ; je m'exé-

1. Les madriers et autres pièces dont se composent les ponts de l'intérieur de l'empire, sont unis ensemble par des chevilles de bois, et non par des clous en fer. Si l'on employait de ces derniers, les ponts seraient infailliblement disloqués, les paysans russes étant de leur nature tellement voleurs, qu'ils ne manqueraient pas de se jeter sur un métal qu'ils peuvent vendre avec profit.

cutai, et je vis mes sauveurs remonter, en un clin d'œil, les parapets qu'ils avaient déplacés, et retourner ensuite à leurs travaux.

Le mauvais état des routes n'est pas le seul désagrément que rencontre le voyageur dans l'intérieur de la Russie. On sait ce qu'y valent les stations ou relais de poste, hôtelleries dévastées où l'abstinence est à l'ordre du jour, où pour bois de lit vous n'avez que le plancher, pour matelas qu'une méchante botte de paille. Je me souviens d'avoir bu, à une de ces stations, du Xérès de ma cave portative dans une vieille tasse cassée qui avait servi à plusieurs générations. Que de nuits j'ai passées couché sur le plancher, pêle-mêle avec mes bagages et cinq ou six voyageurs tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils laissaient à peine aux insectes de tout genre, esprits familiers des stations russes, la place nécessaire pour exercer sur nos pauvres corps leurs ravages accoutumés ! Dirai-je encore les émanations problématiques qui infectent ces abominables réduits, leur indicible saleté, leur étouffante atmosphère? Certes, je conçois pourquoi les seigneurs russes ne s'aventurent dans l'intérieur de leur pays qu'en traînant après eux une maison toute montée, c'est-à-dire cuisiniers, maîtres d'hôtel, lits, coussins, vivres et boissons de toute espèce. Bien à plaindre l'étranger qui n'a pas tout ce luxe à sa disposition; il ne pourra se soustraire au supplice de la station

qu'en prenant en main le bâton de juif errant et en marchant sans repos.

D'une station à l'autre, on trouve sur les routes de Russie une suite de longs poteaux aux couleurs de l'empire, portant inscrits, sur un double écriteau, d'un côté le nombre des verstes qu'on a faites depuis la dernière station, et de l'autre le nombre des verstes qui restent à faire jusqu'à la station prochaine. Ces indications sont très-commodes ; elles corrigent la longueur et la monotonie de la route.

Un excellent moyen d'abréger encore cette longueur et cette monotonie, c'est d'avoir son cocher à soi, et de se faire précéder d'un courrier pour retenir les chevaux. Votre propre cocher, n'ayant aucun intérêt à ménager les bêtes qu'il conduit, en tire tout le parti possible, tandis que le cocher pris à la station est souvent le propriétaire de ces mêmes bêtes, et se laisse aller vis-à-vis d'elles à une indulgence dont vous êtes nécessairement victime. Quant au courrier, il est indispensable sur les routes bien fréquentées. Sans cette précaution, vous risquez fort de ne pas trouver de chevaux aux stations, ou de perdre un temps considérable à les attendre. Il faut dire aussi que cette absence des chevaux n'est souvent que simulée. C'est un tour de l'*iemschik* (maître de poste), dont la cruelle rapacité spécule sur votre impatience.

En vain entendrez-vous hennir les chevaux dans l'écurie, il vous répondra imperturbablement qu'il n'y en a point, jusqu'à ce qu'enfin, de guerre lasse, vous vous soyez décidé à hausser le prix du tarif légal; alors l'*iemschik* devient avec vous le plus charmant des hommes; il n'y a si beaux coursiers dont il ne dispose avec le plus vif empressement en votre faveur.

Cependant, comme en Russie le remède se trouve assez souvent, du moins en principe, à côté de l'abus, il est libre à vous, après avoir été rançonné par l'*iemschik*, de signaler son méfait dans le livre de poste. Ce livre arrive à certaines époques sous les yeux de la police, qui ne manque pas de punir ou plutôt de rançonner à son tour et à son profit ce malheureux délinquant. De peur de fraude ou d'interpolation de la part du chef de la station ou même des voyageurs, le livre de poste est timbré à chaque feuillet et fixé à un cadre scellé sur la table de la station avec les armes de l'empire.

III.

Le seigneur russe dans ses terres. — Ses audiences solennelles. — Présentation des suppliques. — Partage des terres. — Vente et achat des serfs. — Obrok ou redevance. — Obrok en argent. — Obrok en travail. — Temps de la fenaison et de la moisson. — Émigration des moissonneurs. — Leurs campements. — Distribution des familles de paysans. — Manière dont les seigneurs russes compensent à leurs serfs les travaux extraordinaires qu'ils leur imposent.

La vie du seigneur russe dans ses terres ne ressemble en rien à la vie qu'il mène dans les cités ou à la cour. Ici il est esclave, là il est maître. Dès le matin, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre, sa longue pipe à la bouche, il donne ses audiences. Vous y voyez arriver successivement l'intendant du domaine, les starostes, les employés du comptoir, tous chapeau bas, et leur dossier à la main. Ils rendent compte de leur gestion, ils exposent les résultats des travaux passés, et discutent leurs projets pour l'avenir. Amélioration de la culture des terres, de la coupe des bois, de l'entretien des prairies, des vergers, des jardins, des serres; plans de réforme pour la vie des serfs, pour leurs prestations en argent et en nature, pour leur contribution au recrutement, pour l'allégement ou l'aggravation de leurs redevances : telles sont les questions qui sont ordinai-

rement à l'ordre du jour. Le seigneur prend ou non l'avis de chacun, et décide en dernier ressort.

Ces audiences ne profitent pas seulement aux autorités; les simples paysans y sont admis. Ils se présentent devant leur seigneur à genoux, les yeux baissés, et tenant sur leur tête la supplique qu'ils lui apportent. A moins qu'ils n'aient sérieusement démérité, ils reçoivent toujours de la part de leur maître un bienveillant accueil, et, si leur supplique est juste et n'affecte en rien les intérêts seigneuriaux, une satisfaction immédiate. Alors ce sont des témoignages de reconnaissance, des saluts, des protestations sans fin. En congédiant les paysans, le seigneur leur donne sa main à baiser.

Le serf russe dépend entièrement de son seigneur, qui peut, à son gré, le vendre ou l'échanger, pourvu toutefois qu'il ne le sépare point de la terre à laquelle il appartient[1]. Cependant l'autorité du seigneur russe, toute despotique qu'elle est, ne saurait, ce semble, dégénérer facilement en abus. D'un côté elle est soumise à des lois spéciales, dont la police de l'empire surveille l'exécution; de l'autre, à des règlements d'ordre dont l'observation

1. Telle est la loi; mais les propriétaires ne font aucune difficulté de l'éluder. En réalité et en pratique, la condition du serf russe, quant à la faculté qu'a son seigneur de disposer de sa personne, ne diffère en aucune façon de celle de l'esclave noir.

est contrôlée par le maréchal de la noblesse. Un seigneur russe qui prévariquerait en matière grave serait, d'après ces lois et règlements, ou puni par les tribunaux ou mis en tutelle par l'assemblée de ses pairs [1]. Mais tout ceci n'est en réalité qu'un vain appareil; les abus sont fréquents, les répressions rares; un seigneur opulent n'a-t-il pas toujours à offrir à ses juges des arguments sonores de son innocence et de son bon droit? Il n'est que la hache du serf opprimé qui soit sans réplique; quand elle se lève, et le cas est fréquent, alors justice est faite.

Sans être propriétaire, le serf russe a son terrain à lui qu'il cultive, et dont il récolte et consomme les fruits. Voici comment le prince ***, dont il a été question plus haut, organise chez lui le partage des terres. Il prend pour base le nombre des travailleurs. Ainsi, au village qui possède cinquante travailleurs, il assigne cinquante-cinq parts. Chacun a donc la sienne; quant aux parts supplémentaires, elles sont données successivement à ceux des paysans du village qui, ayant

1. Mais souvent les nobles se coalisent eux-mêmes contre le serf opprimé. M. S***, propriétaire du gouvernement de Vitebsk, ayant été assassiné par ses serfs parce qu'il avait voulu violer une de leurs filles, on ordonna une enquête. Vingt nobles voisins du défunt déposèrent en faveur de sa moralité. L'empereur, indigné, ordonna que les biens de tous ces faux témoins fussent séquestrés.

atteint l'âge de dix-huit ans, deviennent aptes à prendre femme et à être inscrits parmi les travailleurs.

En attendant, les parts supplémentaires peuvent être affermées par les premiers paysans venus, mais à la condition de les remettre à leurs possesseurs naturels, dès que ceux-ci seront arrivés à l'âge légal.

En cas d'excédant du nombre des travailleurs, le prince *** n'augmente point le nombre des parts; il fait de cet excédant le noyau d'un nouveau village.

Il est des seigneurs qui n'assignent à chaque village qu'un nombre de parts égal au nombre des travailleurs qu'il renferme, et qui, à l'avénement d'un nouveau travailleur, procèdent à un nouveau partage. Cette méthode est vicieuse, elle favorise la paresse et décourage le travail. Comment le serf se livrera-t-il avec ardeur à la culture d'un champ qu'il peut être forcé d'abandonner d'un jour à l'autre?

L'exploitation du champ assigné au serf russe doit suffire à le nourrir, lui et toute sa famille. Le seigneur ne réclame rien de son produit; du moins ne le réclame-t-il que dans la limite de l'*obrok* ou redevance.

L'*obrok* se paye en travail ou en argent. A ce titre, le travail ne peut être exigé du serf par le

seigneur que trois jours par semaine. La fixation de l'*obrok* en argent est arbitraire ; elle varie avec le nombre des serfs et la richesse des seigneurs. Le taux moyen est de soixante et dix à quatre-vingts roubles assignats par an (environ soixante à quatre-vingts francs). Mais il est des seigneurs qui exigent infiniment plus.

Ordinairement le seigneur laisse à ses paysans le choix du genre d'*obrok* qu'ils préfèrent lui payer. Ceux-ci se règlent à cet égard sur leur paresse. Si les terres qui leur sont données sont fécondes et d'un facile rapport, ils choisissent l'*obrok* en argent ; si, au contraire, ces terres ne peuvent produire qu'à force de labeur, ils choisissent l'*obrok* en travail. On conçoit cette détermination. L'*obrok* en argent ne peut être acquitté qu'avec le fruit d'un travail réel, tandis que pour l'*obrok* en travail, il suffit de trois jours passés sur les terres du maître, trois jours où un labeur fictif, mêlé de fréquents sommeils, suffit tout aussi bien que les efforts les plus diligents à acquitter la redevance ; c'est ainsi du moins que raisonnent les rusés *mougiks*. Il est vrai que les intendants sont là, qui, par l'emploi du bâton ou de la verge, contrarient singulièrement ces calculs.

Les serfs qui payent l'*obrok* en argent n'en sont pas moins obligés par leur seigneur, et à son profit, à une certaine prestation annuelle qu'ils

doivent acquitter en travail [1]. Ce travail, chez le prince *** et chez la plupart des propriétaires, dure treize jours; il a lieu pendant la fenaison et la moisson. A cette époque il se passe quelque chose de fort curieux dans les villages de Russie. La population mâle en émigre tout entière, pour se rendre, chaque paysan avec son cheval, sur les terres du seigneur. Là des tentes sont dressées, et tant que dure la fenaison ou la moisson, les paysans y bivaquent, sans souci de leur famille ni de leur chaumière.

Si le temps de la fenaison ou de la moisson se prolonge au delà de treize jours, les paysans ne désertent pas pour cela les terres de leur seigneur, mais celui-ci leur tient compte de ce surcroît de travail par une réduction proportionnelle sur leur *obrok* annuel.

1. Ceci ne regarde que les serfs qui habitent les terres du seigneur. En général, les serfs qui sont à l'*obrok* en argent obtiennent un passe-port pour aller faire le commerce ou tout autre métier dans les villes. On sait que, parmi eux, il en est qui réalisent des fortunes colossales; beaucoup de serfs marchands, appartenant au comte Schéréméteff, l'un des plus riches propriétaires de serfs de la Russie, sont millionnaires. Le comte Schéréméteff se fait une gloire de posséder de pareils serfs; il n'augmente point l'*obrok* qu'ils lui payent annuellement; mais s'il prend fantaisie à quelques-uns d'entre eux de vouloir racheter leur liberté, le comte les repousse inexorablement, déposassent-ils à ses pieds la moitié de leur fortune. Les cas sont excessivement rares où il se soit départi de ces principes rigoureux, lesquels font partie, dit-on, du code particulier de la famille.

IV.

Fêtes de la moisson. — Ivresse des paysans russes. — Cabarets de la couronne sur les terres des seigneurs.— Chants et danses russes. — Aspect des villages de la Russie. — Intérieur et extérieur des maisons. — Mode de construction. — Incendies. — Moyens pour les prévenir ou les combattre. — Soirée chez des paysans russes. — Singulier mode d'éclairage. — Balalaïka ou guitare russe. — Costume d'hiver et d'été des paysans russes. — Kakoschnik, coiffure nationale des femmes.—Richesse des habits de fête.

En Russie, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, le temps de la moisson est un temps de fêtes et de réjouissances. C'est alors que le paysan, se livrant sans réserve à son goût pour l'eau-de-vie, couronne presque chaque journée par une folle ivresse et par les plus incroyables extravagances. Rien de plus amusant et de plus attendrissant à la fois que des paysans russes ivres. Ils s'embrassent avec effusion et s'adressent les propos les plus charmants. Vous les voyez aussi accourir au-devant de leur seigneur, ou de l'intendant qui tient sa place, ou même de l'étranger qu'ils reconnaissent pour son ami, se précipiter à leurs pieds et les assurer de leur inviolable attachement, de leur fidélité éternelle. Que de fois n'ai-je pas reçu moi-même de leur part les protestations les plus touchantes! Le paysan russe ivre, c'est l'homme

de la nature, mais avec tout ce qu'elle a de souriante bonhomie, de parfum béatifique. Gardez-vous de conseiller au seigneur russe de proscrire l'ivresse de ses domaines. Il est tellement enchanté de la félicité qu'elle procure à ses paysans, que, loin d'y mettre obstacle, il la favorise par tous les moyens. De son côté, le gouvernement entretient sur les terres seigneuriales un certain nombre de cabarets, dont il tire, bien entendu, un revenu considérable[1]. Ce sont là les seuls établissements qu'il peut posséder sur ces sortes de terres. Le seigneur n'a pas le droit de s'opposer à leur fondation; il désigne seulement la place qu'il lui convient de leur attribuer. De pareils usages nous paraissent bizarres, mais ils sont tellement enracinés dans les mœurs du pays, que nul ne songe à les modifier; et, si par hasard le caprice en prenait à quelque seigneur, on conçoit qu'il verrait se lever contre lui tous les serfs de ses domaines, ligués avec la ferme des eaux-de-vie et les commis de la couronne. Les sociétés de tempérance n'ont jamais pu prendre racine en Russie.

A moins que l'ivresse ne l'ait trop vivement attendri, le paysan russe fait retentir l'air de ses roulades les plus gracieuses et se livre à tous les

1. L'impôt sur l'eau-de-vie forme le revenu le plus considérable de l'empire. Il monte à plus de cinquante millions de roubles (200 millions de francs).

transports de la danse. La danse russe a un caractère singulier : en même temps qu'elle impose au beau sexe une extrême modestie et une parfaite impassibilité, elle sollicite le cavalier à une excentricité de mouvements et à une hardiesse de gambades qui défieraient les danses les plus échevelées. Tout cela s'exécute au son d'une espèce de guitare appelée *balalaïka*, à laquelle le musicien mêle des effets de gosier et des trépignements de pieds dont on ne saurait se faire une idée. Les solos du cavalier sont entremêlés de figures bizarres, dont quelques-unes rappellent nos farandoles du Midi et nos bourrées d'Auvergne. On y voit aussi des rondes bretonnes, des pelotons bourguignons et mille autres folies de ce genre. C'est un être fort goûté parmi les paysans russes qu'un habile danseur; il est de droit le coq du village.

La première fois que je vis en Russie les danses nationales, ce fut dans un village des environs du lac Ladoga. Il était fort tard; je venais de prendre mon thé, et je me disposais à me coucher, lorsque l'on frappa à ma porte : « Entrez! » dis-je; et cinq ou six paysans s'avancèrent avec toutes les marques du plus profond respect. « Nous venons, me dirent-ils, inviter Votre Seigneurie à une grande réunion qui se tient dans la maison d'Ivan Petrovitsch ; nous espérons qu'elle voudra bien y assister. » Je répondis affirmativement, et je partis avec les paysans.

La maison d'Ivan Petrovitsch était une des plus jolies du village, ce qui, du reste, n'était pas fort difficile, car ce village était on ne peut plus mal construit. Ordinairement les maisons des paysans sont peu éloignées les unes des autres, et quelquefois placées deux à deux, avec une petite cour de chaque côté. La façade qui donne sur la rue n'a point de porte. On entre par la cour, où se trouve un escalier qui conduit dans l'intérieur de l'habitation. Quoique les maisons à plusieurs étages ne soient point dans le goût national, le paysan russe laisse toujours un espace vide de huit à dix pieds de haut entre le premier plancher et les chambres, ce qui forme un espace vide réservé au menu bétail.

La pièce principale de l'habitation, éclairée ordinairement par trois fenêtres, occupe tout le côté qui donne sur la rue. Au-dessus se trouve quelquefois une petite chambre à une fenêtre, ouvrant sur un balcon : elle sert habituellement de chambre à coucher aux jeunes filles, et, sous le nom de *terema*, revient sans cesse dans les chansons populaires. Derrière la maison sont les diverses dépendances : l'étable, la remise, la cave, le magasin à farine et le bain. On trouve aussi dans les villages russes des dépôts de grains appartenant à toute la commune. Ces dépôts sont renfermés ordinairement dans des corps de bâtiment isolés, afin qu'ils soient à l'abri des incendies.

Les paysans riches[1] font seuls peindre extérieurement leurs maisons : les couleurs qu'ils préfèrent sont le vert pour les murs, le rouge pour les toits. Mais la plupart des habitations ne présentent que des poutres superposées, sans écorce et noircies par le temps, d'où il résulte qu'un village russe apparaît, de loin, comme une masse grisâtre et monotone, sans nul effet pittoresque.

Comme au milieu de ces villages de bois les incendies sont très-faciles, et par conséquent très-fréquents, il importe que les secours soient prompts et que chacun soit bien fixé d'avance sur le rôle qu'il doit y jouer. C'est pourquoi on voit au-dessus des portes des maisons, dessiné en noir et en rouge, l'instrument avec lequel celui qui l'habite doit combattre le feu : qui avec le seau, qui avec une hache, qui avec un levier, etc. On voit aussi, dans les villages des seigneurs bien organisés, une tour élevée du haut de laquelle des sentinelles veillent nuit et jour, prêtes à répandre l'alarme à la première lueur d'incendie qu'elles apercevraient

1. Il s'agit ici d'une richesse relative, car, en général, le paysan russe est misérable. Ce n'est que dans les villes que l'on rencontre des serfs vraiment opulents ; ce sont ces serfs à l'*obrok* en argent dont j'ai parlé plus haut, qui ont obtenu de leur seigneur la permission de se faire marchands, et qui ont prospéré. Il est rare qu'ils se retirent avec ce qu'ils ont gagné dans leur village natal pour y achever leurs jours.

dans la propriété du maître. On rencontre même des seigneurs qui sont allés jusqu'à établir sur leurs terres un service de pompes parfaitement régulier.

Revenons à la maison d'Ivan Petrovitsch.

Je m'attendais à une soirée splendide, je n'eus qu'une soirée curieuse. Je ne m'en plaignis certes pas. On m'introduisit dans une vaste chambre dont les murs et les poutres en bois de sapin avaient gardé leur teinte grisâtre naturelle. Au milieu s'élevait une sorte de chevalet en fer, sur lequel était ajustée une gaule enflammée. C'était là toute la lumière qui éclairait la chambre. Quand la gaule était consumée, on la remplaçait par une autre tirée d'un énorme fagot placé au pied du chevalet. Autour de la chambre régnait un banc en bois sur lequel était assise toute la société. Elle se composait uniquement de jeunes filles, tenant chacune une quenouille et filant le lin. Une vieille les présidait. Quand j'entrai dans la chambre, toutes se levèrent, mais sans me regarder et sans faire le moindre geste; puis les chants commencèrent, chants tristes, monotones, comme presque tous les chants des paysannes russes. Puis arrivèrent les garçons. Alors la soirée devint d'une gaieté folle. La balalaïka fit vibrer ses cordes les plus bruyantes; le plancher résonna sous les tours de force des danseurs; mais les jeunes filles ne

perdirent rien de leur calme habituel : elles dansèrent comme des momies sans lever les yeux, sans se dérider un seul instant. C'est un contraste curieux que cette impassibilité de la danseuse russe en présence des contorsions et des pirouettes de tout genre de son danseur. Celui-ci, du reste, loin d'en être refroidi, ne s'en évertue qu'avec plus d'ardeur, comme s'il devait compenser par ses excentricités personnelles ce qui manque du côté de sa compagne.

Ce singulier bal dura jusqu'à une heure du matin ; après quoi on apporta aux convives une espèce de galette toute chaude que l'on se mit en devoir de consommer en l'arrosant de kwass (sorte de bière) et d'eau-de-vie.

Le costume des paysans russes a un cachet tout à fait oriental. Il consiste, pendant l'hiver, en une pelisse assez courte, faite de peau de mouton ; pendant l'été, en un cafetan de gros drap gris, ou, pour la classe aisée, de drap bleu foncé. Ce cafetan est serré autour du corps par une large ceinture rouge. Depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Twer, les paysans portent un petit chapeau en feutre noir, évasé vers le haut et à larges bords, orné d'un ruban et d'une boucle en métal. A mesure que l'on approche de Moscou, ce chapeau devient pointu vers le haut et étroit des bords. Les élégants, parmi lesquels il faut compter surtout les cochers,

ajoutent au ruban qui l'entoure une rose, une plume de paon ou tout autre objet de ce genre. En été, la chaussure se compose de *lapti* (espèce de soulier en écorce d'arbres), attachés autour des jambes par des bandelettes croisées sous lesquelles se trouve une large bande de toile dont on enveloppe les pieds et les mollets en guise de bas. Un caleçon très-large, enfoncé dans les bottes ou les lapti, une chemise recouvrant le caleçon et serrée autour des reins par une ceinture assez mince, complètent l'habillement.

La coiffure des femmes se compose d'un bonnet en velours ou en soie, brodé d'or ou de perles, encadrant le visage et formant autour de la tête comme une gracieuse auréole (*kakoschnik*). Cette coiffure fait partie de l'habillement de cour et sied à merveille. Aussi représente-t-on souvent l'impératrice dans ce costume. Au lieu de kakoschnik, les femmes de Tarjok et de Twer portent sur la tête un bonnet élevé et conique dont la pointe retombe en avant, et qu'on pourrait comparer à un soulier. Les femmes de la campagne le remplacent par un mouchoir de couleur attaché sous le menton. Le vêtement principal est composé d'une longue robe sans taille, en laine, en soie ou en coton, que l'on serre autour du corps avec un cordon de couleur. Les manches en sont très-courtes et laissent passer celles de la chemise, qui font

manchettes autour du bras. Cette robe s'appelle *sarafanne*. En hiver, les femmes portent par-dessus une pelisse qui dépasse à peine les hanches, pressant la taille et plissée par le bas comme un éventail. On donne à cette pelisse le joli nom de *douchegreika* (chaufferette de l'âme).

Les jours de grande fête, le costume de certaines paysannes russes est d'un éclat et d'une richesse sans pareils. J'ai vu à Novaia-Ladoga, le jour de la Pentecôte, des jeunes filles se promener en robes de drap d'or, bas blancs, souliers rouges, kakoschnik orné d'or et de pierreries, terminé par un voile tombant jusqu'aux talons ; bracelets d'or, collier de perles, boucles d'oreilles de diamants, cheveux roulés en longues tresses entrelacées de rubans et de légères fleurs. Il est impossible de rien imaginer de plus pittoresque.

V.

L'esclavage en Russie. — Proverbes qui s'y rattachent. — Date de l'esclavage. — Ses caractères. — Ses abus.

Sauf quelques traits un peu sombres, tout ce que j'ai raconté jusqu'ici de la vie du seigneur et du serf dans l'intérieur de l'empire est assez souriant. On pourrait presque en induire de ma part une secrète sympathie pour le servage moscovite. Il

n'en est rien assurément. Je n'ai dit qu'une partie de ce que j'ai vu; il me reste à compléter mon récit.

Un singulier caprice s'empara un jour de l'impératrice Catherine II; elle publia un ukase d'après lequel le mot *esclave* était rayé à tout jamais du vocabulaire russe. C'était là, sans doute, un titre de plus qu'elle voulait se donner aux hommages des philosophes et des libéraux de l'Occident. Des odes pompeuses célébrèrent cette haute magnanimité. Mais voyez la mystification : tandis que Catherine supprime par un ukase le mot de la langue, elle étend la chose, par un autre ukase, à toute une partie de son empire, qui l'avait ignorée jusqu'alors. On sait, en effet, que ce n'est que du règne de cette impératrice que les paysans de la petite Russie sont réduits à la condition de serfs.

Ce serait chose triste, mais curieuse, que d'étudier les divers phénomènes philologiques auxquels donne lieu, en Russie, cette barbare institution de l'esclavage. Par exemple, le mot russe qui répond au mot français *pétitionner* signifie littéralement *frapper la terre du front*. Le serf russe ne dira pas de son seigneur, comme il le dirait d'un de ses compagnons, *qu'il mange ou qu'il dort*, mais *qu'il lui plaît de goûter*, *qu'il lui plaît de se reposer*, *isvolit kouchat*, *isvolit potchivat*. Ces mots *il lui plaît*

sont tellement naturels au serf, quand il parle de son maître, qu'il n'est pas rare d'entendre sortir de sa bouche des expressions comme celles-ci : *lui a plu de tomber, il lui a plu de se faire mal, il lui a plu d'être malade*, etc.

Mais c'est surtout dans les proverbes populaires que se reflète la misérable condition du Russe attaché à la glèbe. *Tout est à Dieu et au souverain :* quelle suprême abnégation! *Être coupable sans culpabilité :* quelle exaltation de l'arbitraire! quel servilisme d'obéissance! Je citerai encore : *Dieu est trop haut, le tzar est trop loin. — Quoique à contre-cœur, sois toujours prêt à faire ce qu'on t'ordonne*[1]. *— Un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été. — Il n'y a que les paresseux qui ne nous rossent pas. — Le laboureur travaille comme un paysan, mais il se met à table comme un maître. — L'oiseau est bien dans une cage d'or, mais il est mieux sur une branche verte!* Ne sent-on pas dans tous ces adages une lugubre impression de knout et de bâton, une résignation brutale, et aussi, disons-le, une mélancolique aspiration vers la liberté? Quoi de plus

1. « Du temps de Pierre Ier, dit M. Tourgueneff, un Russe, après avoir été employé à l'étranger, s'y fixa définitivement. Invité à venir dans son pays pour y remplir un poste assez important, il répondit qu'il ne s'y rendrait que lorsque trois proverbes russes (ceux que je viens de citer) cesseraient d'être vrais. Inutile de dire que le brave homme mourut sans revoir sa patrie. »

poétiquement suave et en même temps de plus énergique que cette charmante image : *L'oiseau est bien dans une cage d'or, mais il est mieux sur une branche verte !*

Il y a environ deux cent cinquante ans que l'esclavage a revêtu, en Russie, un caractère légal. Il date du règne de Boris Godounoff. Depuis cette époque, l'institution est restée stationnaire. C'est en vain que quelques souverains ont cherché à l'entourer de certaines garanties, qu'Alexandre, que Nicolas surtout en ont rêvé parfois l'abrogation. Le sort du serf n'en est pas moins aujourd'hui, comme à l'origine, à la merci du seigneur; si les abus sont réputés moins monstrueux, moins fréquents, c'est au perfectionnement instinctif de la nature humaine, c'est à l'empire d'une civilisation qui s'impose, malgré tous les obstacles, à quelques individualités privilégiées qu'il faut l'attribuer, et non à l'influence du code national. Qu'est-ce donc que ce code aux yeux du seigneur russe, et qu'a-t-il à en redouter? Ne possède-t-il pas dans son portefeuille ou dans sa caisse de quoi amortir le zèle du juge ou du capitaine de police le plus ardent?

Aussi cette prétendue atténuation des abus du servage, dont se félicitent les Russes contemporains, me fait-elle l'effet d'une imposture. Quelles étaient donc les horreurs d'autrefois pour que l'on amnistie si facilement celles qui se commet-

tent aujourd'hui? N'est-ce donc rien de battre à coups de verges ou de bâton, ou de faire battre, pour la plus légère faute, des créatures humaines; d'abuser à son gré de l'honneur des femmes et des filles; d'arracher, sous prétexte d'*intérêt*, l'époux à son épouse, l'enfant à sa mère; de transporter des hommes d'une terre dans une autre terre, comme un vil bétail; de les écraser d'injustes corvées; de les dépouiller du champ qu'ils ont cultivé ou de l'argent qu'ils ont gagné; de faire exiler en Sibérie les sujets que l'on ne peut nourrir? N'est-ce donc rien, en un mot, de traiter comme des brutes des êtres raisonnables, et de refuser de reconnaître en eux ce que Dieu lui-même y a mis : une intelligence et un cœur?

Voilà pourtant les effets du servage tels qu'ils se produisent de nos jours en Russie. J'ai vu moi-même, de mes propres yeux, plus de cent exemples qui viendraient à l'appui de mes assertions. Oui, j'ai vu des seigneurs russes, j'ai vécu avec des seigneurs russes qui se faisaient un jeu cruel, vis-à-vis de leurs serfs, de ce que la nature humaine a de plus vénérable et de plus sacré. Et, chose triste à dire! indigné d'abord de tant d'atrocités, j'avais fini peu à peu par m'y habituer, par les excuser même : tellement, au milieu des miasmes délétères de cette atmosphère moscovite, on peut arriver à se laisser blaser dans ses facultés les

plus vivaces et désorienter dans ses plus nobles principes !

VI.

Nombre des serfs. — Condition des serfs des seigneurs. — Ils ne peuvent posséder sous leur nom aucun immeuble. — Conséquences de cette loi. — Faits de spoliation. — Obligations des serfs envers leurs seigneurs. — Abus effroyables. — Le bâton et le fouet. — Régime normal. — Cas où le serf expire sous les coups. — Le seigneur amnistié. — Impossibilité pour le serf de se plaindre de l'oppression. — Knout et battogues. — Serfs de la couronne. — Les Russes seuls sont esclaves en Russie. — Révoltes de paysans. — Férocité qu'ils y déploient. — A quoi tient-elle ? — Apologistes du servage. — Puérilité de leurs arguments. — Émancipation. — Ses obstacles. — Sa nécessité.

La classe des serfs russes, vulgairement appelée *mougiks*, ne représente pas moins de la vingtième partie de toute la population du monde connu ; elle dépasse de plusieurs millions la population de la France, et s'élève à plus du double de celle de l'Angleterre. Somme toute, le nombre des serfs russes peut s'évaluer au moins à quarante millions, dont plus de moitié appartiennent à des particuliers, et le reste à la couronne.

J'ai dit que ces serfs se trouvent à l'égard de leurs maîtres dans une condition à peu près identique à celle des nègres d'Amérique, sous l'autorité des planteurs. Ceci mérite d'être expliqué.

Une des premières dispositions du code russe, relative aux serfs, c'est de les déclarer inaptes

à acquérir aucun bien immobilier. Ils ont beau travailler, s'enrichir; jamais ils n'auront la joie de reposer leur tête sous un toit qui leur appartienne. S'ils achètent une terre, une maison, ce n'est que sous le nom de leur maître, lequel en est, aux yeux de la loi, le seul propriétaire. Cette même loi ne permet pas de faire au serf un crédit de plus de cinq roubles assignats (environ cinq francs). Dans le cas où il voudrait contracter une obligation supérieure, c'est le maître qui doit en être le signataire, et qui en répond. Cette même patente que le serf obtient du gouvernement, lorsque son seigneur lui a permis de faire le commerce, il ne peut pas en être personnellement titulaire. Ainsi, devant le code russe, le serf n'est rien, absolument rien : rien par lui-même, puisqu'il est la chose de son maître; rien par les biens qu'il possède, puisqu'il ne peut pas même y attacher son nom.

Une telle législation donne lieu naturellement aux abus les plus monstrueux. Voici un fait : on sait qu'un certain nombre de serfs appartenant à la famille Schérémeteff jouissent d'une fortune considérable; la plupart d'entre eux possèdent même des biens fonds, acquis, suivant la loi, au nom de leur seigneur. Or, le chef de la famille étant venu à mourir, quelle fut à l'égard de ces serfs opulents la conduite des tuteurs de son héritier mineur?

Ils s'emparèrent de leurs biens. N'étaient-ils pas dans leur droit? A l'époque de sa majorité, la fortune un peu dérangée du jeune comte Schérémeteff l'empêcha sans doute de dédommager les propriétaires légitimes d'une aussi criante usurpation.

Un fait plus récent, et arrivé dans la même famille, accuse encore plus d'iniquité. Un serf né sur ses domaines, qui avait passé sa vie à Moscou dans les opérations du commerce, mourut, laissant après lui, entre autres biens, une somme de cent cinquante mille roubles déposée à la banque. Ses enfants, qu'il avait pu réussir à racheter du servage, et qui faisaient partie d'une guilde de marchands, réclamèrent naturellement l'héritage de leur père. De son côté, le comte Schérémeteff réclama aussi, se fondant sur son droit de propriétaire du défunt, et soutenant que le capital devait suivre le sort du capitaliste. Un procès s'engagea. Quel fut l'arrêt des tribunaux? pouvaient-ils faire autrement que de donner raison au maître de l'esclave mort? La somme lui fut adjugée; il la toucha, et les enfants se virent frustrés de l'héritage que leur père leur avait préparé par son travail.

« Telle est, dit M. Tourgueneff, auquel j'emprunte ces renseignements, telle est la *raison écrite* en Russie! Telle est la moralité de la législation

russe! Les nègres des colonies françaises ont été investis, par une loi, du droit d'hériter. Les pauvres serfs russes auront donc à envier quelque chose même à ces êtres infortunés. Et cependant le nom de la Russie figure dans les traités qui condamnent et flétrissent la traite des noirs! »

Remarquons, d'ailleurs, que les deux faits que je viens de citer se sont produits dans la famille de l'empire qui a la réputation de traiter ses serfs avec le plus de justice et d'humanité! Combien d'autres scandales n'aurais-je donc pas à révéler, si je fouillais dans la ténébreuse existence de ces propriétaires avides et cruels, tel qu'il en existe un si grand nombre en Russie; de ces gens qui, au lieu de chercher à corriger, par leur bienveillance personnelle, ce que la loi a d'excessif, ne s'appliquent, au contraire, qu'à l'exagérer sous tous les rapports? Et puis, la spoliation ne peut-elle pas atteindre le serf indépendamment de la volonté de ses maîtres? Que celui-ci ait un procès à soutenir, où l'insatiable rapacité des juges absorbe toutes ses ressources, ne sera-t-il pas obligé, pour suppléer à son impuissance, de porter la main sur des biens dont il n'est que le maître nominal? Il peut arriver aussi qu'il soit exproprié; dans ce cas, l'exploit judiciaire fera-t-il une différence entre ce qui appartient au maître et ce qui appartient aux serfs?

Ainsi donc, de quelque côté que l'on envisage les possessions du serf russe, on les trouve précaires et sans garantie. On dira peut-être qu'il n'a qu'à reporter son ambition vers les biens mobiliers ; le seul aveu d'une telle nécessité en trahit la honte. Mais n'était-ce pas un bien mobilier que cette somme de cent cinquante mille roubles que nous avons vu allouer juridiquement au comte Shérémeteff au détriment de ceux auxquels elle devait appartenir ? Consultez, d'ailleurs, les serfs : ils vous diront ce que la conservation des sommes qu'ils ont gagnées à la sueur de leur front leur coûte de tribulations et d'angoisses. Un grand nombre les enfouissent dans les entrailles de la terre ; tous déguisent systématiquement leur fortune réelle, affectant souvent des apparences misérables, lorsqu'ils pourraient rivaliser de luxe et d'éclat avec les plus grands seigneurs de l'empire.

Assurément, les spoliations que j'ai fait connaître sont loin d'être en Russie à l'état de système. Mais, quand il en serait ainsi, qui pourrait y trouver à redire ? Tant que la loi sera ce qu'elle est, les propriétaires qui jugeront à propos de dépouiller leurs serfs trouveront en elle un refuge assuré, une justification authentique. Un état social qui a la prétention de ne pas être barbare, a besoin, ce semble, de s'appuyer sur une autre base que sur

des lois qui seraient nécessairement infâmes si elles ne supposaient le correctif des mœurs ?

Mais ce n'est pas seulement sur les biens extérieurs des serfs que s'exerce le droit du seigneur ; il est encore le maître absolu de leur corps et de leur âme. Le serf russe ne peut rien vouloir, rien décider, je dirais presque rien penser par lui-même. Instrument passif entre les mains de son seigneur, il lui doit une obéissance sans réserve. La loi ne cite que deux cas où cette obéissance cesse d'être obligatoire, où même elle serait imputée à crime : par exemple si le seigneur voulait entraîner son serf à conspirer contre le gouvernement, ou s'il le portait à dissimuler, lors du recensement officiel, le nombre des habitants sujets à l'impôt établis dans ses propriétés. En dehors de ces deux cas, le serf retombe pleinement et sans merci sous la loi de celui auquel il appartient. Le meilleur parti qu'il ait à prendre pour s'accommoder de cet état, c'est de dépouiller tout sentiment humain et de se rapprocher autant que possible de la brute. Malheur à lui s'il ouvre son cœur à quelque affection ! Ainsi, il est fort inutile que le serf cherche, dans sa jeunesse, à se marier selon son inclination ou sa convenance ; la loi le lui interdit et laisse ce soin au maître, qui n'a d'autre règle pour s'en acquitter que son intérêt ou son caprice. On sait ce que deviennent les mariages de serfs contractés sous de tels auspices,

et comment est appréciée, chez eux, la fidélité conjugale. Les doux attachements de la famille ne leur conviennent guère mieux : à un signe du maître, le père ou la mère, ou tous les deux en même temps, peuvent être inopinément enlevés à leurs enfants et transportés à trois cents lieues du toit qui les a vus naître. Il suffit, pour cela, qu'un incendie ou tout autre sinistre ait dévasté un village lointain appartenant au seigneur, et que celui-ci ait pensé qu'en y transportant quelques nouveaux serfs il réparerait le désastre. On pourrait même dire que, pour n'avoir point à mourir de honte et de désespoir, il ne faut point qu'une jeune fille serve, lorsqu'elle est jolie, tienne trop à sa vertu : cette vertu, comme toute sa personne, est le bien de son seigneur ; il en fera l'usage qu'il lui plaira. Qu'était-ce donc, sous ce dernier rapport, que nos anciens barons féodaux comparés aux barons russes d'aujourd'hui ?

Il serait long de citer tous les faits à ma connaissance qui prouveraient que ce que je viens d'avancer repose sur d'autres données que sur des hypothèses. Je me bornerai à dire que, pour arriver à plier ses serfs sous sa volonté, le seigneur russe est autorisé par la loi à employer tous les moyens qu'il juge convenables. Il peut multiplier leurs corvées, augmenter le chiffre de leurs redevances ; mais l'argument qu'il emploie le plus habituelle-

ment et sur lequel il compte le plus, c'est le fouet ou le bâton. « Un homme battu, dit un proverbe russe, en vaut deux! » Ce proverbe est toujours présent à l'esprit d'un maître de serfs. Tantôt il les bat lui-même ou les fait battre par ses gens, tantôt il requiert le concours de la police, qui, pour peu qu'elle soit bien payée, laisse de terribles souvenirs sur les épaules des patients. La manie du bâton est telle, en Russie, qu'il se trouve des terres seigneuriales où les exécutions sont presque en permanence [1]. Au moindre oubli, à la moindre négligence, un serf est mis à nu jusqu'à la ceinture et impitoyablement fustigé. Régime étrange! mais, ce qui est triste à dire, c'est que l'état d'abrutissement auquel l'esclavage a réduit les paysans russes en fait presque une nécessité. J'ai connu des *mougiks* qui certainement n'étaient ni vicieux ni corrompus, mais qui, néanmoins, ne pouvaient remplir leurs devoirs avec une exactitude soutenue qu'à la condition d'y être de temps en temps rappelés à coups

1. M. de Haxthausen s'exprime à ce sujet en termes qui, s'il ne s'agissait d'une chose si triste, rappelleraient les facéties de Sganarelle : « Parmi les Russes, tout pouvoir social fait respecter son autorité par des coups, qui, du reste, n'altèrent en rien l'affection ni l'amitié. Tout le monde donne des coups : le père bat son fils, le mari sa femme, le seigneur territorial ou son intendant les paysans, sans qu'il en résulte de l'aigreur ou de la rancune. Le dos même des Russes est habitué aux coups, et pourtant le bâton est encore plus sensible aux nerfs de leur dos qu'à leur âme. »

de bâton. Il faut dire qu'il s'en rencontre aussi qui se sont tellement familiarisés avec le bâton qu'ils opposent à ses assauts les plus cruels l'insensibilité du marbre.

Je me trouvais, un jour, après-dîner, dans le cabinet d'un seigneur russe, causant familièrement avec lui, en humant une tasse d'excellent moka et en fumant une longue pipe turque.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et le maître d'hôtel, suivi de trois ou quatre valets en livrée, s'avança, après avoir salué, jusqu'auprès de nous.

« Votre Excellence, dit-il en se tournant vers le seigneur, nous venons nous plaindre à vous de la mauvaise conduite d'Alexis ; c'est un garçon qui déshonore la maison, et, si Votre Excellence veut bien nous en donner la permission, nous aviserons nous-mêmes à le corriger.

— Faites ! dit froidement le seigneur en poussant hors de sa bouche un nuage de fumée qui monta en spirale jusqu'au plafond.

— Qu'est-ce donc que cet Alexis ? lui demandai-je quand ses gens furent partis.

— C'est un méchant diable de domestique qui a la prétention d'être mon valet de chambre, mais qui passe sa vie à me voler, à s'enivrer et à rosser tous ceux qui lui tombent sous la main.

— Quel genre de correction vont lui administrer les quatre individus qui sortent d'ici ?

— Parbleu! le fouet, le bâton.... mais je crains bien que ce ne soit peine perdue; le bandit a la peau dure et le cœur de roche. »

Au bout d'un quart d'heure, prenant congé de mon hôte et voulant aller voir une autre personne qui habitait dans sa maison, je traversai un long couloir. Des cris étouffés vinrent frapper mon oreille ; je me dirigeai vers la chambre d'où ils sortaient; la porte était fermée, je ne pus entrer; mais j'aperçus par le trou de la serrure le malheureux Alexis, à moitié nu, attaché à un bois de lit, et les quatre domestiques que j'avais vus précédemment, armés de bâtons noueux et frappant sur ses épaules à coups redoublés.

Je cherchai de nouveau à ouvrir; j'appelai, je criai : les coups de bâton résonnaient plus haut que ma voix. N'étant pas assez fort pour enfoncer la porte, je me retirai.

Au bout de quelques jours, rencontrant dans une soirée le maître d'Alexis, je m'approchai de lui.

« Eh bien, lui demandai-je, qu'est devenu votre homme?

— Quel homme?

— Alexis.

— Ah! ah!

— Il paraît que vos gens l'ont rudement corrigé.

— Vous croyez?

— Parbleu! j'ai tout entendu.

— Eh bien! savez-vous ce qui en est résulté?

— Non, mais il s'est amendé sans doute.

— Jugez-en vous-même : immédiatement après la bastonnade, le patient, l'œil sec, l'air souriant, s'est rhabillé au plus vite ; puis il s'est rendu au cabaret, d'où il a l'habitude de ne sortir qu'ivre-mort, et y est resté jusqu'au soir ; enfin, pour couronner dignement une aussi belle journée, il a pris un drowschky et s'est fait promener plus de deux heures dans toute la ville, après quoi il est descendu à un endroit où il y avait double issue, laissant son cocher qui attend encore le prix de sa course.

— Qu'allez-vous faire maintenant de cet être incorrigible ?

— Je vais l'envoyer dans une de mes terres pour garder les cochons, jusqu'à ce que je puisse l'engager comme soldat. »

La faculté que le seigneur russe a de battre ou de faire battre ses serfs est illimitée. S'il n'en usait qu'à l'égard de mauvais sujets du genre de celui qui vient de passer sous nos yeux, on ne voit pas trop comment on pourrait l'en blâmer, mais il l'exerce sur tous ses serfs indifféremment. Vieillards, jeunes gens, hommes mûrs, femmes mariées, enceintes même, jeunes filles nubiles, il n'est personne qui ne doive trembler en face du bâton. C'est l'*ultima ratio* nécessaire, inexorable. Le seigneur russe ne s'en départ jamais ; de près comme de loin il veille à son exécution. Ne cite-t-on pas un

de ces seigneurs qui, mécontent d'un serf auquel il avait donné une charge de confiance, lui envoya du fond de l'Italie, où il se trouvait, l'ordre de se rendre sur-le-champ à Florence, où il lui fit administrer une vigoureuse bastonnade, après quoi il le renvoya immédiatement dans son village?

Mais la loi, dira-t-on, la loi n'a-t-elle rien à opposer à tant d'extravagances? Rien. Je me trompe! la loi dit que tout propriétaire qui aura infligé à un serf un châtiment corporel suivi de mort sera traduit en justice, si cette mort arrive *dans les trois jours* à dater de celui du châtiment. Au delà de ce terme, la mort est réputée naturelle, et le bourreau amnistié. Dérision amère! et ne dirait-on pas que la loi s'est plu à favoriser les instincts les plus sauvages de ses privilégiés? Car enfin, avant de tuer un homme dans les trois jours, de quelles souffrances inouïes ne peut-on pas l'accabler?

Mais supposons que le serf bâtonné succombe dans le délai légal, croit-on sérieusement que le seigneur sera puni? On peut faire ici deux hypothèses : ou le meurtre restera ignoré et alors la justice se taira; ou il sera dénoncé, et la justice ordonnera une enquête. Cette enquête aura pour but, naturellement, de constater la mort et la cause de la mort de la victime. Or, quoi de plus facile au seigneur que de mettre dans ses intérêts le médecin qui sera chargé d'une telle mission? Un médecin attaché à un tri-

bunal est-il moins incorruptible que les juges de ce tribunal? En Russie, tous les fonctionnaires se ressemblent; aussi, quand il arrive qu'un serf meurt de mort violente, et que cette mort provoque une enquête, est-on presque toujours sûr de voir le médecin officiel l'attribuer à une attaque d'apoplexie. On cite un seigneur, coutumier du fait, qui avait baptisé un de ses fouets les plus meurtriers *apoplexie!*

Ce n'est pas seulement dans les moyens de corruption que le seigneur russe est assuré de trouver l'impunité de son crime; la loi a soin de lui en ménager encore d'autres plus immédiats et plus efficaces. C'est, en effet, par une hypothèse toute gratuite que j'ai supposé le meurtre dénoncé. Il faudrait pour cela qu'il eût eu pour témoins d'autres gens que les serfs mêmes du meurtrier. Or, si cela arrive, ce n'est que dans des cas excessivement rares et par un effet du hasard. Retiré dans ses terres, le seigneur russe accomplit loin de tout regard étranger ses œuvres de tyrannie; ses serfs, il ne les craint pas, car ses serfs ne peuvent ni le dénoncer, ni témoigner contre lui.

Oui, telle est la loi : « Si un serf, dit le *Svod* (code des lois russes), s'écartant de l'obéissance qu'il doit à son seigneur, présente contre lui une dénonciation, à plus forte raison s'il adresse cette dénonciation directement à Sa Majesté l'empereur, il est livré, de même que l'écrivain dont il s'est servi pour

rédiger sa supplique, à la justice des tribunaux et traité suivant toute la rigueur des lois. » Par ces rigueurs on entend la peine du knout ou des battogues, et l'exil en Sibérie.

La dénonciation n'est permise au serf contre son maître que dans les deux cas mentionnés plus haut, c'est-à-dire lorsqu'il y a de la part de ce dernier complot contre la sûreté de l'État ou dissimulation du nombre d'habitants imposables établis sur ses terres.

Ainsi donc, ce n'est point assez pour le code russe de légitimer le vol des biens acquis par le serf, ce n'est point assez pour le code russe d'asservir le serf dans toutes les facultés de son âme et de soumettre son corps aux plus violentes tortures, il faut encore qu'il lui enlève tout recours contre la tyrannie qui l'écrase. Qu'est-ce donc que l'homme, qu'est-ce donc que le chrétien aux yeux des législateurs de l'empire des tzars ?

J'ai parlé du knout et des *battogues ;* il n'est pas sans intérêt d'expliquer en quoi consiste ce genre de supplice. J'en trouve une description fort exacte dans un ouvrage récent, de M. de Lagny, intitulé *le Knout et les Russes :*

« Figurez-vous un homme robuste, plein de vie et de santé. Cet homme est condamné à cinquante, à cent coups de knout. Il est amené à moitié nu à l'endroit désigné pour ce genre d'exécution ; un

simple caleçon de toile lui couvre l'extrémité inférieure du corps. Il a les mains attachées plat sur plat, les cordes lui brisent les poignets; n'importe! il est couché à plat ventre sur un chevalet incliné diagonalement, et aux extrémités duquel sont fixés des anneaux de fer. Par un bout, les mains y sont fixées et par l'autre les pieds. Puis le patient est *tendu* de manière qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ainsi qu'on tend une peau d'anguille pour la faire sécher. Cette tension fait craquer les os et les disjoint, n'importe! tout à l'heure les os vont autrement craquer et disloquer.

« A vingt-cinq pas de là est un autre homme : c'est l'exécuteur des hautes œuvres. Il est vêtu d'un pantalon de velours noir entonné dans ses bottes, et d'une chemise de coton de couleur boutonnée sur le côté. Il a les manches retroussées de manière que rien ne gêne ni n'embarrasse ses mouvements. Il tient à deux mains l'instrument du supplice, un knout. Ce knout est une lanière de cuir épais, taillée triangulairement et longue de trois à quatre mètres, large d'un pouce, s'amincissant par une extrémité et terminée carrément par l'autre; le petit bout est fixé à un petit manche de bois d'environ deux pieds.

« Le signal est donné : on ne prend jamais la peine de lire la sentence. L'exécuteur fait quelques pas, le corps courbé, traînant cette longue lanière

à deux mains entre les jambes. Arrivé à trois ou quatre pas du patient, il relève vigoureusement le knout vers le sommet de la tête en le rabattant aussitôt avec rapidité vers ses genoux. La lanière voltige dans l'air, siffle, s'abat et enlace le corps du patient comme d'un cercle de fer. Malgré son état de tension, le patient bondit comme sous les étreintes puissantes du galvanisme. L'exécuteur retourne sur ses pas et recommence la même manœuvre autant de fois qu'il y a de coups à appliquer au condamné. Quand la lanière enveloppe le corps par ses sangles, la chair et les muscles sont littéralement tranchés en rondelles comme avec un rasoir; mais si elle tombe sur le plat de deux angles, alors les os craquent; la chair n'est pas hachée, mais elle est broyée, écrasée, le sang jaillit de toutes parts; le patient devient vert et bleu comme un cadavre pourri. Il est porté à l'hôpital, où tous les soins lui sont donnés, et on l'envoie ensuite en Sibérie, où il disparaît pour jamais dans les entrailles de la terre. »

Tel est le *knout*; il est aboli, dit-on, aujourd'hui; mais les verges ou *battogues* le remplacent, ce qui revient absolument au même.

Jusqu'à présent, il n'a été question que des serfs appartenant aux seigneurs. Je joindrai quelques mots sur les serfs de la couronne, c'est-à-dire sur les dix-huit ou vingt millions de paysans qui relèvent immédiatement du ministère des domaines,

et qu'il est convenu d'appeler en Russie, dans le langage officiel, *paysans libres*. On verra en quoi consiste leur liberté, et si leur sort diffère autant qu'on voudrait le faire croire de celui des serfs particuliers.

Les paysans de la couronne ne sont obligés à payer au gouvernement qu'une capitation annuelle de quinze roubles (60 fr.) par individu du sexe masculin. Mais on sait qu'en Russie les chiffres ont une valeur essentiellement relative et se prêtent avec une merveilleuse élasticité à toutes les métamorphoses. Ces quinze roubles se transforment à volonté en trente, quarante et même cinquante roubles. Ce n'est pas tout : les paysans de la couronne doivent au souverain des corvées pour l'entretien ou la confection des routes et pour tous les travaux d'utilité publique. C'est à eux, en outre, qu'il appartient de transporter et de nourrir les soldats ; deux charges fort onéreuses, qui doivent être payées par l'État ; mais l'argent du gouvernement est chose fantastique et impalpable pour les serfs, même à titre de remboursement légitime.

Quelles sont les compensations que le souverain octroie à ses serfs, en retour de ce qu'il en reçoit? Il leur est accordé depuis une jusqu'à dix déciatines[1] de terrain, suivant les parties de l'empire qu'ils

1. La déciatine vaut un hectare et une fraction.

habitent. Cela doit leur suffire pour les nourrir, eux et leur famille. Ils sont rivés au sol qui les a vus naître ou sur lequel on les a distribués; ils ne peuvent le quitter, sous peine d'être traités comme déserteurs. Il est vrai que d'un autre côté ils disposent librement de leur temps, et obtiennent, dans certains cas, l'autorisation, quelquefois chèrement payée, d'aller exercer un métier quelconque dans la ville voisine.

Allons au fond des choses, et disons toute la vérité. Si le paysan de la couronne jouit, en droit, d'une plus grande somme de liberté que le serf seigneurial, il s'en faut bien, le plus souvent, que cet avantage soit réel. Il obéit, en effet, à une foule d'administrateurs, de délégués du gouvernement, qui le pressurent, l'oppriment, le volent et le battent impitoyablement. Si donc il échappe à la tyrannie des boyards, il retombe sous la férule des employés officiels; et, dans bien des cas, il est loin de gagner au change. Du reste, il n'est pas moins exposé que son voisin, le paysan seigneurial, à être envoyé en Sibérie, pour peu qu'il déplaise à tel ou tel fonctionnaire. Quant à sa situation matérielle, il meurt littéralement de faim, lorsque son champ a été ravagé par le froid ou la tempête. On sait que les années de disette sont très-fréquentes en Russie. Dans ces lamentables conjonctures, le seul espoir du serf est dans la générosité du tzar. Le tzar

donne, sans doute, mais il donne peu; les aumônes qu'il destine à cette population affamée restent, d'ailleurs, presque en totalité entre les mains avides des agents chargés de les distribuer. Ainsi, les serfs sont censés recevoir quelques dons insuffisants, après quoi personne ne s'occupe plus d'eux. « L'été de 1841, dit M. Marmier, on a vu des milliers de ces pauvres gens errant avec leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins, et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très-peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore ; à chaque station, des groupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfants aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds, en nous appelant d'une voix gémissante *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir par ces supplications orientales une aumône de quelques kopecks. »

Un phénomène qui n'a pas été assez observé et qui mérite de l'être sérieusement, c'est que la Russie semble avoir réservé le monopole de l'esclavage aux Russes exclusivement. Est-ce donc que de tous les peuples établis dans leur pays, les Russes seraient les seuls qui pussent s'accommoder des misères et de la bassesse de cette barbare institution?

Voici, sur ce sujet, un passage remarquable que j'emprunte au livre de M. Tourgueneff [1] :

« Il n'y a que les Russes véritables, les Russes pur sang, qui soient ou qui puissent être esclaves en Russie ; ni les autres Européens ni les Orientaux ne peuvent le devenir. On y voit, d'ailleurs, des nobles d'origine anglaise, française, allemande, italienne, espagnole, portugaise, de même que d'origine tatare, arménienne, indienne, juive. Tous peuvent avoir des esclaves, à la seule condition que ces esclaves soient de véritables Russes. Qu'un Américain arrive en Russie avec un esclave nègre, ou bien un Persan, un Turc avec des esclaves de leur pays, l'esclave *importé* devient libre dès qu'il a touché le sol russe, comme si c'était le sol béni de l'Angleterre ou de la France ! On dirait que la Russie veut réserver exclusivement l'avantage d'être esclave à ses propres, à ses plus légitimes enfants.

« Il n'y a d'exception que pour quelques populations des provinces de l'est, comme les Tschouvaches et les Mordvins, qui se trouvent en partie soumises à l'esclavage, le gouvernement ayant fait don des terres qu'elles habitent à quelques nobles. Ces populations hétérogènes sont précisément celles qui se sont le plus amalgamées avec la race

1. *La Russie et les Russes*, tome II, pages 192 et suivantes.

russe. On dirait qu'on a voulu compléter l'assimilation en leur faisant partager l'esclavage des paysans serfs.

« Avant, pendant et longtemps après la domination des Tatars, les paysans russes n'étaient pas la propriété du possesseur de la terre sur laquelle ils vivaient. Sous ces conquérants, princes, nobles, laboureurs, tous étaient également soumis au joug du vainqueur. Mais, après que les Russes s'en furent affranchis, le pouvoir des princes s'accrut, et non-seulement ils laissèrent s'établir l'esclavage, mais ils s'en firent même les fauteurs. Pour les paysans, les nobles remplacèrent les Tatars; et ces nouveaux maîtres appesantirent sur le peuple un joug qu'ils rendirent plus cruel encore que celui de l'étranger, en le rendant plus systématique. Enfin, on compléta l'œuvre d'asservissement en appliquant aux paysans le nom que les Tatars donnaient à tous les Russes, tous indistinctement esclaves à leurs yeux; c'est le nom de.... *chrétien!* En effet, le nom de *chrestianin*, paysan, n'est autre que celui de *christianin*, chrétien.

« Les Tatars, qui, à leur tour, ont été soumis au pouvoir russe, ne sont pas devenus esclaves; chez toutes les autres peuplades de l'immense empire, l'esclavage n'est connu que de ceux qui sont devenus nobles. Les paysans d'origine non russe, dans les provinces baltiques, ont été esclaves, il est

vrai; mais ils ont cessé de l'être depuis le règne d'Alexandre. Dans une grande partie des provinces ci-devant polonaises annexées à l'empire, et notamment dans celles qui forment la Russie Blanche, la population agricole et esclave est d'origine russe [1]. Tous les étrangers qui se nationalisent en Russie entrent dans la classe des nobles, ou, ce qui est rare, dans la classe des marchands ou dans celle des bourgeois. Les familles nobles de Russie se disent, comme nous l'avons vu ailleurs, presque toutes d'origine étrangère, et surtout d'origine tatare; et elles le sont en effet. Les esclaves étrangers amenés en Russie recouvrent, ainsi que nous venons de le faire remarquer, leur liberté, et peuvent, on en a vu plus d'un exemple [2], avoir à leur tour des esclaves pour les servir. On est donc autorisé à dire que tout ce qui est possesseur d'esclaves en Russie est, presque sans exception, d'origine étrangère, et qu'au contraire, tout ce qui est esclave est d'origine russe, et d'une origine aussi incontestée qu'incontestable. A qui donc profite alors cette immense agrégation qu'on appelle *l'empire de Russie?*

« On ne peut s'empêcher de dire que, chez le

1. Dans le royaume de Pologne, les paysans sont libres.

2. Le comte Koutayssof, favori de Paul I[er], fut pris, enfant, dans un camp turc. Il a été tour à tour esclave, barbier, et enfin grand dignitaire de la cour.

peuple russe, tout va au rebours du sens et de la logique; rien n'y suit la même marche que chez les autres peuples. Ainsi, ce n'est pas après la défaite, mais après la victoire que l'asservissement y a pris racine; les Saxons y ont été les vainqueurs et les Normands les vaincus, et cependant ce sont les Normands qui y sont les maîtres et les Saxons les esclaves. Si, dans les autres pays, le servage a été presque toujours la suite de la conquête ou la conséquence du système féodal, en Russie c'est de propos délibéré qu'il paraît avoir été établi. Une mesure aussi odieuse a passé à peu près comme une simple mesure de police; c'est la politique barbare, égoïste, insensée, d'un usurpateur qui a infligé à toute une nation une plaie qui la dévore et qui fait sa honte. »

Cependant il arrive des moments où l'oppression dont il est victime soulève dans l'âme du serf lui-même d'effroyables tempêtes. Alors sa vengeance éclate, lugubre, impitoyable; l'esclave déchaîné se repaît à son tour de larmes et de sang. Chaque année des faits de ce genre viennent désoler le sol moscovite; mais le plus profond mystère les enveloppe, et, à moins que l'on ne passe soi-même sur les lieux du sinistre, on n'en apprendra rien. J'ai foulé une fois, dans le cours de mes voyages en Russie, le sol d'un domaine par lequel la vengeance des serfs avait passé, et je frissonne encore

à ce souvenir. Il s'agissait d'un seigneur qui avait été écorché vif, puis brûlé avec sa femme et ses enfants dans son château livré aux flammes. Bien d'autres traits non moins terribles m'ont été racontés; un seul suffira pour les caractériser tous.

C'était en 1841. Un jeune lieutenant de la garde impériale, ayant hérité de deux mille serfs, s'était rendu sur ses terres pour y jouir de ses droits de propriétaire. Quelques jours après son arrivée, plusieurs de ses camarades furent invités par lui à venir célébrer sa fête dans son château. Dîner splendide, puis orgie échevelée. C'est ainsi que se réjouissent d'ordinaire les gentilshommes russes. Douze jeunes filles, choisies parmi l'élite des paysannes du domaine seigneurial, furent appelées pour assouvir la brutalité de leur nouveau maître et de ses amis. Une d'elles résista et s'enfuit. Ordre de la poursuivre. Et qui est chargé de cet ordre? Le frère et le fiancé de la jeune fille. Elle est ramenée, et cette fois son déshonneur est consommé. Mais la maîtresse favorite du lieutenant, du fond de la chambre où il l'avait reléguée, suivait toutes les péripéties de l'orgie, la rage dans le cœur. Dès que le silence se fut rétabli et que les débauchés, ivres-morts, eurent succombé au sommeil, elle sortit secrètement du château et courut dans le village raconter aux paysans ce qui venait de se passer. Aussitôt des cris de mort se font entendre.

Conduite par la jeune fille, une foule armée de torches, de couteaux et de fusils se précipite vers le château. Elle y met le feu ; et, au bout de quelques minutes, la flamme éclate de toutes parts. Le maître s'en aperçoit le premier ; il se lève plein d'effroi et veut fuir : mais au moment où il va franchir la barrière de son jardin, une balle le frappe à la poitrine. De leur côté, ses hôtes sont dans le plus grand désordre, ils tombent pêle-mêle au milieu des tisons enflammés. Les paysans ne font quartier à personne. Voyant que leur seigneur vit encore, ils le saisissent, et ayant construit un immense bûcher de poutres arrachées au toit du château, ils l'allument et jettent le malheureux dans le brasier, où il expire au milieu de tourments épouvantables.

Tant d'atrocité révolte. Mais n'est-ce pas là l'effet naturel, nécessaire de l'esclavage ? Quand une institution ne s'empare des créatures que pour les abrutir systématiquement, on voit fatalement s'user en elles tout ce qu'elles ont d'humain. Tel est aussi e phénomène normal qui se produit chez le serf russe à toutes les phases de sa vie. Comme il n'est maître de rien, comme il n'est libre de rien, il ne tient à rien : ni à sa femme, ni à sa fille, qu'un caprice de son maître peut insolemment lui ravir, ni à son champ, que le même caprice peut rattacher inopinément au domaine seigneurial, ni à son

pays, où il n'est planté que pour souffrir. Dans son âme tout est confusion et ténèbres; il ne sait ce qui est bien ou mal, vertu ou vice; patriotisme, famille, ne sont pour lui que des mots vides de sens; nous savons déjà qu'en 1812, la plupart des serfs russes qui portaient encore en eux quelques étincelles du feu sacré, appelaient de tous leurs vœux les Français pour les aider à secouer leur joug. N'a-t-on pas vu de ces malheureux, revenant dans leur cabane après une longue absence, et y trouvant deux ou trois enfants de plus, applaudir, les larmes aux yeux, à cette fécondité adultère?

Sans doute, il y a des exceptions à ces misères : mais le principe qui les produit n'en existe pas moins; et, certes, il ne suffit point, pour en corriger l'odieux et lui ôter son venin, du simple bon vouloir éventuel des hommes.

Il est pourtant des Russes qui cherchent à justifier leur système d'esclavage, qui vont même jusqu'à en faire l'apologie. « Nos serfs, disent-ils, sont matériellement heureux; leur existence est assurée, ils sont exempts de tout souci, pour eux et leur famille. Que leur importent les mauvaises récoltes? Ils savent que le seigneur ne les laissera point pâtir, car la loi l'oblige à pourvoir, coûte que coûte, à tous leurs besoins. Qu'ont-ils à craindre? Rien, pas même les huissiers. Quelle différence

avec la situation des classes ouvrières de l'étranger! En Angleterre et en France, le prolétaire vit dans une gêne continuelle, dans une perpétuelle incertitude du lendemain; il s'épuise à gagner un salaire insuffisant, et, quand l'ouvrage lui manque, il meurt de faim. Mieux vaut cent fois être esclave en Russie que libre et pauvre dans d'autres pays. »

Je ne m'arrêterai point à réfuter de pareilles puérilités; elles ont été cent fois rebattues par les colons d'Amérique, et l'opinion en a fait justice. Quel est donc celui de nos prolétaires et de nos ouvriers qui consentirait à échanger sa condition d'homme libre, même avec ses tristes éventualités, ses douloureuses incertitudes, contre le bien-être assuré du serf à la chaîne, ou, ce qui revient au même, de l'animal domestique?

Il paraît d'ailleurs qu'à moins d'être complétement abrutis, les serfs eux-mêmes apprécient ce bien-être à sa juste valeur. Nous avons déjà vu combien ils reconnaissent la sollicitude de certains maîtres. Mais qui pourrait nombrer les suicides où les entraînent, non assurément leurs peines intellectuelles ou morales, mais les mauvais traitements dont ils sont victimes et le désespoir de leur misère[1]? Qui pourrait nombrer les fuites et

1. D'après la statistique de M. Herman, sur un chiffre de six cent cinquante-deux suicides qui se sont produits dans la seule partie occidentale des provinces du centre de l'empire, on en a

les désertions auxquelles ils ne craignent pas de se livrer, au risque de mourir de faim dans les bois ou d'être mis sous le verrou des prisons ? Et ces efforts inouïs qu'ils font pour ramasser un mystérieux pécule, dans le but de briser un jour leurs chaînes en rachetant leur liberté ! Tous ces symptômes assurément sont un triste correctif aux éloges que nous entendions faire tout à l'heure des félicités du servage.

Voici un fait curieux que l'on peut lire dans le *Moniteur officiel* de 1791.

Durant la guerre de la Russie contre la Suède, la nouvelle de la défaite du prince de Nassau sur la Baltique et de la perte qu'il avait faite de cinq mille hommes étant parvenue à Saint-Pétersbourg, Catherine II se trouva dans un tel embarras qu'elle fut obligée d'envoyer à l'armée jusqu'aux frotteurs de son palais, et dut quitter elle-même son château de Tzarskoe-Celo, où elle n'était plus assez bien gardée. Un second échec ne tarda pas à compliquer encore les difficultés de la situation. Mais cette fois, plus de frotteurs à enrôler. Imposer un second recrutement aux seigneurs était dangereux. Voici le parti auquel s'arrêta l'impératrice. Elle déclara que tout sujet russe qui s'engagerait volon-

compté, en 1821, quatre cent cinquante-huit parmi les serfs; l'année suivante, sur un total de six cent soixante-treize, ces mêmes serfs figurent pour quatre cent quatre-vingt-dix-huit.

tairement contre les Suédois aurait sa liberté au bout de quelques années de service. Aussitôt les serfs de quitter en foule les terres seigneuriales et d'accourir sous les drapeaux. Mais Catherine avait compté sans sa noblesse. Celle-ci cria à la spoliation, et réclama, la voix haute, la menace à la bouche, la restitution des serfs qu'on lui avait enlevés. Catherine eut peur et céda; les serfs durent renoncer à l'uniforme et reprendre leur triste livrée. Inconsolables de cette déception, et redoutant, d'ailleurs, le courroux de leurs maîtres, un grand nombre de ces malheureux se donnèrent la mort.

Le gouvernement russe, il faut le dire, semble comprendre quelle tache d'infamie cette institution persistante de l'esclavage imprime à son front. L'empereur Nicolas prétend en souffrir cruellement; on crut même un instant, en 1842, qu'une émancipation générale allait être proclamée. Mais la noblesse fait obstacle; la noblesse tient à ses droits, à ses priviléges; lui arracher ses paysans, c'est lui arracher l'âme. Il n'est pas de prétexte qu'elle n'invente pour ajourner indéfiniment la mesure : « La question est fort délicate; tant d'intérêts s'y rattachent; elle a besoin d'être étudiée mûrement; le paysan russe est trop inculte, trop sauvage; il ne comprendrait pas la liberté, il en abuserait. » Tous les arguments en un mot qui défrayent encore

aujourd'hui la logique des propriétaires d'esclaves du nouveau monde. Mais, en attendant, les nobles russes ne font rien, absolument rien pour préparer leurs serfs à cette émancipation qui, disent-ils hypocritement, forme le plus cher objet de leurs vœux. Il semble, au contraire, qu'ils prennent à tâche de la rendre chaque jour de plus en plus impossible. Ceux qui, il y a quelques années, avaient établi quelques écoles sur leurs terres, les ont fermées en partie. Ils redoublent de rigueur; la crainte de voir échapper leur proie leur met le marteau à la main pour river plus solidement sa chaîne. Le serf russe, en un mot, progresse dans l'abrutissement.

Non, il n'y a rien à attendre des boyards pour la grande œuvre de l'émancipation. Le gouvernement seul peut la provoquer et la réaliser efficacement. De temps en temps, je le sais, des mesures sont prises par lui, qui, en tournant les obstacles, introduisent fatalement, et en dépit de leurs maîtres, quelques centaines de serfs à la liberté. Mais ces mesures partielles irritent la plaie au lieu de la guérir. Il faut porter le fer au cœur de cette plaie; il faut en faire jaillir, jusqu'à la dernière goutte, la sanie immonde. Tâche difficile, mais assez belle, je pense, pour séduire une autocratie dont le pouvoir est sans limite. C'est à ce prix, d'ailleurs, que la Russie pourra se relever

de ce reproche de barbarie qu'on lui jette à la face ; à ce prix que son ambition insatiable pourra être justifiée, et qu'elle pourra, enfin, revendiquer une place légitime parmi les grandes nations de l'Europe.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE.

I.

La bourgeoisie en Russie. — Ses obligations. — Ses priviléges.— Statistique des marchands étrangers ou indigènes établis en Russie. — Réflexions.

Avant de parler des intérêts matériels relatifs à la Russie, il est nécessaire de faire connaître quels sont ceux des sujets de l'empire entre les mains desquels ils reposent. C'est pourquoi, bien qu'il en ait déjà été question au chapitre de l'*administration*, je consacrerai encore ici quelques lignes à la classe des bourgeois russes, ou, comme s'exprime le code officiel, des habitants des villes.

On ne saurait donner le nom de bourgeoisie, dans l'acception que nous lui attribuons chez nous, à la classe qui sert d'intermédiaire en Russie entre la noblesse et les serfs. Cette classe, qui se compose des marchands, des artistes, des artisans, des serfs affranchis, en un mot de tous les habitants des villes proprement dits, cette classe

n'a, en effet, ni les droits, ni l'esprit, ni les habitudes qui caractérisent le *citoyen*.

La qualité de bourgeois se constate, en Russie, par l'inscription dans un registre spécial, divisé en plusieurs sections ou catégories. Quiconque n'est point inscrit dans ce registre ne peut exercer aucun métier ni faire le commerce. En se fixant dans une ville, chaque bourgeois est obligé de signer un serment écrit de fidélité à l'empereur ; il est soumis en outre à diverses charges attachées à sa condition.

Les bourgeois ne peuvent posséder aucune terre à esclaves, privilége exclusivement réservé à la noblesse, mais seulement des maisons, des bâtiments à l'usage de leur profession, et des jardins. Ils tiennent des assemblées triennales où ils traitent de leurs intérêts communs et élisent un représentant. Nous avons vu plus haut que, pour avoir voix délibérative dans ces assemblées, il faut être âgé de vingt-cinq ans au moins et justifier de cinquante roubles de revenu.

Les négociants, de la classe des bourgeois, ont leur hiérarchie à part. Ils sont divisés en *guildes* ou catégories, suivant le capital qu'ils possèdent. La première guilde se compose de ceux qui déclarent un capital de cinquante mille roubles ; la deuxième, de ceux qui en déclarent un de vingt mille ; la troisième, de ceux qui en déclarent un

de huit mille. La première guilde paye au trésor quatre pour cent du capital déclaré et environ un et demi d'autres impôts; la seconde ne paye que quatre pour cent; la troisième que deux et demi. Les paysans qui font le commerce avec l'autorisation expresse de leurs maîtres ne sont tenus à aucune déclaration de capital.

Les membres des deux premières catégories sont seuls exempts de châtiment corporel. Ainsi, outre les serfs commerçants, voilà toute une guilde de négociants, la guilde la plus nombreuse, qui est soumise comme les esclaves au fouet et au bâton

La première guilde a le droit d'établir des fabriques, de se livrer à toute espèce de commerce ou d'industrie, d'entretenir des navires sur mer et des bateaux sur les rivières; la seconde a également le droit de fonder des fabriques, mais elle ne peut entretenir que de simples bateaux. Un ukase de Catherine II, réglant les priviléges de la bourgeoisie, confère à ces deux classes de marchands le droit d'aller en carrosse à deux chevaux.

Les droits de la dernière guilde se réduisent à tenir des auberges et des bains, à faire le commerce de détail, à fabriquer des étoffes, et à avoir de petits bateaux pour le transport des marchandises. Le même ukase porte que les membres de cette guilde ne pourront aller qu'en voiture à un cheval, tant en hiver qu'en été.

L'empereur Nicolas, par antagonisme contre la noblesse, dit-on, a cherché à introduire quelques améliorations dans la condition des négociants de son empire. Il a voulu que quelques-uns d'entre les plus marquants pussent obtenir le titre honorifique de *conseillers de commerce*, et qu'ils fussent rangés dans la huitième classe de la noblesse avec jouissance des droits et priviléges qui sont attachés à cette classe. Il a créé aussi une catégorie de manufacturiers, négociants, artisans, investis des droits inhérents aux deux premières guildes, et portant la dénomination héréditaire ou personnelle de *citoyens honoraires*. L'institution du *tschinn* ne rend-elle pas nécessaire en Russie la classification de tous les citoyens, à quelque ordre et à quelque degré qu'ils appartiennent?

On compte dans tout l'empire environ neuf cents marchands de la première guilde, mille neuf cents de la seconde, trente-quatre mille de la troisième, et cinq mille trois cents serfs faisant le commerce avec l'autorisation de leurs maîtres.

A cette énumération, si l'on ajoute encore huit mille commis ou employés salariés, on arrive, pour la somme totale des individus qui s'occupent de commerce en Russie, au chiffre de cinquante mille.

Cinquante mille commerçants sur une population de plus de soixante millions d'âmes!

La condition de bourgeois en Russie n'est, du reste, guère propre à encourager ceux qui voudraient l'embrasser. Il ne suffit pas pour cela du seul appât des richesses ; les hommes intelligents et les esprits généreux réclament d'autres stimulants. Il faut le mobile de l'ambition, l'espoir des distinctions et des honneurs. Or, est-ce là ce qu'on rencontre, ce qu'on peut rencontrer chez les bourgeois russes ? Le mépris des nobles pour cette classe de citoyens, l'impossibilité pour ses membres les plus marquants de parvenir à des fonctions éminentes, la sujétion dans laquelle l'opinion publique les maintient, tout les repousse et les décourage. Réduits à vivre entre eux et loin de la société civilisée, à goûter presque exclusivement les plaisirs de la famille, à se dédommager du dédain des nobles par les profits de leur métier, les marchands moscovites restent éternellement ensevelis dans leur sentiment de cupidité avide et dans leurs étroites combinaisons financières. Ils conservent toute leur vie et transmettent à leurs descendants la fourberie, l'humilité, l'hypocrisie qui constituent leurs traits caractéristiques. Ils ne s'élèvent jamais à la distinction intellectuelle de quelques-uns de nos négociants, et il se passera des siècles avant qu'un Laffitte russe soit possible.

Voilà pour la condition des industriels et des marchands. Voyons maintenant ce qu'il faut penser de

l'industrie et du commerce auxquels ils se livrent :

« Malgré tous les efforts du gouvernement et les illusions des patriotes, l'industrie russe est encore dans l'enfance. Les anciens procédés, les vieilles routines sont suivis de préférence dans les fabriques. Le goût et les connaissances techniques manquent aux manufacturiers parce qu'ils ne reçoivent aucune instruction spéciale, et que la civilisation générale leur fait défaut. Le gouvernement ne songe pas assez à répandre les écoles normales d'arts et métiers, et à mettre les connaissances industrielles à la portée des ouvriers, ainsi que cela se pratique dans les pays civilisés. Les efforts qu'il a faits dans ce but, soit en créant des établissements nouveaux, soit en introduisant dans les écoles existantes des cours de chimie, de technologie et de dessin, s'adressent à des enfants et non à des hommes faits ; ainsi, entre autres, les enfants trouvés à Moscou ont des maîtres pour toutes ces sciences, et, parmi eux, c'est le plus petit nombre qui suit la carrière industrielle.

« Le gouvernement russe se borne simplement à garantir les fabricants contre toute concurrence étrangère, ce qui les fait persévérer dans leur apathie et leur incapacité. Pour protéger trois ou quatre mille fabricants, il impose des privations pénibles, des dépenses excessives à des millions de consom-

mateurs, et, malgré toute cette protection factice, les fabricants russes ne peuvent rivaliser avec ceux de l'étranger. La matière, la main-d'œuvre, l'entretien sont cinq fois moins chers en Russie qu'en Angleterre, et nonobstant cet éminent avantage, les objets de fabrication sont de cinquante et de cent pour cent plus chers que les produits des manufactures anglaises. »

Ces réflexions, que j'emprunte à l'intéressant ouvrage déjà cité d'Ivan Golovine, sont pleines de justesse. Toutefois, pour celui qui entrerait dans un bazar industriel de Saint-Pétersbourg ou de Moscou, elles paraîtraient peut-être exagérées. Dans ces bazars, en effet, l'industrie russe se présente avec un certain éclat, et semble témoigner d'un remarquable progrès. Mais cet éclat, ce progrès n'ont en réalité rien de russe, rien de national; c'est l'œuvre des étrangers. Voici en quels termes un envoyé du gouvernement français conclut un compte rendu de l'exposition de l'industrie russe en 1849 : « On ne peut voir d'abord sans quelque étonnement la rapidité des progrès que l'industrie manufacturière a faits en Russie ; mais cette surprise est bien atténuée quand on examine les causes et les éléments des progrès accomplis : l'influence étrangère y domine constamment. On la retrouve partout, dans la grandeur de l'ensemble comme dans les détails de l'analyse. Jusqu'ici les Russes

ont fourni des ouvriers patients et habiles; mais, si l'on enlevait à ces ouvriers les chefs étrangers qui les commandent et les guident, tout porte à penser que la masse ouvrière russe oublierait bientôt ce qu'elle a acquis de talent et d'expérience. » Ceci est le dernier mot de l'industrie russe.

II.

Du mouvement commercial de la Russie. — Commerce du nord de l'empire par la mer Blanche et la Dwina ; de l'ouest par la Baltique; du midi par la mer Noire et la mer d'Azoff. — Etat général.

Pour apprécier le mouvement commercial de la Russie dans ce qu'il nous importe le plus d'en connaître, il faut distinguer les opérations qui ont lieu au nord de l'empire par la mer Blanche et l'embouchure de la Dwina, celles qui s'effectuent par la Baltique, et enfin celles qui se font par la mer Noire et la mer d'Azoff.

Au nord, dans les régions désolées que baigne la mer Blanche, Arkhangel est le principal débouché d'un commerce qui ne saurait acquérir de bien grandes proportions. Le port, obstrué par les glaces de septembre en juillet, s'ouvre à peine aux échanges pendant deux ou trois mois chaque année. C'est dans cette courte saison que doivent

s'achever les opérations de la pêche et celles de l'importation et de l'exportation.

La population, disséminée sur les neuf cent quatre-ving-dix mille kilomètres carrés qui forment l'étendue de ce gouvernement, se compose de deux cent trente mille Russes, Permiens, Samoïèdes et Lapons. Arkhangel seul ne compte pas plus de dix-neuf mille habitants. Toute restreinte qu'elle est, cette population livre pourtant au commerce des fourrures, du brai, du goudron, des huiles de baleine et de phoque, des bois de construction et du lin qui se sème, s'élève, mûrit et se récolte avec une merveilleuse rapidité pendant le peu de jours qui sont tout à la fois le printemps, l'été et l'automne dans ces contrées singulières.

La valeur totale de ce commerce a été représentée par les chiffres suivants pendant les trois années de 1849, 1850 et 1851.

	Importations.	Exportations.
1849 :	1 519 000 fr.	14 941 000 fr.
1850 :	1 400 000	15 518 000
1851 :	1 421 000	17 708 000

Ce qui donne en moyenne :

A l'importation, 1 446 667 fr.

A l'exportation, 16 055 667

Et pour l'ensemble des échanges :

1849 : 16 460 000 fr.
1850 : 16 918 000
1851 : 19 129 000

Soit en moyenne 17 500 000 fr. environ.

Ces échanges ont occupé (entrée et sortie réunies) :

En 1849 : 3601 navires
1850 : 3520
1851 : 3264

Le tonnage n'est pas indiqué. La part de la France dans cette navigation a été presque nulle. En 1847 il avait été dirigé d'Arkhangel sur les ports français quarante-cinq navires de tous pavillons. Ce nombre s'est réduit à un en 1848 ; il a été de douze en 1849, de six en 1850 et de sept en 1851.

On peut tirer de ces contrées quelques produits naturels d'une utilité journalière ; mais la pauvreté des habitants, jointe aux sévérités du tarif russe, répulsif jusque sous le pôle, ne nous permet d'y placer qu'une quantité insignifiante de nos produits fabriqués.

Sur la Baltique, les principaux ports de la Russie sont, comme on sait, Riga, Reval et Cronstadt. Les deux premières villes, autrefois suédoises, ont fait partie de la ligue hanséatique. Riga, une des plus importantes places de cette vaste association, conserve encore de ces temps prospères une grande

activité commerciale. En 1852, du 1er janvier au 15 septembre seulement, le chiffre de ses exportations s'est élevé à 39 700 000 fr. Cette somme s'est répartie sur les destinations suivantes, savoir :

Angleterre,	19 200 000 fr.
France,	6 100 000
Hollande,	4 800 000
Suède,	3 100 000
Belgique,	1 800 000
Portugal,	1 300 000
Espagne,	800 000
Prusse,	800 000
Lubeck,	450 000
Brême,	400 000
Hambourg.	733 000

Ces valeurs ont été transportées sur mille soixante-dix-huit navires, parmi lesquels on comptait trente-neuf bâtiments français.

On voit que l'Angleterre fait à elle seule la moitié de tout le commerce de Riga. La France n'y participe que pour un sixième environ. Elle est en progrès cependant; car en 1851 ses exportations pendant la période correspondante n'ont atteint qu'une valeur de 3 200 000 fr. Le lin, le chanvre, les céréales, et surtout la graine de lin, forment la majeure partie de nos exportations. Ce sont les excellentes graines de lin de Riga qui servent aux

semailles dans nos départements septentrionaux, dont le lin est une des principales richesses agricoles. On les transporte de Riga à Dunkerque, et le fret ne coûte pas ordinairement plus de cinq francs par tonne, plus quinze pour cent de chapeaux et avaries.

Reval, capitale de l'Esthonie, a présenté, en 1851, un mouvement de cent soixante-deux navires, jaugeant dix-sept mille quatre-vingt-onze tonneaux, entrée et sortie réunies. L'ensemble des échanges a été de 2 959 000 fr., dont 1 744 000 fr. à l'importation et 1 215 000 fr. à l'exportation.

La France ne prend part au commerce de ce port que dans une proportion restreinte. Il en est de même pour celui du port de Cronstadt, où se déchargent les navires qui ne peuvent, à cause de leur tirant d'eau, remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Si du bassin de la Baltique nous passons au bassin de la mer Noire, nous trouvons d'abord le port franc d'Odessa, qui concentre la plus grande partie du mouvement commercial de la Russie méridionale.

Les valeurs importées sur cette place, pendant le premier trimestre de 1852, se sont

élevées à........................	6 714 628 fr.
et les valeurs exportées à........	16 024 288
Ce qui donne pour l'ensemble des échanges une somme de.....	22 738 916

Comparativement au trimestre correspondant de 1851, il y a eu une augmentation de 12 426 098 fr. c'est-à-dire de plus de cent vingt pour cent.

En 1851, le nombre des navires entrés et sortis n'avait été que de cent trente et un; il s'est élevé à quatre cent quarante-six en 1852. Presque tous ces bâtiments sont affectés au transport des céréales, principal commerce du port d'Odessa.

Ce sont également les céréales qui forment la plupart des opérations dans les ports de la mer d'Azoff, Taganrog, Kertch, Rostoff, Mariopol, Badiansk, et dans ceux de la Crimée, Eupatorie, Balaklava, Théodosie, Sébastopol, etc.

En 1851, les échanges de ces ports avec l'étranger ont présenté les résultats suivants :

	Importations.	Exportations.
Ports sur la mer d'Azoff	6 902 000 fr.	27 182 000 fr.
Ports de la Crimée	1 092 500	654 500
Totaux	7 994 500	27 836 500

Ce qui porte l'ensemble du mouvement commercial dans le bassin de la mer Noire au chiffre de 35 831 000 fr.

Les documents officiels que j'ai entre les mains peuvent suggérer une remarque intéressante pour l'alimentation publique, et à laquelle les inquiétudes résultant d'une récolte probléma-

tique donnaient naguère encore une véritable actualité.

La Russie, ce vaste réservoir de céréales, qui, dans d'autres conditions de viabilité, pourrait fournir du blé à toute l'Europe, écoule ses grains par deux grands déversoirs : Odessa dans la mer Noire et Riga dans la Baltique.

De 1840 à 1850, les quantités d'hectolitres suivantes ont été exportées par ces deux ports :

	Odessa.	Riga.	Ensemble.
1847 :	6 871 000	3 175 000	9 986 000
1848 :	217 000	207 000	424 000
1849 :	3 452 000	663 000	4 115 000
1850 :	2 973 000	690 000	3 663 000

Ces exportations se sont faites aux prix suivants :

	Odessa.	Riga.
1847 :	18f,30c l'hect.	14f,50c l'hect.
1848 :	14 ,00	15 ,00
1849 :	16 ,00	9 ,00
1850 :	15 ,00	9 ,50

On peut conclure de ces données, d'abord que la demande a subi, dans le bassin de la mer Noire, des alternatives beaucoup moins brusques que dans la Baltique, puisque, après la forte exportation de 1847, causée par une disette qui s'est étendue à presque toute l'Europe occidentale, Odessa

a pu fournir encore 3 452 000 hectolitres en 1849, et près de 3 000 000 en 1850; tandis que Riga n'a pas expédié en 1850 la sixième partie de ce qu'il avait expédié en 1847. Il en résulte ensuite que les prix se sont maintenus sans grandes variations dans ce même port d'Odessa pendant les quatre années indiquées, tandis qu'à Riga ils sont tombés de 50 pour 100 pendant les deux dernières.

D'où viennent ces anomalies? Je crois qu'il faut les attribuer particulièrement à l'existence des grands entrepôts de Livourne, de Trieste, de Gênes, et surtout de Marseille, dans lesquels les grains d'Odessa trouvent un placement régulier. Ces entrepôts, qui centralisent les demandes et sont accoutumés à porter la denrée partout où le besoin s'en fait sentir, en maintiennent naturellement le cours, ou du moins le garantissent de toute alternative exagérée de hausse ou de baisse. Le commerce de Riga n'a aucun avantage de ce genre. Port d'embarquement pour toutes les provinces qui convergent au bassin de la Baltique, Riga voit affluer dans ses magasins des masses de céréales, dont l'appel du dehors règle souverainement la valeur marchande. Si cet appel manque ou languit, le prix tombe forcément, car la denrée ne peut retourner en arrière; la défectuosité des routes et la cherté du transport s'y opposent, et, d'une autre part, il n'existe à portée aucun autre entre-

pôt libre qui puisse, comme celui de Marseille, soutenir le cours en se chargeant du rôle d'intermédiaire.

Les modifications apportées par l'Angleterre à son régime des céréales pourront, dans un temps donné, remédier à une partie de ces inconvénients en assurant mieux les ventes annuelles d'une certaine quantité des approvisionnements de Riga. Mais il y aurait peut-être un moyen plus sûr, et surtout plus prompt, d'arriver au but : ce serait de créer à Dunkerque un entrepôt semblable à celui de Marseille. La demande, en y trouvant satisfaction, s'accoutumerait vite à s'y centraliser. Les cours se régulariseraient, et le commerce, trouvant dans le nouvel entrepôt une forte garantie contre le brusque abaissement des prix, s'habituerait à y concentrer des masses de grains suffisantes pour amortir les premières atteintes du fléau, et pour donner au besoin les moyens d'attendre de plus complets arrivages.

Je me suis borné à signaler, dans ce que je viens de dire touchant le commerce extérieur de la Russie, les points qui intéressent spécialement l'Europe. Quant au chiffre général de ce commerce, il monte, en moyenne, importations et exportations réunies, à environ huit cent millions de francs, sur lesquels le commerce avec l'Asie entre pour près de cent millions. Je crois utile de

joindre à ces données quelques réflexions sur le commerce particulier de la Russie avec la France, et notamment sur le dernier traité conclu entre les deux puissances.

III.

Commerce entre la France et la Russie. — Traité de 1846. — Résultats peu satisfaisants qu'il a produits. — Avantage qu'il y aurait de part et d'autre à le renouveler sur des bases plus générales.

Le traité dont je vais parler remonte à l'année 1846; et c'est lui qui régit encore aujourd'hui les rapports commerciaux de la Russie avec la Fran

Ce traité, on se le rappelle, nous a été à peu près arraché par la Russie. Le tarif russe prohibe ou frappe de droits tout à fait répulsifs la plupart des produits fabriqués que la France pourrait fournir aux populations de ce vaste empire. Aussi nos envois sont-ils toujours restés fort au-dessous du rang qu'ils auraient dû prendre dans les relations des deux pays.

Mais si les droits d'entrée sont prohibitifs, il n'en est pas de même des droits de navigation. Les taxes sur les navires sont nulles en Russie, ou seulement nominales, et il n'y existe aucune surtaxe au profit du pavillon national.

Il suit de cette apparente libéralité que la plupart

du temps nos navires sont obligés d'arriver sur lest dans les ports russes. Ne trouvant à y placer, grâce à la sévérité du tarif, que fort peu de produits français, ils ne comptent en général que sur le voyage de retour, dont le fret doit seul couvrir les frais de l'expédition. C'est surtout à ce désavantage qu'il faut attribuer notre infériorité dans les échanges, l'importation russe étant représentée, annuellement, avant le traité, par une valeur moyenne de trente millions à peu près, et l'exportation française n'atteignant pas à plus de onze millions cinq cent mille francs.

Cependant cet état de choses, si favorable à ses intérêts commerciaux, ne suffit pas à la Russie. Se prévalant de l'uniformité de son tarif de navigation, elle réclama avec autant de persévérance que d'habileté contre notre droit de tonnage de 4 fr. 12 c., et contre nos surtaxes de pavillon. Plusieurs de ces surtaxes, à la vérité, notamment celles qui frappent les graines oléagineuses, avaient été mal à propos exagérées par la législature en 1845; mais il s'en fallait de beaucoup que ces mesures équivalussent aux restrictions du système russe. Néanmoins, le cabinet de Saint-Pétersbourg se retrancha d'une manière absolue dans ses demandes, et il poussa les choses si loin qu'il alla jusqu'à menacer nos navires et nos marchandises de taxes spéciales qui eussent immédiatement arrêté toute

espèce d'échange entre les deux pays. Les ukases promulgués à ce sujet reçurent même un commencement d'application.

Le gouvernement de juillet aima mieux céder que de s'engager dans une guerre de douanes, contraire d'ailleurs à sa politique. C'est de là qu'est né le traité du 16 décembre 1846.

Cet acte stipule, en principe, l'application du traitement national sur les marchandises et les navires des deux pays, c'est-à-dire : 1° qu'il affranchit de tout droit de navigation les navires russes arrivant de Russie en France, et conserve aux navires français arrivant de France en Russie le bénéfice des droits nominaux qui sont perçus sur le pavillon russe; 2° qu'il garantit de toute surtaxe, dans les deux pays, les marchandises du cru importées de l'un à l'autre.

Seulement, et par une exception qui, à ce que je crois, n'avait eu d'analogue jusqu'alors dans aucun acte de ce genre, l'application du traité a été bornée au commerce de la Baltique, de la mer Blanche et de l'Océan, le commerce de la mer Noire et de la Méditerranée restant soumis, dans les deux pays, aux prescriptions de la législation générale.

Voyons maintenant quel a été, en face de cette transaction, le développement des faits commerciaux et maritimes.

Si l'on remonte à la période décennale de 1829 à 1836, on trouve pour la moyenne des échanges, savoir :

Importat. de Russie en France.	19 900 000 fr.
Exportat. de France en Russie..	7 800 000
Ensemble.....	27 700 000

Ce mouvement occupe :

Navigation française (entrées et sorties réunies).......................	15 921 tonneaux.
Navigation étrangère.........	52 631 »
Ensemble.....	68 552 »

La moyenne décennale de 1837 à 1846 présente les échanges et les transports ainsi qu'il suit :

Importations..................	34 900 000 fr.
Exportations..................	12 900 000
Ensemble.....	47 800 000

Navigation française.......	23 590 tonneaux.
— étrangère......	121 114 »
Ensemble.....	144 704 »

Ce sont là les faits antérieurs au traité. Ils montrent que l'importation des produits russes en France a presque doublé d'une période à l'autre, et que l'exportation des produits français a égale-

ment progressé, mais dans une proportion moindre. Ainsi la supériorité relative de la Russie s'est encore augmentée.

Quant à la navigation, le pavillon français a gagné, à la vérité, environ cinquante pour cent; mais le pavillon étranger s'est accru dans une proportion pareille, et en définitive il l'emporte de beaucoup dans l'intercourse.

Les faits postérieurs au traité sont établis dans la moyenne des cinq années 1847 à 1850.

En voici l'aperçu :

Dans les échanges, l'importation des produits russes présente une valeur de....	52 400 000 fr.
Et l'exportation des produits français une valeur de..........	16 900 000
Ensemble	69 800 000

L'intercourse se répartit ainsi :

Navigation française.......	59 633	tonneaux.
— étrangère.......	153 179	»
Ce qui fait un total de.....	222 812	»

Au premier abord, ces chiffres paraissent considérables; mais il faut se souvenir que dans cette période figure l'année 1847, année de disette qui a obligé la France à chercher partout, surtout en Russie et en Amérique, le complément de son

approvisionnement de céréales. Les conséquences de ce fait anormal fausseraient toutes les déductions, si l'on n'y prenait garde. Pour se faire une idée juste de la situation, il faut recourir aux deux tableaux suivants, qui présentent le double détail des échanges et de l'intercourse. J'y fais entrer, pour compléter la comparaison, les résultats de l'année 1845, antérieurs au traité, et ceux de l'année 1851, postérieurs à la période quinquennale dont la moyenne est établie plus haut.

Valeurs échangées entre la France et la Russie de 1845 à 1851 (cours spécial).

ANNÉES.	IMPORTATION de Russie en France.	EXPORTATION de France en Russie.	TOTAL des échanges.
1845	35 900 000	13 500 000	49 400 000
1846	53 000 000	16 200 000	60 200 000
1847	107 700 000	17 700 000	125 400 000
1848	45 400 000	14 000 000	53 400 000
1849	31 000 000	19 000 000	50 000 000
1850	24 000 000	17 500 000	41 500 000
1851	17 800 000	16 200 000	34 000 000

Navigation entre la France et la Russie.
Entrées et sorties réunies.

ANNÉES.	PAR LA BALTIQUE ET LA MER BLANCHE.		PAR LA MER NOIRE ET LA MER D'AZOFF.		TOTAUX.
	par français.	par étrangers.	par français.	par étrangers.	
1845	12 505	23 200	6 717	85 551	128 104
1846	9 770	78 135	10 881	135 193	233 999
1847	21 708	47 484	39 296	283 036	389 504
1848	11 811	37 606	11 168	41 838	104 423
1849	30 827	51 428	6 542	19 406	108 203
1850	21 511	39 020	6 988	32 753	100 292
1851	23 430	43 177	1 711	20 240	88 558

On voit maintenant à quoi se réduisent les développements commerciaux et maritimes depuis le traité de 1846. A part l'année 1847 et les derniers mois de l'année précédente, dont le mouvement s'explique par le transport anormal de grandes quantités de grains, la somme des échanges entre les deux pays a plutôt diminué qu'augmenté du premier au dernier terme de la période. Comparativement à 1845, 1851 présente une diminution de dix millions quatre cent mille francs.

Un résultat analogue ressort pour la navigation. Ici, la diminution est de quarante mille tonneaux. Mais il y a de plus ce fait, qui aggrave singulière-

ment les clauses du traité, qu'au moyen des faveurs exceptionnelles réciproquement ménagées à leur pavillon par les deux pays, la navigation française a doublé dans la Baltique et la mer Blanche, tandis qu'elle s'est réduite presque à rien dans la mer Noire, où elle reste en butte aux dispositions rétorsives des ukases de la Russie contre les puissances qui ne lui accordent pas la réciprocité du traitement national. On se demande s'il est bien juste qu'en vertu d'un acte diplomatique dont le bénéfice devrait profiter à tous, nos armateurs de la Méditerranée aient à supporter des charges considérables dont ceux de l'Océan sont affranchis ?

LA FORCE MILITAIRE ET MARITIME.

I.

Revue de la garde impériale à Saint-Pétersbourg. — L'empereur et son état-major. — Appareil grandiose. — Pittoresque du défilé. — Troupes russes. — Cosaques. — Escadrons mahométans. — Uniforme circassien. — Le régiment de Paulowsky.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'assister à un plus beau spectacle militaire que celui de la revue de la garde impériale, que l'empereur de Russie passe chaque année, dans le courant du mois de mai, sur le champ de Mars de Saint-Pétersbourg. C'est toute une armée qui défile devant vous, et dans cette armée vous pouvez apprécier la force de l'État autocratique, sinon dans sa valeur réelle, du moins dans son appareil éclatant et dans sa variété pittoresque.

Dès le matin du jour solennel, la capitale entière est en mouvement; le marchand quitte son comptoir, l'artisan sa boutique; le *moujik*, le *moujik* lui-même, mettant de côté la crasseuse peau de mouton qui lui a servi pendant tout l'hiver de vê-

tement et de lit, se pare de son cafetan bleu et de son petit chapeau orné d'une plume de paon; tous se dirigent vers la place militaire. D'un autre côté, la haute société envahit les fenêtres et les balcons qui dominent cette place, ou, montée dans ses équipages, elle l'encadre comme d'une haie brillante de luxe et de fraîcheur.

Cependant les tambours battent, les clairons, les trompettes et les fifres font entendre ce bruit strident et monotone qui caractérise les marches guerrières moscovites; et l'on voit peu à peu déboucher sur le champ de Mars et se ranger en ligne l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de la garde. Vers dix heures, toutes les casernes sont vides; il ne reste plus, dans les rues et sur les places, que les sentinelles nécessaires pour veiller aux palais et aux établissements officiels.

Alors, il se fait dans l'assemblée un grand silence; tout le monde est dans l'attente.

Tout à coup un cri formidable retentit: L'empereur! et soudain un hurrah immense, répété par cent mille voix, s'élève vers les cieux; en même temps les tambours battent aux champs, les musiques de tous les régiments jouent à la fois : c'est une tempête d'acclamations et de fanfares.

L'empereur arrive au galop, suivi des grands-ducs et de son état-major, cortége splendide où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la

distinction des personnes ou de la richesse inouïe des uniformes.

Les hurrahs redoublent; les instruments militaires font entendre des accents frénétiques; l'enthousiasme est au comble.

Après avoir passé rapidement devant le front des troupes, l'empereur vient se placer au centre du champ de Mars; les grands-ducs et les officiers de sa suite se rangent à distance derrière lui.

Alors commence le défilé.

Viennent d'abord les régiments d'infanterie, avec leur uniforme au poitrail écarlate, leur casque prussien flamboyant au soleil et surmonté d'une queue de cheval qui flotte au vent; ensuite les chevaliers-gardes, vêtus de blanc et portant des cuirasses noir et or; les gardes à cheval, les cuirassiers *gatschina*, bleus et blancs, couverts d'un casque resplendissant; les lourds dragons de la garde, les lanciers et les hussards, vêtus de rouge et montant des chevaux gris; enfin, les régiments de Cosaques, bleus ou écarlates, armés de longues lances dont les flèches peintes en rouge s'élèvent comme une forêt de pourpre au-dessus de leurs rangs. Ces régiments de cavalerie, forts de plus de douze cents hommes, ont chacun des chevaux de même couleur : noir, bai, gris ou noisette.

Après ce premier défilé, qui dure plus de deux heures, vient l'artillerie, puis les trains de pon-

tonniers en masse compacte. Les chariots appartenant à ces corps, de même que les bateaux-pontons, les caissons à poudre et les voitures à munitions, sont peints en vert clair, couleur impériale, ce qui produit un effet harmonieux et imposant. Dans cette partie de la garde, les chevaux n'ont ni l'allure élégante, ni les formes sveltes de ceux qui précèdent; forts et solidement bâtis, ils sont parfaitement adaptés au service auquel ils sont destinés.

Enfin, le défilé se termine par les quatre escadrons du régiment mahométan. Ces escadrons se composent de Circassiens, de Russes, de Turcs, d'individus sortis des diverses tribus qui avoisinent les Alpes caucasiennes, d'esclaves, d'aventuriers de tous pays, de renégats et d'otages. Chaque escadron se distingue par un costume différent; mais tous sont extrêmement pittoresques. L'un porte le simple bonnet persan en laine d'agneau, l'autre le turban caucasien; leurs armes sont le cimeterre, le *rifle*, le yatagan, les flèches et le carquois.

Un de ces escadrons est encore plus frappant que tous les autres. Il est uniquement composé de Circassiens, tirés surtout des tribus voisines de la frontière et appartenant à des familles qui reconnaissent la domination russe. Otages, pour la plupart, ils sont tous princes ou nobles, et portent, légèrement altéré, le costume national de leur race,

c'est-à-dire le casque de fer à pointe d'acier au lieu de plumes, et l'étincelante cotte de mailles qui descend sur leurs fracs étroits de couleur écarlate. L'orgueil oriental éclate dans leurs armes et leur équipement. Ils gouvernent leurs petits chevaux vifs et de sang pur avec une grâce, une dextérité qui contrastent avantageusement avec la roideur gauche et étudiée du cavalier moscovite, comme avec l'attitude sans élégance, quoique ferme, du Cosaque. Ces hommes ont un air de grandeur et de naissance comme leurs chevaux ; leurs formes sont resserrées, agiles, élastiques ; les yeux de l'homme et du cheval étincellent d'une fierté que la bride du cavalier aussi bien que la servitude russe s'efforcent vainement de tempérer. Ces chevaux, dont la robe est grise, ont la queue blanche, mais teinte en cramoisi dans la partie inférieure, ce qui ajoute encore à l'aspect sauvage de cette cavalerie orientale.

Nulle armée au monde, assurément, ne peut offrir les mêmes disparates de costumes que l'armée russe ; car outre l'habillement particulier des Cosaques et la rareté des uniformes modernes, il y a dans la garde des régiments dont l'uniforme suranné frappe comme une nouveauté par son antiquité même. Ainsi les dragons de la garde ont encore le casque noir des cavaliers de Frédéric II, surmonté d'une plume qui s'étend transversale-

ment d'une oreille à l'autre, avec une large pointe de drap de couleur vive qui tombe en forme de langue derrière le dos, et dont l'objet autrefois était sans doute de garantir la queue. Un régiment d'infanterie (le régiment Paulowsky) conserve encore le bonnet pointu de drap écarlate, avec une feuille de cuivre sur le devant, et ressemblant à une mitre d'évêque; coiffure qui atteste souvent, par les traces de balles dont elle est sillonnée, le sort des malheureux qui l'ont successivement portée. L'étranger trouve cette coiffure burlesque et affectée; elle passe généralement pour un des produits de la fantasque imagination de Paul Ier; mais on voit sur un vieux tableau d'Hogarth, représentant une marche vers Finchlay, qu'elle fut jadis en usage chez les gardes à pied anglais.

II.

Effectif de la garde. — Chiffre de l'armée. — Opinion de M. de Haxthausen sur les troupes russes disponibles. — Exagération des statistiques officielles. — La vérité. — Budget de l'empire russe. — La marine. — Vaisseaux, canons et marins.

Telle est la revue de la garde impériale à Saint-Pétersbourg. N'avais-je pas raison de dire qu'il serait difficile d'imaginer un plus beau spectacle militaire? Cette garde se compose de 40 000 hommes d'infanterie et de 15 000 de cavalerie; et si l'on y

ajoute les régiments de la jeune garde et les corps des grenadiers, son effectif ne montera guère à moins de 115 000 hommes. Répartie dans la capitale et dans les environs, la garde impériale est sous le commandement direct du fils aîné de l'empereur, le grand-duc héritier.

La garde impériale forme, avec une première levée de 98 000 hommes, la réserve de l'armée russe; cette réserve se compose, par conséquent, de 217 000 hommes, servis par 472 canons.

Quant à l'armée proprement dite, voici, d'après les cadres officiels, quelle est sa composition :

INFANTERIE.

6 corps effectifs consistant en 3 divisions, composées chacune de 4 régiments, et chaque régiment de 7 bataillons, dont 4 effectifs, à 1000 hommes chacun : ce qui, pour 72 régiments de ligne et 288 bataillons, donne.		288 000 h.
2 corps de réserve composés des 5e et 6e bataillons des 72 régiments de ligne, comprenant, sur le pied de paix, 500 hommes chacun, pour 144 bataillons..	72 000	
Bataillons de dépôt des 72 régiments.	36 000	
6 bataillons de tirailleurs, 1 pour chaque corps.	6 000	
A reporter......		402 000 h.

	Report.........	402 000 h.
	Corps de garnison, sapeurs et mineurs, 60 bataillons....................	60 000
	Infanterie de la garde impériale, 12 régiments de 3 bataillons, et 4 bataillons de sapeurs, mineurs, arquebusiers et vétérans, en tout 40 bataillons......	40 000
	Infanterie des régiments de grenadiers, 12 régiments de 4 bataillons chacun, et 1 bataillon de tirailleurs.......	49 000
Corps locaux.	Infanterie du Caucase, 48 bataillons.	48 000
	— d'Orenbourg, 16 —	16 000
	— de Sibérie, 16 —	16 000
	— de Finlande, 12 —	12 000
	Régiments d'instruction, corps modèles et corps des cadets........	20 000
	Total de l'infanterie sur pied de paix.	663 000 h.

CAVALERIE RÉGULIÈRE.

24 régiments de cavalerie attachés aux 6 corps actifs de la ligne ;
24 régiments de cavalerie de réserve ;
12 — de cavalerie de la garde ;
11 — du corps des grenadiers ;
2 — du Caucase et des régiments modèles.

Ces 74 régiments, à 9 escadrons chacun et à

160 hommes par escadron, font 1440 hommes par régiment, et conséquemment une cavalerie totale de.............................. 106 000 h.

ARTILLERIE ET GÉNIE.

Évalués ensemble à................ 55 000

L'artillerie comprend :

Artillerie légère, 50 batteries ou 400 pièces de canon, dont .

6 à la garde et au corps des grenadiers ;

12 aux six corps de la ligne ;

12 à la cavalerie de réserve ;

10 aux bataillons locaux ;

10 aux Cosaques du Don et dans les gouvernements asiatiques.

Artillerie de campagne : 165 batteries ou 1320 pièces de canon, dont :

90 à la ligne ;

27 au corps de réserve ;

48 aux corps du Caucase, de la Sibérie et de la Finlande.

CAVALERIE IRRÉGULIÈRE.

140 rég. de Cosaques	à 800 h. par rég.	116 800 h.
6 — de Baschkirs		
8 — de Kirghiz, à 1600 h. par rég.		
Auxiliaires turcs, kazzilbachis, etc.....		20 000
Total de la cavalerie irrégulière..		136 800 h.

COLONIES MILITAIRES.

On estimait, en 1839, la force des colonies militaires à 360 000 hommes, divisés en sept classes, dont quatre armées, montées et équipées en qualité de recrues, soldats ou vétérans. Leur force réelle est incertaine; mais il y a des raisons de penser qu'elle n'est pas inférieure aujourd'hui à ce qu'elle était en 1836, époque à laquelle elle se montait à 20 régiments de cavalerie, 1200 hommes fournissant un régiment régulier de cavalerie, dont le cadre d'activité est de 1200 hommes enrôlés pour quinze ans, et la réserve équipée, avec les vétérans, 3000 hommes. On trouve ainsi 4200 hommes par régiment, ou 84 000 hommes.

En définitive, les contrôles de l'armée russe présentent les données suivantes :

Infanterie	663 000 h.
Cavalerie régulière	106 560
Artillerie et génie	55 000
Cavalerie irrégulière	136 000
Troupes diverses comprenant celles des colonies militaires, la gendarmerie, les compagnies de districts, infanterie et cavalerie, les brigades de douanes, les cantonistes ou enfants de troupe, etc.	130 000
Total	1 090 560 h.

Toutes ces troupes sont supposées armées et organisées sur le pied de paix. Il faudrait y ajouter, au premier signe de guerre, 500 hommes par chacun des 5e et 6e bataillons de réserve des 72 régiments de ligne, ce qui donnerait 72 000 hommes de plus. Mais, affectées à la seule hypothèse du cas de guerre, ces troupes ne sont nullement disciplinées.

Ces relevés ne sont qu'approximatifs : les états officiels du ministère de la guerre sont fort obscurs quant au nombre d'hommes, outre qu'ils dissimulent sciemment la vérité. Un officier longtemps employé dans les bureaux de ce ministère a estimé ainsi qu'il suit, en nombres ronds, la force réelle des troupes sous les armes :

Infanterie	450 000 h.
Cavalerie régulière	85 000
Artillerie et génie	50 000
Cavalerie irrégulière	100 000
Colonies militaires et troupes mêlées	100 000
Total	785 000 h.

compris toutes les réserves et les invalides.

Une autre autorité, également respectable, dit moins encore, et ne porte le chiffre total qu'à 750 000 hommes, tout compris, même les forces navales.

Dans une statistique de Russie imprimée en Fin-

lande en 1838, l'armée russe est estimée en totalité à 662 332 hommes, dont 41 200 hommes de garde impériale, 331 200 d'infanterie de ligne, 104 632 de troupes de garnison, 84 000 de troupes régulières, 40 800 d'artillerie, 10 500 de troupes de génie. A ce nombre, il faut ajouter, suivant la même statistique, 19 000 hommes de cavalerie irrégulière, qui, en temps de guerre, peuvent être multipliés à volonté.

Cette dernière estimation, qui n'est pas sans valeur, puisqu'elle est formulée par un auteur qui vit sous le sceptre russe et dont l'ouvrage n'a été publié qu'avec l'autorisation de la censure officielle, cette dernière estimation ne s'écarte guère, comme on voit, de la précédente; mais elle infirmerait singulièrement les chiffres élevés de notre premier tableau. J'ajouterai que, si elle était vraie en 1838, il est difficile qu'elle ne le soit pas aujourd'hui; car, depuis cette époque, aucun événement n'a eu lieu qui ait pu faire sortir l'armée russe des cadres sur lesquels l'auteur de la statistique a basé ses renseignements. On serait mieux autorisé, au contraire, à affirmer que l'armée russe est moins considérable actuellement qu'elle ne l'était en 1838, la réduction de service, dans la ligne comme dans la garde, ayant été établie et mise en vigueur dans cet intervalle.

Quant aux colonies militaires, le statisticien fin-

landais se borne à indiquer qu'elles sont divisées en quatorze districts, s'abstenant de préciser le nombre d'hommes dont se compose chaque district. Il ajoute seulement qu'outre les anciennes colonies fixées dans le gouvernement de Novgorod et dans les provinces de la vieille Russie, on en a organisé de nouvelles dans les provinces caucasiennes.

Je joins à toutes ces données des renseignements encore plus récents, qui, tout en confirmant en partie les derniers chiffres, jettent, par la précision des détails, un jour encore plus complet sur la question militaire que j'examine.

L'armée russe est divisée en armée active, armée de réserve et corps locaux.

L'armée active, dont le quartier général est établi à Varsovie, se compose de 6 corps d'armée[1].

Chaque corps consiste en 3 divisions d'infanterie, 1 de cavalerie légère, 12 batteries d'artillerie, 1 batterie d'artillerie à cheval, et un certain nombre de bataillons et compagnies du génie, des sapeurs, des tirailleurs, du train, etc.

Une division d'infanterie est composée de 4 régi-

1. Voici la distribution actuelle de ces six corps d'armée :
Le quartier-général du 1er corps se trouve à Varsovie ; celui du 2e, à Grodno, en Lithuanie ; celui du 3e, à Homel, dans le gouvernement de Mohileff, celui du 4e, en Moldavie et Valachie ; celui du 5e, à Odessa ; celui du 6e, à Moscou.

ments, chacun de 4 bataillons effectifs, et de 2 de réserve et de dépôt. On évalue la force d'un régiment en campagne de 3000 à 3500 hommes. Une division d'infanterie en campagne est donc forte de 12 à 14 000 hommes.

Une division de cavalerie compte également 4 régiments, chacun de 8 escadrons, et 2 de réserve et de dépôt. La force d'un régiment de cavalerie, avec sa réserve, est évaluée à 1200 hommes; la force d'une division de cavalerie, à 4800 hommes. Une batterie d'artillerie à pied est composée de 12 pièces; une batterie à cheval, de 8 pièces.

Il en résulte que l'armée active compte :

18 divisions d'infanterie, soit de 216 à 252 000 hommes;

6 divisions de cavalerie, soit, avec la réserve, 28 000 hommes;

72 batteries d'artillerie à pied, soit, avec la réserve, 12 960 hommes, 864 bouches à feu;

6 batteries d'artillerie à cheval, soit, avec la réserve, 720 hommes, 48 bouches à feu.

La force totale de l'armée active, au grand complet, n'atteint donc pas 300 000 hommes, avec 912 bouches à feu.

L'armée de réserve est composée : 1° du corps des gardes; 2° du corps des grenadiers colonisés; 3° de deux corps de cavalerie colonisés, et 4° des 5e et 6e bataillons de dépôt des régiments d'infanterie.

Le corps des gardes, dont l'état-major est à Saint-Pétersbourg, consiste en 3 divisions d'infanterie, 3 de cavalerie (dont une de cuirassiers), 12 batteries d'artillerie à pied et 3 batteries à cheval.

Le corps des grenadiers colonisés, dans le gouvernement de Novgorod, est composé de 3 divisions d'infanterie, 1 de cavalerie (la 7e), 12 batteries d'artillerie à pied et 1 à cheval.

La force totale de ces deux corps d'armée de réserve se monte à :

6 divisions d'infanterie, soit environ 72 000 hommes;

4 divisions de cavalerie, soit environ 19 200 hommes;

24 batteries d'artillerie à pied, soit environ 4320 hommes, 288 bouches à feu;

4 batteries d'artillerie à cheval, soit environ 480 hommes, 32 bouches à feu;

Soit en tout 96 000 hommes et 320 bouches à feu.

Le premier corps de cavalerie de réserve consiste en 2 divisions de cuirassiers et 1 de lanciers, colonisées dans la Russie méridionale; en tout 3 divisions de cavalerie et 3 batteries d'artillerie à cheval.

Le second corps est composé de 2 divisions de dragons, colonisés également dans la Russie méridionale, et de 2 batteries d'artillerie à cheval.

La force des deux corps de cavalerie de réserve est donc de 24 000 hommes et 40 bouches à feu.

Il est difficile de préciser exactement la force des 5e et 6e bataillons d'infanterie de réserve; car ces bataillons ne sont en quelque sorte destinés qu'à combler les vides des régiments de ligne en temps de campagne ou de fortes marches. Le nombre total des régiments d'infanterie étant de 120, ce seraient 240 bataillons de réserve, c'est-à-dire environ 210 000 hommes d'infanterie, si ces bataillons étaient au complet; mais comme ils versent constamment leurs hommes dans les régiments d'infanterie auxquels ils appartiennent, leur existence est plutôt nominative qu'effective. Ce serait exagérer la force de cette réserve que de la porter à 120 000 hommes; nous adoptons cependant ce chiffre pour mémoire.

L'armée de réserve est donc forte :

Corps de la garde et des grenadiers, 96 000 hommes, 320 bouches à feu.

Deux corps de cavalerie de réserve, 24 000 hommes, 40 bouches à feu.

5e et 6e bataillons d'infanterie (mémoire), 120 000 hommes.

En tout, 240 000 hommes et 360 bouches à feu.

Les corps locaux sont : 1° le corps du Caucase, composé de 3 divisions d'infanterie et 12 batteries d'artillerie à pied; 2° la division d'infanterie de

Finlande, avec 4 batteries; 3° la division d'infanterie d'Orenbourg, sur la frontière du Turkestan, avec 4 batteries; 4° la division d'infanterie de Sibérie, avec 4 batteries.

En tout 6 divisions d'infanterie et 24 bataillons d'artillerie, soit de 72 à 84 000 hommes, avec 288 bouches à feu.

L'armée régulière en Russie consiste donc en 30 divisions, soit 120 régiments, d'infanterie ; 15 divisions, soit 60 régiments, de cavalerie, et compte au maximum, avec les réserves et les dépôts, 628 000 hommes et 1540 canons; à quoi il faut ajouter de 30 à 50 000 cosaques de différentes dénominations avec leur artillerie légère, ainsi que la garde intérieure et la gendarmerie.

Pour compléter le tableau de l'armée russe, je mentionnerai enfin l'opinion d'un ancien officier au service de la Russie. Cet officier évalue ainsi l'armée tzarienne :

Huit corps d'armée de 40 000 hommes chacun, en moyenne, répartis en Pologne, en Lithuanie et dans l'intérieur de la Russie, soit......	320 000 h.
En Sibérie, un corps de............	25 000
Au Caucase, un corps de..	60 000
Garde impériale de Saint-Pétersbourg et grenadiers..........................	50 000
A reporter........	455 000 h.

Report......	455 000 h.
Ajoutez, en cas de guerre, 65 000 soldats en congé qui seraient rappelés sous les armes, ci........................	65 000
Total............	520 000 h.

Ce qui frappe dans les diverses appréciations que je viens de signaler, c'est que, plus on s'éloigne des chiffres officiels, plus l'effectif diminue. Ceci n'a rien d'étonnant. Il est tellement dans la nature et dans les habitudes des agents administratifs de la Russie de grossir tout ce qui tient à l'appareil de la puissance de l'empire, que le seul moyen d'arriver à la vérité, c'est de couper dans le vif de leurs tableaux et d'en réduire les proportions outre mesure.

Si j'avais à formuler sur l'armée russe une opinion personnelle, je déclarerais m'en tenir au chiffre de la statistique finlandaise : c'est celui qui répond le mieux à tous les renseignements verbaux ou écrits que j'ai pu recueillir pendant mon séjour sur les lieux. Néanmoins, il ne faudrait point traiter à la légère le grand tableau qui ouvre cet exposé : il exprime l'état réel des cadres officiels, et, bien que ces cadres ne soient jamais complets, ils pourraient l'être à la rigueur, si l'autocrate l'exigeait impérieusement.

Quelle est, parmi cette masse de soldats, la por-

tion dont la Russie pourrait disposer dans une guerre hors frontière? C'est ici le point capital, celui dont il importe le plus de se rendre compte.

Je me hâte de prévenir l'impression que pourrait produire ce que je viens d'affirmer touchant la possibilité pour la Russie de compléter, au gré du tzar, l'immensité des cadres officiels de son armée. Il ne peut être question ici, bien entendu, que d'une simple hypothèse. Quel est l'État, quelque opulent qu'il soit, qui pourrait supporter l'entretien normal d'un million de soldats? Si donc les cadres de l'armée russe se complétaient jamais, ce ne serait que dans une de ces circonstances suprêmes où une puissance aux abois se voit obligée de faire jouer jusqu'au dernier élément de ses forces. Mais alors en deviendrait-elle plus redoutable? Évidemment non. Ce qui terrifie dans une armée, ce sont les soldats éprouvés, et non ces bandes accidentelles que l'on soude inopinément à ses flancs. En face d'adversaires disciplinés, de telles bandes se dissiperaient au premier feu. A la bonne heure s'il s'agissait de ces nations naturellement militaires, et auxquelles le seul contact du mousquet tient lieu de toute instruction. Mais les Russes, comme je le dirai bientôt, ne naissent rien moins que guerriers; s'ils peuvent être formés à l'exercice, jamais ils ne se battront d'inspiration.

Ainsi donc, nous rentrons dans les chiffres réels,

c'est-à-dire dans l'évaluation de l'armée effective de la Russie à environ 600 000 hommes. Calculons ce qui peut être enlevé à ce nombre au profit d'une guerre étrangère.

Certainement, si la Russie ne formait qu'un tout homogène, ou si chacune des parties disparates qui la composent était tellement liée au centre que rien ne pût l'en détacher, la Russie n'aurait qu'à charger son fusil et à entraîner toutes ses masses à la conquête, ne laissant que quelques bataillons épars sur la surface de l'empire pour y faire la police. Mais il est loin d'en être ainsi. La Russie renferme dans son sein des éléments toujours hostiles, toujours menaçants. Si elle s'oubliait un seul instant dans sa surveillance armée, cet instant suffirait pour la disloquer, pour l'anéantir peut-être. Il a été dans sa destinée jusqu'à présent de vivre la mèche sur le canon, l'oreille au vent. Dieu sait combien de temps cela durera encore. Il est donc bien moins facile à la Russie qu'on ne saurait le croire, et qu'elle ne cherche elle-même à le persuader, de dilater sa force armée vers l'étranger. Avant tout, il faut qu'elle se garde elle-même. Le corps du Caucase, les corps de la Sibérie, par exemple, pourraient-ils, sans danger, être diminués? D'un côté, les montagnards, de l'autre les forçats! Évacuerait-on les forteresses de la Finlande et des provinces baltiques? Et Saint-Pétersbourg et

Moscou, ce foyer de mécontents, et les frontières de l'Asie, et la Lithuanie, et la Podolie, et la Wolhynie, et la Russie Blanche, ces membres épars de l'ancienne Pologne, et la Pologne elle-même, tous ces centres redoutables où couve l'incendie, les dégarnirait-on impunément des troupes qui les tiennent en respect? Somme toute, voici, d'après la supputation d'un ancien officier sorti de l'armée russe, l'effectif que la Russie aurait à prélever sur l'ensemble de ses cadres pour répondre à ses besoins de conservation intérieure :

Au Caucase et en Sibérie..........	85 000 h.
Dans les provinces baltiques et la Finlande..............................	60 000
A Saint-Pétersbourg et à Moscou....	60 000
Aux frontières d'Asie et à l'intérieur.	95 000
Dans les provinces polonaises.....	100 000
Total..........	400 000 h.

Resteraient donc 150 000 ou 200 000 hommes pour la guerre étrangère. C'est, en effet, le maximum de ce que la Russie a pu mettre en ligne jusqu'à présent hors de ses frontières. Mais que l'on double ce chiffre si l'on veut, on n'aura jamais qu'un effectif de 400 000 hommes. Or, cette force, considérable sans doute, dépasse-t-elle celle que les autres grandes puissances continentales pourraient,

de leur côté, mettre en action, dans le cas d'une guerre européenne?

Je viens maintenant à la marine.

7 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 10 de 84 canons, 30 de 74 canons, 30 frégates, 5 corvettes, 20 bricks.

Ces équipages montés par environ 50 000 hommes.

Voilà pour l'ensemble de la flotte. Elle forme deux divisions : celle de la Baltique et celle de la mer Noire. La première comprend 4 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 6 de 84 canons, 18 de 74 canons, 18 frégates, 3 corvettes, 12 bricks, montés par environ 30 000 hommes. La seconde, 3 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 4 de 84 canons, 12 de 72 canons, 12 frégates, 2 corvettes, 8 bricks, montés par environ 20 000 hommes.

A ce grand effectif il faut ajouter encore de nombreux bateaux à vapeur et des flottilles à rames ou galères dont il m'est impossible de fixer le chiffre, mais que l'on peut évaluer, pour les deux mers, à plus de 500. Suivant une statistique imprimée en Finlande, le personnel complet de la marine russe, tous bâtiments compris, s'élèverait à 79 269 hommes.

Il sera opportun, maintenant, de parler des forteresses de la Russie. Elles sont nombreuses tant en Europe qu'en Asie, aux frontières continentales

comme aux frontières maritimes. Je m'occuperai ici plus spécialement de celles qu'il importe le plus de connaître, c'est-à-dire de Cronstadt et de Sébastopol.

Cronstadt, en finnois *Retusaari* (île des puces), est situé dans le golfe de Finlande, à environ 27 kilomètres de Saint-Pétersbourg, par 27°29′ long. est, et 59°59′ lat. nord. Sa surface offre une longueur d'environ neuf milles, dont sept milles au moins sont pris par une langue de terre prolongée à l'ouest, le reste, c'est-à-dire la partie principale de l'île formant un carré à peu près parfait. Le sol de Cronstadt est semé d'aspérités et a le fond granitique, comme en général toutes les côtes qui bordent les eaux septentrionales de la Baltique. L'été y est moins chaud qu'à Saint-Pétersbourg, l'hiver y est plus rude; le thermomètre y descend jusqu'à trente, trente-cinq et même jusqu'à quarante degrés au-dessous de zéro.

Du mois de décembre à la fin de mars, les glaces qui l'environnent et qui s'étendent à un rayon de plusieurs lieues, sont tellement solides, que les hommes et les chevaux peuvent les fouler impunément. On construit alors sur le golfe, à moitié chemin de Saint-Pétersbourg, une sorte d'hôtellerie en bois où les voyageurs trouvent du thé, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs propres à les réchauffer. J'ai fait moi-même en traîneau plus de

vingt fois ce curieux trajet. Parfois, cependant, il faut le dire, une tempête se déchaîne qui bouleverse horriblement la route glacée; de profondes crevasses s'ouvrent devant vous; mais on ne s'effraye pas de si peu; des sentinelles, placées de distance en distance, accourent au premier signal, chargées de planches et de madriers; l'abîme est recouvert et vous continuez au galop.

Cronstadt a été fondé par Pierre le Grand. L'homme de génie avait compris (on verra tout à l'heure pourquoi) de quelle importance pouvait être cette place pour la ville qu'il construisait sur les bords de la Néwa. Dès l'hiver de 1703, des ouvriers y furent appelés par lui et y travaillèrent d'après ses plans. Toutefois, ce n'est point à fortifier Cronstadt que Pierre s'appliqua d'abord. Il commença par un petit îlot situé en face et à l'entrée de la grande île, et y fit élever une citadelle, à laquelle il donna le nom de Cronslott (château de la Couronne).

Cette citadelle fut armée de tous les canons dont tzar pouvait disposer alors. Fier de ce premier résultat, Pierre voulut en consacrer la mémoire par une médaille dont il donna lui-même le dessin. On y voyait représentée d'un côté la citadelle de Cronslott avec cette légende : *Pallas quam condidit arcem ipsa colit*, et plus bas : *Cronslott media hieme, Russ. imperat. constructa MDCCIII.* Au re-

vers était figurée la mer, illuminée des feux du soleil levant, et, sur le rivage, Pallas entourée d'instruments de mathématiques; puis au loin, sur les flots, un oiseau dans son nid et un navire voguant à pleines voiles, avec cette double légende : *Hiberno tempore nidis incubant halciones, tum via tuta maris — maris finnici securitas.*

Cronslott mis en état de défense, Pierre le Grand tourna tous ses soins vers Cronstadt. En peu de temps il en eut fait un port vaste et sûr qui, en même temps qu'il offrait un refuge et un lieu de débarquement aux navires étrangers, abritait, contre les attaques réitérées des Suédois, la construction désormais en pleine activité de Saint-Pétersbourg.

De Pierre le Grand à l'empereur Nicolas, Cronstadt n'a eu qu'à se louer médiocrement du zèle des souverains russes. Peu ambitieux, pour la plupart, d'une marine nationale, ils n'attachaient qu'une importance secondaire à une place dont la haute utilité reposait principalement sur sa situation maritime. Alexandre surtout laissa Cronstadt dans un effroyable dépérissement.

Monté sur le trône avec des idées tout à fait opposées, Nicolas s'appliqua sans délai à remédier au mal. De scandaleuses dilapidations se commettaient impunément, et au grand jour, dans les arse-

naux de Cronstadt; on les pillait à l'envi et l'on vendait à vil prix les agrès les plus coûteux. Nicolas sévit contre les pillards, et, autant qu'il le put, rétablit l'ordre.

Puis il mit sérieusement la main à l'œuvre. On peut dire que Cronstadt lui doit tout ce qu'il est aujourd'hui. C'est à peine s'il y reste quelque trace du passé. Tout y est neuf, tout y présente cette grandeur géante, comme aussi cette uniformité despotique qui caractérisent toutes les constructions de l'empereur Nicolas. On compte à Cronstadt huit mille habitants et vingt mille hommes de garnison. Sur les neuf cents maisons qui bordent ses rues, cent seulement sont en pierre ; mais les arsenaux, les docks, l'hôpital de la marine, où se trouvent trois mille lits, les usines, les casernes, les ports, tous les édifices officiels, en un mot, s'y distinguent par leur solidité et leur aspect imposant. Ajoutez le mouvement fiévreux que l'été fait surgir autour de ces monuments, les milliers de navires qui versent à leurs pieds les produits de toutes les parties du monde, et vous aurez une idée de Cronstadt comme cité. Assurément la Russie ne pouvait s'ouvrir plus brillamment du côté de l'Europe.

Voyons maintenant quelle est la valeur de Cronstadt comme forteresse.

Il y a quelques années, l'empereur Nicolas, ser-

vant lui-même de cicerone à un amiral anglais qui avait désiré la visiter, lui disait :

« Convenez, amiral, que voilà une place superbe, une place imprenable comme Gibraltar.

— Oh ! sire, il n'y a que Gibraltar qui soit imprenable.

— Quel est donc votre avis sur Cronstadt?

— Bonne forteresse, difficile à prendre....

— Oui, sans doute, difficile....

— Avec quinze vaisseaux on n'y parviendrait pas.

— Avec vingt?

— Ce serait dur....

— Avec vingt-cinq?

— On mettrait bien quinze jours.

— Avec trente-cinq?

— Oh ! votre majesté, quinze heures.... »

Ceci ressemble un peu au pari de l'amiral Napier. Nous aimons ces sortes d'excentricités britanniques; elles témoignent d'une vaillante confiance en soi-même : or, cette confiance est presque toujours la mère du succès.

Toutefois, il ne faudrait pas qu'un tel sentiment dégénérât en vaine bravade; il ne faudrait pas, surtout, qu'il allât jusqu'à faire mépriser ceux auxquels il s'applique. On est d'autant plus fort contre un ennemi qu'on l'estime davantage, parce qu'alors on prend ses mesures et on attaque sérieusement. Des hyperboles et des forfanteries des Rus-

ses faisons bonne justice, mais n'en soyons que plus attentifs à saisir ce qu'il y a en eux de positif et de vrai.

La forteresse de Cronstadt peut être considérée soit en elle-même, soit par rapport à Saint-Pétersbourg.

Sous ce dernier point de vue, sa valeur tient surtout au privilége de sa situation. Cronstadt commande une baie formée des eaux de la Néwa mêlées, mais de manière à les dominer, à celles du golfe de Finlande. Cette baie va de Saint-Pétersbourg au golfe de Finlande, en s'élargissant en triangle, et se ferme à l'ouest sur Oranienbaum (Ingrie), et au nord sur Systerbâck (Finlande). D'Oranienbaum à Systerbâck, espacées d'environ huit milles, dont Cronstadt occupe une grande partie, les bancs de sables et les écueils sont tellement accumulés et disposés, qu'il ne reste, pour entrer dans la baie, que deux passages, l'un au nord, l'autre au midi de l'île. Le passage du nord n'a que deux brasses de profondeur; il est excessivement dangereux, vu la quantité de roches sous-marines dont il est hérissé; celui du sud a un peu plus d'eau, puisqu'on y plonge jusqu'à quatre ou cinq brasses, mais il est fort étroit et protégé d'ailleurs par les batteries de Cronstadt.

On conçoit par cette description l'énorme difficulté qu'éprouveraient les navires à aller de Crons-

tadt à Saint-Pétersbourg. Cette difficulté serait même insurmontable, s'il leur fallait plus de sept à huit pieds d'eau, car, à une certaine distance de Cronstadt, il se rencontre une barre qui a à peine cette profondeur. De là vient qu'arrivés à Cronstadt, les navires d'un fort tonnage y restent à l'ancre; les voyageurs ou les marchandises qu'ils ont amenés de l'Occident sont transportés dans la capitale sur de petits bateaux à vapeur ou sur des alléges. Par la même raison, les vaisseaux de ligne qui ont été construits dans les chantiers de Saint-Pétersbourg, n'en sortent pour aller dans les docks de Cronstadt qu'à l'aide de bâtiments particuliers nommés *chameaux*.

Ainsi donc, on le comprend, Cronstadt serait pris, brûlé même par une flotte ennemie, que Saint-Pétersbourg resterait encore hors d'atteinte. Saint-Pétersbourg ne peut être attaqué efficacement que par des troupes de terre.

Mais Cronstadt est-il si facile à prendre et à brûler?

Nous savons déjà que cette île, coupant la ligne qui s'étend entre la côte ingrienne et la côte finlandaise du golfe de Finlande, ne laisse pour aller à Saint-Pétersbourg que deux passages, l'un au nord, l'autre au midi. Le passage du nord étant à peu près impraticable aux navires de haut bord, une flotte qui menacerait Cronstadt devrait donc néces-

sairement l'aborder par le passage du midi. Or voici les ouvrages de défense contre lesquels cette flotte aurait à lutter :

D'abord, à environ un mille et demi du centre de l'île, le fort Constantin, armé de 50 canons sur deux rangs, puis un peu plus loin le fort Alexandre, avec 72 canons sur trois rangs, et le fort de Pierre I[er] avec 24 canons. Ici le passage se rétrécit de plus en plus, on arrive en face de la formidable batterie qui défend la partie principale de l'île : 70 canons et 12 mortiers, soutenus à gauche par une batterie de 50 canons placée sur un banc isolé; enfin, on franchit le passage sous les feux croisés des 36 canons de Cronslott et des 44 canons placés sur quatre rangs du fort Menschikoff. En tout huit forts, citadelles ou batteries et quatre cents bouches à feu.

Ces divers ouvrages constituent la défense fixe et ordinaire de Cronstadt. Leur établissement défie toute critique, et il serait impossible de rien ajouter à leur solidité. J'ai assisté moi-même, soit à la construction, soit à la restauration d'un grand nombre d'entre eux; j'ai suivi, surtout en 1846, avec le plus grand soin, les travaux du fort Menschikoff, dirigés alors par le colonel Sergersky, ingénieur polonais plein d'intelligence et de capacité. Plus de quinze cents ouvriers y étaient employés; les matériaux mis à leur disposition étaient

magnifiques; ce n'était rien moins que des blocs ou plutôt des rocs de granit qu'ils enchevêtraient les uns dans les autres et qu'ils scellaient de manière à les rendre inébranlables. Toutes les fortifications de Cronstadt sont construites d'après le même système. Monument cyclopéen qui commande le respect et derrière lequel on comprend que s'abritent avec confiance ceux qui l'ont élevé.

Et cependant, que le canon anglo-français s'attaque résolûment à ces murs de fer et de granit, ils s'écrouleront. Oui, telle est ma conviction. Est-ce qu'il existe aujourd'hui de forteresse imprenable? On usera un peu plus ou un peu moins de poudre, un peu plus ou un peu moins de bronze, on perdra un peu plus ou un peu moins de navires, mais le but sera atteint; et Cronstadt succombera.

J'arrive à Sébastopol; mais, n'ayant jamais eu l'occasion de m'y rendre personnellement, je reproduirai ici les excellents renseignements que le major Youval nous a communiqués sur cette place.

« Sébastopol est située à la pointe sud de la Crimée qui fait saillie dans la mer Noire, comme un poste avancé près du cap Chersonèse, que les marins regardent comme le principal point de reconnaissance du port. Lorsqu'on a doublé ce cap bordé d'un vaste récif, on se trouve à six milles ouest de Sébastopol, remarquable par quelques falaises blanches. Sur cette côte sont situés neuf

ports, dont trois dans la baie même de Sébastopol. Ils sont tous ouverts au nord.

« Le mouillage de Sébastopol proprement dit a environ quatre milles de long sur un mille dans sa plus grande largeur. Sa direction suit une ligne est et ouest qui s'infléchit un peu vers le sud. Plusieurs criques s'enfoncent dans les anfractuosités des montagnes qui le bordent de toutes parts, pour former, entre autres, le port de la quarantaine et le bassin de carénage des bâtiments de commerce. Ces bassins naturels ont tous une profondeur d'eau suffisante pour les plus grands navires, et leurs côtes, taillées à pic, permettent d'accoster facilement les navires, comme dans des docks.

« La défense du port de Sébastopol est réunie dans la longueur de un mille à peu près, depuis l'espace compris entre les balises, qui signalent le passage, jusqu'à l'entrée de l'arsenal.

« Dans ce court intervalle, tous les caps avancés vers la mer, soit dans le nord, soit dans le sud, sont couverts, ou de batteries en terre, ou de forts considérables en pierre casematés et à double étage et dont les feux convergent vers l'entrée du port. Ce système de défense est complété par un fort étoilé situé sur une hauteur, dans le nord, qui commande également la mer et les abords de la plage ; dans le sud, par un ouvrage considérable qui commande la ville et défend les abords de la

place; par un camp retranché d'une bonne position stratégique, situé à un mille et demi dans le sud de la ville, et enfin, par quatre casernes fortifiées, groupées au-dessus des établissements de la marine et du parc d'artillerie.

« Nous allons entrer maintenant dans le détail des ouvrages de défense.

« En approchant de la passe qui, comme nous l'avons dit, court à peu près est et ouest et dont la largeur, entre les bouées qui signalent l'extrémité des récifs s'étendant au nord et au sud, est d'à peu près quatre encâblures, la première défense que l'on rencontre dans le sud se compose d'un fort à double rang de batteries en terre, armé de cinquante pièces de gros calibre et d'une batterie, dite grande batterie de la quarantaine, ainsi appelée à cause de sa proximité de cet établissement, laquelle est armée de cinquante et une pièces.

« Au sommet de la colline formant la partie ouest de la baie de la quarantaine, se trouve le fort étoilé destiné à compléter la défense dans le sud, et présentant vers l'entrée de la rade cinquante embrasures armées de pièces.

« A la base de ce système, s'étend sur le cap Alexandre le fort de ce nom, qui se compose d'une tour avancée construite en pierre et à deux étages de batteries casematées et d'un front dirigé pour battre la passe, et dont la construction est sem-

blable. Sur la plate-forme règne une troisième batterie à barbette. Le fort Alexandre a soixante-quatre canons. Les quatre forts en pierre et casematés de la défense étant construits d'après le même système, il suffit d'en décrire un pour donner l'idée générale du travail.

« Le principe de la construction de ces forts et des casemates consiste en une maçonnerie faite avec des pierres en grès ou pierre dure, l'intervalle étant rempli avec une espèce de moellon tendre. D'après tous les renseignements que j'ai recueillis, la force de la maçonnerie est très-discutable, et déjà plusieurs clefs de voûte ont cédé après les simples commotions produites par les saluts des pièces. Les façades sont bien exécutées, et ces ouvrages ont à l'extérieur une formidable apparence. Les remparts de ces forts ont à peu près six pieds d'épaisseur; mais les embrasures ou ouvertures des casemates sont si petites, qu'il n'y a aucune possibilité de pouvoir pointer ni à droite ni à gauche, inconvénient que les Russes regardent comme peu important, se confiant dans la grande quantité de leurs bouches à feu.

« Ces casemates servent de casernes, et dix hommes occupent l'espace de deux canons. Dans l'hiver, elles sont chauffées avec des poêles. Les cantines sont placées à chaque extrémité, et un passage règne dans toute la longueur de la batte-

rie, entre les canons et les hamacs des hommes. Au centre de chaque batterie est un fourneau à rougir les boulets. Tous ces forts, dans lesquels le système des casemates a été adopté à l'exclusion de tout autre principe, sont, comme construction et comme étendue, uniques dans les annales des fortifications; car, quoique les casemates soient d'un usage fréquent, elles ont été rarement appliquées sur une grande échelle.

« Toutes les batteries ont donc les graves inconvénients attachés à ce système de défense qui fait que chaque boulet ennemi, en entrant, forme, avec les éclats de la pierre, une mitraille effroyable pour les canonniers. L'artillerie n'y peut pas faire un service prolongé; car la fumée de la poudre, en s'accumulant dans les galeries, empêche les artilleurs de faire usage de leurs pièces, et ne leur permet pas de résister à la suffocation qui les atteint. Pour obvier à cet inconvénient si grave, l'ingénieur a diminué autant que possible les embrasures qui sont petites, et afin de combattre la fumée, il a établi des fenêtres basses ayant le double inconvénient d'affaiblir les murs, et de permettre aux bombes de tomber dans les casemates par la cour.

« La batterie Alexandre, comme les autres, est fermée à la gorge par un mur garni de meurtrières et par des portes qui peuvent être facilement en-

foncées; mais ces ouvrages ne sont pas construits pour résister à une attaque par terre, et pris à revers ils ne seraient pas en position de tenir; car la ville, située en amphithéâtre, commande tellement les forts que quiconque est en possession de la ville et des hauteurs devient maître forcément de tous les ouvrages.

« En continuant par le sud, après le fort Alexandre, vient le fort Saint-Nicolas armé de 192 pièces, et qui, indépendamment du cavalier placé en avant, a deux forts à droite et à gauche, l'un regardant la passe et l'autre qui bat tout le parcours des vaisseaux depuis l'entrée jusqu'à l'arsenal. Derrière ce fort, et défendant la pointe est de l'entrée de l'arsenal, se trouvent les batteries Paul armées de 80 pièces.

« Dans le nord, et près du télégraphe, viennent successivement une batterie à mi-côte, ouvrage en terre, armé de 17 pièces, le fort Constantin de 104 canons; plus loin, dans l'est, un fort à double rang de batteries casematées de 90 canons, et enfin, sur un cap s'avançant dans le sud, sont deux batteries en terre de 34 pièces, dont les feux se croisent à une courte portée avec ceux des batteries du cap Paul.

« Comme navigation, l'entrée du port de Sébastopol ne présente aucune difficulté, le chenal en étant sans sinuosité, et dans la direction unique que

nous en avons indiquée par des fonds de 8 à 10 brasses.

« Le louvoyage, cependant, y serait difficile à cause du peu de largeur de la passe et des dangers qui la resserrent. Les casernes, le parc d'artillerie et les ateliers de réparation des vaisseaux, sont groupés autour de l'arsenal qui a un mille et demi de long, et de trois à quatre encâblures de large, ui est légèrement sinueux et va en se rétrécissant vers son extrémité. Toute la flotte de Sébastopol, comprenant vingt à vingt-cinq vaisseaux, peut se mettre à l'abri dans l'arsenal, dont l'entrée, déjà défendue par les deux forts Nicolas et Paul, serait facilement rendue inaccessible par une ligne de vaisseaux embossés ou enchaînés entre eux.

« A l'est de l'arsenal, sont les formes du radoub au nombre de cinq. Elles se trouvent comprises dans un vaste bassin pouvant aussi contenir cinq ou six vaisseaux à flot. Le système d'assèchement du bassin et de la mise à flot des vaisseaux en réparation mérite une attention particulière. Les formes sont placées des deux côtés de ce grand bassin; comme il n'y a pas de marée, le principe des écluses à sas a été adopté dans la construction de ces formes; le fond de chacune est à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer. Comme les sas sont établis par série de trois, chaque bâtiment a, sur celui qui le précède, une élévation

d'environ 10 pieds; il en résulte que la surface de l'eau, dans le bassin, est élevée de 30 pieds au-dessus du niveau de la mer. Chaque forme peut être asséchée par un canal souterrain dont la porte, levée à volonté, permet à l'eau de s'échapper vers la mer. De cette manière, on peut se servir de chaque forme séparément et entrer ou sortir un navire sans s'occuper des autres.

« Le grand bassin est alimenté par le secours d'un canal qui prend ses eaux d'un vaste réservoir situé à 12 milles de Sébastopol, et qui est élevé lui-même à plus de 60 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le cours de ce canal est creusé au milieu d'un terrain très-difficile, surtout sur les flancs de collines abruptes, et traverse plusieurs ravins profonds. Pour surmonter de pareils obstacles, il a été nécessaire de construire une digue, trois aqueducs et deux tunnels; le tunnel d'Ynkermann, qui est le plus long, a environ 300 mètres de longueur, et il est taillé à travers une masse énorme de grès. D'après ce qui précède, on comprendra facilement que les vaisseaux à flot dans le bassin puissent être à volonté élevés de 40 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, dans cette position, leurs batteries pourraient être une défense pour l'entrée de l'arsenal, qu'elles domineraient de toutes parts.

« Ce même canal envoie un petit embranchement vers l'entrée du port où est établie l'aiguade.

L'eau du canal est reçue dans un vaste filtre où elle se clarifie sur des lits de charbon et de sable.

« Depuis l'entrée de l'arsenal jusqu'au fond de la rade de Sébastopol, c'est-à-dire dans un espace de 2 milles, s'étend le mouillage ordinaire des vaisseaux, et toute la flotte peut facilement y trouver un abri. Cette portion n'est pas fortifiée, tous les moyens de défense ayant été concentrés à l'entrée de la rade.

« Cet exposé sommaire doit faire apprécier la partie stratégique de Sébastopol.

« L'ensemble des ouvrages de défense est garni, en ce moment, d'environ huit cents bouches à feu dirigées presque toutes vers la mer, la défense par terre étant d'une incontestable faiblesse. Toutefois, à part les batteries en terre, moins nombreuses que les autres, la construction des batteries en pierre est, sous beaucoup de rapports, défectueuse, et le tir d'un grand nombre de pièces, par suite de leurs mauvaises dispositions, serait paralysé.

« On doit donc regarder Sébastopol comme une place très-forte et très-importante, mais non comme une place imprenable, ainsi qu'ont cherché à l'établir tous les écrivains russes. En présence des immenses ressources d'attaque dont les progrès de la marine et des différentes branches de l'art de la guerre permettent de disposer, elle a des points trop vulnérables pour mériter ce nom. »

III.

En quoi consiste la force d'une armée et d'une marine. — Science et courage des officiers. — Vigueur du corps et esprit militaire des soldats. — Sagesse et probité de l'administration. — Ce qu'est, à ce triple point de vue, la force militaire et maritime de la Russie.

Telle est en résumé la force militaire et maritime de la Russie. Assurément, quel que soit le chiffre que l'on adopte parmi ceux que j'ai proposés, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître un caractère imposant. Toutefois, ce qui fait la valeur d'une armée ou d'une marine, ce n'est pas tant le nombre des hommes et des bâtiments, ni même l'abondance de l'or, que certaines conditions physiques ou morales qui distinguent les États civilisés des États barbares.

Ces conditions sont la science et le courage dans les officiers, la vigueur du corps et l'esprit militaire dans les soldats, la sagesse et la probité dans l'administration.

Or, à ce triple point de vue, quelle est la situation de l'armée et de la marine russes?

Je n'ai connu personne ayant fréquenté les officiers russes qui se soit pris d'enthousiasme pour leur science militaire. Cette science, dans la plupart, est nulle. Sortis fort jeunes d'une école de

cadets ou des mains d'un précepteur particulier, ils n'en ont retiré que quelques connaissances superficielles qu'ils oublient vite. D'ailleurs, dans quel but se tourmenteraient-ils l'intelligence? En Russie on n'embrasse pas la carrière des armes par goût, par vocation, mais pour arriver à un grade ou à une place lucrative. Or, à ce point de vue, le mérite scientifique est un moyen peu efficace; l'argent ou les protections mènent bien plus certainement au succès.

Quant au courage, les auteurs ne manquent pas qui le refusent formellement aux officiers russes. On prétend que sur le champ de bataille ils sont loin de se montrer aussi fermes que leurs soldats. Je me garderai, pour ma part, de souscrire à une pareille opinion, bien qu'en principe le courage suppose toujours une libre spontanéité d'âme et un vif sentiment d'honneur. Or l'homme qui naît et vit, comme l'officier russe, sous le régime le plus écrasant qui fut jamais est-il susceptible d'une spontanéité quelconque? Pour l'honneur, les Russes l'ignorent complétement : « Qu'est-ce que l'honneur? disent-ils; c'est une chimère française. » *Schto takoi honneur; Etott frantsouskaia chimère.*

J'ai dit qu'il fallait au soldat la vigueur du corps et l'esprit militaire. Cette dernière qualité manque essentiellement au soldat russe. Il n'a ni élan, ni

enthousiasme; c'est une machine, c'est un mur, voilà tout. Formé à la discipline à coups de bâton, on dirait qu'il sent toujours derrière lui l'instrument fatal, et que, même sur le champ de bataille, s'il ne recule pas, c'est qu'il a peur d'être battu. Au temps de Souvaroff, le soldat russe se montrait accessible aux idées de fanatisme dont cherchait à le pénétrer son farouche général. Aujourd'hui, il ne reste plus que superstitieux ou résigné. Aussi n'ajouté-je aucune importance à ce manifeste que publiait naguère avec tant de fracas l'empereur orthodoxe. Qu'il dise à son armée : « En avant! » ce mot sera plus efficace cent fois pour l'ébranler que toutes ces tirades de patrie et de religion dont la signification lui échappe.

A cet énervement de l'âme, le soldat russe joint une faiblesse de corps dont on ne saurait se faire une idée. Mal nourri, mal vêtu, il est incapable de grandes fatigues. Quand il se met en marche, il ne fait que six lieues par jour et se repose de deux jours l'un ; s'il dépasse cette limite fixée par les règlements, il jonche de cadavres les étapes qu'il parcourt. Nous avons admiré tout à l'heure la revue de la garde impériale; j'ajouterai à ce que j'ai dit ces observations fort exactes de l'auteur des *Révélations sur la Russie :*

« Tant qu'ils sont sous les armes, les soldats de la garde sont des plus imposants. D'une taille

élevée, d'un port martial, quoique trop roide, vêtus avec goût d'un uniforme coupé avec art et ajusté sur chaque homme individuellement, ils auraient été dignes de sortir des mains du feu roi de Prusse, dont l'empereur Alexandre disait qu'en lui donnant la couronne la fortune avait gâté un admirable maître tailleur. Il y a toutefois quelque chose de burlesque dans le résultat des efforts qu'on a tentés pour perfectionner la tournure des soldats et des officiers : leurs pantalons les serrent tellement à la ceinture que l'estomac remonte et se porte en avant de la manière la plus disgracieuse, surtout chez le soldat, où cet organe engloutit d'énormes quantités de pain noir.

« Après la revue, lorsqu'il a quitté ses armes, on est surpris de voir à quelle misérable créature toute cette machine se réduit ; combien il est maigre, étroit de poitrine, mal tourné ; comme la force musculaire, le nerf et l'élasticité manquent à ce grand corps, qui rappelle la croissance prématurée d'un écolier ; combien enfin les soldats de la garde de l'autocrate sont loin de cet air de santé, de ces formes athlétiques, de ces proportions martiales qui distinguent les gardes du corps anglais. Dans tous ces régiments qui font l'orgueil de l'armée russe, il existe à peine un seul homme dont la taille n'offre pas de défectuosités saillantes. Cette observation ne s'applique pas aux régiments

de la ligne, composés d'hommes d'une stature fort inférieure, et l'on peut en inférer que ces hommes si grands sont plutôt des monstruosités que la fleur des soixante millions d'individus parmi lesquels on les choisit. »

Ce qui importe au moins autant à la valeur d'une armée ou d'une marine que les qualités physiques et morales des officiers et des soldats, c'est la sagesse et la probité dans ceux qui sont chargés de les administrer. Or, sous ce rapport, l'armée et la marine russes ne nous offrent pas de tableau plus satisfaisant que ceux qui précèdent. J'ai déjà parlé de cette question en traitant de l'administration générale de l'empire ; je me bornerai à y ajouter quelques mots que j'emprunte à l'ouvrage si plein d'autorité de M. de Haxthausen.

« On raconte encore en Angleterre, dit cet auteur, que les officiers russes vendirent les cordages de tous les vaisseaux qui avaient été placés sous la garde de cette puissance. On sait très-bien, en Allemagne, de quelle manière certains généraux russes effectuaient les fournitures destinées à l'armée ; et l'on affirme, en Russie même, qu'un jour on trouva dans l'arsenal de Saint-Pétersbourg les canons d'une frégate sur le naufrage de laquelle il avait été fait un rapport officiel. Il est hors de doute que souvent les plus hauts dignitaires de l'empire, hommes parfois très-distingués, n'ont

pas eu honte de tromper leur souverain pour s'enrichir. Tous les empereurs et toutes les impératrices ont eu connaissance de ce mal. Quelques-uns d'entre eux l'ont combattu; d'autres, parmi lesquels on cite même Catherine II, l'ont toléré. On dit qu'Alexandre l'a regardé comme incurable et s'y est soumis avec une douloureuse résignation. C'est à l'empereur Nicolas que revient l'honneur d'avoir combattu ce mal avec plus d'énergie qu'aucun de ses prédécesseurs. Quiconque examine ses efforts avec une attention impartiale ne saurait méconnaître que ce prince s'est constamment appliqué, avec une fermeté et une persévérance inflexibles, avec une activité infatigable et une intelligence supérieure, à en réduire les symptômes et à en extirper les racines. Le souverain qui viendrait à bout d'une pareille tâche mériterait d'être placé à côté de saint Georges, le patron de la Russie ; car ce mal est le ver rongeur du pays. »

Voici, d'après le même écrivain, quelques-unes des malversations que l'on a reprochées, et que, d'après ce que j'ai vu et observé personnellement, on peut reprocher encore et plus que jamais aux officiers russes. Tel d'entre eux, par exemple, au lieu d'instruire ses soldats, consacre à les faire travailler pour son compte la plus grande partie du temps que les règlements affectent à l'exercice; tel autre se fait payer l'entretien d'hommes qui

n'ont jamais figuré que sur le papier; celui-ci envoie ses chevaux au pré, et s'approprie les sommes destinées aux fourrages, celui-là fraude sur les vivres et sur l'habillement des troupes, sans s'inquiéter des morts ou des maladies innombrables que cet abus scandaleux provoque nécessairement; la plupart, enfin, mettent dans leur poche l'argent qui leur est alloué pour réparer et compléter le matériel, ce qui explique ces détériorations prématurées dont l'armée russe a si fréquemment à souffrir. Partout, oui, partout le pillage, le pillage organisé, le pillage hiérarchique; car en Russie, chaque officier vole suivant son grade : en sorte que chaque dignité militaire n'est pas tant prisée pour elle-même et pour l'honneur qu'elle confère que pour les déprédations qu'elle permet d'accomplir. C'est là ce qu'on appelle, en langage moscovite, l'*art des mains creuses.*

Ainsi donc, ni par la science et le courage de leurs officiers, ni par la vigueur du corps et l'esprit militaire de leurs soldats, ni enfin par la sagesse et la probité de leurs administrateurs, l'armée et la marine russes ne se recommandent au respect et à la considération de l'Europe. Sont-elles plus aptes à lui inspirer de la crainte? On ne l'affirmera certainement pas de la marine; quiconque l'aura vue de près n'hésitera pas à déclarer qu'elle serait impuissante à résister à l'une des

deux flottes de France ou d'Angleterre. Quant à l'armée proprement dite, on doit se souvenir que si, au prix d'immenses sacrifices d'or et d'argent, elle a remporté des succès importants du côté de l'Asie, sur des troupes indisciplinées ou sans consistance, elle n'a pas encore fait véritablement ses preuves sur un champ de bataille européen. Jamais, en effet, l'armée russe n'y a combattu seule; je me trompe, elle y a combattu *seule* une fois, et c'était à Zurich; on sait l'issue de cette bataille.... Quoi qu'il en soit, l'Europe aurait tort de s'endormir dans une sécurité trompeuse. Contre une force problématique et qui n'a pas encore été jugée, il faut se tenir toujours prêt. Qu'on se rappelle d'ailleurs ce que c'est que le peuple russe. Il est du devoir de tous les gouvernements européens de le maintenir dans ses frontières et de s'opposer à ses envahissements; la civilisation moderne et le progrès de l'humanité sont à ce prix.

LA POLICE ET LES ÉTRANGERS.

I.

Deux sortes de police. — La haute police ou police politique. Variété de ses agents. — Son ubiquité. — Son influence désastreuse. — La police russe à l'étranger. — Le comte Tschernicheff. — Organisation de la haute police dans l'intérieur de l'empire. — La gendarmerie. — Ses attributions. — Abus et scandales.

Si l'armée russe a pour but de maintenir l'influence de l'empire à l'extérieur, la police est chargée d'y entretenir l'ordre et la sécurité à l'intérieur. Cette police est organisée sur une vaste échelle; nul autre gouvernement de l'Europe ne saurait, sous ce rapport, rivaliser avec la Russie.

La police russe est partagée en deux grandes divisions : la police politique ou haute police, et la police civile ou municipale.

Dirigée par un grand maître résidant à Saint-Pétersbourg, la haute police forme à elle seule un véritable ministère. Ses agents sont nombreux, et l'on peut dire qu'elle embrasse dans son cercle d'action le monde entier. C'est en vain que les

sujets de l'autocrate chercheraient à se soustraire à son étreinte ; elle les suit dans l'intérieur de leurs terres comme dans les pérégrinations les plus lointaines ; nulle région si reculée où elle ne pénètre, toujours l'oreille tendue, l'œil ouvert pour saisir jusqu'aux manifestations les plus secrètes de la pensée, la plume taillée pour rédiger ses rapports. Chaque courrier qui arrive à Saint-Pétersbourg enrichit les dossiers du grand maître de quelque révélation nouvelle. Le Russe voyageur est bien étonné, à son retour dans son pays, de se voir représenter dans un tableau fidèle toute l'histoire de son absence. Malheur à lui, si, entraîné par quelque influence étrangère, il s'est laissé aller à des actes ou à des paroles qui aient pu porter ombrage à l'autocrate !

La haute police russe revêt toutes les formes. Vous la rencontrez dans les salons en gants jaunes et en habit noir ; dans les magasins, sous la livrée du commis ; au théâtre, déguisée en figurante ou en actrice ; dans les rues et au sein même des émeutes populaires, contrefaisant le révolutionnaire et le patriote. J'ai vu de mes propres yeux, après les journées de février, un de ses agents les plus connus parcourir tout Paris avec une énorme tresse de laine rouge à la boutonnière, dans une tenue que n'eût pas désavouée le septembriseur le plus débraillé. Ne cite-t-on pas des Russes qui

ont rencontré cette police jusque dans le mystère des rendez-vous les plus séduisants ? La femme dont ils se croyaient adorés, et qu'ils couvraient de leurs diamants et de leur or, était précisément le démon qui les trahissait.

Si la haute police russe n'avait d'autre but que de protéger le gouvernement du tzar contre l'invasion d'idées dévastatrices, nul assurément ne songerait à l'en blâmer ; elle ne ferait que s'associer, dans la limite de ses attributions, à l'application de ces principes conservateurs, devenus la loi nécessaire de tout État. Mais cette police n'est pas simplement conservatrice, elle est malfaisante. C'est elle qui, par l'absurdité ou l'inconvenance de ses rapports, entretient en Russie cette haine sourde de l'étranger qui met en suspicion tout ce qui en arrive, et qui, pour garantir le domaine autocratique de quelques germes vénéneux, l'isole de plus en plus des saines influences de la civilisation et du progrès. C'est elle qui, interprétant à mal tout ce qui ne porte pas l'empreinte du plus absolu servilisme, dessèche dans sa source toute initiative féconde et généreuse. Mais, comme s'il ne lui suffisait pas de démoraliser les Russes, il faut encore qu'elle étende son action délétère jusque sur les étrangers. Ne la voit-on pas rôder partout où il y a une conscience à corrompre, une plume à acheter ? Si la Russie compte parmi ceux qui servent ses intérêts t nt

de cœurs félons et d'âmes vénales, c'est à sa haute police qu'elle les doit. Les mains pleines d'or et de séduisantes promesses, elle marche audacieusement à son but; et, je le dis avec tristesse, rarement elle échoue. On se souvient encore de l'exploit machiavélique qui mit l'aide de camp de l'empereur Alexandre, Tschernicheff, en possession de nos secrets militaires[1]. Même aujourd'hui, que de secrets

1. Un ouvrage plein de vérités, quoique semé de fréquentes exagérations, les *Mystères de la Russie*, par Frédéric Lacroix, donne à ce sujet une note qu'il me paraît curieux de reproduire.

« Michel, employé au bureau de l'habillement des troupes, avait, depuis plusieurs années, des relations avec les agents russes. Il avait été embauché par M. d'Oubril, secrétaire de la légation russe à Paris. Les notes qu'il communiqua à ce diplomate sur l'état des divisions militaires de la France, sur le nombre de nos troupes et sur nos ressources matérielles, furent pour la Russie des indications précieuses pour entreprendre la guerre de 1805, terminée si glorieusement pour nous par la bataille de Friedland.

« Plus tard, Michel renoua ses relations et fit de nouvelles communications au comte Tolstoï, ambassadeur moscovite qui avait pour secrétaire le comte de Nesselrode. C'était ce dernier qui recevait des mains de Michel les renseignements qu'il avait à fournir. Ces notes, le misérable les rédigeait lui-même ou les obtenait de deux de ses collègues de la guerre, les sieurs Saget et Salmon, qu'il avait séduits, ainsi qu'un nommé Mosès, garçon de bureau. Celui-ci communiquait à Michel un carnet contenant deux fois par mois la situation de nos forces militaires, et destiné à être soumis à l'empereur seul. Tout ce qui avait rapport à l'armée d'Allemagne, la liste des officiers, l'état de situation des troupes, l'effectif des régiments, etc., était révélé par Michel aux agents russes, qui payaient grassement ses services.

« M. de Nesselrode, rappelé en Russie, légua Michel à

la haute police russe ne surprend-elle pas, je ne dirai pas à nos employés ou à nos agents officiels, mais à nos industriels, à nos artistes, secrets dont elle fait ensuite le butin de ses nationaux? La haute police

M. Krafft, nouveau secrétaire de l'ambassade. C'était en 1811. Michel donna à l'espion russe des documents dont un seul lui valut une somme de 6000 francs. Bientôt le comte de Tschernicheff arriva à Paris. Muni des instructions de M. d'Oubril, il se mit en rapport avec Michel à l'insu de Krafft, du moins en apparence. Michel remit à M. de Tschernicheff, entre autres documents, l'état général de la situation des corps de toutes armes composant la garde impériale. Le noble comte avait aussi chargé Michel de corrompre quelques employés des bureaux de l'état-major de l'armée d'Allemagne, pour en obtenir le secret de nos opérations. Il lui avait donné mission d'offrir jusqu'à 400 000 fr. à M. Salmon, pour avoir connaissance d'un important travail que cet employé supérieur faisait sur le mouvement des troupes dans les bureaux du prince de Neufchâtel, major général des armées françaises.

« Toutes les fois que le traître paraissait éprouver quelques remords, M. de Tschernicheff le menaçait de le dénoncer s'il ne continuait à le servir. Ses importunités ne laissaient pas un instant de répit à Michel : il exerçait sur lui un empire irrésistible et obtenait tout de lui, moitié par séduction et par l'appât de l'argent, moitié par intimidation. Ce furent les renseignements arrachés par ce personnage à la criminelle complaisance de son complice qui permirent au gouvernement moscovite de calculer les chances de succès ou d'avortement de l'expédition projetée contre la Russie, et le mirent à même de proportionner ses ressources aux forces qui allaient marcher sur Moscou.

« Toutes ces trahisons furent enfin découvertes. Un procès criminel eut lieu en 1812. Michel fut condamné à mort, Saget au carcan et à l'amende; Salmon et Mosès furent acquittés Saget avait été défendu par M. Dupin aîné.

« Michel fut exécuté dans le mois de mai de la même année. »

est, en Russie, l'auxiliaire de la diplomatie et de l'armée.

La haute police s'exerce dans l'intérieur de l'empire par un corps de gendarmerie, dont un détachement est affecté à chaque chef-lieu du gouvernement avec un officier d'état-major et un aide de camp; elle emploie en outre un nombre considérable d'agents secrets.

Le corps de gendarmerie est formé de l'élite de l'armée; le gouvernement impérial attache le plus grand intérêt et met le plus grand soin à ce qu'il soit bien composé, et, à voir les instructions qui lui sont destinées, on sent que la mission dont ce corps est investi est essentiellement une mission d'ordre pacifique et de bienveillante protection. Pourquoi donc ces instructions sont-elles si souvent méconnues? Dans ce vaste empire de l'autocrate, rien ne marche avec harmonie. Tantôt, et c'est le cas le plus ordinaire, les lois sont bonnes, en sorte que les abus qu'elles semblent provoquer ou autoriser n'ont d'autre cause que la perversité des individus ou des mœurs. Tantôt, au contraire, les lois sont tellement mauvaises, que si l'État échappe au désordre qu'entraînerait leur rigoureuse application c'est qu'elles trouvent un correctif dans les mœurs.

Voici les principaux articles des instructions destinées à la gendarmerie :

1° Veiller avec le plus grand soin à ce que les

lois et ordonnances qui ont pour but le bien-être général soient fidèlement exécutées ; suivre le mouvement de l'opinion, surtout à l'époque où de nouvelles ordonnances sont promulguées, et rendre compte au gouvernement des modifications ou perfectionnements sollicités par le vœu public dans les susdites ordonnances, comme devant être plus favorables aux intérêts de la société.

2° Exercer une active surveillance sur les autorités locales ; prendre soin qu'elles exécutent rigoureusement les lois et ordonnances, et qu'elles remplissent leurs devoirs à l'égard de chaque membre de la société avec impartialité, avec bienveillance et sans arbitraire.

3° Quand des individus se trouvent dans un besoin qu'il est du devoir du gouvernement de soulager, faire connaître ces individus au gouvernement ; lui dénoncer pareillement les sinistres publics et les crimes particuliers, et en signaler les causes.

4° Chaque année, adresser au gouvernement un rapport renfermant d'une part le compte rendu des opérations spéciales de la gendarmerie, et de l'autre un tableau détaillé de l'état du pays, ainsi qu'une liste des employés qui ont exercé sur cet état le plus d'influence.

Telles sont les attributions dévolues à la gendarmerie russe. Elles frappent tout d'abord par leur

élévation et leur importance. Ainsi, il ne s'agit de rien moins que d'un contrôle illimité exercé par elle sur toute l'administration centrale. Tout individu lésé dans ses biens, dans ses droits, dans sa personne, n'a qu'à porter plainte à l'officier de gendarmerie de son district; il a en lui un protecteur naturel, et justice lui sera faite, car l'officier de gendarmerie n'a qu'à en référer au pouvoir suprême, lequel a trop d'intérêt à maintenir son autorité pour ne pas faire droit à cette réclamation. Cependant, tels ne sont point les faits qui se produisent habituellement. L'officier de gendarmerie n'est pas plus incorruptible que l'officier de l'armée ou que tout autre fonctionnaire. Il transigera sans scrupule avec sa conscience, et il préférera cent fois à la satisfaction, stérile à ses yeux, du devoir accompli, une complicité matériellement productive. C'est ainsi qu'une institution excellente en principe dégénère, par la vénalité et la corruption de ceux qui sont chargés de la mettre en œuvre, en un foyer d'abus et de scandales. L'empire russe est un vaste théâtre; mais le drame ne s'y joue que dans les coulisses, et l'on s'exposerait à d'énormes erreurs si l'on s'arrêtait pour le juger aux splendides décorations qu'il déploie.

II.

Police des villes. — Organisation. — Propreté des rues. — Chute de l'empereur. — Cochers faits soldats et chevaux confisqués. — Pompes à incendie. — Signaux. — Personnel des pompiers. — Incendie à huis clos. — La police et les maladies. — Les voleurs et les assassins à Saint-Pétersbourg. — Complicité de la police. — Rapports des agents entre eux.

La police municipale est chargée spécialement du bon ordre et de la sécurité dans les villes. Voici quelle est son organisation à Saint-Pétersbourg; on peut la prendre pour type de celle qui a été adoptée dans toutes les autres villes de l'empire.

A la tête de la police de la capitale est un surintendant qui a rang de lieutenant général. Viennent ensuite trois colonels appelés maîtres de police, chargés des trois grandes divisions du département de la police; puis onze majors de police pour les onze arrondissements de la ville; enfin, quatre ou cinq *quartals* ou officiers de paix, par quartier ou section d'arrondissement.

Le *quartal*, appelé aussi *tschastnoï pristoff,* major de quartier, habite la maison de station dite *siége* (*siégedom*), où sont renfermés les bureaux de la police, les pompes à incendie et les salles de détention. Le *siége* se distingue de loin par une haute tour en bois, sur la plate-forme de laquelle un

soldat de police se tient constamment aux aguets pour signaler tout incendie qui viendrait à éclater.

Le *quartal* dispose d'un certain nombre de soldats de police et de quelques officiers subalternes appelés *nadziratels*. Ces officiers et soldats, vêtus d'un uniforme militaire, portent le sabre ou l'épée, et sont exercés au maniement du mousquet.

La police municipale de Saint-Pétersbourg compte encore environ trois cents guérites ou *boudka*, distribuées dans les divers quartiers de la ville, et habitées chacune par trois individus appelés *boutechniks*, dont la fonction est de veiller à l'ordre et à la propreté des rues.

Somme toute, l'administration de la police de la capitale occupe un personnel de cinq à six mille employés. Il est entendu que, dans ce nombre, ne sont pas compris les agents secrets dont la police municipale fait au moins autant d'usage que la police politique.

D'une police aussi puissamment organisée, on a droit d'attendre une active surveillance et une protection efficace. Ceci est vrai sous plus d'un rapport. Aucune autre ville de l'Europe ne pourrait se comparer à Saint-Pétersbourg pour la tenue et la propreté. Permis au mougik de se promener dans les rues avec sa crasseuse peau de mouton et d'infecter les passants de son odeur nauséabonde ; le pavé, lui, doit toujours être en toilette. Ceci se

fait remarquer surtout pendant l'hiver. Tandis que le milieu des chaussées est couvert d'une nappe de neige que sillonne constamment, sans l'entamer, l'acier des traîneaux, les dalles des trottoirs sont lisses et semées d'un sable fin qui empêche les piétons de glisser. On attribue ce soin particulier des trottoirs à un ordre sévère donné par l'empereur, un jour qu'il était tombé de toute sa hauteur en se promenant dans la perspective de Newsky ou dans la grande Morskoï.

Il n'est pas à craindre non plus qu'un jour de fête publique ou de revue la foule se livre à des écarts dangereux ou incommodes. La police y met bon ordre; et nos Parisiens, qui se plaignent quelquefois des vivacités de nos sergents de ville, seraient bien surpris s'ils étaient témoins des injures violentes et des rudes coups de poing que les agents de la police autocratique distribuent aux hommes du peuple qu'une curiosité impatiente pousse à empiéter sur la ligne que doit suivre une procession religieuse ou un défilé militaire.

Si nombreux et si étourdissants que soient les équipages qui parcourent les grandes rues de Saint-Pétersbourg, n'en ayez aucun effroi. Les cochers sauront bien vous prévenir à temps, et, si vous tardez à gagner le large, vous tourner prestement. Les malheureux! il n'y va de rien moins pour eux, s'ils vous renversent, que d'être envoyés

comme soldats au Caucase, et de voir leurs chevaux confisqués au profit de l'établissement des pompes à incendie.

Cet établissement, qui est du ressort de l'administration de la police, est un des plus merveilleusement organisés que l'on puisse voir. Il est sous la direction immédiate d'un chef appelé *brand-major*. Chaque *siége* a ses pompes, son matériel et sa compagnie de pompiers. Toujours prêtes, les pompes partent au galop, au premier signal. Ce signal est donné par le soldat qui veille sur la plate-forme de la tour du *siége*, au moyen d'un système de fanaux, pendant la nuit, et, pendant le jour, de boules noires dont la disposition indique le quartier où a lieu le sinistre. Une compagnie de pompiers est composée de 40 hommes, et dispose de 10 ou 14 pompes et de 30 chevaux. Il existe, en outre, dans les diverses parties de la ville, des maisons de dépôt. Ainsi, chaque quartier étant à même de fournir 500 pompiers, c'est, pour toute la capitale, un effectif de 6500 hommes, qui peuvent être lancés d'un seul coup sur le lieu marqué par le signal d'alarme. Ajoutez à cela les régiments de la garde, que l'administration de la police a le droit de requérir au besoin; l'intervention personnelle de l'empereur et de ses fils, qui jamais ne fait défaut en pareil cas, et vous aurez une idée du prodigieux mouvement et de l'appareil grandiose que déploie

Saint-Pétersbourg dans un incendie extraordinaire.

Cependant, si l'on en croit l'opinion accréditée dans la capitale, il est presque inouï que les pompiers officiels aient réussi à éteindre un feu de quelque importance. Leur concours n'aboutit généralement qu'à lui faire une large part. Heureux encore, dit-on, les incendiés, si leurs sauveurs ne se font pas les complices du fléau! Du reste, quelle que soit l'issue, l'établissement des pompes à incendie n'y perd rien; car en Russie tout se paye. Aussi, combien d'infortunés surpris par les flammes, qui, pour se soustraire aux déprédations des pompiers et aux frais qu'entraîne leur appel, ferment leur porte et cherchent à se sauver secrètement eux-mêmes! J'ai vu plus d'une fois, pendant que j'étais à Saint-Pétersbourg, de ces incendies à huis clos. Il va sans dire que, si le secret était trahi, les pompes arriveraient soudain, et que l'amende que les contrevenants auraient à payer dépasserait de beaucoup le tort qu'ils auraient voulu faire à la police.

Si la police des villes de Russie ne souffre pas que l'on sauve sa maison sans elle, elle ne souffre pas davantage qu'on la prévienne en portant du secours à un passant qui s'affaisserait subitement sur la voie publique. Tout au contraire de ce qui a lieu dans les autres pays de l'Europe, si quel-

qu'un vient à tomber évanoui dans une rue de Saint-Pétersbourg, aussitôt le vide se fait autour de lui; personne n'ose approcher, il faut attendre la police. Le malheureux va mourir. N'importe! si vous lui apportez un verre d'eau, si vous lui tendez un flacon, vous êtes arrêté comme l'auteur du mal, et Dieu sait ce qu'il vous en coûtera pour obtenir votre élargissement; Dieu sait aussi ce qu'il en coûtera au malade pour échapper sain et sauf au traitement du *nadziratel*.

Ainsi donc, cette police, si vigilante pour tout ce qui concerne la propreté et la décence des villes, est, à l'égard des personnes, d'une inintelligence qui surprend. Que dis-je? ne semble-t-il pas que sa mission principale soit d'accumuler sur elles les vexations les plus odieuses, et, au lieu de prendre en main leurs intérêts, de s'allier à tous ceux qui les poursuivent de leurs convoitises? J'ai signalé dans un précédent chapitre l'étrange facilité que la police de Saint-Pétersbourg laisse aux voleurs, je compléterai ce que j'ai dit par quelques traits que j'emprunte à l'auteur des *Révélations sur la Russie.*

« La police russe est le corps le moins propre à la mission d'ordre et de surveillance qui lui est confiée. Quoique le rapport annuel de son surintendant à l'empereur présente toujours le tableau le plus flatteur de la morale et de la vertu des habitants de la capitale, il est probable qu'il se com-

met à Saint-Pétersbourg plus de vols, sinon d'assassinats, qu'à Paris et à Londres réunis, et même que dans toutes les capitales de l'Europe ensemble. Toute relation de crimes ou délits est interdite aux journaux. La connaissance d'un crime se répand rarement hors de l'endroit où il a eu lieu ; mais, dans son propre quartier, l'habitant de Saint-Pétersbourg, sans autre guide que le hasard, peut apprendre plus de vols que l'état officiel n'en avoue à la fin de l'année pour toute la ville et pour tout l'empire. Et voilà ce qu'on appelle un rapport authentique de ce qui est arrivé dans l'espace de douze mois.

« C'est surtout pendant la longueur de l'hiver, quand les nuits sont noires et que la Néwa est prise, que les crimes se multiplient. La fréquence des assassinats est assez attestée par le nombre des cadavres qui flottent vers le golfe de Finlande lorsque les glaces se rompent. Ce sont, en général, des ivrognes que les conducteurs de traîneaux ont tués avec leurs couteaux ou leurs haches, et il est rare que l'on poursuive ces crimes, la police préférant la tâche plus facile de les cacher, si même quelques-uns de ses membres n'y ont pas participé.

« Dans les quartiers éloignés où ils se commettent, les boutechniks y prennent peut-être la part principale ; et, sans nul doute, les majors de police sont d'intelligence avec ces voleurs de profession.

Il n'est pas rare de voir un audacieux malfaiteur arrêté plusieurs fois pour vol par la même personne et relâché autant de fois par la police, qui, trouvant son profit à le laisser libre, ne le punirait que dans le cas où on lui offrirait un prix supérieur à celui que le voleur paye. Rien de moins commun que l'arrestation d'un voleur inconnu. Il est inouï qu'un objet volé revienne à son premier possesseur; car, lors même que celui-ci vient à reconnaître son bien, il trouve bientôt qu'il n'a fait que passer des mains du voleur de profession dans celles des voleurs privilégiés. En tout cas, il ne le recouvre jamais sans en payer la valeur totale; mais, en revanche, il peut rencontrer dans les rues voisines son voleur parfaitement libre, qui, en passant, lui donnera tranquillement et pieusement sa bénédiction. »

Tous ces détails sont tristes. Malheureusement, tout ce que j'ai vu et éprouvé personnellement à Saint-Pétersbourg m'oblige à en confirmer la vérité. Ils ne surprendront point, du reste, si l'on considère la situation intime et personnelle des agents auxquels on les reproche. La police russe, de même que toutes les autres administrations de l'empire, est fort mal rétribuée. Or, voici, d'après l'auteur déjà cité, les faits étranges par lesquels elle se signale :

« Non-seulement les agents de la police russe

font fortune ; mais encore, au jour de l'an, le surintendant est habitué à recevoir d'eux un cadeau valant dix fois le montant de leurs honoraires. Aucune loi ne les oblige, il est vrai, à de tels cadeaux ; il existe même un ukase qui défend au supérieur d'en accepter ; mais que l'offrande ordinaire vienne à manquer, et l'inférieur sera changé, disgracié, persécuté sous quelque autre prétexte, avec la même rigueur qu'un maître indigné pourrait déployer contre un serviteur qui aurait trahi sa confiance. Son cadeau est-il au-dessous de la somme accoutumée ? on l'enverra dans un poste moins lucratif ; son ambition le porte-t-elle, au contraire, à augmenter le tribut, soit en sacrifiant la meilleure part de ses gains illicites, soit en redoublant d'activité ? il est sûr d'arriver à un poste plus avantageux. Ainsi s'entretient une émulation criminelle entre ceux qui sont établis pour rechercher et punir le crime. On aura une idée du fardeau que ces vampires font peser sur le commerce par ce fait qu'à Saint-Pétersbourg les cabaretiers estiment, année moyenne, à 40 ou 60 pour 100 de leurs profits ce qui leur est extorqué directement ou indirectement par la police municipale ou civile. Les hommes de cette police se partagent entre eux les habitants de la ville, et ne laissent pas que d'observer avec assez d'exactitude leurs *droits* à cet égard, si l'on peut appeler *droits* la source impure des

profits qu'ils lèvent sur les larmes et le désespoir de leurs concitoyens. »

III.

La police russe et les étrangers. — Formalités à remplir. — Code des étrangers en Russie; leurs droits, priviléges et obligations. — Permis de séjour. — Formalités pour le départ.

Les étrangers qui arrivent en Russie n'ont pas moins que les sujets russes à souffrir des vexations de la police, ou à déplorer la protection insuffisante dont elle les entoure. On peut donc répéter à peu près tout ce que je viens de dire, à propos des nationaux. Il me paraît utile maintenant de prendre l'étranger au moment où l'empire lui est définitivement ouvert, et d'étudier quelle est la situation dont il jouit en face de la loi.

Si on se rappelle ce qui a été dit au premier chapitre de cet ouvrage, on sait que l'étranger ne peut quitter le bateau à vapeur qui l'a amené de son pays sans avoir subi une sorte d'interrogatoire et reçu son passe-port de l'un des agents chargés de ce soin. Une fois ce passe-port entre les mains, l'étranger doit se rendre à son ambassade pour prendre un certificat de nationalité. Ce certificat reste minuté aux matricules de l'ambassade et sert à l'étranger, non-seulement pour le premier voyage

qu'il fait en Russie, mais encore pour tous ceux qu'il lui plaira d'y entreprendre dans la suite.

De l'ambassade on passe à la chancellerie de la police générale. Ici nouvel interrogatoire, après lequel on vous délivre un second certificat que vous allez échanger au bureau des étrangers contre un permis de séjour ou un passe-port à l'intérieur, suivant que vous vous proposez de rester à Saint-Pétersbourg ou de continuer votre route à travers les provinces de l'empire.

Une fois muni de cette dernière pièce, l'étranger entre en possession de tous les droits et tombe sous le coup de toutes les obligations que la loi russe attache à son titre. Ces droits et obligations forment un chapitre particulier du *Svod* (code de l'empire). Je le résumerai succinctement.

1° Sont réputés étrangers, en Russie, tous sujets de puissances étrangères établis dans le pays et qui ne se sont pas faits sujets russes.

2° Les enfants des étrangers nés en Russie qui ont pris du service dans l'empire, soit dans l'ordre civil ou administratif, soit dans l'ordre militaire, sont traités à l'égal des sujets russes.

3° Une fille ou femme russe qui épouse un étranger suit la condition de son mari. S'il retourne dans sa patrie, elle doit y aller avec lui; mais, en quittant son pays, elle perd la capacité d'y posséder des immeubles. Dans le cas où elle

serait déjà propriétaire de quelques biens de ce genre à l'époque de son départ, elle doit les vendre dans le délai de six mois, et verser au trésor de l'empire le dixième des sommes produites par cette vente, à moins qu'elle ne soit relevée de cette obligation par des stipulations particulières conclues entre la Russie et la puissance à laquelle appartient son mari. Si elle laisse des enfants en Russie, elle peut se dispenser de vendre ses propriétés en en transférant les titres sur leur tête.

4° Tant qu'ils restent en Russie, les étrangers sont soumis, aussi bien pour leur personne que pour leurs propriétés, aux lois du pays, et ont droit à leur protection. Ils peuvent entrer au service militaire, mais non au service civil, si ce n'est dans certains cas prévus par les règlements[1]. A aucun titre, leurs enfants ne sont reçus dans le corps des ponts et chaussées[2]. Ils sont autorisés à

1. Le département de l'Instruction publique est celui où les étrangers ont le plus facilement accès. Il n'est pas un institut ou collége dans tout l'empire auquel ne soit attaché quelque étranger comme maître de langue et de littérature. Le choix du gouvernement s'arrête de préférence sur des Français ou des Allemands. On trouve aussi des étrangers dans quelques sections du ministère des affaires étrangères et dans certaines chancelleries de provinces conquises, où leur langue et leurs connaissances spéciales ne sauraient que difficilement être suppléées par des indigènes.

2. Pour assurer la sécurité de l'empire en prévenant les indiscrétions qu'un étranger serait toujours plus enclin à faire qu'un indigène sur la condition stratégique du pays, sur ses voies de communication, etc.

prétendre à la dignité de citoyens notables, à prendre place dans les guildes de commerce ou dans les corporations d'artisans, et à occuper tel genre d'ouvriers ou de serviteurs qu'il est accordé aux citoyens non nobles[1].

5° Les nobles étrangers dont la noblesse a été reconnue sont exempts des peines corporelles, mais ils ne peuvent acquérir de terres seigneuriales, c'est-à-dire de terres peuplées de serfs, qu'après avoir avoir été incorporés dans la noblesse de l'empire[2]. Cette dernière règle ne s'applique point aux familles dont les ancêtres, jadis établis en Russie, y étaient parvenus par l'éclat de leurs services et de leur fidélité aux emplois supérieurs. Ces familles marchent sur le même pied que les familles nobles indigènes.

6° Les étrangers peuvent acquérir des maisons dans toutes les villes de l'empire, mais aucune terre en dehors des villes. Cependant ceux qui ont l'autorisation d'établir des fabriques ou des manufactures hors des villes sont autorisés par cela même

1. Les citoyens non nobles ne peuvent occuper que des gens salariés, et non des serfs. Le droit de posséder et d'occuper des serfs est un apanage exclusif des nobles héréditaires; mais ils peuvent en attacher tel nombre qu'il leur convient à des exploitations dirigées par des étrangers, sans toutefois qu'il en résulte pour ceux-ci d'autre responsabilité que de payer le prix convenu pour l'engagement.

2. Il n'y a en effet que les nobles russes qui aient le droit, comme on vient de le dire, de posséder des serfs.

à acheter tout le terrain que requiert leur exploitation; dans ce cas, il faut qu'ils prennent une inscription dans une guilde, et, s'ils veulent conserver leur propriété plus de dix ans, qu'ils se fassent naturaliser Russes. Sous aucun motif, ils ne peuvent porter leur acquisition foncière à plus de trois cents déciatines[1].

7° Dans la Transcaucasie et la Crimée, les étrangers sont non-seulement autorisés à posséder des terres, mais il leur en est encore offert à titre de concessions dont ils peuvent jouir pendant dix ans, exempts d'impôts et de corvées, et sans être obligés de se faire inscrire dans une guilde[2]. Passé dix ans, s'ils veulent être continués dans leur possession, ils doivent se faire sujets russes.

8° La faculté d'accorder l'exemption d'impôts et de corvées, dans les pays précités, appartient au général en chef de l'armée du Caucase, conjointement avec le ministre des finances, mais pour dix étrangers seulement; s'il s'agit d'un plus grand nombre, il doit en être référé au conseil des ministres.

9° Il est interdit aux étrangers de s'établir dans les villes des colonies militaires[3].

1. La déciatine vaut un hectare et une fraction.

2. On comprend que la Russie ait intérêt à provoquer la culture des terres dans ces pays que la conquête a si vivement troublés, et que les propriétaires indigents ont désertés en si grand nombre.

3. Il importe en effet à la Russie que ses troupes de l'intérieur

10° Les étrangers admis à exercer en Russie les fonctions d'instituteurs ne sont pas obligés de se faire sujets de l'empire; mais ils ne peuvent jouir des priviléges attachés à ce titre.

Dans les derniers temps, les instituteurs privés établis dans les familles polonaises ont été assimilés devant la loi à des domestiques[1].

11° Les étrangers sont libres de faire entre eux ou avec des sujets russes tous actes ou contrats qu'il leur convient; mais pour que ces actes ou contrats soient valides, ils doivent être revêtus des formes voulues par les lois du pays.

12° Les étrangers peuvent disposer de leurs biens par testament, soit en faveur d'autres étrangers, soit en faveur de sujets russes. En cas de mort, leurs héritiers établis hors de l'empire doivent présenter leurs réclamations dans un délai de deux ans. S'ils laissent des biens habités par des serfs, il en est disposé conformément aux règlements. Il en est de même pour les capitaux (voir 3° et 4°).

ne soient point exposées à des suggestions qui pourraient sinon en pervertir, du moins en altérer l'esprit national.

1. Le gouvernement russe a voulu, par cette disposition étrange, fermer, autant que possible, l'accès de l'empire à ces maîtres d'autres contrées qui lui apportaient, avec les bienfaits de l'éducation, des idées contraires à celles qu'il cherche à faire prévaloir. Il réussira certainement. Quel est, par exemple, le Français qui se respecte, qui, pour gagner un peu plus d'or que dans son pays, voudra échanger ses leçons contre la livrée d'un valet?

13° Chaque étranger, à moins qu'il ne soit juif, peut solliciter pour lui et pour ses enfants le brevet de naturalisation. Il suffit pour cela qu'il déclare vouloir se faire sujet russe et qu'il prête serment de fidélité à l'empereur. Cette formalité du serment doit être remplie en présence du gouverneur de la province où l'on habite; elle se fait dans la langue maternelle du nouveau sujet, et en termes conformes à la religion qu'il professe.

14° L'étranger devenu sujet russe prend place dans une des classes de l'empire, suivant son extraction. S'il n'est pas noble, il faut que son incorporation soit terminée dans le délai de neuf mois.

15° Le serment de fidélité prêté à l'empereur de Russie ne lie point irrévocablement l'étranger à l'empire. Il peut, quand il lui convient, et avec la permission du sénat, qui ne la refuse jamais, retourner dans sa patrie. Mais alors il doit vendre tout ce qu'il possède en Russie et payer au fisc trois années d'imposition. Il doit, en outre, partir dans l'année où il en a obtenu l'autorisation; sinon cette autorisation est périmée, et il rentre dans les mêmes conditions qu'auparavant.

Telles sont les obligations imposées, tels sont les droits reconnus à l'étranger auquel a été délivré le *permis de séjour* dont il a été fait mention plus haut. Ce *permis* est valable pour toute l'année courante. Il coûte sept roubles quinze kopecks (28 fr.

60 c.) pour les hommes, et quatre roubles vingt-neuf kopecks (17 fr. 16 c.) pour les femmes; plus, un droit de timbre de quinze kopecks (60 centimes). Cependant il est certaines catégories d'étrangers qui reçoivent le *permis* à meilleur compte; pour la dernière catégorie, par exemple, les hommes ne le payent que quatre-vingt-six kopecks (3 fr. 44 c.), et les femmes que vingt-neuf kopecks (1 fr. 16 c.). Cette pièce importante doit être renouvelée chaque année, au 1er janvier. Quiconque néglige cette formalité est passible d'une amende de trente kopecks (1 fr. 20 c.) par jour jusqu'à celui où il se met en règle. Une obligation qui devient excessivement fastidieuse pour l'étranger qui fait de fréquentes incursions à l'intérieur, c'est celle d'échanger à chaque départ son permis de séjour contre un passe-port, et à chaque retour son passe-port contre un permis de séjour. Ceci entraîne, d'ailleurs, la nécessité de se présenter à chaque échange à la chancellerie de la police générale. Il est vrai qu'une fois connu des agents administratifs, on éprouve toute facilité à se libérer de ces formalités gênantes. Il suffit alors d'envoyer aux divers bureaux, soit un mandataire, soit même son propre domestique.

Quand l'étranger veut quitter définitivement la Russie, les formalités auxquelles il est astreint sont bien plus fastidieuses encore que celles qui pré-

cèdent. Il faut d'abord qu'il fasse insérer trois fois, dans la gazette de police, l'avis de son départ. Cette publication n'ayant soulevé contre lui aucune réclamation, il se rend chez le *quartal*, qui l'atteste par écrit. L'étranger s'adresse alors à une sorte de notaire appelé *makler*, qui lui rédige, suivant la formule légale, une supplique pour le gouverneur général militaire du gouvernement où il se trouve. Cette supplique est le dernier instrument nécessaire pour obtenir un passe-port. L'étranger l'obtient, en effet, moyennant un droit minime de cinquante kopecks (2 fr.). Mais quelle suite interminable de démarches, et que d'ennuis n'aurait-on pas à en éprouver, lors même que ne s'y joindraient pas, ce qui est inévitable, les tracasseries de tout genre et les exigences vénales des nombreux agents par les mains desquels il faut passer!

CONCLUSION.

Testament de Pierre le Grand. — Hypothèse des Russes à Constantinople. — La guerre.

J'ai essayé, dans ce livre, de faire connaître sous ses aspects principaux cette grande puissance dont se préoccupe aujourd'hui si vivement l'Europe entière. Le lecteur jugera si j'ai réussi.

Maintenant, si l'on me demande où tend la Russie, et quel est le but suprême qu'elle se propose, je répondrai en citant le programme étrange que l'on est convenu d'appeler le *Testament de Pierre le Grand*. Ce programme est-il authentique? Les Russes, du moins, ne l'ont point renié. Toujours est-il qu'entre la politique qu'il arbore et celle que les tzars ont suivie jusqu'à présent l'analogie est flagrante. Il peut donc servir d'avis à l'Europe. En voici les termes :

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous Pierre Ier, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russe,

« Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires sont comme le flux du Nil, qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve ;* mes successeurs en feront une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants, je les recommande à leur attention et à leur observation constante :

I.

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État; refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II.

« Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

III.

« Prendre part, en toute occasion, aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV.

« Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles; gagner les puissants à prix d'or; influencer les tièdes; les corrompre, afin

d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V.

« Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI.

« Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII.

« Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous par sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions

contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII.

« S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

IX.

« Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Caucase, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X.

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre

elle, par-dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

XII.

« S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs-unis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII.

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Ver-

sailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV.

« Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient, l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« AINSI PEUT ET DOIT ÊTRE SUBJUGUÉE L'EUROPE. »

Un tel testament ou programme est-il autre chose qu'un manifeste de guerre à l'Europe? Ce qui est à remarquer, je le répète, c'est qu'authentique ou non, ce programme a été jusqu'à présent comme le phare qui a éclairé toute la marche politique de la Russie. Elle le suit avec une logique effrayante, ne se déconcertant jamais et avançant toujours. Appuyée d'un côté sur son armée, de l'autre sur sa diplomatie, elle se rit des menaces du monde. Une coalition sérieuse des grandes puissances, tout au moins une intervention décidée de la France et de l'Angleterre, pourraient, seules, mettre un frein à ses envahissements. La Russie le sait : aussi tous ses efforts tendent-ils à prévenir cet obstacle. Rien, pour cela, ne lui coûte : ni les caprices du mauvais vouloir, ni le terre-à-terre des séductions, ni la pompe des menaces, ni l'aplomb du mensonge, ni la mise en scène exagérée de ses forces. Les dernières phases de la question d'Orient l'ont prouvé.

Mais quel est surtout le grand point de mire de son ambition, la condition nécessaire de l'omnipotence à laquelle elle aspire? Le testament de Pierre le Grand le dit assez explicitement, c'est Constantinople!

Et, en effet, supposons un instant Constantinople aux mains des Russes, représentons-nous par la pensée le cortége de l'autocrate arrivant de Saint-Pétersbourg avec son bagage d'ukases pour s'in-

staller à Stamboul à la suite des armées impériales et du knout. — Peuples de l'Europe, vous étiez habitués depuis plus de dix siècles à échanger avec ces riches contrées vos pensées, vos goûts, vos produits.... il faudra, s'il vous plaît, réformer tout cela. La douane des idées, plus sévère, plus acerbe que celle des marchandises, va désormais veiller au Bosphore comme elle veille à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie; on ne saurait se garder avec trop de soin de l'esprit et des lumières occidentales. — Vous, Angleterre, vous, France, vous, Allemagne, Belgique, Italie, vous faisiez dans nos domaines orientaux un commerce considérable que les Turcs avaient la faiblesse de tolérer au grand profit de vos manufactures et de votre navigation. Ce commerce, nous n'en voyons pas la nécessité; la Russie se suffit à elle-même. Elle aurait pu, si elle avait voulu mettre en valeur les immenses ressources de ses terres fertiles, devenir la première puissance agricole de l'Europe. Il aurait fallu créer des moyens de communication intérieure, percer des routes, creuser des canaux, attacher les peuples à ses champs par l'intérêt de la propriété, mauvais système qui élève les hommes en les moralisant et les dispose à la séduction des idées modernes. — Nous avons répudié tout cela. Au lieu de développer l'agriculture, nous avons improvisé l'industrie, nous avons créé des manufactures en frappant de

prohibition tous les produits manufacturés des autres pays. Sur les bords glacés de la Néwa on n'a guère recueilli de ce système que des fantômes d'usines, des décorations théâtrales plus propres à satisfaire les yeux que les besoins du populaire; mais sous le ciel splendide de l'Orient, nous serons plus heureux. Repliez vos bagages, remportez vos ballots.... Et vous, artistes de tous pays, qui veniez à la suite du commerce, sous la protection des traités et des consuls, chercher sur ces rives hospitalières des jouissances et des inspirations, retirez-vous, la Russie se passera de vos illustrations exotiques; elle est assez grande pour aspirer elle-même au sceptre des arts. Les arts, à notre voix, vont éclore en serre chaude, comme les manufactures, comme les armes, comme les instruments de destruction, comme ceux de la domination maritime.... Esclaves, qu'on se mette à l'œuvre! Ce n'est plus à Sébastopol que sont vos ateliers, c'est à Constantinople! Ce n'est plus dans les eaux tempêtueuses de la mer d'Azof que sont vos chantiers, c'est dans le bassin de Marmara. Il vous manquait du bois et du fer, en voilà! Il vous manquait des matelots; nos fidèles Grecs, nos braves corsaires, nos hardis navigateurs, aujourd'hui nos amis et nos frères en orthodoxie, demain nos sujets, sont à vos ordres! Qu'avec leur concours cinq cents vaisseaux de haut bord soient promptement équipés,

montés, amarrés de Boghaz à Bujuckdéré. Puis alors, si l'Europe s'avise de se montrer indocile ou peu respectueuse, nous verrons quels ordres nous aurons à transmettre en même temps aux Dardanelles et dans le Sund!

Oui, telles sont les conséquences de l'occupation de Constantinople par les Russes : la civilisation étouffée sous la barbarie, l'Europe asservie au sceptre du tzar. La France et l'Angleterre ont juré qu'il n'en serait point ainsi; et déjà leurs flottes sillonnent la mer Noire et la Baltique; et déjà leurs soldats s'acheminent vers le champ du combat. Puisse le Dieu des armées bénir leurs efforts, puisse l'épée des puissances alliées ne rentrer dans le fourreau qu'après avoir refoulé pour de longs siècles, dans les solitudes de ses steppes, l'ambitieux despote qui est venu si frauduleusement troubler la paix et la prospérité du monde!...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LA FAMILLE IMPÉRIALE.

L'ADMINISTRATION.

LA SOCIÉTÉ.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA LITTÉRATURE.

L'ÉGLISE GRÉCO-RUSSE.

LES SEIGNEURS ET LES SERFS.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE.

LA FORCE MILITAIRE ET MARITIME.

LA POLICE ET LES ÉTRANGERS.

CONCLUSION.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation (ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

LA RUSSIE

CONTEMPORAINE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

SECONDE ÉDITION
revue et considérablement augmentée

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

PRIX : 3 FRANCS.

2° HISTOIRE ET VOYAGES.

Les faits les plus importants, les personnages les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, deviendront le sujet d'autant de récits et de biographies. La réunion de ces volumes formera comme une galerie de tableaux où tous les grands hommes et tous les grands événements seront représentés sous leur aspect le plus dramatique.

Les Voyages fourniront un certain nombre de volumes. On explorera toutes les contrées du monde; et les pays les plus sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, aussi bien que l'Italie, la Suisse, le Levant, seront tour à tour visités. Quelques voyages, dont le cadre sera fictif, mais dont les détails seront exacts, prendront place dans cette série.

3° LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Romans, pièces de théâtre, contes, poésies, œuvres légères et sérieuses; ici, le seul embarras sera de choisir. Les auteurs contemporains seront mis à contribution aussi bien que les auteurs classiques.

4° LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

La Bibliothèque des chemins de fer comprendra la traduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les littératures anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe et suédoise fourniront un certain nombre de romans, de contes et de récits dont plusieurs n'ont point encore été traduits.

5° AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Cette série sera consacrée à de petits livres, destinés à propager les bonnes méthodes de culture, les découvertes et les innovations utiles. Toutes les questions qui ont de l'actualité, comme le drainage, les maladies des végétaux, les chemins de fer, l'industrie séricicole, etc., seront traitées par les hommes les plus compétents.

6° LIVRES POUR LES ENFANTS.

Les enfants auront leurs livres : livres amusants où ils trouveront beaucoup d'images. Ces petits voyageurs, que la route ennuie lorsqu'elle est longue, seront ainsi tranquillement occupés, et ne fatigueront ni leurs parents, ni leurs compagnons de voyage.

7° OUVRAGES DIVERS.

Il est certains ouvrages qu'il serait difficile de classer dans les séries qui précèdent; ainsi dans quelle catégorie placer un livre sur la sorcellerie, sur le magnétisme, sur la chasse, un livre sur la pêche, sur le *Turf* et les haras? Sous le titre d'*Ouvrages divers*, les livres dont le sujet ne rentrera dans aucune des séries précédentes, seront rangés dans cette septième série, qui, par l'extrême variété qu'elle présentera, ne sera pas la moins intéressante.

VOLUMES PUBLIÉS OU PRÊTS A PARAITRE au 1er Janvier 1854.

1. GUIDES DES VOYAGEURS.

(Couleur rouge.)

GUIDES-ITINÉRAIRES.

De Paris à Bruxelles (*E. Guinot*) 2 f.
De Paris à Lyon (*F. Bernard*). 2 fr.
De Paris au Havre (*J. Janin*). 2 fr.
De Paris à Dieppe (*J. Janin*). 2 fr.
De Rouen au Havre (*J. Janin*). 1 f. 50
Petit itinéraire de Paris au Havre. 1 f.
Petit itinéraire de Paris à Rouen. 50 c.
De Paris à Strasbourg (*Moléri*). 2 fr
De Paris à Orléans ...... 1 fr. 50
De Paris à Corbeil........ 50 c.
D'Orléans à Tours (*A. Achard*). 1 f.
De Tours à Nantes (*F. Bernard*). 1 f.
Du Centre (*A. Achard*)... 1 fr. 50
De Paris à la Loupe (*A. Moutié*). 1 f. 50

GUIDES-CICERONE.

Belgique (*F. Mornand*)..... 2 fr.
Dieppe (*E. Chapus*)......... 1 fr.
Enghien et Montmorency.... 50 c.
Fontainebleau (*F. Bernard*). 1 fr.
Guide du voyageur à Londres. 2 f. 50
Le Parc de Versailles...... 50 c.
Mantes (*Moutié*.)........... 1 fr.
Versailles (*F. Bernard*).... 50 c.

GUIDES-INTERPRÈTES.

L'interprète anglais-français, pour Londres (*Fleming*)..... 2 fr. 50
L'interprète français-anglais, pour Paris (*Fleming*)....... 2 fr. 50

2. HISTOIRE ET VOYAGES.

(Couleur verte.)

BIOGRAPHIES.

La Vie et la Mort de Socrate.. 1 fr.
Le Cid (*de Monseignat*). 1 fr. 50 c.
Héloïse et Abélard (*Lamartine*). 50 c.
St Dominique (*E. Caro*).. 1 fr. 50
St François d'Assise (*F. Morin*). 1 f.
Jeanne d'Arc (*Michelet*). 1 fr. 50 c.
Gutenberg (*Lamartine*)..... 50 c.
Christophe Colomb (*Lamartine*) 1 f.
Louis XI et Charles le Téméraire (*Michelet*).......... 1 fr. 50 c.
Le Cardinal Richelieu (*H. Corne*). 1 f.
Le Cardinal Mazarin (*H. Corne*). 1 f.
Henriette d'Angleterre (*Mme de La Fayette*)................. 1 fr.
Fénelon (*Lamartine*)....... 1 fr.
Mme de Maintenon (*G. Héquet*). 2 fr.
Law (*A. Cochut*)............ 2 fr.
Trenck (*P. Boiteau*)...... 1 fr. 25
Nelson (*Lamartine*)........ 1 fr.
Pie IX (*de St Hermel*).. 1 fr. 50 c.

Charlemagne et sa Cour (*Hauréau*). Prix................ 1 fr. 50 c.
François Ier et sa Cour...... 2 fr.
Louis XIV et sa Cour (extrait des Mémoires de *St-Simon*).... 2 fr.
Le Régent et la Cour (extrait des Mémoires de *St-Simon*)..... 2 fr.

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES. — OUVRAGES DIVERS.

Légende de Charles le Bon... 1 fr.
La Jacquerie................ 1 fr.
Guillaume le Conquérant, ouvrage revu par M. *Guizot*.. 1 fr. 50 c.
La grande Charte d'Angleterre (*C. Rousset*, revu par M. *Guizot*). 2 f.
Origine des Etats-Unis (*P. Lorain*, revu par M *Guizot*).... 2 fr. 50
La Saint-Barthélemy........ 1 fr.
Assassinat du maréchal d'Ancre. 75 c.
La Conjuration de Cinq-Mars. 60 c.
Conspiration de Walstein .. 60 c.
Deux ans à la Bastille (*Mme de Staal*).............. 1 fr. 25 c.
Un Chapitre de la Révolution française; Histoire des journaux de 1789 à 1799 (*de Monseignat*) 2 f. 50
Campagne d'Italie (*Giguet*). 1 fr. 25

VOYAGES. — MOEURS ET VOYAGES.

Le comte de Forbin à Siam. 1 fr. 25
La Mine d'ivoire............ 1 fr.
Voyage en Afrique (*Levaillant*). 1 f. 75
Les Emigrés français dans la Louisiane.................. 1 f. 50
Scènes de la vie maritime (*Basil Hall*).................... 2 fr.
Les Convicts en Australie (*P. Merruau*)................. 1 fr. 50
Mœurs et coutumes de l'Algérie (*général Daumas*)........ 2 fr. 50
La Russie contemporaine (*Léouzon Le Duc*.................. 3 fr.
Les Mormons, par *A. Pichot* 2 fr.
Voyage en Californie (*E. Auger*). Prix................ 1 fr. 50 c.
Pitcairn.................... 50 c.

3. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couleur cuir.)

ROMANS ET CONTES.

Ernestine — Caliste — Ourika (*Mmes Riccoboni, de Charrière* et *de Duras*)............. 1 fr. 75
Eugénie Grandet (*de Balzac*). 2 fr. 50
Graziella (*de Lamartine*).. 1 fr. 50
La Bourse (*de Balzac*)...... 50 c.
La Colonie rocheloise (l'abbé *Prévost*)................ 1 fr. 50
Les Oies de Noël (*Champfleury*). 1 f. 50
Palombe (*J. B. Camus*)..... 1 fr.
Paul et Virginie (*Bernardin de Saint-Pierre*)............... 1 fr. 25
Scènes de la vie politique (*de Balzac*)................... 50 c.
Ursule Mirouët (*de Balzac*). 2 fr. 50
Zadig ou la Destinée (*Voltaire*). 1 f.

THÉATRE.

Le Joueur (*Regnard*)....... 75 c.
Théâtre choisi de *Lesage*. 1 f. 50 c.
L'Avocat Patelin (*Brueys* et *Palaprat*)................... 50 c.
Les Arlequinades (*Florian*). 1 fr. 50
Théâtre choisi de *Beaumarchais*. 2 f.
La Métromanie (*Piron*)..... 75 c.
Le Philosophe sans le savoir (*Sedaine*).................. 75 c.

4. LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

(Couleur jaune.)

Aladdin, conte arabe..... 1 fr. 25
Contes d'*Auerbach*.......... 1 fr.
Contes merveilleux d'*Apulée*. 1 f. 50
Costanza (*Cervantès*)...... 75 c.
Djouder le Pêcheur, conte arabe. 1 f.
Jonathan Frock (*C. Zschokke*). 75 c.
La Bataille de la vie (*Dickens*). 1 fr.
La Bohémienne de Madrid (*Cervantès*)..................... 75 c.
La Case de l'oncle Tom (Mrs *Beecher Stowe*)................ 2 fr. 50
La Fille du Capitaine (*A. Pouschkine*)............... 1 fr. 50
La Fille du Chirurgien (*Walter Scott.*).................. 2 fr.
La Mère du Déserteur (*id.*).. 1 fr.
Le Grillon du foyer (*Dickens*). 1 f. 50
Le mariage de mon grand-père. 1 fr.
Lettres de lady *Montague*. 1 fr. 25
Nouvelles choisies d'*Edgard Poë*. 1 f.
Nouvelles choisies de *Gogol*. 1 fr. 50
Tarass Boulba (*Nicolas Gogol*). 1 f. 50

5. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couleur bleue.)

Des substances alimentaires (*A. Payen*)............ 2 fr. 50 c.
Des Maladies de la Pomme de terre, de la Betterave, du Blé et de la Vigne (*A. Payen*).......... 2 f. 50
Les Chemins de fer français (*V. Bois*)................. 1 fr. 50
Télégraphie électrique (*V. Bois*). 1 f.

6. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couleur rose.)

Choix de petits Drames et de Contes tirés de *Berquin*........... 2 fr.
Contes de Fées tirés de *Perrault*, de *Mme d'Aulnoy*, etc........ 2 fr.
Contes moraux de *Mme de Genlis*. Prix.................. 1 fr. 75
Don Quichotte (*Cervantès*)... 2 fr.
Fables de *Fénelon*........ 1 fr. 50
La petite Jeanne ou le Devoir (*Mme Carraud*)....... 1 fr. 50
Voyages de Gulliver (*Swift*). 1 fr. 50

7. OUVRAGES DIVERS.

(Couleur saumon.)

Anecdotes historiques et littéraires *Brantôme*, *St-Simon*, etc.. 1 fr.
Études biographiques et littéraires (*J. Le Fevre Deumier*). 2 fr. 50 c.
La Sorcellerie (*Louandre*)... 1 fr.
Les Chasses princières en France (*E. Chapus*).............. 2 fr.
Le Turf (*E. Chapus*)......... 3 fr.
Mesmer et le Magnétisme animal (*E. Bersot*)............ 1 fr. 50
Souvenirs de Chasse, 1re partie (*L. Viardot*).............. 1 fr. 50
Souvenirs de Chasse, 2e partie (*L. Viardot*).............. 1 fr. 50

Un grand nombre d'ouvrages sont sous presse et paraîtront successivement.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

